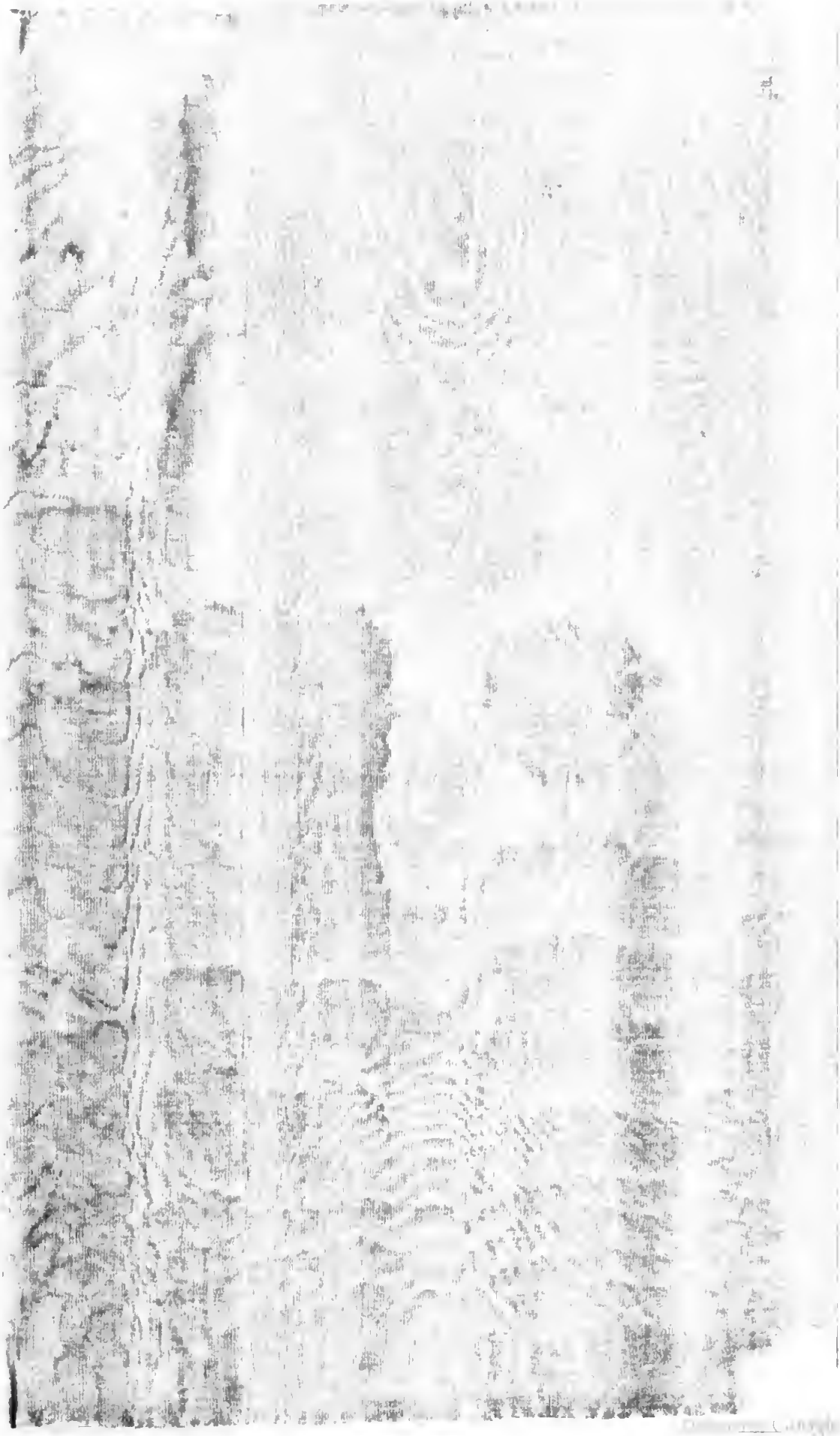


10508

Pol. LVIII-7h/15

ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME SEIZIEME.

SBN

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

Avec des Notes & des Obſervations de M. VAUVILLIERS, Lecteur du Roi, Profeſſeur de Langue grecque au Collége Royal, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

Les dicts notables des Lacédémoniens, page 3.

Sommaire des anciennes inſtitutions Lacédémoniennes, 120.

Les dicts & reſponſes notables des Dames Lacédémoniennes, 136.

Les vertueux faits des Femmes, 146.

Conſolation envoyée à Apollonius ſur la mort de ſon fils, 233.

Conſolation envoyée à ſa femme ſur la mort de ſa fille, 308.

Pourquoi la juſtice divine differe quelquefois la punition des malefices, 328.

Que les beſtes brutes uſent de la raiſon, 407.

Que l'on ne ſçauroit vivre joyeuſement
ſelon la doctrine d'Épicure, page 441.
Obſervations, 521.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES DES LACEDÆMONIENS.

Apophthegmes d'Agaſiclès. II. *D'Agéſilas.* III. *D'Agéſipolis, fils de Cléombrote.* IV. *D'Agéſipolis, fils de Pauſanias.* V. *D'Agis, fils d'Archidame.* VI. *D'Agis le jeune.* VII. *D'Agis le dernier.* VIII. *D'Acrotatus.* IX. *D'Alcamène.* X. *D'Alexandridas.* XI. *D'Anaxandre.* XII. *D'Anaxilas.* XIII. *D'Androclidas.* XIV. *D'Antalcidas.* XV. *D'Antiochus.* XVI. *D'Arigéus.* XVII. *D'Ariſton.* XVIII. *D'Archidamidas.* XIX. *D'Archidame, fils de Zeuxidame.* XX. *D'Archidame, fils d'Agéſilas.* XXI. *D'Aſtycratidas.* XXII. *De Bias.* XXIII. *De Braſidas.* XXIV. *De Damonidas.* XXV. *De Damis.* XXVI. *De Damindas.* XXVII. *De Dercyllidas.* XXVIII. *De Démaratus.* XXIX. *D'Émerépès.* XXX. *D'Épenétus.* XXXI. *D'Euboïdas.* XXXII. *D'Eudamidas, fils d'Archidame.* XXXIII. *D'Eurycratidas.* XXXIV. *De Zeuxidame.* XXXV. *D'Hérondas.* XXXVI. *De Théaridas.* XXXVII. *De Thémiſtéas.* XXXVIII. *De Théopompe.* XXXIX. *De Therycion.* XL. *De Thectamène.* XLI. *D'Hippodamus.* XLII. *D'Hippocra-*

tidas. XLIII. *De Callicratidas.* XLIV. *De Cléombrote.* XLV. *De Cléomène, fils d'Anaxandride.* XLVI. *De Cléomène, fils de Cléombrote.* XLVII. *De Labotas.* XLVIII. *De Léotychides l'ancien.* XLIX. *De Léotychides, fils d'Ariſton.* L. *De Léon, fils d'Eurycratidas.* LI. *De Léonidas.* LII. *De Lochagus.* LIII. *De Lycurgue.* LIV. *De Lyſandre.* LV. *De Namertès.* LVI. *De Nicandre.* LVII. *De Panthoïdas.* LVIII. *De Pauſanias, fils de Cléombrote.* LIX. *De Pauſanias, fils de Pliſtoanax.* LX. *De Pédarète.* LXI. *De Pliſtarque, fils de Léonidas.* LXII. *De Pliſtoanax, fils de Pauſanias.* LXIII. *De Polydore, fils d'Alcamène.* LXIV. *De Polycratidas.* LXV. *De Phœbidas.* LXVI. *De Soüs.* LXVII. *De Teleclus.* LXVIII. *De Charilaüs.* LXIX. *Apophthegmes divers, preſque tous ſans noms des perſonnes.*

LES

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

LES DICTS NOTABLES DES LACEDÆMONIENS.

AGASICLES [1] roy des Lacedæmoniens eſtant de ſa nature convoiteux d'ouïr & d'apprendre, il y eut quelqu'un de ſes familiers qui luy dit : Je m'esbahis, ſire, veu que tu prens ſi grand plaiſir à ouïr bien dire, que tu n'approches de toy le retoricien Philophanes pour t'enſeigner. Il reſpondit, « C'eſt pource que je veux eſtre diſ-» ciple de ceux dont je ſuis né ».

A un autre qui demandoit, Comment pourroit un prince regner ſeurement, ſans avoir autour de ſoy des gardes, pour la ſeureté de ſa

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte, aux Obſervations ſur le volume précédent.

perſonne : « S'il commande à ſes ſubjects, comme » un bon pere fait à ſes enfans ».

II. Ageſilaus[1] le grand, en un feſtin où il avoit eſté convié, fut eleu par le ſort maiſtre du convive, à qui il appartenoit de donner la loy, comment & combien chaſcun devoit boire : & comme celuy qui avoit la charge du vin luy euſt demandé, combien il en verſeroit à chaſcun, il reſpondit : « S'il y a bonne proviſion de vin, tant que chaſcun » en voudra : s'il y en a peu, egalement à tous ».

Il y eut un malfaitteur qui eſtant priſonnier endura fort conſtamment devant luy le tourment de la gehenne : « O que voylà un homme, ce » dit-il, extremement meſchant, qui employe » la patience & conſtance à de ſi malheureux & » ſi meſchants actes comme les ſiens » !

On louoit en ſa preſence un maiſtre de retorique, de ce qu'il pouvoit par ſon eloquence amplifier & rendre grandes les choſes petites : & au contraire appetiſſer les grandes : « Je ne trou- » verois pas bon, dit-il, un cordonnier, qui à » un petit pied chauſſeroit un grand ſoulier ».

Comme quelqu'un en debattant contre luy, luy dit, « Tu l'as ainſi promis » : & luy repetaſt par pluſieurs fois ceſte meſme parole : « Si » la choſe eſt juſte, dit-il, je l'ay promiſe voirement :

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte aux Obſervations ſur le volume précédent.

» mais ſi elle n'eſt juſte, je ne l'ay pas promiſe, mais » ditte ſeulement ». Et comme l'autre luy repliquaſt, « Voire-mais il faut que les roys accom- » pliſſent tout ce qu'ils ont accordé, fuſt ce d'un » ſigne de la teſte ſeulement » : « Ils n'y ſont » pas plus tenus, reſpondit-il, que ceux qui s'ad- » dreſſent à eux de demander & dire toutes cho- » ſes raiſonnables & juſtes, & d'obſerver l'op- » portunité & commodité des roys ».

Quand il oyoit quelques uns qui en louoient ou blaſmoient d'autres, il diſoit, qu'il ne falloit pas moins cognoiſtre les meurs & le naturel de ceux qui parloient, que de ceux de qui ils parloient.

Comme il eſtoit encore jeune enfant, en une feſte publique où les jeunes gens fils & filles danſoient tous nuds, le ſuperintendant de la danſe luy donna un lieu qui n'eſtoit pas fort honorable, duquel neantmoins il ſe contenta, combien qu'il fuſt ja declaré roy, & dit : « Voylà qui va bien, » car je monſtreray que ce ne ſont pas les lieux » qui honorent les hommes, mais les hommes » les lieux ».

Le medecin luy avoit ordonné en quelque ſienne maladie une maniere de medecine pour recouvrer ſa ſanté, qui n'eſtoit point ſimple ne facile, mais fort laborieuſe & difficile : « Par les » dieux jumeaux, dit-il, ſi ma deſtinée ne porte

» que je vive, je ne vivray pas quand je prendray » toutes les medecines du monde ».

Eſtant un jour auprès de l'autel de Minerve ſurnommé Chalceœcos, qui vaut autant à dire, comme au temple de bronze, où il faiſoit ſacrifice d'un bœuf, un pou le mordit : il n'eut point de honte de le prendre, & de le tuer publiquement devant tout le monde, en diſant, « Par les » dieux, juſques ſur l'autel meſme je tuerois vo» lontiers celuy qui en trahiſon me viendroit » aſſaillir ».

Une autrefois il apperceut, comme un petit garſon tiroit d'une feneſtre [1] une ſouris qu'il avoit priſe : la ſouris ſe retourna qui le mordit à la main, tellement qu'elle luy feit laſcher priſe, & s'en fuit. Il le monſtra aux aſſiſtans, & leur dit, « Veu qu'une ſi petite beſtiole a bien le cœur de ſe » revenger contre ceux qui luy font tort, penſez » ce qu'il eſt raiſonnable que les hommes facent ».

Voulant entreprendre la guerre contre le roy de Perſe pour la delivrance des peuples Grecs habitans en l'Aſie, il en alla demander conſeil à l'oracle de Jupiter, qui eſt en la foreſt de Dodone : & comme l'oracle luy euſt reſpondu ainſi qu'il deſiroit, qu'il entrepriſt le voyage, il en communiqua la reſponſe aux ephores, qui ſont les contrerolleurs, leſquels luy ordonnerent qu'en

[1] Une ſouriciere.

paſſant il en demandaſt auſſi le conſeil à celuy d'Apollo en la ville de Delphes. Il s'en alla au temple où ſe rendoient les oracles, & feit ainſi ſa demande, « O Apollo, es tu pas de meſme » advis que ton pere » ? Et comme il luy euſt » reſpondu, que ouy » : il fut eleu pour conducteur de ceſte guerre, & s'y en alla.

Tiſſaphernes lieutenant du roy de Perſe en Aſie, eſtonné de ſon arrivée, du commancement feit appointement avec luy, par lequel il promeit de luy laiſſer toutes les villes & citez Grecques qui ſont en l'Aſie franches & libres pour ſe gouverner par leurs loix : & cependant depeſcha devers ſon maiſtre, qui luy envoya une groſſe armée, ſur la fiance de laquelle il luy envoya denoncer la guerre, ſi bien toſt il ne ſe partoit de l'Aſie. Ageſilaus eſtant bien aiſe de ceſte roupture d'appointement, feit ſemblant de vouloir entrer premierement en la Carie, parquoy Tiſſaphernes aſſembla là ſes forces, & lors il tourna tout court en la Phrygie, là où ayant pris pluſieurs villes & grande quantité de tout butin, il dit, « Que violer la foy promiſe à ſes amis eſt im- » pieté, mais abuſer ſes ennemis non ſeulement » eſt juſte, mais auſſi plaiſant & profitable » : & ſe ſentant foible de gens de cheval, il s'en retourna en la ville d'Epheſe, là où il feit entendre aux riches qui ſe voudroient exempter d'aller en

perſonne à la guerre, qu'ils euſſent à fournir pour teſte un homme & un cheval, tellement qu'en peu de jours il aſſembla bon nombre de chevaux & d'hommes idoines à la guerre, au lieu de riches & de couards. En quoy il diſoit qu'il enſuyvoit Agamemnon, qui pour une bonne jument diſpenſa un homme noble & couard de venir à la guerre.

Quand on vendoit les priſonniers de guerre pour eſclaves, les commiſſaires qui en faiſoient la vente, par ſon ordonnance vendoient à part leurs habillements & leurs hardes, & leurs corps à part tous nuds, & ſe trouvoient pluſieurs qui achettoient leurs veſtements, mais de leurs corps, il n'y avoit perſonne qui en vouluſt, pource qu'ils eſtoient blancs & mols, comme gens qui avoient eſté nourris delicatement ſoubs le couvert des maiſons, & s'en mocquoit on comme de corps inutiles, & qui n'eſtoient bons à rien. Ageſilaus ſe tenant près de là : Voylà doncques, dit-il, ce pourquoy vous combattez, monſtrant les hardes : & ceux là contre qui, monſtrant les hommes.

Ayant desfaict en battaille Tiſſaphernes au païs de Lydie, & tué grand nombre de ſes gens, il courut les provinces du roy, lequel luy envoya de l'or & de l'argent en don, le priant de faire appointement. Ageſilaus luy feit reſponſe, que quant à traitter appointement de paix, c'eſtoit à

faire à la cité de Lacedæmone : & au demourant qu'il prenoit plus de plaiſir à enrichir ſes gens, qu'à eſtre riche luy meſme : & que les Grecs reputoient honorable non recevoir des preſens de leurs ennemis, mais leur oſter des deſpouilles.

Megabates le fils de Spithridates, qui eſtoit beau de viſage par excellence, s'approcha une fois de luy pour l'ambraſſer & le baiſer, penſant en eſtre fort aimé, mais Ageſilaus deſtourna ſa face, tellement que l'enfant deſiſta de ſe preſenter plus devant luy, dont il fut marry, & demanda pourquoy c'eſtoit : ſes amis luy reſpondirent que luy meſme en eſtoit cauſe, ayant eu peur de ſe laiſſer baiſer à un ſi bel enfant, & que là où il n'en auroit plus de crainte, l'enfant y retourneroit bien volontiers. Il demoura un eſpace de temps à penſer en luy meſme ſans mot dire, puis leur reſpondit : « Il n'eſt point de beſoing que » vous luy en parliez, car quant à moy j'ay » plus cher de demourer ſuperieur & vainqueur » en telles choſes, que de prendre par force la » plus forte & la plus puiſſante ville de mes en- » nemis, pour ce qu'il me ſemble meilleur de » garder ſa liberté que de l'oſter à autruy ».

Au demourant il eſtoit en toutes autres choſes bien roide à obſerver de poinct en poinct tout ce que les loix commandent : mais ès affaires de ſes amis il diſoit, que garder eſtroittement la rigueur

de juſtice, eſtoit une couverture dont ſe couvroient ceux qui ne vouloient point faire pour leurs amis. Auquel propos on treuve encore une petite lettre miſſive qu'il eſcrivoit à Idrieus prince de la Carie pour la delivrance d'un ſien amy : « Si Nicias n'a point failly, delivre le : s'il a failly, delivre le pour l'amour de moy : mais comment que ce ſoit, delivre le ». Tel eſtoit donc Ageſilaus en la plus part des affaires de ſes amis : toutefois il eſcheoit bien des occaſions, qu'il regardoit plus toſt à l'utilité publique : comme il monſtra un jour à quelque partement qu'il fut contraint de faire à la haſte & en trouble, tellement qu'il luy fut force d'abandonner un qu'il aimoit eſtant malade : & comme l'autre l'appellaſt par ſon nom ainſi comme il partoit, & le ſuppliaſt de ne le vouloir point abandonner, Ageſilaus en ſe retournant dit, « O qu'il eſt malaiſé d'aimer & eſtre ſage tout enſemble » !

Au reſte quant à ſon vivre & au traittement de ſon corps, il ne vouloit rien avoir d'avantage ne de meilleur que ceux qui eſtoient en ſa compagnie. Jamais il ne mangea juſques à ſe ſaouler, ny ne beut juſques à s'enyvrer, le dormir ne luy commanda jamais, n'en uſant ſinon autant que luy permettoient ſes affaires, & eſtoit tellement diſpoſé contre le chaud & contre le froid, que pour toute ſaiſon de l'année il n'avoit jamais

qu'une ſorte d'habillement, ayant ſa tente touſjours au milieu de ſes gens, il n'avoit lict qui fuſt meilleur que piece des autres: & ſouloit dire, qu'il falloit que celuy qui avoit la charge de commander ſurmontaſt les privez qui eſtoient ſous ſa charge, non en mignardiſe ny delicateſſe, mais en tolerance de labeur & en force de cœur.

Comme doncques quelqu'un demandaſt en ſa preſence, Qu'eſt-ce que les loix de Lycurgus ont apporté de bon à la ville de Sparte? Il reſpondit, « Ne faire compte des voluptez » : & à un autre qui s'eſmerveilloit de vèoir la ſimplicité grande, tant du vivre que du veſtir de luy & des autres Lacedæmoniens : « Le fruit que nous recueillons » dit-il, de ceſte ſi eſtroitte maniere de vivre, eſt » la liberté ».

Un autre l'enhortoit de relaſcher un petit de ceſte roide & auſtere maniere de vivre, quand ce ne ſeroit, dit-il, que pour l'incertitude de la fortune, & qu'il pourroit venir une occaſion de temps qu'il le faudroit faire ainſi : « Voire-mais » je me vais accouſtumant, dit-il, à cela, qu'en » nulle mutation de fortune je ne cherche muta» tion de vie ». De faict quand il fut devenu vieil, il ne laiſſa pour l'aage la dureté de ſa maniere de vivre : & pourtant reſpondit il à un qui luy demandoit, pourquoy il ne portoit point de ſaye en une ſi grande rigueur d'hyver, en l'aage

où il eſtoit : « A fin que les jeunes apprennent à » en faire autant, ayant pour exemple les plus » vieux de leur païs, & ceux qui leur comman- » dent ». Auquel propos on treuve que quand il paſſa avec ſon armée à travers le païs des Thaſiens, ils luy envoyerent des refreſchiſſements de farines, d'oyſons & autres volailles, de confitures, de paſtiſſerie, & de toutes autres ſortes de viandes exquiſes, & de vins delicieux : il n'en prit que les farines ſeulement, & commanda à ceux qui les avoient apportez, qu'ils les reportaſſent, comme choſes dont ils n'avoient que faire : mais à la fin comme ils le ſuppliaſſent & luy feiſſent toute l'inſtance du monde de les prendre, il leur commanda qu'ils les departiſſent doncques entre les Ilots qui eſtoient leurs eſclaves : & comme ils luy en demandaſſent la cauſe, il leur dit, que c'eſtoit pour ce qu'il n'eſtoit point convenable à ceux qui faiſoient profeſſion de force virile & de prouëſſe, de recevoir ces friandiſes-là : & que, « Ce qui amorſe & alleche les hom- » mes de ſervile nature, ne doit point aggreer » à ceux qui ſont de courage franc & libre ».

Davantage les Thaſiens ayant receu beaucoup de bienfaicts, & pour ce ſe ſentans grandement tenus à luy, luy dedierent des temples, & luy decernerent des honneurs divins, comme s'il euſt eſté un dieu, & luy envoyerent des ambaſſadeurs

pour luy faire entendre leur reſolution. Ayant leu leurs lettres, & entendu les honneurs qu'ils luy faiſoient, il leur demanda ſi leur païs & leur communaulté pouvoit deïfier les hommes : ils luy reſpondirent que ouy. « Or ſus doncques, » dit-il, commancez à vous meſmes, & ſi vous » vous pouvez faire dieux vous meſmes, alors » je vous croiray que vous me le puiſſiez faire » auſſi ».

Et comme les peuples de l'Aſie, qui ſont d'extraction Grecque, euſſent ordonné, qu'en toutes leurs principales citez ils luy feroient eriger des ſtatues, il leur reſcrivit, « Je ne veulx que lon » face de moy aucune ſtatue ny image, ne painte, » ne moulée, ny taillée ».

Et voyant en Aſie en la maiſon de ſon hoſte, le planché fait de bois quarré, il demanda au maiſtre de la maiſon, ſi les arbres naiſſoient auſſi quarrez en leur païs : l'autre luy reſpondit que non, mais qu'ils croiſſoient ronds : « Et comment, » dit-il, s'ils naiſſoient quarrez, les feriez vous » ronds » ?

On luy demanda une fois juſques où s'eſtendoient les confins de Lacedæmone : en branlant une javeline qu'il tenoit en la main il reſpondit, « Juſques là où cecy peult arriver ».

Un autre luy demandant, pourquoy la ville de Sparte n'avoit point de murailles : en monſ-

trant de ſes citoyens armez, il reſpondit, « Voylà » les murailles des Lacedæmoniens ».

Et à un autre qui en demandoit autant, il reſpondit, « Qu'il ne fault pas que les villes ſoient » fortifiées de pierres, ny de bois, mais de la » prouëſſe & vaillance des habitans » : & admoneſtoit ordinairement ſes familiers de ne chercher pas à s'enrichir de deniers, mais de vaillance & de vertu : & quand il vouloit que quelque ouvrage fuſt bien toſt parachevé par les ſoudards, il commanceoit luy meſme le premier à mettre la main à l'œuvre en la veuë de tout le monde.

Il ſe vantoit de travailler autant qu'homme qui fuſt en ſa compagnie, & ſe glorifioit plus de ce, qu'il ſe ſçavoit commander à ſoy meſme, que d'eſtre roy.

A un autre qui s'eſmerveilloit de veoir un Lacedæmonien boitteux aller à la guerre, & qui diſoit, « Pour le moins je demanderois un che» val » : « Ne ſais tu pas, luy reſpondit il, que » lon n'a point affaire de fuyards à la guerre, » mais de gens qui tiennent ferme » ?

On luy demanda comment il avoit acquis ſi grande reputation, « En meſpriſant la mort », dit-il.

Enquis auſſi, pourquoy les Spartiates combattoient au ſon des fluſtes : « A fin, dit-il, que » marchants en battaille à la cadence & meſure

» on cognoiſſe ceux qui ſont vaillans d'avec ceux » qui ſont couards ».

Quelqu'un reputoit heureux le roy de Perſe, de ce qu'il eſtoit venu fort jeune à un ſi puiſſant eſtat : « Voire-mais, dit-il, Priam en tel aage » ne fut pas mal-heureux ».

Ayant ja conquis la plus grande partie de l'Aſie, il delibera d'aller faire la guerre à la perſonne du roy meſme, pour luy rompre ſon long repos, & l'empeſcher ailleurs qu'à penſer de corrompre par argent les orateurs & gouverneurs des citez de la Grece : mais comme il eſtoit en ceſte deliberation, il fut rappellé par les ephores, à cauſe d'une groſſe guerre des peuples Grecs, dont la ville de Sparte eſtoit environnée, par le moyen des deniers que le roy de Perſe y avoit envoyez; à l'occaſion dequoy il fut contrainct de partir de l'Aſie, diſant, « Que un bon prince ſe doit laiſ- » ſer commander par les loix » : & en partant laiſſa un très grand regret de ſon partement aux Grecs habitants pardelà.

Et pour ce qu'en la monnoye Perſienne eſtoit emprainte l'image d'un archer, il diſoit, que le roy de Perſe le chaſſoit de l'Aſie avec trente mille archers ; Car autant de dariques d'or avoient eſté portez par un Timocrates à Thebes & à Athenes, qui avoient eſté diſtribuez aux harengueurs & gouverneurs de ces deux citez par qui elles furent

ſuſcitées à commancer la guerre à la ville de Sparte. Si reſcrivit aux ephores une miſſive de telle teneur : Ageſilaus aux ephores, ſalut.

« Nous avons conquis la plus grand'part de » l'Aſie, & en avons dechaſſé les Barbares, auſſi » avons nous fait pluſieurs armes au païs d'Ionie : » mais puiſque vous me commandez de me trouver par delà à jour nommé, je vous adviſe que » je ſuivray de près ceſte lettre, ou par avanture » la previendray : car l'authorité que j'ay de commander, je ne l'ay pas pour moy, mais pour » mon païs, & pour ſes alliez. Et lors un magiſtrat commande à la verité ſelon droict & juſtice, » quand il obeit aux loix de ſon païs, & aux » ephores, ou autres tels magiſtrats qui ſont en » ſon païs ».

Ayant traverſé le deſtroit de l'Helleſpont, il entra dedans le païs de la Thrace, là où il ne demanda jamais paſſage à aucun prince ne ville Barbare, ains envoyant devers eux leur faiſoit demander, s'ils vouloient qu'il paſſaſt comme par païs d'amis, ou comme par païs d'ennemis : tous les autres princes & peuples le receurent amiablement, & l'accompagnerent par honneur en paſſant par leurs terres : mais ceux que lon appelle les Trochaliens, auſquels, à ce que lon dit, Xerxes meſme donna des preſens pour ſon paſſage, luy demanderent pour loyer de le laiſſer paſſer cent

cent talents d'argent[1], qui ſont ſoixante mille eſcus, & autant de femmes. Ageſilaus en ſe mocquant d'eux, reſpondit à ceux qui luy portoient ceſte parole, « Que ne ſont ils donc venus quant » & vous pour les recevoir » ? & tira oultre : mais les trouvant en ſon chemin il leur donna la bataille, & les desfeit avec grande occiſion de leurs gents, puis paſſa oultre : autant en manda il au roy de Macedoine, lequel feit reſponſe qu'il s'en conſeilleroit : « Qu'il s'en conſeille donc, dit-il, » tant qu'il voudra : mais cependant marchons ». Le roy s'eſmerveilla de ſa hardieſſe, & la redoubtant, luy manda qu'il paſſaſt amiablement.

Les Theſſaliens eſtoient lors alliez de leurs ennemis, parquoy en paſſant il pilla leur païs, & envoya en la ville de Lariſſa deux de ſes amis, Xenocles & Scytha, pour veoir s'ils la pourroient prattiquer & attirer à faire ligue avec les Lacedæmoniens, mais ceux de Lariſſe les arreſterent & les reteindrent priſonniers : dont les autres eſtans indignez, vouloient à toute force qu'il y menaſt ſon camp tout de ce pas, & allaſt mettre le ſiege devant, mais il leur reſpondit qu'il aimeroit mieux faillir à gaigner toute la Theſſalie entierement, que de perdre l'un de ces deux hommes là ſeulement : ainſi les retira il par appointement.

[1] 466,875 liv. de notre monnoie.

Entendant qu'il y avoit eu une battaille donnée auprès de Corinthe, en laquelle il eſtoit demouré bien peu des Lacedæmoniens, mais des Atheniens, des Argiens, des Corinthiens, & de leurs alliez un bien grand nombre : on ne le veit oncques faire bonne chere, ny s'elever de joye pour la nouvelle de ceſte victoire, ains ſouſpirant du profond du cœur, dit, « O mal-heureuſe Grece, » qui de ſes propres mains a desfaict tant de ſes » gens, qu'ils ſeroient ſuffiſans pour desfaire en » un jour de battaille tous les Barbares en- » ſemble ».

Mais comme les Pharſaliens le vinſſent harceler, & endommager la cueuë de ſon armée, il prit cinq cents chevaux, avec leſquels il les alla charger ſi vifvement, qu'il les rompit entierement : & pour ceſte victoire feit dreſſer un trophée au deſſoubs du mont qui s'appelle Narthecium, & luy fuſt ceſte victoire autant ou plus agreable que nulle autre, pource qu'avec ſi petite trouppe de gens de cheval que luy meſme avoit mis ſus, & qu'il avoit dreſſez, il ſe trouva avoir desfaict en battaille ceux qui de tout temps ſe vantoient eſtre des meilleurs hommes d'armes du monde : là le vint trouver Diphridas l'un des ephores, eſtant envoyé exprès de Sparte pour luy commander qu'il cuſt à entrer incontinent en armes dedans le païs de Bœoce : & luy, combien

qu'il euſt deliberé d'y entrer une autre fois avec beaucoup plus groſſe puiſſance, toutefois ne voulant en aucune choſe deſobeir aux ſeigneurs du conſeil de Sparte, il envoya querir deux enſeignes de ceux qui eſtoient au camp près de Corinthe, & avec cela entrant dedans le païs de la Bœoce, il donna la battaille aux Thebains, Atheniens, Argiens, Corinthiens, les deux Locriens près la ville de Coronée, & la gaigna, qui fut la plus ſanglante & plus grande battaille, ainſi que teſmoigne Xenophon, qui fut donnée de ſon temps: mais il eſt vray qu'il y fut fort blecé en pluſieurs endroits de ſa perſonne: & depuis eſtant de retour en ſa maiſon, après tant de victoires, tant de grandeurs & de proſperitez, il ne changea rien qui ſoit du traittement de ſa perſonne, ny de toute ſa maniere de vivre.

Voyant qu'aucuns de ſes citoyens ſe glorifioient & penſoient eſtre quelque choſe de plus que les autres, pour autant qu'ils nourriſſoient & entretenoient des chevaux pour courir aux jeux de prix, il perſuada à ſa ſœur qui ſe nommoit Cyniſca, de monter ſur ſon chariot, & s'en aller à la feſte des jeux Olympiques, pour eſſayer de gaigner le prix de la courſe avec les chevaux, voulant par là faire cognoiſtre aux Grecs, que tout celà n'eſtoit acte de vertu quelconque, mais ſeulement de richeſſe & de deſpenſe.

Il avoit autour de luy Xenophon le philoſophe qu'il aimoit & eſtimoit beaucoup, il le pria d'envoyer querir ſes enfans pour les faire nourrir en Lacedæmone, & y apprendre la plus belle diſcipline du monde, de ſçavoir obeir & commander.

Une autre fois luy eſtant demandé, pourquoy il eſtimoit les Lacedæmoniens les plus heureuſes gens du monde : « C'eſt, dit-il, pour ce qu'ils » font profeſſion & exercice, plus que tous les » hommes du monde, d'apprendre à bien com- » mander & à bien obeir ».

Après la mort de Lyſander, il trouva en la ville de Sparte de grandes ligues & factions que Lyſander incontinent qu'il fut retourné de l'Aſie, avoit dreſſées & ſuſcitées contre luy, ſi fut en propos & en volonté de monſtrer & faire veoir à ceux de Sparte quel citoyen il avoit eſté : ayant leu une harengue, qui fut trouvée après ſa mort entre ſes papiers, laquelle Creon Halicarnaſſien avoit compoſée, & luy la devoit lire devant le peuple en l'aſſemblée de ville, pour introduire de grandes nouvelletez, & renverſer tout l'eſtat & le gouvernement de Sparte. Il la voulut produire en public, mais après que l'un des ſenateurs l'eut leuë, & que redoubtant la force des raiſons & vehemence d'eloquence qui eſtoit en icelle, il luy euſt conſeillé de ne deterrer point

Lyſander, ains plus toſt enterrer ſa harengue quand & luy, il creut ſon conſeil & ne bougea rien : & quant à ceux qui par ceſte menée luy eſtoient adverſaires, il ne les haraſſa point ouvertement, mais il trouva moyen d'en faire envoyer les uns capitaines en quelques voyages, & de faire commettre quelques offices publiques aux autres, ès quelles charges ils ſe portoient tellement qu'ils eſtoient deſcouverts pour larrons & meſchants : & depuis en eſtans appellez en juſtice, au contraire il leur aidoit & les ſecouroit en leurs affaires, tellement qu'il ſe les rendoit bienveuillans & amis, & n'y en demoura à la fin pas un qui luy fuſt adverſaire.

Quelqu'un le pria d'eſcrire en ſa faveur à ſes hoſtes & amis qu'il avoit en Aſie, qu'ils luy gardaſſent ſon bon droict : « Mes amis, dit-il, font » ce qui eſt de droict, encore que je ne leur eſ» crive point ».

Un autre luy monſtroit les murailles de ſa ville fortes à merveilles & magnifiquement baſties, en luy demandant ſi elles luy ſembloient pas bien belles : « Ouy certes pour y loger des » femmes, mais non pas des hommes[1] ».

Un Megarien luy magnifioit & hault-louoit ſa ville : auquel il reſpondit, « Jeune homme mon

[1] Cette réponſe eſt attribuée à Lyſandre dans les apophthegmes des rois & capitaines.

» amy, tes propos auroient beſoing d'une grande » puiſſance ».

Ceux que les autres hommes avoient en admiration, il ne monſtroit pas de les cognoiſtre ſeulement : comme quelquefois un Callipides excellent joueur de tragædies, qui avoit fort grand nom & grande reputation parmy les Grecs, de maniere que toutes ſortes de gens en faiſoient cas, l'ayant rencontré en ſon chemin, il le ſaluà premierement, puis s'ingera preſumptueuſement de ſe promener avec d'autres quand & luy, ſe preſentant & ſe monſtrant à luy, en eſperance que le roy commanceroit le premier à luy uſer de careſſe. A la fin voyant qu'il ne commanceoit point, luy meſme s'avancea de luy demander : « Comment, ſire roy, ne me cognois tu point, » & n'as tu point ouy dire qui je ſuis » ? Ageſilaus le regardant au viſage : « Et n'es tu pas, dit- » il, le farceur Dercillidas » ?

On le convia un jour à oüir un qui contrefaiſoit naïfvement bien le roſſignol : il n'en voulut rien faire, diſant, « J'ay ouy le roſſignol luy meſ- » me par pluſieurs fois ».

Le medecin Menecrates avoit eſté heureux en la cure de quelques maladies deſeſperées, au moyen dequoy quelques uns l'avoient ſurnommé Jupiter : & luy par trop arrogamment uſurpoit ce ſurnom là, deſorte qu'il eut bien la preſump-

tion de mettre en la ſuperſcription d'une lettre qu'il luy eſcrivoit, « Menecrates le Jupiter au » roy Ageſilaus, ſalut ». Ageſilaus luy reſcrivit, « Ageſilaus à Menecrates, ſanté ».

Et comme Pharnabazus & Conon avec l'armée navale du roy de Perſe eſtans ſans contredit, ſeigneurs de la marine, pillaſſent toutes les coſtes de la Laconie, & d'avantage les murailles de la ville d'Athenes ſe rebaſtiſſent de l'argent que Pharnabazus fourniſſoit : les ſeigneurs du conſeil de Lacedæmone furent d'advis qu'il valoit mieux faire paix avec le roy de Perſe, & pour ceſt effect envoyerent Antalcidas devers Tiribazus, abandonnans laſchement & meſchamment à ce roy Barbare les Grecs habitans en l'Aſie, pour la liberté deſquels Ageſilaus luy avoit paravant fait la guerre : ainſi n'eut point Ageſilaus de part à ceſte honte & infamie, pource que Antalcidas qui eſtoit ſon ennemy mortel, chercha par tous moyens de faire ceſte paix à cauſe qu'il voyoit que la guerre augmentoit tousjours l'authorité, l'honneur & le credit d'Ageſilaus : lequel toutefois reſpondit lors à un qui luy reprochoit que les Lacedæmoniens Mediſoient, c'eſt à dire, favoriſoient aux Medois : « Non font, mais ce ſont » les Medois qui Laconiſent ».

On luy demanda quelquefois, laquelle des deux vertus eſtoit la meilleure à ſon jugement,

la force, ou la juſtice : Il reſpondit, que la force ne ſert de rien là où regne la juſtice : & que ſi nous eſtions tous juſtes & gens de bien, il ne ſeroit point beſoing de la force.

Les peuples Grecs habitans en Aſie avoient accouſtumé d'appeller le roy de Perſe, le grand roy : « Pourquoy, dit-il, eſt il plus grand que moy, » s'il n'eſt plus temperant & plus juſte » ? Auſſi diſoit-il, que les habitans de l'Aſie eſtoient bons eſclaves, & mauvais hommes libres.

Eſtant enquis, Comment un homme ſe pourroit bien faire valoir & acquerir très grande re» putation, il reſpondit : « En diſant tout bien, » & faiſant encore mieux ».

Il ſouloit dire, que le capitaine doit avoir hardieſſe à l'encontre des ennemis & amitié envers ſes gens.

Quelque autre demandoit, Que doivent apprendre les enfans en leur jeuneſſe ? Il reſpondit, « Ce qu'ils doivent faire quand ils ſont de» venus grands ».

Il eſtoit juge en une cauſe où le demandeur avoit très bien dit, & le defendeur très mal, ne faiſant que repeter à tous propos, « Sire Age» ſilaus, il faut qu'un roy ſecoure les loix ». Ageſilaus luy reſpondit, « Si quelqu'un t'avoit » abbatu ta maiſon, ou que lon t'euſt oſté ta rob» be, aurois tu recours au maçon pour te faire

» raccouſtrer ta maiſon, ou au couſturier pour te » faire rendre ta robbe » ?

Le roy de Perſe luy eſcrivit une lettre miſſive qu'apporta le gentilhomme Perſien qui vint avec Callias pour faire jurer la paix, & eſtoit le ſubject de ceſte lettre, Que le roy vouloit particulierement avoir amitié & fraternité avec luy. Il ne la voulut point recevoir, & luy dit : « Tu diras » au roy ton maiſtre de ma part, qu'il n'eſt point » de beſoing qu'il m'eſcrive des lettres particu- » lieres, pource que s'il eſtoit amy en general de » Lacedæmone, & monſtroit aimer & deſirer le » bien de la Grece, que luy auſſi reciproquement » luy ſeroit amy de tout ſon pouvoir : s'il ſe trou- » voit qu'il uſaſt de male foy, & attentaſt aucune » choſe au prejudice de la Grece, qu'il luy pour- » roit eſcrire toutes les lettres du monde, que » jamais il ne luy ſeroit amy ».

Il aimoit fort tendrement ſes petits enfans, de ſorte qu'il jouoit avec eux parmy la maiſon, ſe mettant une canne entre les jambes comme un cheval : & comme quelqu'un de ſes amis l'euſt veu & trouvé en ceſt eſtat, il le pria de n'en dire jamais rien à perſonne juſques à ce que luy meſme euſt des enfans auſſi.

Mais en faiſant continuellement la guerre aux Thebains, il y fut fort griefvement blecé en une battaille. Ce que voyant Antalcidas, luy dit :

« Certainement tu reçois bien des Thebains le » ſalaire que tu merites, pour leur avoir enſeigné » malgré eux à combattre, ce qu'ils ne ſçavoient » ny ne vouloient apprendre à faire ». Car à la vérité lon dit, que les Thebains devindrent alors plus belliqueux que jamais ils n'avoient eſté auparavant, s'eſtans addreſſez & exercitez aux armes par les continuelles invaſions des Lacedæmoniens: auſſi eſtoit ce la raiſon pour laquelle l'ancien Lycurgus en ſes loix que lon appelloit Retres leur defendoit de faire ſouvent la guerre contre une meſme nation, de peur qu'ils ne la contraigniſſent en ce faiſant d'apprendre à la faire. Si en eſtoit Ageſilaus haï des alliez meſmes de Lacedæmone, qui ſe plaignoient qu'il falloit qu'ils euſſent ordinairement le harnois ſur le dos, & que eux qui eſtoient en bien plus grand nombre ſuiviſſent les Lacedæmoniens qui n'eſtoient qu'une poignée de gens au pris d'eux: parquoy Ageſilaus les voulant convaincre & leur monſtrer quel nombre ils eſtoient, il commanda que tous les alliez & confederez s'aſſeiſſent enſemble peſle meſle, & les Lacedæmoniens d'un autre côté à part, puïs feit crier par un herault, que les potiers de terre ſe levaſſent les premiers: quand ceulx là furent levez il feit proclamer les ferruriers, & puis après les charpentiers, & puis les maçons, & ainſi de tous les autres meſtiers les

uns après les autres : parquoy tous leurs alliez & confederez preſque ſe leverent, mais des Lacedæmoniens nul ne ſe leva, pource qu'il leur eſtoit defendu d'exercer ny d'apprendre aucun meſtier mechanique : ainſi Ageſilaus ſe prenant à rire, « Voyez vous, dit-il, mes amis, combien » plus de ſoudards nous envoyons à la guerre que » vous ne faittes » ?

Or à la desfaitte de Leuctres, il y eut pluſieurs des Lacedæmoniens qui fuyrent, leſquels tous par les loix & ordonnances du païs eſtoient pour toute leur vie infames, toutefois les ephores voyans que la ville par ce moyen s'en alloit deſerte & depeuplée de citoyens, en temps meſmement qu'elle avoit plus grand beſoing de gens de guerre que jamais, vouloient trouver moyen de les abſoudre de ceſte infamie, & neantmoins conſerver l'authorité de leurs loix. Parquoy pour ce faire, ils eleurent Ageſilaus pour leur legiſlateur, lequel ſe tirant en avant devant tout le peuple, dit, « Seigneurs Lacedæmoniens, je ne » voudrois aucunement eſtre autheur ny inventeur » de nouvelles loix, & à celles que vous avez je » ne voudrois ny adjouſter, ny oſter, ny changer » aucune choſe : parquoy il me ſemble raiſonna- » ble, que d'icy[1] en avant elles aient leur force, » vigueur & authorité accouſtumée » : au demou-

[1] Grec, à compter de demain.

rant il ne laiſſa pas avec ce peu de gens de faict, qui eſtoient demourés en la ville, de repoulſer Epaminondas, qui l'alla aſſaillir avec un ſi grand flot & ſi violente tempeſte des Thebains & de leurs confederez, enorgueillis de la victoire qu'ils avoient obtenue en la plaine de Leuctres, & les feit retourner ſans rien faire : mais en la bataille de Mantinée, il admoneſta & conſeilla les Lacedæmoniens de ne ſe point ſoucier des autres Thebains, ains de combattre tous & adreſſer tout leur effort contre Epaminondas ſeul, diſant qu'il n'y avoit que les ſages & prudens qui fuſſent vaillans & ſeuls cauſe de la victoire, & pourtant que s'ils pouvoient abbattre celuy là, que facilement ils viendroient au deſſus des autres, pour ce que ce n'eſtoient que fols eſtourdis & gens de nulle valeur : comme veritablement il advint : car eſtant la victoire ja toute certaine du coſté d'Epaminondas, & les Lacedæmoniens en roupte : ainſi comme il ſe retourna pour rappeller les ſiens, il y eut un Lacedæmonien qui en fuyant luy donna un coup mortel, duquel eſtant tombé par terre, les Lacedæmoniens qui eſtoient avec Ageſilaus ſe rallierent, tournerent viſage & remeirent la victoire en balance, par ce que les Thebains diminuerent beaucoup de leur courage, & les Lacedæmoniens l'augmenterent.

Au reſte la ville de Sparte ayant neceſſité d'ar-

gent pour la guerre, & eſtant contrainɛte d'entretenir des ſoudards eſtrangers à ſa ſoulde : Ageſilaus s'en alla en Ægypte appointé du roy des Ægyptiens qui l'avoit envoyé querir, mais pour ce qu'il eſtoit ainſi petitement & ſimplement veſtu, il en vint en nieſpris des habitans du païs, car ils s'attendoient de voir le roy de Sparte accouſtré de ſa perſonne & accompagné magnifiquement & ſuperbement comme un roy de Perſe, tant ils avoient mauvaiſe opinion des roys : mais Ageſilaus en peu de temps leur donna bien à cognoiſtre, que la majeſté & magnificence des roys ſe doit acquerir par bons ſens & par vaillance.

Et voyant que ceux qui devoient faire teſte & combattre avec luy s'effroyoient pour l'eminent peril, à cauſe du grand nombre des ennemis qui eſtoient deux cents mille combattans, & le peu de gens qu'ils avoient de leur coſté, il delibera devant que de venir au combat de leur remettre le cœur par le moyen d'une ruze, dont il ne voulut rien communiquer à perſonne, c'eſt que dedans ſa main gauche il eſcrivit à l'envers ce mot, Victoire : & prenant le foye de la beſte immolée des mains du devin, le meit dedans ſa main ſeneſtre, qui eſtoit eſcritte par dedans, & le tenant longuement, il faiſoit ſemblant de penſer bien profondement à quelque doute, & monſtroit apparence d'eſtre en perplexité de penſement,

juſques à ce que les characteres & figures des lettres eurent loiſir de ſe prendre & imprimer à la ſuperficie du foye : & lors il le monſtra à ceux qui devoient combattre quand & luy, leur diſant & donnant à entendre, que par ces lettres les dieux leur promettoient la victoire : & eux cuidans avoir en cela un certain ſigne & preſage de victoire, prirent hardiment le hazard de la battaille.

Et comme les ennemis teinſſent ſon camp aſſiegé tout à l'environ, tant ils eſtoient en grand nombre, & encore feiſſent une trenchée à l'entour, le roy Nectanebos [1], au ſecours duquel il eſtoit là venu, le prioit & ſollicitoit de faire une ſaillie ſur eux, & de les combattre avant que la trenchée fuſt parachevée : Il reſpondit qu'il n'empeſcheroit jamais le deſſeing des ennemis qui tendoient à leur donner moyen d'eſtre egaux pour combattre tant contre tant, & attendit juſques à ce qu'il ne s'en falloit plus gueres que les deux bouts de la trenchée ne vinſſent à s'entrerencontrer, puis dreſſant ſa battaille en ceſte intervalle là, & par ce moyen combattant de front pareil, tant contre tant, il meit les ennemis en roupte, & avec ce peu de gens qu'il avoit, en feit un bien

[1] Ce n'étoit point au ſecours de Nectanebos qu'il étoit allé, mais bien de Tachos ou Tachon ſon couſin, & à qui Nectanebos lui-même fit la guerre. Voyez les Obſervations.

grand meurtre, & du butin qu'il y gaigna, envoya bonne ſomme d'argent à Sparte.

Mais eſtant près à s'embarquer pour partir d'Ægypte & s'en retourner au païs, il mourut, & en mourant defendit très expreſſement à ceux qui eſtoient autour de luy, que lon ne feiſt figure ny image quelconque moulée ne painte de ſon corps: « Pource, dit-il, que ſi j'ay faict aucun acte de » vertu en ma vie, cela ſera le monument qui » perpetuera ma memoire : ſinon, toutes les ima- » ges & ſtatues du monde ne le ſçauroient faire, » attendu que ce ne ſont qu'ouvrages d'hommes » mechaniques de nulle valeur ».

III. Ageſipolis[1] fils de Cleombrotus, comme quelqu'un contaſt en ſa preſence, que Philippus roy de Macedoine avoit en peu de jours demoly la ville d'Olinthe : « Par les dieux, dit-il, en plu- » ſieurs fois autant de temps il n'en baſtira pas » une pareille ».

Un autre luy diſoit comme par maniere de reproche, que luy, tout roy qu'il eſtoit, & d'autres de ſes citoyens en aage d'hommes faicts, avoient eſté baillé pour oſtages, non pas leurs enfans ny leurs femmes : « Ainſi falloit il faire par » raiſon, dit-il, car il eſt juſte que nous meſmes, » & non autres, portions la peine de noz fautes ».

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte aux Obſervations ſur le volume précédent. Il n'a point vu Philippe.

Et comme il vouluſt faire venir des chiens de ſa maiſon, quelqu'un luy dit, « Voire-mais on » ne les laiſſera pas ſortir hors du païs » : « Auſſi » ne faiſoit on pas les hommes par cy devant, » dit-il, & maintenant on les laiſſe bien ſortir ».

IV. Ageſipolis [1] fils de Pauſanias comme les Atheniens luy diſſent qu'ils eſtoient contens de ſe rapporter au jugement de ceux de Megare, touchant quelques differents qu'ils avoient enſemble, & quelques plaintes qu'ils faiſoient les uns des autres, leur dit, « C'eſt une honte, ſeigneurs » Atheniens, que ceux qui ſont les chefs & ducs » de tous les autres Grecs entendent moins ce » qui eſt juſte que ne font les Megariens ».

V. Agis [2] le fils d'Archidamus, comme les ephores luy diſſent, « Pren les jeunes hommes » de ceſte ville avec toy, & t'en va au païs de ceſ- » tuycy qui te conduira luy meſme juſques dedans » le chaſteau de ſa ville ». « Et comment eſt il » raiſonnable, ſeigneurs ephores, de commettre » le ſalut & la vie de tant de vaillans jeunes hom- » mes, à un qui trahit ſon païs » ?

On luy demanda quelle ſçience on exerceoit principalement en la ville de Sparte : « A ſçavoir, dit-il, obeïr & commander ». Auſſi diſoit-il, « Que les Lacedæmoniens ne demandoient

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] *Ibid.*

jamais

» doient jamais combien eſtoient les ennemis, » mais où ils eſtoient ».

On luy defendit de combatre les ennemis à Mantinée, pource qu'ils eſtoient en bien plus grand nombre. « Il eſt force, dit-il, que qui veut » commander à beaucoup de gens, en combatte » auſſi beaucoup ».

A un autre qui demandoit combien eſtoient les Lacedæmoniens : « Ils ſont, dit-il, autant » qu'il en faut pour chaſſer les meſchants ».

En paſſant au long des murailles de Corinthe, les voyant ainſi hautes, bien baſties, & ſi long eſtendues : « [1] Quelles femmes ſont ce, dit-il, » qui habitent là-dedans » ?

A un maiſtre de retorique qui louant ſon meſtier diſoit, « (*Quant tout eſt dit) il n'y a rien ſi puiſ- » ſant que la parole de l'homme » : « Quand tu ne » parles point, dit-il, tu ne vauls doncques rien ».

Les Argiens ayans eſté desja une fois battus, retournoient neantmoins ſe repreſenter encore fort fierement en battaille, & voyant que la plus part de leurs alliez s'en troubloient de frayeur, il leur dit : « Aſſeurez vous mes amis, car ſi nous

[1] Ceci confirme la conjecture que nous avons propoſée ſur une réponſe ſemblable, ſi ce n'eſt pas la même, au chap. XVII des apophthegmes des rois & capitaines.

* Ceci n'eſt pas dans le grec. Le mot grec qui ſignifie très-puiſſant, ſignifie auſſi excellent; c'eſt ſur ce ſecond ſens que porte la réponſe d'Agis.

» qui les avons desja battus avons peur, que pen-
» sez vous qu'ils aient eux » ?

Un ambassadeur de la ville d'Abdere estoit venu à Sparte, qui avoit fort longuement parlé, & après qu'il se fut teu, à la fin il luy demanda, « Sire, quelle responsе veux tu que je rapporte » à noz citoyens » ? « Tu leur diras, dit-il, que » je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, & tant » que tu as voulu, & que je t'ay tousjours escouté » sans jamais dire mot ».

Quelques uns louoient les Eliens de ce qu'ils estoient très justes en la solennité des jeux Olympiques. « Et est-ce, dit-il, chose si grande, ny » dont il faille faire tant de cas, si en cinq an- » nées ils gardent un seul jour la justice ».

Aucuns luy rapportoient, que ceux de l'autre maison royale luy portoient envie : « Ils en auront » doncques double peine, dit-il : car leurs pro- » pres maux d'eux mesmes les fascheront, & ou- » tre encore les biens qui seront & en moy & » aux miens ».

Quelqu'un estoit d'advis, qu'il falloit donner passage aux ennemis qui se mettoient en fuitte : « Voire-mais, dit-il, si nous ne combattons con- » tre ceux qui s'enfuient par lascheté, comment » combattrons nous contre ceux qui demoureront » par vaillance » ?

Un autre mettoit en avant le propos d'un

moyen pour maintenir la liberté de la Grece [1], qui eſtoit bien genereux & magnanime, mais qui eſtoit bien mal-aiſé à executer : Il luy reſpondit, « Eſtranger mon amy, tes paroles auroient » beſoing de grande puiſſance & grand argent ».

Quelque autre luy diſoit, que Philippus [2] les engarderoit bien de mettre le pied en tout le demourant de la Grece, « Nous nous contenterons, » dit-il, amy, de demourer en noſtre païs ».

Un autre ambaſſadeur eſtoit venu de la ville de Perinthe en Lacedæmone, qui avoit fait une longue harengue, & à la fin demanda à Agis quelle reſponſe il porteroit aux Perinthiens : « Tu » leur diras [3], dit-il, que tu ne cuidas jamais ache- » ver de dire, & moy de me taire ».

Il alla une fois tout ſeul ambaſſadeur devers Philippus, qui luy dit, « Comment cela ? viens » tu ſeul » ? « Ouy, dit-il, devers un ſeul ».

Un des vieux ciroyens de la ville de Sparte

[1] Au tems de cet Agis la Grèce étoit fort libre.

[2] Quel eſt ce Philippe ? Car Agéſilas, qui ſuccéda à cet Agis, mourut la quatrieme année de la cent quatrieme olympiade, & Philippe ne monta ſur le trône de Macédoine que la premiere ou la ſeconde année de l'olympiade ſuivante. Voyez les Obſervations ſur Agis le jeune au chap. VI.

[3] C'eſt la réponſe déja faite à l'ambaſſadeur des Abdéritains. Ceci a fait dire à Xylander qu'il ne pouvoit croire ce Traité de Plutarque ; & cela ne me paroît pas étonnant. Mais ce qui m'étonne, c'eſt que ni lui, ni M. Reiske n'aient fait aucune remarque ſemblable ſur ce qui précède & ſuit.

luy disoit un jour, à luy qui estoit desja vieil aussi : que puisque les ancienes loix & coustumes s'alloient tous les jours abbastardissant, & que lon y en introduisoit d'autres qui estoient pires, que tout s'en alloit sans dessus dessous : Il luy respondit en riant, « Les affaires vont donq bien, » s'il est ainsi que tu dis, car il me souvient qu'es- » tant jeune garçon, j'entendois desja dire à mon » pere, que tout estoit aussi renversé : & ce qui » estoit dessus estoit venu dessoubs dès son temps, » & disoit encore que son pere luy en avoit autant » dit du sien ». Et pourtant ne se faut il pas es- merveiller, si les affaires vont après pis que devant : mais aussi s'ils vont quelquefois mieux, & quelquefois sont presque tous semblables.

Quelqu'un luy demanda, comment il pourroit demourer franc & libre pour toute sa vie : « En » mesprisant la mort, dit-il ».

VI. Agis[1] le jeune, comme l'orateur Demades luy dist, que les espées laconiques estoient si courtes, que les triacleurs & charlatans les avalloient à tous coups : « Et toutefois, dit-il, les Lacedæ- » moniens en assenent bien leurs ennemis ».

Un autre importun & meschant homme luy rompoit la teste à force de demander souvent, « Qui est le plus homme de bien de Sparte » ? « Celuy, dit-il, qui te ressemble le moins ».

[1] Voyez les Observations.

VII. [1] Agis le dernier roy de Lacedæmone, ayant eſté ſurpris en trahiſon, & condamné par les ephores, ainſi qu'on le menoit ſans forme de juſtice au lieu pour eſtre eſtranglé, apperceut un de ſes eſclaves qui pleuroit, ſi luy dit, « Ceſſe » de pleurer pour ma mort, car en mourant ainſi » iniquement & meſchamment, je vaux mieux » & ſuis plus homme de bien que ceux qui me » font mourir », & ayant dit ces paroles, il tendit volontairement ſon col au laqs de la corde.

VIII. Acrotatus [2] voyant que ſes pere & mere vouloient qu'il leur teint la main à faire quelque choſe qui eſtoit contraire à la raiſon & à la juſtice, il leur reſiſta pour un temps : mais quand il veit qu'ils luy en faiſoient trop grande inſtance, à la fin il leur dit, « Pendant que j'ay eſté entre » vos mains, je n'ay jamais eu aucune connoiſ- » ſance ny aucun ſentiment de la juſtice : mais » depuis que vous m'avez donné à la choſe pu- » blique & à ſes loix, & par ce moyen m'avez » inſtruit en juſtice & preud'hommie, comme vous » avez peu, je m'efforceray de ſuyvre ceſte inſ- » truction-là, & non pas vous : & pource que » je ſçay bien que vous voulez que je faſſe toutes » choſes bonnes, & que celles là ſont très bonnes » & à un homme privé, & encore plus à celuy

[1] Voyez les Obſervations.
[2] Voyez la ſuite des rois de Sparte aux Obſervations ſur le volume précédent.

» qui eſt en authorité de magiſtrat, leſquelles » ſont juſtes, je feray celles que vous voulez, » & refuſeray celles que vous me dittes ».

IX. Alcamenes [1] fils de Teleclus, comme quelqu'un demandaſt, par quel moyen on pourroit bien conſerver un royaume : « En ne faiſant, » dit-il, point de compte de gaigner ».

Un autre luy demandoit, pour quelle cauſe il n'avoit point voulu prendre ny recevoir de dons des Meſſeniens : « Pour ce, dit-il, que ſi j'en » euſſe pris, je n'euſſe jamais eu paix avec les » loix ».

Quelque autre luy dit qu'il s'eſmerveilloit, comment il vivoit ſi eſtroittement, veu qu'il avoit ſi bien dequoy, il luy reſpondit, « C'eſt » choſe honeſte quand on a des biens beaucoup, » vivre neantmoins ſelon la raiſon, & non pas » ſelon l'appetit ».

X. Alexandridas [2] fils de Leon, voyant un qui ſe tourmentoit & deſeſperoit, d'autant qu'il eſtoit banny de ſon païs : « O mon amy, dit il, » ne te tourmente pas pour eſtre contrainct d'eſ- » loigner ton païs, mais bien pour avoir eſloigné » la juſtice ».

A un autre qui diſoit aux ephores de bons propos, mais plus qu'il n'en falloit : « Eſtranger mon

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] Anaxandride. *Ibid.*

» amy, dit-il, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il » ne faut ».

Quelque autre luy demandoit, pourquoy ils donnoient la charge de leurs terres à leurs Ilotes, & qu'ils ne les prenoient à labourer & cultiver eux-meſmes : « Pource, dit-il, que nous les » avons acquiſes, non en les cultivant elles, mais » en nous cultivant nous meſmes ».

A un autre qui ſouſtenoit, qu'il n'y avoit que l'ambition & la vaine gloire qui perdoit les hommes, & que ceux qui s'en pouvoient deffaire eſtoient heureux : « Il faudroit doncques confeſ- » ſer ſuivant ton dire, que les meſchans qui font » tort à autruy ſeroient bien-heureux : car com- » ment pourroit on ſouſtenir que un ſacrilege ou » un voleur, qui ravit le bien d'autruy, fuſt con- » voiteux de vaine gloire » ?

Il reſpondit auſſi à quelque autre qui luy demandoit, pourquoy les Lacedæmoniens eſtoient ſi hardis & ſi aſſeurez aux perils de la guerre : « Pource, dit-il, que nous apprenons à avoir » honte, & non pas peur de noſtre vie, comme » les autres ».

On luy demanda auſſi quelquefois, pourquoy c'eſtoit que les ſenateurs demouroient pluſieurs jours à juger les cauſes criminelles : & qu'encore que l'accuſé fuſt par eux abſouls, il demouroit neantmoins tousjours en eſtat de criminel : « Ils

» demeurent, dit-il, pluſieurs jours à decider les » cauſes criminelles, où il eſt queſtion de la vie » des hommes, pour ce que ceux qui ont com- » mis erreur en la mort d'un homme, ne peuvent » plus r'habiller leur ſentence : & celuy qui eſt » eſlargy, doit neantmoins tousjours demeurer » ſubject à la loy (*de l'homicide), pour ce que » lon peut tousjours de rechef mieux enquerir » & mieux juger de ſon faict ».

XI. Anaxander [1] le fils d'Eurycrates reſpondit à un qui luy demandoit, pourquoy ils n'amaſſoient point d'argent en public : « De peur, dit- » il, que ſi on nous en bailloit la garde, cela ne » fuſt matiere & moyen de nous corrompre ».

XII. Anaxilas [2] auſſi dit à un qui s'eſmerveilloit comment les ephores ne ſe levoient point au devant des roys, veu que c'eſtoient eux qui les mettoient : « C'eſt, dit-il, pour la meſme cauſe » qu'ils ont eſté creez ephores, c'eſt à dire, pour » contreroller & ſyndiquer les roys ».

XIII. Androclidas Laconien eſtant affollé d'une cuiſſe, ſe fit neantmoins enroller au nombre de ceux qui devoient aller à la guerre : & comme quelques uns s'y oppoſaſſent, d'autant qu'il eſtoit impotent d'une cuiſſe : « Voire-mais, dit-il, il » ne faut pas des gens qui fuyent, mais qui

* Ceci n'eſt pas dans le grec.
[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] *Ibid.*

» tiennent ferme pour combattre les ennemis ».

XIV. Antalcidas [1] ſe faiſant recevoir en la confrairie de la religion de Samothrace, comme le presbtre luy demandaſt, quel peché il avoit fait le plus grand en ſa vie : « Si j'en auray faict au» cun en ma vie, les dieux, dit-il, le ſçauront » bien eux meſmes ».

Et à un Athenien, qui appelloit les Lacedæmoniens groſſiers & ignorants : « Nous ſommes » voirement ſeuls en toute la Grece qui n'avons » appris de vous rien de mal ».

Et à un autre Athenien auſſi, qui luy diſoit, « Nous vous avons ſouvent rechaſſez de la riviere » de Cephiſus : mais nous, dit-il, ne vous rechaſ» ſames jamais de celle d'Eurotas ».

A un autre qui luy demandoit, comment il faudroit faire pour eſtre très agreable aux hommes : « Il faudroit, reſpondit-il, leur dire tousjours » choſe qui leur pluſt, & faire choſe qui leur » profitaſt ».

Un maiſtre de rethorique luy vouloit un jour reciter une harengue qu'il avoit compoſée à la louange d'Hercules : « Et qui eſt-ce, dit-il, qui » le meſpriſe » ?

Et à Ageſilaus qui avoit eſté fort grievement

[1] Qui fut ambaſſadeur auprès du roi Artaxerce, & conclut avec lui contre les Athéniens l'infâme traité, par lequel il lui vendit tous les Grecs d'Aſie, l'an 387 avant J. C.

navré en une battaille par les Thebains : « Tu » reçois, dit-il, bien l'eſcholage & le loyer que » tu merites des Thebains, leur ayant enſeigné » malgré eux ce qu'ils ne ſçavoient ny ne vou- » loient apprendre, c'eſt à ſçavoir à combattre » : car par les continuelles expeditions qu'Ageſilaus faiſoit contre eux, ils eſtoient devenus vaillants & belliqueux.

Luy meſme diſoit que les murailles de Sparte eſtoient les jeunes hommes, & ſes confins eſtoient les fers de leurs picques.

Et à un autre qui demandoit, pourquoy les Lacedæmoniens combattoient de ſi courtes eſpées : « A fin, dit-il, que nous joignions nos » ennemis de plus près ».

XV. Antiochus [1] eſtant ephore ouït dire que Philippus avoit donné aux Meſſeniens leur territoire : « Mais leur a il auſſi, demanda il, donné » quant & quant les forces de le pouvoir defen- » dre » ?

XVI. Arigeus reſpondit à quelques uns qui louoient hautement des dames qui n'eſtoient point leurs femmes, ains mariées à d'autres : « Par les » dieux, dit-il, on ne doit jamais tenir propos » en vain, & que lon ne ſçache bien comment, » des femmes de bien & d'honneur, pour ce

[1] Voyez les apophthegmes des rois, ch. LXX, au volume précédent.

» qu'elles ne doivent aucunement eſtre cogneuës » ſinon de ceux qui vivent ordinairement avec » elles ».

Et en paſſant une fois par la ville de Selinunte en Sicile, il leut ceſte epitaphe qui eſtoit engravé deſſus une ſepulture,

Après avoir la tyrannie eſtainte
De leur païs par martiale atteinte,
Ceux cy jadis devant les hautes tours
De Selinunte acheverent leurs jours :

« Ils meritoient bien, dit-il, de mourir, pour » avoir eſtaint une tyrannie, ſi elle bruſloit : car » ils la devoient laiſſer toute bruſler.

XVII. Ariſton[1] oyant quelqu'un qui en deviſant louoit une ſentence que ſouloit dire le roy Cleomenes, quand on luy demandoit, quel eſtoit l'office d'un bon roy : « Faire du bien à ſes amis, » diſoit-il, & du mal à ſes ennemis : & de com- » bien ſeroit-il meilleur, reſpondit-il, de faire » du bien à ſes amis, & de ſes ennemis en faire » de bons amis » ? mais cette notable ſentence eſt indubitablement de Socrates, & par tous ſe refere à luy.

Comme quelqu'un luy demandaſt combien en nombre eſtoient les Lacedæmoniens : « Autant » dit-il, qu'il en faut pour chaſſer leurs ennemis ».

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.

Un Athenien recitoit l'oraiſon funebre, qu'il avoit compoſée à la louange de leurs citoyens qui avoient eſté desfaicts par les Lacedæmoniens : « Si les voſtres ont eſté ſi vaillans que tu dis, » quels penſes tu doncques, dit-il, que ſoient » les noſtres qui les ont desfaicts » ?

XVIII. Archidamidas reſpondit à un qui louoit Charilaus de ce, qu'il ſe monſtroit humain également à tous : « Et comment, dit-il, merite » d'eſtre loué celuy, qui ſe monſtre humain en- » vers les meſchants » ?

Un autre reprenoit Hecateus, le maiſtre de rethorique, de ce qu'ayant eſté convié à manger avec eux en leurs convives qu'ils appellent, il ne dit jamais mot tout le long du diſner : il luy reſpondit, « Il ſemble que tu ignores, que celuy » qui ſçait bien parler, ſçait auſſi le temps quand » il faut parler ».

XIX. Archidamus fils de Zeuxidamus dit à un qui luy demandoit, qui c'eſtoit qui gouvernoit la ville de Sparte, « Ce ſont les loix, & » puis les magiſtrats ſuivant les loix ».

Entendant un qui louoit grandement un joueur de cithre, & avoit en ſinguliere admiration l'excellence de ſon art : « O mon amy, quel loyer » d'honneur auront envers toy les preux & vail- » lans hommes, puis que tu louës ſi hautement » un joueur de cithre » ?

Quelque autre luy recommandoit fort un muſicien en luy diſant, il eſt bien bon chantre : « C'eſt autant, dit-il, comme bon potager chez » nous » : voulant dire qu'il n'y avoit point de difference entre donner du plaiſir par le ſon de la voix ou des inſtruments, & par l'appreſt des viandes ou des potages.

Quelqu'un luy promettoit de luy donner du vin qui ſeroit fort bon & ſouëf : « A que faire, » dit-il, cela ne ſervira qu'à en faire boire da- » vantage, & à devenir moins homme ».

Eſtant au ſiege devant la ville de Corinthe [1], il veit des liévres ſe lever tout joignant les murailles de la ville, ſi dit à ſes compagnons, « Noz » ennemis nous ſeront aiſez à prendre, puis qu'ils » ſont ſi pareſſeux, que de laiſſer giſter les lié- » vres juſques dedans les foſſez de leur ville ».

Il avoit eſté eſeu pour arbitre du conſentement de deux qui avoient procès l'un contre l'autre,

[1] Ce mot eſt attribué, quoique ſous une forme un peu différente, à Lyſandre, dans ſa Vie, ch. XI, T. IV; & il eſt de toute impoſſibilité qu'il ait été dit dans cette occaſion par Archidame. Il étoit mort dès la ſixieme année de la guerre du Péloponnéſe, puiſqu'on voit dès-lors Agis ſon fils commandant en qualité de roi les troupes confédérées des Péloponnéſiens; or les Corinthiens en faiſoient partie, loin d'être en guerre avec les Lacédémoniens. Ce fait ne peut donc avoir eu lieu que dans la guerre des alliés, où les Corinthiens prirent parti avec les Athéniens, les Argiens & les Béotiens contre les Lacédémoniens, la ſeconde année de la quatre-vingt-ſeizieme olympiade, & par conſéquent plus de trente ans après la mort d'Archidame.

leſquels il mena tous deux dedans le temple de Diane ſurnommée Chalceœcos, & leur feit promettre & jurer ſur l'autel de la deeſſe, qu'ils obſerveroient tous deux de poinct en poinct ce qui ſeroit par luy jugé. Ce qu'ils promirent & jurerent. « Je juge doncques, dit-il, que vous ne par-» tirez l'un ne l'autre de ce temple, que vous » n'ayez premier pacifié voz differents ».

Dionyſius le tyran de la Sicile avoit envoyé à ſes filles des robbes, il ne les voulut pas recevoir diſant, « J'aurois peur que quand elles les au-» roient veſtues, elles ne m'en ſemblaſſent plus » laides [1] ».

Et voyant ſon fils encore jeune en une battaille combattre deſeſpereement à l'encontre des Atheniens, il luy dit, « Ou augmente ta force, ou » diminue ton courage ».

XX. Archidamus le fils d'Ageſilaus, comme le roy Philippus après la battaille qu'il gaigna contre les Grecs auprès de Cheronée [2], luy euſt eſcrit

[1] Autre anachroniſme, car Denys l'ancien ne s'empara de la tyrannie de Syracuſe qu'à la fin de la quatre-vingt-treizieme olympiade, & nous venons de voir qu'Archidame étoit mort la ſeconde année de la quatre-vingt-huitieme olympiade. Ce trait eſt auſſi rapporté à Lyſandre dans pluſieurs ouvrages de Plutarque, & en particulier dans la Vie de Lyſandre, ch. III.

[2] Comment cela ſe peut-il, puiſqu'il fut tué en Italie le même jour & à la même heure que la bataille de Chéronée fut gagnée par Philippe dans la Grèce. Voyez Diod. Sic. L. XVI, page 450 & la note ſuivante.

une miſſive fort aſpre & rigoureuſe, il luy reſcrivit, « Si tu meſures ton umbre, tu trouveras » qu'elle ne ſera pas devenue plus grande depuis » que tu as vaincu ».

Eſtant un jour enquis, combien de terre poſſedoient les Lacedæmoniens, il reſpondit « Autant comme ils en peuvent atteindre avec leurs » javelines ».

Periander eſtoit un medecin ſuffiſant en ſon art, & bien eſtimé entre les plus excellents, mais qui eſctivoit de mauvais vers : il luy dit un jour, « Je mesbahis de toy Periander, comment tu aimes mieux eſtre appellé mauvais » poëte, que bon medecin ».

En la guerre que les Lacedæmoniens eurent contre Philippus quelques uns luy conſeilloient, qu'il adviſaſt bien à donner la battaille le plus loing qu'il pourroit de ſon païs : « Ce n'eſt pas » cela, dit-il, à quoy il faut adviſer, mais bien » à ce, comment nous pourrons ſi bien combattre, que nous demourions victorieux ».

Il feit auſſi reſponſe à ceux qui le louoient de ce qu'il avoit gaigné la battaille contre les Arcadiens : « Il vaudroit mieux, dit-il, que nous » les euſſions vaincus de prudence que de force ».

Et environ le temps qu'il entra en armes dedans le païs d'Arcadie, eſtant adverty que les Eliens envoyoient du ſecours aux Arcadiens, il

leur eſcrivit en ceſte ſorte : « Archidamus aux » Eliens, c'eſt belle choſe que le repos ».

Et comme les peuples alliez & confederez en la guerre Peloponeſiaque [1] demandaſſent, combien d'argent ſuffiroit à mener ceſte guerre, & qu'il taxaſt combien chaſcun auroit à contribuer : « La guerre, dit-il, ne ſe fait pas à prix certain ». Et voyant un traict d'engin de batterie, qui lors avoit nouvellement eſté apporté de la Sicile : ô Hercules, dit-il, la prouëſſe de l'homme eſt perdue.

Et pource que les Grecs ne le voulurent pas croire, ny rompre les traittez qu'ils avoient faicts avec Antigonus & Craterus [2] Macedoniens pour vivre en leur anciene liberté, allegans que les Lacedæmoniens leur feroient plus inſupportables que les Macedoniens : « Le mouton, dit-il, jette

[1] Il y a ici une confuſion de nom. Ce trait ne peut regarder qu'Archidame, fils de Zeuxidame, qui commanda pendant les premieres années de la guerre du Péloponnèſe. Le fils d'Agéſilas ne vit pas cette guerre, ſi ce n'eſt dans ſa plus tendre enfance, puiſqu'il fut tué dans un combat en Italie, la troiſieme année de la cent dixieme olympiade, ſoixante-ſept ans après la fin de cette guerre, terminée la quatrieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade par la priſe d'Athènes.

[2] Comment ceci ſe peut-il encore ; puiſqu'Antigonus & Cratère n'ont ſans doute traité avec les Grecs qu'en qualité de ſucceſſeurs d'Alexandre ; & ce qu'on lit ici de la propoſition de recouvrer leur liberté, annonce évidemment la mort d'Alexandre, après laquelle ils firent des tentatives inutiles pour s'y rétablir ; ou tout au plus le moment dont il va être queſtion au ch. xx. Voyez la note ſur Agis.

» tousjours

» tousjours dehors une meſme voix, mais l'hom-
» me en change ſouvent en diverſes ſortes, juſ-
» ques à ce qu'il ſoit parvenu au deſſus de ſes
» deſſeings ».

XXI. Aſtycratidas reſpondit à quelqu'un qui diſoit, après que le roy Agis [1] eut perdu la bataille contre Antigonus, « O pauvres Lacedæ-
» moniens, que ferez vous maintenant ? Serez
» vous ſerfs des Macedoniens » ? « Comment
» Antigonus nous pourroit il defendre de mourir
» en combattant pour Sparte » ?

XXII. Bias auſſi ſe trouvant ſurpris d'une embuſche que luy avoit dreſſée Iphicrates [2] capitaine des Atheniens, comme ſes ſoudards luy demandaſſent : « Et bien capitaine, qu'eſt il de faire » ? « Que ſçauriez vous faire, dit-il, ſinon adviſer
» à vous ſauver, & moy à mourir en combat-
» tant » ?

XXIII. Braſidas trouva une ſouris entre des figues ſeches qui le mordit, & il la laiſſa aller, diſant à ceux qui eſtoient preſens : « Voyez com-
» ment il n'y a ſi petit animal qui ne puiſſe ſau-

[1] C'eſt le fils d'Archidame, fils lui-même d'Agéſilas : mais cela ne ſe peut encore. 1° Cette bataille fut gagnée par Antipatre, qui commandoit en Macédoine en l'abſence d'Alexandre, & non pas par Antigonus. 2° Agis fut tué dans le combat même. V. Diod. Sic. L. XVII, p. 208.

[2] Il commandoit les troupes des confédérés dans la guerre ſociale dont nous avons parlé dans la note ſur le ch. xx.

» ver ſa vie, prouveu qu'il ait le cœur de ſe de-
» fendre contre ceux qui l'aſſaillent ».

En une bataille il fut blecé d'un coup de javelot qui faulſa ſon bouclier : & luy l'arrachant de ſon corps en tua l'ennemy qui l'en avoit blecé. Et à ceux qui luy demandoient, comment il avoit ainſi eſté blecé : « Parce, dit-il, que mon » bouclier m'a trahy ».

Se partant pour aller à la guerre, il eſcrivit aux ephores, « Ce que vous m'eſcrivez touchant » la guerre, je le feray ou j'y mourray ».

Et après qu'il fut mort en delivrant de ſervitude les Grecs habitans au païs de Thrace, les ambaſſadeurs qui furent envoyez de la part du païs, pour rendre grace aux Lacedæmoniens allerent viſiter ſa mere Archileonide [1] : laquelle leur demanda premierement, ſi ſon fils Braſidas eſtoit mort vaillamment : & comme ces ambaſſadeurs Thraciens le louaſſent ſi hautement, qu'ils diſoient qu'il n'avoit pas laiſſé ſon pareil : « Vous » vous abuſez, dit-elle, mes amis, car Braſidas » eſtoit bien homme de bien, mais il y en a pluſieurs » en Sparte qui ſont encore meilleurs que luy ».

XXIV. Damonidas avoit eſté colloqué tout au dernier lieu de la danſe par celuy qui en eſtoit le maiſtre : il ne s'en courroucea point autrement, ains luy dit : « Tu as bien faict, car tu as trouvé

[1] Argiléonide.

» moyen de rendre ceſte place honorable, qui » par cy devant eſtoit infame».

XXV. Damis feit reſponſe aux lettres qui leur avoient eſté eſcriptes de la part d'Alexandre le grand qu'ils euſſent à declarer par leurs ſuffrages, Alexandre eſtre dieu : «Nous concedons à Alexan- » dre de ſe faire appeller dieu s'il veut ».

XXVI. Damindas comme Philippus fuſt entré à main armée dedans le Peloponeſe, & que quelqu'un luy diſt, les Lacedæmoniens ſont en danger de ſouffrir beaucoup de maux, s'ils ne treuvent moyen d'appointer avec luy : « O demy- » femme mon amy, que nous ſçauroit il faire » ſouffrir de mal, veu que nous ne faiſons compte » de la mort » ?

XXVII. Dercyllidas fut envoyé ambaſſadeur devers le roy Pyrrus, lorſqu'il avoit ſon armée ſur les confins de Sparte. Pyrrus leur feit commandement qu'ils euſſent à recevoir leur roy Cleonymus [1] qu'ils avoient banny, ou qu'il leur feroit cognoiſtre qu'ils n'eſtoient point plus vaillans que les autres. Dercyllidas luy repliqua, « Si tu es un » dieu, nous ne te craignons point, pour ce que » nous ne t'avons point offenſé : mais ſi tu es » homme, tu n'es point meilleur que nous».

XXVIII. Demaratus [2] deviſoit un jour avec

[1] Voyez l'Obſervation ſur Agis le jeune au ch. VII.

[2] Il fut chaſſé de Sparte par Cléomène, fils d'Anaxandride,

Orontes qui parla fort bruſquement à luy : quelqu'un qui l'avoit ouy, luy dit puis après, Orontes s'eſt montré bien audacieux en ton endroit : « Il » n'a point failly envers moy, dit il : car ceux » qui flattent & qui complaiſent en tous leurs » propos, ce ſont ceux qui portent dommage, » non pas ceux qui parlent avec malveuillance ».

Quelqu'un luy demandoit pour quelle cauſe à Sparte ils notoient d'infamie ceux qui (*en une deſconfiture) jettoient leurs boucliers, & non pas ceux qui jettoient ou leurs corps de cuiraſſes, ou leurs habillements de teſte : « Pour ce, dit-il, » que c'eſt pour eux ſeuls qu'ils portent ces armu- » res là, mais les boucliers c'eſt pour toute l'or- » donnance de la battaille ».

Ayant ouy chanter un chantre, « Il me ſem- » ble, dit-il, qu'il ne follaſtre pas mal ».

Il eſtoit en une grande compaignie, où il demoura bien longuement ſans dire un ſeul mot : à l'occaſion dequoy quelqu'un luy dit, « Eſt-ce » par folie ou par faute de propos que tu gardes un » ſi grand ſilence » ? « Et comment, dit il, ſeroit- » ce par folie, car un fol ne ſe peut jamais taire ».

Quelqu'un luy demandoit pourquoy il eſtoit banny de Sparte, veu qu'il en eſtoit roy : « C'eſt, » dit-il, pource que les loix y ſont maiſtreſſes ».

& ſe retira auprès du roi de Perſe Xerxès. Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.

* Ceci n'eſt point dans le grec.

Un Perſien a force de donner luy ſuborna à la fin une jeune garſe qu'il aimoit, & puis s'en mocquant luy diſoit : « J'ay ſi bien chaſſé, qu'à » la fin j'ay pris tes amours » : « Non as pas par » les dieux, dit-il, mais bien les as tu achetez ».

Quelque gentilhomme s'eſtoit rebellé contre le roy de Perſe : mais Demaratus avoit tant faict par remonſtrance envers luy, qu'il luy avoit perſuadé de retourner. Le roy luy feit incontinent mettre la main ſur le collet, & eſtoit preſt à le faire executer : mais Demaratus l'en divertit en luy remonſtrant, « Ce te ſeroit honte, ſire, de » n'avoir ſçeu le punir de ſa rebellion quand il » eſtoit ton ennemy, & puis maintenant qu'il eſt » redevenu ton ſerviteur & amy, le faire mourir ».

Il y avoit un boufon qui plaiſantoit à la table du roy, lequel luy donnoit ſouvent des attaintes & des traicts picquants de mocquerie, en luy reprochant ſon exil : il luy reſpondit : « Eſtranger » mon amy, je ne te combattray point, car j'ay » perdu le reng[1] de ma vie ».

XXIX. Emerepes eſtant ephore couppa avec une hachette deux chordes des neuf que le muſicien Phrynis avoit en ſa lyre, diſant, « Ne viole » point la muſique ».

[1] La grace de la rencontre ne ſe peult trouver en françois, qui conſiſte en l'équivoque de ce mot, Τάξις, ſignifiant armée & reng. *Amyot.*

XXX. Epænetus ſouloit dire, « Que les men-» teurs eſtoient cauſe de tous les pechez & de » tous les crimes du monde ».

XXXI. Euboidas oyant quelques uns qui louoient la femme d'un autre, les en reprit, diſant, « Que les eſtrangers qui ne ſont pas de la » maiſon, ne doivent aucunement parler des » meurs d'une dame ».

XXXII. Eudamidas [1] fils d'Archidamus, & frere d'Agis, ayant veu Xenocrates [2] qui eſtoit desja fort avant ſur ſon aage en l'Academie eſtudiant en la philoſophie avec ſes familiers, demanda qui eſtoit ce vieillard là : quelqu'un des aſſiſtans luy reſpondit, que c'eſtoit un ſage homme, & du nombre de ceux qui cherchoient la vertu : « Et quand en uſera il, dit-il, s'il la cher-» che encore » ?

Et ayant ouy un philoſophe diſputer & diſcourir ſur ceſte propoſition, « Qu'il n'y a bon capi-» taine que celuy ſeul qui eſt ſage » : « Ce pro-» pos-là, dit-il, eſt merveilleux, mais celuy qui » le dit n'en eſt pas croyable, car il n'a pas les » aureilles accouſtumées au ſon de la trom-» pette ».

[1] Voyez les Obſervations ſur Agis le jeune, ch. VII.

[2] Xénocrate ſuccéda dans l'école de Platon à Speuſippe, la ſeconde année de la cent dixieme olympiade. Il la tint 25 ans, & la laiſſa en mourant à Polémon, la troiſieme année de la cent ſeizieme.

Il alla un jour à l'auditoire pour oüir Xenocrates diſcourant ſur une queſtion, mais il y arriva comme il achevoit : & quelqu'un de ceux qui eſtoient en ſa compagnie commancea à dire, « Il s'eſt teu tout auſſi toſt que nous ſommes arri» vez » : « Il a bien faict, dit-il, s'il avoit achevé » de dire ce qu'il vouloit dire ». Et comme l'autre repliquaſt, Il ſeroit bon que nous l'ouiſſions dire une autre fois : « Et ſi nous eſtions, dit-il, » venus viſiter un homme qui euſt desja ſouppé, » le prierons nous qu'il ſouppaſt encore une au» tre fois pour l'amour de nous » ?

Quelqu'un luy demanda un jour, pourquoy il vouloit ſeul demourer en paix, veu que tous ſes citoyens unanimement eſtoient d'advis d'entreprendre la guerre contre les Macedoniens : « C'eſt » pour ce, dit-il, que je ne les veux pas convain» cre de menſonge ».

Un autre pour l'animer à ceſte guerre, luy alleguoit les prouëſſes & beaux faicts d'armes qu'ils avoient autrefois faicts contre les Perſes : « Il me ſemble, dit-il, que tu ignores que » c'eſt autant, comme après avoir vaincu mille » moutons vouloir combattre contre cinquante » loups ».

Il fut quelquefois preſent à oüir chanter un muſicien, qui feit fort bien : on luy demanda ce qu'il luy en ſembloit : il reſpondit, « Il me ſem-

» ble que c'eſt un grand amuſeur de gens à peu » de choſe ».

Et comme un autre louaſt hautement la ville d'Athenes devant luy : « Et qui pourroit, dit-il, » aſſez louer ceſte ville, que jamais homme n'ai- » ma pour y eſtre devenu meilleur » ?

Et comme Alexandre le grand euſt fait proclamer publiquement en l'aſſemblée des jeux Olympiques, que tous bannis peuſſent retourner en leurs païs exceptez les Thebains : « Voylà, dit-il, » une proclamation calamiteuſe pour vous, ô » Thebains, mais elle vous eſt honorable, car » c'eſt ſigne qu'Alexandre ne craint que vous ſeuls » en la Grece ».

Un citoyen de la ville d'Argos diſoit un jour en ſa preſence, que les Lacedæmoniens ſortans de leur païs, & de l'obeiſſance de leurs loix, devenoient pires en voyageant par le monde : « Mais au contraire, vous autres Argiens venans » en noſtre ville de Sparte n'en empirez pas, ains » en devenez plus gens de bien ».

On luy demanda pour quelle occaſion devant que d'entrer en bataille ils avoient accouſtumé de ſacrifier aux Muſes : « A fin, dit-il, que noz » geſtes ſoient bien & dignement eſcripts ».

XXXIII. Eurycratidas [1] fils d'Anaxandrides à

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent. C'eſt Anaxandre.

quelqu'un qui luy demandoit pourquoy les ephores jugeoient par chaſcun jour des contracts, reſpondit, « A fin que meſme entre les ennemis » nous apprenions à nous garder foy l'un à » l'autre ».

XXXIV. Zeuxidamus [1] reſpondit auſſi à un qui luy demandoit, pourquoy ils ne redigeoient par eſcript les ſtatuts & ordonnances de la prouëſſe, & qu'ils ne les bailloient eſcripts à lire à leurs jeunes gens : « Pour ce, dit-il, que nous vou- » lons qu'ils s'accouſtument aux faicts, & non » pas aux eſcriptures ».

Un Ætolien diſoit, que la guerre eſtoit meilleure que la paix à ceux qui ſe vouloient monſtrer gens de bien : « Non pas cela ſeulement, » dit-il, par les dieux, mais meilleure eſt la mort » que la vie ».

XXXV. Herondas ſe trouva d'adventure à Athenes, quand il y eut un des citoyens qui fut condamné d'oiſiveté : & en entendant le bruit, il pria qu'on luy monſtraſt celuy qui avoit eſté condamné en cauſe de gentilleſſe.

XXXVI. Thearidas aiguiſoit la pointe de ſon eſpée, quelqu'un luy demanda ſi elle eſtoit bien aigue : « Plus aigue, dit-il, que n'eſt une ca- » lomnie ».

XXXVII. Themiſteas eſtant devin predit au

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.

roy Leonidas la deſconfiture qui devoit advenir dedans le pas de Thermopyles, tant de luy que de ceux qui combattroient avec luy : Leonidas le voulut envoyer à Lacedæmone ſoubs couleur de porter les nouvelles de ce qui devoit advenir, mais à la verité, de peur qu'il n'y mouruſt avec les autres : il ne le voulut pas faire, ains dit au roy Leonidas qui l'y vouloit depeſcher : « J'ay » eſté icy envoyé pour combattre, & non pas » pour porter des nouvelles ».

XXXVIII. Theopompus [1] dit à un qui luy demandoit, « Comment un roy pourroit bien » ſeurement conſerver ſon royaume » : « En don- » nant à ſes amis liberté de luy dire franchement » la verité, & engardant d'oppreſſion ſes ſubjects » de toute ſa puiſſance ».

A un eſtranger qui luy diſoit qu'en ſon païs on le ſurnommoit Philolacon, c'eſt à dire, aimant les Lacedæmoniens : « Il vaudroit mieux, dit-il, » que lon te ſurnommaſt aimant tes citoyens, » qu'aimant les Lacedæmoniens ».

Un autre ambaſſadeur venu de la ville d'Elide, diſoit que ſes citoyens l'avoient envoyé, pour autant qu'il eſtoit ſeul en leur ville qui ſuivoit la façon de vivre Laconique. Il luy demanda, « En » laquelle maniere de vivre eſt la meilleure, la » tiene ou celle des autres » ? « C'eſt la miene,

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.

» reſpondit-il ». « Comment doncques eſt il poſ-
» ſible, dit-il adonc, que une cité ſe conſerve,
» en laquelle y ayant grand nombre d'habitans, il
» n'y en a qu'un ſeul qui ſoit homme de bien » ?

Quelqu'un diſoit devant luy, « Que la ville
» de Sparte ſe maintenoit en ſon entier, pource
» que les roys y ſçavoient bien commander » :
« Non pas tant, dit-il, que pour ce que les ci-
» toyens y ſçavent bien obeir ».

Les habitans de la ville de Pyle luy decernerent en leur conſeil de très grands honneurs : « Il
» leur reſcrivit, que le temps avoit accouſtumé
» d'accroiſtre les honneurs moderez, & d'effacer
» les immoderez ».

XXXIX. Therycion retournant de la ville de Delphes trouva le camp de Philippus dedans le deſtroict du Peloponeſe, où il avoit gaigné le paſſage, auquel eſt aſſiſe la ville de Corinthe : ſi dit aux Corinthiens, « Le Peloponeſe a de mauvais
» portiers en vous ».

XL. Thectamenes ayant eſté condamné à mourir par les ephores, s'en alloit riant : & quelqu'un luy demanda, s'il meſpriſoit les loix & jugements de Sparte : « Non pas, dit-il, mais je me reſ-
» jouis de ce qu'ils m'ont condamné à payer une
» amende que je puis payer, ſans l'emprunter
» d'un autre ».

XLI. Hippodamus eſtoit en battaille joignant

le roy Archidamus, qui le vouloit envoyer avec Agis à Sparte pour la prouvoir aux affaires, mais il ne voulut pas y aller, ains luy reſpondit, « Ne » mourray-je pas plus honorablement icy en com- » battant vaillamment pour Sparte » ? Or avoit il ja veſcu plus de quatre vingts ans, & prit ſes armes, & ſe rengeant à la main droicte du roy, il y mourut en combattant.

XLII. Le gouverneur de la Carie eſcrivit à Hippocratidas qu'il tenoit entre ſes mains un Lacedæmonien, lequel ayant ſçeu une trahiſon & conſpiration qui s'eſtoit machinée à l'encontre de luy, ne luy en avoit rien revelé, & luy demandoit quant & quant conſeil de ce qu'il en devoit faire. Il luy reſcrivit, « Si tu luy as par cy devant » fait quelque grand bien, fais le mourir : ſi non, » chaſſe le hors de ton païs, attendu qu'il reſtive » à la vertu ».

Il rencontra quelquefois en ſon chemin un jeune garſon, après lequel venoit un qui l'aimoit : le jeune garſon en eut honte : & lors il luy dit, « Il te faut aller en compagnie de ceux, » avec leſquels quant on te verra, tu n'en chan- » ges point de couleur ».

XLIII. Callicratidas capitaine general de l'armée de mer, comme des amis de Lyſander le requiſſent de leur ottroyer, qu'ils puſſent ſans punition tuer un de leurs ennemis, & qu'ils luy

donneroient cinquante talents[1], qui ſont trente mille eſcus, combien qu'il euſt grandement affaire d'argent pour nourrir ſes mariniers, il ne leur voulut pas neantmoins permettre.

Et comme Cleander, qui eſtoit l'un de ſes conſeillers, luy dit, « Je les prendrois quant à moy, » ſi j'eſtois en ta place » : « Et moy auſſi, dit-il, » ſi j'eſtois en la tiene ».

Eſtant allé à Sardis devers Cyrus le jeune, qui eſtoit allié des Lacedæmoniens, pour veoir s'il pourroit tirer de l'argent de luy, pour entretenir ſes gens de marine : la premiere journée il luy feit dire, qu'il eſtoit là venu pour parler à luy : on luy feit reſponſe, qu'il eſtoit à table : & bien, dit-il, j'attendray qu'il ait achevé : & après avoir longuement attendu, quand il veit qu'il eſtoit impoſſible de parler pour ce jour là à luy, encore fut il trouvé incivil[2] & importun : le lendemain quand on luy dit qu'il beuvoit encore, & que pour ce jour là il ne ſortiroit point dehors : il s'en retourna en Epheſe, dont il eſtoit party, diſant, « Qu'il ne falloit pas tant avoir ſoing de » recouvrer deniers, comme de ne faire choſe qui fuſt indigne de Sparte », en maudiſſant ceux qui s'eſtoient les premiers ſi indignement aſſubjectis à l'inſolence des Barbares, & leur avoient

[1] 233,437 livres 10 ſ. de notre monnoie.

[2] Regardé comme un lourdaut. V. la Vie de Lyſandre, ch. x.

enſeigné d'abuſer ainſi ſuperbement & inſolemment de leurs richeſſes : & jura en preſence de ceux qui eſtoient en la compagnie, que ſi toſt qu'il ſeroit de retour à Sparte, il feroit tout ce qui luy ſeroit poſſible, pour reconcilier les Grecs les uns avec les autres, à fin qu'ils en fuſſent plus redoutables aux Barbares, quand ils n'auroient plus beſoing de leurs forces pour s'entrefaire la guerre les uns aux autres.

On luy demanda, quels hommes eſtoient les Ioniens : « Ce ſont, dit-il, bons eſclaves, mais » mauvais hommes libres ».

Cyrus à la fin luy ayant envoyé de l'argent pour la ſoude des gents de guerre, & d'autre en don pour luy, il prit bien celuy de la ſoude des ſoudards, mais l'autre il le renvoya, diſant, qu'il n'eſtoit point de beſoing qu'il euſt amitié particuliere avec luy, pour ce que la commune qu'il avoit avec tous les Lacedæmoniens eſtoit encore avec luy.

Un peu devant qu'il donnaſt la battaille des Arginuſes, ſon pilote nommé Hermon luy remonſtra, qu'il ſeroit bon de s'oſter de là, & faire voile, pour ce que les galeres des Atheniens eſtoient bien en plus grand nombre que eux : « Et » puis, dit il, qu'eſt-ce que cela? le fuir n'eſt-il » pas infame & dommageable à Sparte ? Il vaut » beaucoup mieux, en demourant, ou vaincre, » ou mourir ».

Devant la battaille ayant fait ſacrifice aux dieux, le devin luy predit que les ſignes des entrailles promettoient bien la victoire à l'exercite, mais la mort au capitaine : il ne s'en effroya point, ains dit, « Sparte n'eſt pas à un homme près : » car quand je ſeray mort, mon païs n'en ſera » de rien moindre, mais ſi je recule maintenant, il en ſera diminué de reputation ». Ainſi ayant ſubſtitué en ſon lieu pour capitaine Cleander, s'il luy advenoit quelque choſe, il alla donner la battaille, en laquelle il mourut en combattant.

XLIV. Cleombrotus[1] fils de Pauſanias comme un eſtranger debattiſt avec ſon pere de la vertu, il luy dit : « Pour le moins mon pere a cela de- » vant toy, qu'il a ja engendré un fils, & tu n'en » as encore point ».

XLV. Cleomenes[2] fils d'Anaxandrides ſouloit dire qu'Homere eſtoit le poëte des Lacedæmoniens, pour ce qu'il enſeigne comme il faut faire la guerre : & Heſiode celuy des Ilotes, pour ce qu'il eſcrit de l'agriculture.

Il avoit fait trefves pour ſept jours avec les Argiens : la troiſieſme nuict après, ayant obſervé que les Argiens s'eſtoient très bien endormis ſur la fiance de ces trefves, il les alla charger, & en tua les uns, & en prit les autres priſonniers : &

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] *Ibid.*

comme on luy reprochaſt, qu'il avoit faulſé la foy jurée : il reſpondit, Qu'il n'avoit pas juré de garder les trefves la nuict : au demourant, que quelque mal que l'on peuſt faire à ſes ennemis, en quelque ſorte que ce fuſt, cela eſtoit par deſſus la juſtice, & non ſubject à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes. Mais il advint que pour ſon parjurement & ſon crime de foy violée, il fut fruſtré de ſon intention, qui eſtoit de cuider ſurprendre la ville d'Argos, parce que les femmes allerent prendre les armes, qui pour marque de leurs victoires ancienes eſtoient attachées & pendues en leurs temples, avec leſquelles elles le repoulſerent des murailles : & depuis eſtant devenu furieux & hors du ſens, il prit un couſteau, & ſe fendit luy meſme tout le corps, depuis les talons juſques aux parties nobles, & mourut ainſi en riant.

Son devin meſme le divertiſſoit de mener ſon armée devant Argos, pour ce qu'il diſoit, que le retour luy en ſeroit infame : & quand il fut arrivé devant, il trouva les portes fermées, & les femmes en armes deſſus les murailles : Si luy dit adonc, Ne te ſemble il pas maintenant que ce departement te ſoit infame, que les hommes eſtants tuez, les femmes aient bien eu le cœur de te fermer les portes ?

Et à ceux des Argiens qui l'outragerent, en l'appellant

l'appellant faulſeur de ſa foy & parjure : « Il eſt, » dit-il, bien en vous de meſdire de moy, mais il » eſt en moy de vous meſfaire ».

Et aux ambaſſadeurs de Samos qui eſtoient venus devers luy, pour luy perſuader d'entreprendre la guerre contre le tyran Polycrates, & pour ce faire uſoient de longues perſuaſions, il reſpondit, « Quant à ce que vous avez dit au commancement, il ne m'en ſouvient plus, & pour ceſte » cauſe je n'ay point entendu le milieu : & quant » à ce que vous avez dit à la fin, je ne le trouve » pas bon ».

Il y eut de ſon temps un courſaire qui courut & pilla toute la coſte de la Laconie : il fut pris à la fin : & comme on luy demanda pourquoy il faiſoit ces courſes là, « Je n'avois, dit-il, dequoy » nourrir mes gens, & pour ce je ſuis venu à ceux » qui en avoient, pour en prendre par force, » d'autant que je ſçavois bien qu'ils ne m'en euſ» ſent pas donné de gré ». « Meſchanceté, dit» il, abbrege bien chemin ».

Il y avoit un homme de neant, qui ne faiſoit jamais que meſdire de luy : « Vas tu, dit-il, ainſi » meſdiſant de tout le monde, à fin qu'eſtants » empeſchez à reſpondre à tes injures & meſdi» ſances, nous n'ayons pas temps ne loiſir de par» ler de ta malice » ?

Et comme l'un de ſes citoyens luy diſt, « Il

» faut qu'un roy en tout & par tout ſoit bening »: « Non pas, dit-il, juſques à ſe faire meſpriſer ».

Eſtant travaillé d'une longue maladie, & ne ſçachant que y faire, il ſe meit à la fin entre les mains des devins, charmeurs & ſacrificateurs, aux quels il ne ſouloit point adjouſter de foy au paravant : dequoy quelqu'un de ſes familiers s'eſmerveillant, il luy dit, « Dequoy t'eſmet-» veilles tu, car je ne ſuis plus celuy que je ſou-» lois eſtre, & n'eſtant pas le meſme, auſſi ne » trouve je pas maintenant les choſes bonnes que » je trouvois alors ».

Il y avoit un retoricien maiſtre d'eloquence qui ſe meit à diſcourir en ſa preſence de la prouëſſe & vaillance, dequoy il ſe prit bien fort à rire : l'autre luy demanda, « Dea Cleomenes » pourquoy te ris tu quand tu oys parler de la » vaillance, toy meſmement qui es roy » ? « Pour » ce, dit-il, eſtranger mon amy, que ſi une aton-» delle en parloit comme toy, je ferois le meſme » que je fais : mais ſi c'eſtoit une aigle, je me » tairois tout coy ».

Les Argiens ſe vantoient qu'en recombattant de rechef, ils recouvreroient la perte qu'ils avoient ſoufferte à la premiere desfaicte : « Je m'esbahi-» rois bien, dit-il, ſi pour addition d'une ſyllabe[x]

[x] De deux ſyllabes. μαχεῖσθαι ſignifie combattre, ἀναμαχεῖσθαι, réparer ſa défaite par un ſecond combat.

» vous deveniez plus gens de bien maintenant, » que vous n'eſtiez par cy devant ».

Quelqu'un luy diſoit outrage, l'appellant deſpenſier & voluptueux : « Encore vaut-il mieux, » dit-il, eſtre cela, que injuſte, comme toy qui » bruſles d'avarice, & acquiers des biens par » toutes voyes indeuës ».

Quelqu'un luy vouloit recommander un muſicien, & de faict le louoit de pluſieurs choſes, & entre autres diſoit, que c'eſtoit le meilleur chantre qui fuſt en toute la Grece. Cleomenes luy monſtra du doigt un qui eſtoit auprès de luy, & dit : « Par les dieux voylà un mien cuyſinier, » qui eſt des meilleurs potagers du monde ».

Mæander le tyran de Samos, pour la deſcente des Perſes s'en fuyt en la ville de Sparte : là où il monſtra à Cleomenes tout l'or & l'argent qu'il avoit apporté quand & luy, ſi le pria d'en prendre tant qu'il luy plairoit. Il n'en voulut rien prendre : mais craignant qu'il n'en donnaſt à d'autres de la ville, il s'en alla devers les ephores, & leur dit, « Il vaudra mieux pour le bien » de Sparte que lon face ſortir du Peloponeſe » mon hoſte Samien, de peur qu'il n'induiſe quel- » qu'un des Spartiates à eſtre meſchant ». Les ephores ayant ouy ſon advertiſſement, le bannirent dès le meſme jour.

Quelqu'un luy demanda un jour, pour quelle

cauſe ayant tant de fois vaincu les Argiens, ils ne les avoient de tout point exterminez : « En- » core ne le ferions nous, dit-il, jamais : car nous » voulons que noz jeunes gens aient tousjours à » quoy s'exerciter ».

Et comme quelque autre luy demandaſt, pourquoy les Spartiates ne conſacroient jamais aux dieux les armes dont ils avoient deſpouillé leurs ennemis : « Pource, dit-il, que ce ſont deſpouilles » de couards : & les armes que lon a oſtées à » ceux qui les poſſedoient par leur laſcheté, il » n'eſt honneſte ny de les monſtrer aux jeunes, » ny de les conſacrer aux dieux ».

XLVI. Cleomenes[1] fils de Cleombrotus reſpondit à un qui luy donnoit des cocqs fort aſpres au combat, & luy diſoit que d'aſpreté ils mouroient ſur la place en combattant pour la victoire : « Donne m'en doncques de ceux là qui » les tuent, car ils doivent eſtre meilleurs que » ceux cy ».

XLVII. Labotus[2] à un qui luy faiſoit de longs diſcours dit, « A quel propos me vas tu » uſant de ſi longs prologues pour peu de choſe? » car quelle eſt la choſe, telle doit eſtre la parole ».

XLVIII. Leotychidas[3] le premier reſpondit à un qui luy reprochoit, qu'il eſtoit variable &

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.

[2] Labotas. *Ibid.*

[3] Voyez les Obſervations.

muable : « Si je change, dit il, c'eſt pour la » diverſité des temps, non pas comme vous qui » changez pour votre malice & meſchanceté ».

Il reſpondit auſſi à un autre qui luy demandoit, comment on pourroit mieux conſerver les biens que lon a preſens, « En ne commettant pas tout à un coup à la fortune ».

On luy demanda quelquefois que c'eſtoit que les jeunes enfans de noble maiſon devoient apprendre : « Ce qui leur doit profiter, dit-il, » quand ils ſeront grands ».

Et à un autre qui l'enquetoit, pour quelle raiſon les Spartiates buvoient ſi peu : « A fin, dit-» il, que les autres ne deliberent de nous, mais » nous des autres ».

XLIX. Leotychidas fils [1] d'Ariſton reſpondit à un qui luy rapportoit, que les enfans de Demaratus diſoient mal de luy : « Par les dieux, » dit-il, je ne m'en esbahis pas, car il n'y a piece » d'eux qui ſçeuſt bien dire ».

Il ſe trouva d'adventure à l'entour de la clef de la prochaine porte un ſerpent entortillé : les devins diſoient que cela eſtoit un grand monſtre & grand prodige : « Cela ne me ſemble pas monſ-» tre ny eſtrange, dit-il, qu'un ſerpent ſoit en-» tortillé à l'entour d'une clef, mais bien ſeroit

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent, & les Obſervations ſur ce chapitre.

» ce un monſtre, ſi une clef eſtoit entortillée » à l'entour d'un ſerpent ».

Il y avoit un ſacrificateur nommé Philippus qui recevoit les hommes ès cerimonies de la religion d'Orpheus, & eſtoit ſi extremement pauvre, qu'il mendioit ſa vie, & neantmoins alloit diſant, que ceux qui eſtoient reçeus de ſa main en ces cerimonies eſtoient bien-heureux après leur mort: « Et fol que tu es, dit-il, que ne te » laiſſes-tu doncques viſtement mourir, à fin que » tu ceſſes de lamenter ta miſere & ta pau- » vreté »?

L. Leon fils d'Eucratidas[1] eſtant enquis, en quelle ville on pourroit habiter ſurement: « En » celle là, dit-il, dont les habitans ne ſeroient » ne plus riches ne plus pauvres les uns que les » autres: & là où la juſtice ait vigueur, l'injuſtice » n'ait point de force ».

Voyant les coureurs qui ſe preparoient pour courir, à qui gaigneroit le prix de la courſe en la feſte des jeux Olympiques, & qui eſpioient tous les moyens comment ils pourroient en quelque ſorte que ce fuſt, gaigner quelque avantage ſur leurs compagnons quand on les laſcheroit: « O » combien, dit-il, ces coureurs eſtudient plus à » la viſteſſe, qu'ils ne font à la juſtice »?

[1] C'eſt, je crois, celui que Pauſanias appelle Eurycrate. V. la ſuite des rois de Sparte au vol. précédent.

A un autre qui hors de temps & de lieu deviſoit de choſes non inutiles : « Eſtranger mon » amy, dit-il, tu dis ce qu'il fault ailleurs qu'il » ne fault ».

LI. Leonidas[1] fils d'Anaxandridas & frere de Cleomenes reſpondit à un qui luy diſoit, « Il » n'y a difference de toy à nous, ſinon d'autant » que tu es roy ». « Voire mais ſi je n'euſſe eu » quelque choſe de plus que toy, je n'euſſe pas » eſté roy ».

Et comme ſa femme nommée Gorgo luy demandaſt, ainſi qu'il partoit pour s'en aller combattre au pas des Thermopyles contre les Perſes, s'il luy vouloit point commander autre choſe : « Non, dit-il, ſinon que tu te remaries » à un homme de bien, & luy portes de bons » enfans ».

Et comme les ephores luy diſſent, qu'il menoit bien peu de gens avec luy à ce pas des Thermopyles : « Mais beaucoup, dit-il, pour cela » que nous y allons faire ». Et comme de rechef ils luy demandaſſent, s'il avoit point en penſement de faire quelque autre entrepriſe : « En ap» parence, dit-il, c'eſt pour empeſcher le paſ» ſage des Barbares, mais en effect pour mourir » pour le ſalut des Grecs ».

Quand il fut arrivé au deſtroict des Thermo-

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.

pyles, il dit à ſes ſoudards : « On dit que le Bar-
» bare eſt près de nous, il ne nous fault plus per-
» dre temps : car c'eſt à ceſte heure qu'il fault,
» ou que nous desfaiſons les Barbares, ou que
» nous y mourions tous ».

Et comme quelqu'un euſt dit, pour la multitude grande des fleſches de ces Barbares, nous ne pourrons pas veoir le ſoleil : « Tant mieux, dit-
» il, nous en combattrons doncques à l'ombre ».

Et à un autre qui diſoit, Les voicy près de nous : « Et nous doncques, dit-il, près d'eulx ».

Et comme un autre luy diſt, Tu viens en bien petite trouppe, Leonidas, pour te hazarder contre une ſi grande multitude : « Si vous le prenez
» au nombre, dit-il, toute la Grece enſemble
» n'y fourniroit pas, car elle ne feroit qu'une
» partie de leur multitude, mais ſi vous le pre-
» nez à la valeur des hommes, ce nombre cy eſt
» ſuffiſant ».

Et à un autre qui luy en diſoit autant, « Mais
» j'en amene beaucoup, dit-il, attendu que c'eſt
» pour y mourir ».

Xerxes luy eſcrivit : Tu peus, en ne t'opiniaſtrant point à vouloir combattre contre les dieux, & te rengeant de mon coſté, te faire monarque de toute la Grece. Il luy feit reſponſe : « Si tu
» cognoiſſois en quoy conſiſte le bien de la vie
» humaine, tu ne convoyterois pas ce qui eſt à

» autruy : mais quant à moy, j'aime plus cher » mourir pour le ſalut de la Grece, que de com- » mander à tous ceux de ma nation ». Une autre- fois Xerxes luy manda : Envoye moy tes armes. Il luy reſcrivit, « Vien les querir ».

Sur le poinct qu'il vouloit aller charger les en- nemis, les mareſchaux du camp luy vindrent pro- teſter qu'il falloit attendre que les autres alliez & confederez fuſſent arrivez : « Ne penſez vous » pas, dit-il, que tous ceux qui ont envie de » combattre ſoient venus ? & qu'il n'y a que ceux » qui reverent & craignent leurs roys qui com- » battent contre les ennemis » ? cela dit, il de- noncea à ſes gens qu'ils dinaſſent, & qu'ils ſoup- peroient en l'autre monde.

Eſtant enquis pourquoy les gens de bien pre- feroient une mort honorable à une vie honteuſe : « Pource, dit-il, qu'ils eſtiment le mourir com- » mun à la nature : mais le bien mourir propre à » eux ».

Il avoit envie de ſauver les jeunes hommes de ſa trouppe qui n'eſtoient pas mariez, & ſçachant bien que s'il y alloit ouvertement, ils n'en vou- droient rien faire : il leur donna à chaſcun d'eux des brevets à porter aux ephores : & en voulut auſſi ſauver trois de ceux qui eſtoient mariez, mais eux s'en eſtans apperceus ne voulurent pas recevoir ces brevets : car l'un dit, « Je t'ay icy

» ſuivy pour combattre, non pas pour porter » nouvelles ». Le ſecond dit, « Demourant icy, » je ſeray plus homme de bien ». Le troiſieme reſpondit, « Je ne ſeray pas le dernier, ains le » premier de ceux cy au combat ».

LII. Lochagus pere de Polyænides & de Siron, quand on luy vint dire, que l'un de ſes enfans eſtoit mort : « Il y a long temps, » reſpondit-il, que je ſçavois bien qu'il devoit » mourir ».

LIII. Lycurgus le legiſlateur voulant reduire ſes citoyens de leur ancienne maniere de vivre en une qui fuſt plus honeſte, & les rendre plus vertueux, car au paravant ils eſtoient diſſolus & par trop delicats en leurs meurs : il nourrit deux chiens nez de meſme pere & de meſme mere, & en accouſtuma l'un à toutes friandiſes, le tenant en la maiſon, & l'autre le menant aux champs l'exercita à la chaſſe : puis les amena tous deux en pleine aſſemblée de ville, où eſtoit tout le peuple, & meit devant eux des friandiſes, & feit auſſi laſcher un liévre : l'un & l'autre ſe rua incontinent ſur ce à quoy il avoit eſté nourry : car l'un alla à la ſouppe, & l'autre prit le liévre : & lors il leur dit, « Vous voyez citoyens mes amis, » comme ces deux chiens eſtants nez de meſme » pere & mere ſont devenus fort differents l'un » de l'autre pour leur diverſe education : & com-

» bien peult plus, à rendre les hommes vertueux, » la nourriture que non pas la nature ».

Les autres diſent plus, que les deux chiens n'eſtoient pas nez de meſme pere & meſme mere, ains que l'un eſtoit né de ceux dont on ſe ſert à garder la maiſon, & l'autre de ceux dont on uſe à la chaſſe : & qu'il exercita celuy qui eſtoit de la pire race à chaſſer, & celuy qui eſtoit de la meilleure à gourmander ſeulement : & puis que l'un & l'autre eſtant couru à ce à quoy il avoit eſté accouſtumé de jeuneſſe, après leur avoir faict veoir à l'œil, de combien ſert la nourriture à prendre de bonnes ou de mauvaiſes conditions, il leur dit adonc : « Par là cognoiſſez vous, mes » amis, que rien ne ſert la nobleſſe qui eſt tant » eſtimée du vulgaire, ny l'eſtre deſcendu de la » race d'Hercules, ſi nous ne faiſons les œuvres » par leſquelles il s'eſt en ſon vivant rendu le » plus illuſtre & le plus glorieux homme du mon- » de, apprenans & exerceans toute noſtre vie, » choſes honeſtes & vertueuſes ».

Et ayant faict le departement de tout le territoire, & en ayant donné à chaſque citoyen egale portion, lon dit que quelque temps après retournant d'un voyage, & voyant les bleds de nagueres moiſſonnez, & les moulons & tas de gerbes ſituez de reng tous egaux & ſemblables les uns aux autres, il en fut fort joyeux en ſon cœur, &

dit en riant à ceux qui eſtoient autour de luy ; que tout le païs de la Laconie luy ſembloit un heritage de pluſieurs freres qui de nagueres euſſent faict leurs partages enſemble.

Ayant auſſi introduit abolition de toutes debtes, il fut en volonté de faire encore le repartement de tous les utenſiles & meubles qui eſtoient ès maiſons pour les diſtribuer egalement, à celle fin qu'il otaſt toute imparité & toute inégalité d'entre ſes citoyens : mais voyant que malaiſeement ils ſupporteroient qu'on les leur oſtaſt ouvertement, il deſcria premierement toute ſorte de monnoye d'or & d'argent, commandant que lon n'uſaſt que de celle de fer, & taxa juſques à quelle ſomme on pouvoit avoir tout ſon vaillant à l'eſtimation de ceſte monnoye-là. Cela faict, il chaſſa tout crime & toute injuſtice hors de Lacedæmone : car on ne pouvoit plus ny derober, ny ravir par force, ny prendre par corruptions, ny defrauder en contractant une choſe que lon ne pouvoit cacher, qui n'eſtoit point deſirable à poſſeder, dont on ne pouvoit uſer ſans peril, ny amener ens ou emmener hors à ſeureté : & quant & quant, par ce meſme moyen il bannit de Lacedæmone toute ſuperfluité, pource qu'il n'y avoit plus ny marchand, ny plaideur, ny devin ou diſeur de bonne aventure, ny queſteur, ny ingenieur & deviſeur de nouveaux baſtiments

qui hantaſt à Sparte, à cauſe qu'il n'y laiſſa ſorte quelconque de monnoye qui peuſt ſervir ailleurs, & y donna cours ſeulement à celle de fer, qui quant au pois peſoit une livre Æginetique, & de prix ne valoit qu'environ ſix deniers [1].

Et deliberant de courir ſus encore plus aux delices, & du tout retrencher la convoitiſe des richeſſes, il introduiſit ce qu'ils appelloient les convives [2] : & à quelques uns qui luy demandoient, pour quelle cauſe il les avoit inſtituez, & pourquoy il avoit ainſi diviſé ſes citoyens en petites tablées avec leurs armes : « A fin, dit-il, » qu'ils ſoient plus prompts à recevoir les com- » mandemens de leurs ſuperieurs, & que ſi d'ad- » venture il ſe mene quelque prattique de nou- » velleté parmy eux, la faute en ſoit entre pe- » tit nombre : & outre ce, à fin qu'il y ait ega- » lité entre eux en leur manger & en leur boire : » & que ny en leur viande, ny en leur boiſſon, » ny meſme en leur coucher ou veſtir, ny en leurs » utenſiles domeſtiques, ny en autre choſe quelle » qu'elle fuſt, le riche n'euſt aucun avantage ſur » le pauvre ». Et par ce moyen ayant rendu la

[1] Le grec dit ſix chalques ou pieces de cuivre. La drachme grecque & le denier romain valoient, ſuivant l'eſtimation de Pline que nous ſuivons, ſix oboles, & l'obole dix chalques.

[2] Dans Amyot ce mot ſignifie repas. Le grec porte les Syſſities, c'eſt-à-dire, les repas en commun.

richeſſe non deſirable, attendu qu'il n'y avoit ordre de s'en pouvoir valoir ny ſeulement la monſtrer, il diſoit à ſes familiers, « O mes amis, la » belle choſe que c'eſt de faire cognoiſtre par » effect que Pluton [1], c'eſt à dire la richeſſe, eſt » à la verité aveugle, comme il eſt » ! Car il faiſoit meſme prendre garde, qu'ils ne peuſſent premierement diſner en leurs maiſons, & puis s'en aller tous ſaouls ès ſalles de leurs convives remplis d'autres viandes & d'autres bruvages : car les autres diſoient injures à celuy qui ne buvoit & ne mangeoit pas de bon appetit avec eux, comme eſtant homme gourmand ou friand, & qui par delicateſſe dedaignoit la commune maniere de vivre : mais ſi d'adventure il ſe trouvoit que quelqu'un l'euſt faict, il en eſtoit très bien condamné à l'amende. Delà vint que long temps áprès le roy Agis à ſon retour du voyage de la guerre, auquel il avoit ſubjugué les Atheniens, voulant ſoupper en ſon privé avec ſa femme, envoya à la cuiſine de ſon convive demander ſa portion : les mareſchaux du camp, ſuperintendans de la guerre, ne la luy voulurent pas envoyer : & le lendemain la choſe eſtant venue à cognoiſſance des ephores, il en fut par eux condamné à l'amende.

[1] Grec, Plutus.

Parquoy les riches [1] de la ville indignez de ces nouvelles ordonnances, ſe leverent à l'encontre de luy, & luy diſans outrages luy jetterent des pierres, le voulans aſſommer : mais ſe voyant ainſi furieuſement pourſuivy, il ſe ſauva de viſteſſe à travers la place, & ſe jetta en franchiſe dedans le temple de Minerve Chalceœcos, avant que les autres le peuſſent attaindre, excepté Alcander, lequel ainſi qu'il ſe cuida retourner pour veoir qui le pourſuivoit, d'un coup de baſton luy jetta l'œil hors de la teſte. Mais celuy là depuis, par commune ſentence de toute la ville, luy fut mis entre ſes mains pour en faire punition exemplaire, telle comme bon luy ſembleroit : toutefois il ne luy feit mal ne deſplaiſir quelconque : & qui plus eſt, ne ſe plaignit jamais à luy du tort qu'il luy avoit faict : ains l'ayant domeſtiquement vivant avec luy, le rendit tel, qu'il ne faiſoit autre choſe que preſcher par tout ſes louanges, & la façon de vivre qu'il avoit appriſe avec luy, ſe monſtrant grand zelateur de la diſcipline qu'il avoit miſe ſus : mais au reſte pour memoire de l'accident qui luy eſtoit advenu, il feit baſtir dedans le temple de Minerve une chapelle, qu'il nomma de Minerve Optiletide, pource que les

[1] Le grec porte les éphores ; mais je ne crois pas qu'il y eût alors d'éphores à Sparte. Ils ſont, je penſe, de l'inſtitution de Lycurgue. Les anciens varient fort ſur cet objet.

Doriens de celle marche appellent les yeux optiles.

On luy demanda quelquefois, pourquoy il n'avoit point eſtably de loix eſcriptes : « Pource, » dit-il, que ceux qui ſont bien nourris & inſti- » tuez en telle diſcipline qu'il appartient, ſçavent » bien juger ce que le temps requiert ».

Et à ceux qui l'interroguoient pourquoy il avoit ordonné, que lon feiſt les couvertures des maiſons avec la coignée, & les portes avec la ſcie ſeulement, ſans y employer autre util ny inſtrument quelconque : il reſpondit, « A fin que noz » citoyens ſoient moderez & non ſuperflus en » toutes choſes que lon apporte à la maiſon, & » qu'ils n'aient rien chez eux de ce qui eſt tant » eſtimé & tant requis ailleurs ». De ceſte accouſtumance proceda, comme lon dit, que le roy [1] Leotychides premier de ce nom, ſouppant en la maiſon d'un ſien hoſte, & conſiderant le planché de la ſalle, qui eſtoit ſumptueuſement enrichi & lambricé magnifiquement, demanda à ſon hoſte ſi les arbres en leurs païs naiſſoient quarrez.

Eſtant auſſi enquis pourquoy il avoit defendu que lon ne feiſt ſouvent la guerre contre de meſmes ennemis : « De peur, dit-il, qu'eſtant ſou- » vent contrainctz par ce moyen de ſe mettre en

[1] Voyez les Obſervations ſur le ch. XLVIII.

» defenſe,

» defenſe, ils n'en deviennent à la fin bien expe-
» rimentez à la guerre ». Et pourtant depuis blaſma lon grandement Ageſilaus d'avoir eſté cauſe par ſes continuelles expeditions & invaſions en la Beœoce, de rendre les Thebains egaux en armes aux Lacedæmoniens.

Quelque autre luy demanda auſſi pourquoy il faiſoit exerciter les corps des filles à marier, à courir, à luicter & jetter la barre, & à lancer le dard, « A fin dit-il, que l'enracinement des en-
» fans qui viendroient à eſtre engendrez d'elles,
» venant à prendre ſon pied en des corps robuſ-
» tes & diſpos, en germaſt mieux, & qu'elles
» en eſtant plus fortes & plus robuſtes en ſuppor-
» taſſent mieux leurs enfantemens, & en reſiſ-
» taſſent plus vigoureuſement & plus facilement
» aux douleurs de leurs travaux, & oultre, que
» ſi beſoing eſtoit elles peuſſent auſſi combattre
» pour la defenſe d'elles, de leurs enfants, & de
» leurs païs ».

Quelques-uns reprenoient la couſtume qu'il avoit introduitte, que les filles à certains jours de feſtes allaſſent ballans par la ville [1] toutes nues, & luy en demandoient la cauſe : « A fin, reſpon-

[1] Il n'y a point, par la ville, dans le grec. Cela n'avoit lieu que ſur le théâtre. J'ai parlé de cette inſtitution de Lycurgue dans mon Examen de ſa Légiſlation. Il y a encore des hommes célèbres qui prétendent que cette loi étoit de très-bonnes mœurs. Je perſiſte à la croire infâme.

» dit-il, que faiſans les meſmes exercices que » font les hommes, elles n'euſſent rien moins » qu'eux, ny quant à la force & ſanté du corps, » ny quant à la vertu & generoſité de l'ame, & » qu'elles s'accouſtumaſſent à meſpriſer l'opinion » du vulgaire ». D'où vint que la femme de Leonidas nommée Gorgo, ainſi que lon trouve par eſcript, reſpondit à quelques dames eſtrangeres qui luy diſoient : « Il n'y a que vous autres femmes Laconiennes qui commandiez à voz marits » : « Auſſi n'y a il que nous qui portions » des hommes ».

Il priva auſſi & bannit ceux qui n'eſtoient point mariez[1] de la veuë des danſes où les jeunes filles danſoient à nud, & qui plus eſt leur impoſa encore note d'infamie, en les privant notamment de l'honneur & du ſervice que les jeunes eſtoient tenus de porter & de faire aux vieux : en quoy faiſant, il eut grande prevoyance à inciter ſes citoyens à ſe marier pour engendrer des enfants : à l'occaſion de quoy il n'y eut oncques perſonne qui trouvaſt mauvais, ne qui blamaſt ce qui fut dit à Dercillidas, combien qu'il fuſt au demourant bon & vaillant capitaine : car luy entrant en quelque lieu, il y eut un des jeunes hommes qui ne ſe daigna lever de ſon ſiege par honneur au devant de luy : « Pource, luy dit-il, que tu n'as

[1] Voyez les Obſervations.

» point engendré qui ſe levaſt au devant de » moy ».

Un autre l'enqueroit pourquoy il avoit inſtitué que les filles fuſſent mariées ſans dot : « A fin, » dit-il, que ny à faute de dot, il n'y en euſt qui » demouraſſent à marier, ne qui pour les biens » fuſſent requiſes, ains qu'en regardant aux meurs » & conditions de la fille, chaſcun feiſt election » de la vertu en celle qu'il voudroit eſpouſer » : & c'eſt auſſi la cauſe, pour laquelle il chaſſa toute ſorte de fard & d'embelliſſement artificiel hors la ville de Sparte.

Ayant auſſi prefix un certain temps, dedans lequel tant les filles que les jeunes hommes ſe pourroient marier, quelqu'un luy demanda pourquoy il leur avoit ainſi prefiny le temps : il reſpondit, « A fin que ce qu'ils engendreront ſoit » fort & puiſſant, comme eſtant engendré de » perſonnes entieres & toutes faittes ».

Et à ceux qui s'esbaïſſoient, pourquoy il n'avoit pas voulu que le nouveau marié couchaſt avec ſon eſpouſée, ains avoit expreſſément ordonné qu'il fuſt la plus part du jour avec ſes compagnons, & les nuicts toutes entieres, & qu'il allaſt veoir ſa femme à la deſrobée, ayant crainte & honte d'eſtre ſurpris avec elle : « C'eſt à fin, » dit-il, qu'ils en ſoient tousjours plus forts & » diſpos de leurs corps, & qu'en ne jouiſſant pas

» du plaiſir à cœur ſaoul, leur amour en demeure » tousjours frais, & que leurs enfants en viennent » plus robuſtes ».

Il bannit auſſi toutes huiles de ſenteurs precieuſes, diſant que ce n'eſtoit que toute corruption & peſte du naturel de l'huile, & l'art de la tainture, comme eſtant toute flatterie des ſens. Brief il rendit la ville de Sparte inacceſſible à tous ouvriers de joyaux, d'affiquets, & de tous ornements dont on uſe pour parer le corps, diſant que la corruptelle de tels arts avoit eſté cauſe de gaſter & abbaſtardir les bons meſtiers : & eſtoit en ce temps là l'honneſteté & la pudicité des dames ſi grande & ſi eſloignée de la facilité que lon dict avoir eſté depuis parmy elles, que lon tenoit l'adultere pour une choſe impoſſible & incroyable. Auquel propos on recite d'un fort ancien Spartiate nommé Geradatas, à qui un eſtranger demanda quelle punition on faiſoit ſouffrir aux adulteres en la ville de Sparte, pource qu'il voyoit que Lycurgus n'en avoit faict aucune ordonnance : & qu'il luy reſpondit, « Il n'y a point d'adultere » parmy nous » : l'autre luy repliqua, « Voyre- » mais, s'il y en avoit » : Il reſpondit tousjours de meſme : « Car comment, dit-il, y auroit » il des adulteres à Sparte, veu que toutes richeſ- » ſes, toutes delices, tous fars, & tous embelliſ- » ſements exterieurs y ſont deſpriſez & deshono-

» rez? & veu que honte de mal faire, honeſteté » & reverence & obeïſſance envers ſes ſuperieurs » y ont toute authorité».

Quelqu'un s'advancea un jour de luy dire, qu'il eſtabliſt le gouvernement de l'eſtat populaire à Sparte : il luy reſpondit, « Commance toy meſ- » me le premier à le mettre en ta maiſon ».

A un autre qui luy demandoit, pourquoy il avoit ordonné des ſacrifices ſi ſimples & de ſi peu de valeur en Lacedæmone : « A fin que nous ne ceſ- » ſions jamais de reverer & honorer les dieux ».

Et ayant permis à ſes citoyens de jouër & exercer ſeulement les exercices du corps, ès quels on n'eſtend point la main [1], on luy en demanda la raiſon : « A fin, dit-il, que nul des noſtres ne » s'accouſtume à ſe laſſer ny à ſe rendre jamais ».

Enquis auſſi, pourquoy il avoit inſtitué que lon changeaſt ſouvent de camp, & que lon ne campaſt point long temps en un meſme lieu : « A » fin, dit-il, que lon face plus de dommage aux » ennemis ».

Et à un autre qui demandoit, pourquoy il avoit defendu d'aſſaillir des murailles : « De peur, » reſpondit-il, que un homme de bien ne fuſt tué » par une femme, ou par un enfant, ou perſonne » ſemblable ».

[1] Pour s'avouer vaincu, comme dans les combats gymnaſtiques.

Quelques Thebains luy demandoient ſon advis, touchant le ſacrifice & le dueil qu'ils font à l'honneur de Leucothoé, il leur reſpondit, « Si » vous penſez que ce ſoit une deeſſe, ne la » plorez point comme une femme : & ſi vous » penſez que ce ſoit une femme, ne luy ſacrifiez » point comme à une deeſſe ».

A ſes citoyens qui luy demandoient comment ils pourroient repoulſer les invaſions de leurs ennemis, « Si vous demourez pauvres, & que l'un » ne convoite point d'avoir plus que l'autre ».

Et de rechef comme ils luy demandaſſent, pourquoy il ne vouloit point que leur ville fuſt murée : il leur reſpondit, « Que la ville n'eſtoit » pas ſans muraille, qui eſtoit environnée de vail» lans hommes, & non pas de brique ».

Les Spartiates auſſi eſtoient curieux de bien accouſtrer leurs cheveux, rememorans un certain propos de Lycurgus touchant cela, qui ſouloit dire, « Que les cheveux rendoient ceux qui ſont beaux » encore plus beaux, & ceux qui ſont laids hydeux » & eſpouvantables». Il leur commanda auſſi qu'en leurs guerres, quand ils auroient vaincu & rompu leurs ennemis, qu'ils les chaſſaſſent juſques à aſſeurer leur victoire toute certaine, & puis qu'ils ſe retiraſſent tout court, diſant que cela n'eſtoit acte ny de gentil cœur ny de nation genereuſe comme la Grecque, de tuer ceux qui leur quittoient la

place : & cela encore leur eſtoit utile, pource que ceux qui ſçavoient leur couſtume, qui eſtoit de mettre à mort ceux qui s'oppiniaſtroient à leur faire teſte, & laiſſoient aller ceux qui fuyoient devant eux, trouvoient le fuir plus utile que l'attendre.

Quelqu'un luy demandoit pour quelle cauſe il leur avoit defendu de deſpouiller les corps de leurs ennemis morts : « De peur, dit-il, que s'a-» muſant la teſte baſſe à recueillir ſes deſpouilles, » ils ne ſe ſouciaſſent point de combattre ce » pendant, ains qu'ils entendiſſent ſeulement à » garder leur pauvreté & leur reng ».

LIV. Le tyran de Sicile Dionyſius avoit envoyé deux robbes de femme à Lyſander, à fin qu'il en choiſiſt laquelle il aimeroit mieux pour porter à ſa fille : il dit, qu'elle meſme ſçauroit mieux choiſir celle qui luy ſeroit plus à propos, & les emporta toutes deux.

Ceſtuy Lyſander fut homme fort ruzé & grand trompeur, qui conduiſoit la plus part de ſes affaires par fineſſes & par ruzes, eſtimant qu'il n'y euſt point d'autre juſtice que l'utilité, ny autre honeſteté que le profit : confeſſant bien que la verité eſtoit meilleure que la faulſeté, mais que la dignité & le prix de l'une & de l'autre ſe devoit meſurer & terminer à la commodité.

Et à ceux qui le reprenoient & blaſmoient de

ce qu'il conduiſoit ainſi la plus part de ſes entre-priſes par tromperies & par fallace, & non pas par vive force, qui eſtoit choſe indigne de la magnanimité d'Hercules, il reſpondit en riant, « Que là où il ne pouvoit advenir avec la peau » de lion, il y falloit couldre un peu de celle du » regnard ».

Et comme d'autres l'accuſaſſent grandement de ce qu'il avoit faulſé & violé ſes ſerments qu'il avoit faicts en la ville de Milet : « Il faut, dit-il, » tromper les enfants avec des oſſelets, & les » hommes avec des jurements ».

Ayant desfaict les Atheniens par ſurpriſe en battaille navale, à l'endroit qui ſe nommoit le fleuve [1] de la chévre, & depuis les ayant preſſez de famine ſi eſtroittement qu'il les contraignit de rendre leur ville à ſa mercy, il eſcrivit aux ephores, « Athenes eſt priſe ».

Les Lacedæmoniens eurent de ſon temps quelque different avec les Argiens touchant leurs confins, & ſembloit que ceux d'Argos alleguaſſent de meilleures raiſons pour eux : il deſgaina ſon eſpée & leur dit, « Ceux qui ſeront les plus forts » avec ceſte cy, ſeront ceux qui plaideront le » mieux pour leurs confins ».

Et voyant que les Bœotiens balanceoient n'eſtans pas bien reſolus ne certains de quel coſté ils ſe

[1] Ægos-Potamos.

devoient renger, en paſſant à travers leurs païs; il leur envoya demander lequel ils aimoient mieux, qu'il paſſaſt parmy leurs terres à picques dreſſées, ou à picques baiſſées.

En une aſſemblée des eſtats de la Grece, il y eut un Megarien qui parla bravement & audacieuſement à luy : il luy dit, « Tes propos, mon » amy, auroient beſoing d'une cité » : voulant dire, qu'il eſtoit d'une trop petite & foible ville pour parler ſi hardiment.

Les Corinthiens s'eſtoient rebellez contre eux, & luy avoit amené ſon armée tout contre leurs murailles, que les Lacedæmoniens aſſailloient aſſez froidement : mais à l'inſtant il ſe leva un liévre de dedans, qui traverſa le foſſé, & adonc il leur dit, « N'avez vous point de honte, Spartia» tes, de doubter de tels ennemis, qui ſont ſi pa» reſſeux que les liévres dorment dedans l'enceinte » de leurs murailles » ?

Eſtant allé à l'oracle de Samothrace pour en avoir reſponſe, le presbtre luy dit qu'il luy confeſſaſt ce qu'il avoit faict de plus meſchant cas en toute ſa vie : il luy demanda, « Si c'eſtoit luy ou » les dieux qui luy commandaſſent de ce faire » : le presbtre luy reſpondit, « Que c'eſtoient les dieux qui luy commandoient » : « Retire toy donc» ques un peu arriere, & je le diray aux dieux, s'ils » le me demandent ».

Un Perſien luy demandoit, quelle ſorte de gouvernement il priſoit le plus : « Celle, dit-il, qui » ordonne aux laſches & aux vaillans tel loyer » comme il leur appartient ».

Un autre luy diſoit, que par tout il le louoit & le defendoit en toutes compagnies : « J'ay, dit-» il, deux bœufs en ma meſtairie qui ne parlent » point ny l'un ny l'autre, mais je ne laiſſe pas de » ſçavoir pourtant lequel beſongne bien, & le-» quel ne fait rien qui vaille ».

A un autre qui luy diſoit pluſieurs paroles injurieuſes, « Vomy hardiment, eſtranger mon amy, » vomy hardiment & ſouvent, ne t'y eſpargne » pas, pour veoir ſi tu pourrois vuider ton ame » des maux & meſchancetez dont elle eſt pleine ».

Depuis eſtant venu à mourir, il ſourdit quelque different entre les alliez de Lacedæmone touchant quelques affaires, & pour en ſçavoir la verité, Ageſilaus alla en la maiſon de Lyſander viſiter les papiers qui en faiſoient mention, là où entre autres il trouva une harengue, par laquelle il ſuadoit à ceux de Sparte, d'oſter la royauté aux familles des Euryprotides [1] & des Agides, & la remettre librement à l'election des citoyens pour elire de toute la ville ceux qui ſeroient trouvez les plus gens de bien, à fin que lon ne fuſt plus

[1] C'eſt ſans doute une faute de copiſte. Ils s'appelloient Eurypontides ou Eurytionides.

obligé d'elire quelqu'un de la race d'Hercules, ains que ce fuſt un loyer que lon peuſt deferer à celuy qui en vertu reſſembleroit plus à Hercules, attendu meſmement que c'eſtoit par le moyen d'icelle, que lon luy avoit attribué honneurs tels qu'aux dieux. Ageſilaus fut entre deux de publier ceſte oraiſon là, pour faire cognoiſtre à ceux de Sparte que Lyſander avoit eſté autre que lon ne l'eſtimoit, & quant & quant auſſi pour mettre en ſouſpeçon ceux qui eſtoient demourez de ſes amis : mais lon dit que Cratidas, qui eſtoit lors le premier des ephores, craignant que ſi ceſte hatengue venoit a eſtre leuë & publiée, elle ne perſuadaſt ce qu'elle pretendoit, reteint Ageſilaus, & le garda de ce faire, luy diſant, qu'il ne falloit point deterrer Lyſander, mais plus toſt enterrer quant & luy ſon oraiſon, tant elle eſtoit ingenieuſement & artificiellement compoſée pour perſuader.

Il y avoit des gentilshommes de la ville qui durant ſa vie avoient pourſuivy ſes filles en mariage, & puis après ſa mort quand on trouva qu'il eſtoit demouré pauvre s'en eſtoient deſdits : les ephores les condamnerent en groſſes amendes, pour ce qu'ils luy avoient faict la court pendant qu'ils l'avoient eſtimé riche, & puis quand ils l'avoient trouvé juſte & homme de bien par ſa pauvreté, ils n'en avoient plus tenu compte.

LV. Namertes eſtant envoyé ambaſſadeur quel-

que part, il y eut un de ceux où il eſtoit envoyé qui luy dit, qu'il le tenoit & reputoit pour homme bien-heureux, d'autant qu'il avoit beaucoup d'amis : & luy demanda, s'il ſçavoit bien la preuve, à laquelle on cognoiſſoit ſi lon avoit beaucoup d'amis : l'autre luy dit que non, mais qu'il le prioit de la luy enſeigner : « C'eſt, dit-il, adverſité ».

LVI. Nicander reſpondit à quelqu'un qui luy rapportoit, que les Argiens meſdiſoient de luy : « Auſſi en ſont ils chaſtiez & punis de meſdire » des gens de bien ».

Et à celuy qui l'interroguoit, pourquoy les Lacedæmoniens portoient longs cheveux, & laiſſoient croiſtre leurs barbes : « Pource, dit-il, » que c'eſt le plus beau parement que ſçauroit » porter l'homme, & qui couſte le moins, & ſi » luy eſt propre ».

Un Athenien luy dit quelquefois en deviſant enſemble, « Vous autres Lacedæmoniens, Ni- » cander, aymez trop l'oiſiveté » : « Tu dis la » verité, reſpondit-il, mais nous ne travaillons » pas à choſes de neant comme vous ».

LVII. Panthoidas eſtant envoyé ambaſſadeur en Aſie, ceux du païs luy monſtroient par ſingularité une ville fermée de fortes & hautes murail- » les : « Par les dieux, dit-il, mes amis, c'eſt un » beau ſerrail à tenir des femmes ».

En l'eſchole de l'academie des philoſophes de-

viſoient & diſcouroient de pluſieurs beaux & bons propos, & après avoir achevé luy demanderent, Et bien ſeigneur Panthoidas, que vous ſemble il de ces diſcours là? « Que m'en ſçauroit il ſembler, » dit-il, autre choſe, ſinon qu'ils ſont beaux & » bons, mais au demourant inutiles, pource que » vous n'en faittes rien ».

LVIII. Pauſanias le fils de Cleombrotus [1] reſpondit aux habitans de l'iſle de Delos, qui querelloient & plaidoient de la proprieté de l'iſle, à l'encontre des Atheniens, alleguans, que par une ancienne loy, de tout temps obſervée en leur païs, ny les femmes n'enfantent dedans l'iſle, ny les » morts n'y ſont enſevelis, « Comment doncques » eſt elle voſtre païs, ſi piece de vous n'y naſquit » onques, ne n'y fut jamais enſevely?

Les bannis d'Athenes [2] le ſollicitoient de mener ſon armée contre les Atheniens, & pour plus l'irriter à ce faire, luy diſoient qu'il n'y avoit eu

[1] C'eſt celui qui remporta la fameuſe victoire de Platée, & dont tout le monde connoît la trahiſon & la mort. Mais ce propos tenu aux Déliens, ne peut être de lui. La défenſe dont il s'agit ici ne fut faite par les Athéniens qu'après la purification de l'île, la ſixieme année de la guerre du Péloponnèſe, que ce Pauſanias n'a pas vue, puiſqu'elle ne commença qu'à la fin de la premiere année de la quatre-vingt-ſeptieme olympiade, ſelon Thucydide; & que Pauſanias étoit mort, ſelon le même hiſtorien, pluſieurs années auparavant, à la fin de la ſoixante-dix-ſeptieme olympiade, ou au commencement de la ſoixante-dix-huitieme, ſelon Dodwell.

[2] Voyez les Obſervations.

que les Atheniens ſeuls qui l'euſſent ſifflé, lors qu'il fut declaré vainqueur en la feſte des jeux olympiques. « Or que penſez vous, dit-il, qu'ils » feront, quand nous leur aurons faict mal, » puis qu'ils nous ont ſifflez quand nous leur avons » faict du bien » ?

Un autre luy demanda pourquoy ils avoient faict le poëte Tyrtæus [1] leur citoyen : « A fin, » dit-il, qu'il ne fuſt point trouvé qu'un eſtranger » euſt jamais eſté noſtre capitaine ».

Il y avoit un fort debile & flouët de corps qui neantmoins mettoit en avant qu'il falloit faire la guerre aux ennemis, & les combattre par mer & par terre : « Veux tu point, dit-il, te deſpouiller, » à fin que l'aſſiſtance voye, quel eſtant, tu nous » conſeilles de combattre » ?

Quelques uns s'eſmerveilloient en voyant les deſpouilles des corps Barbares, après qu'ils avoient eſté tuez, de la ſumptuoſité & grande valeur d'iceux. « Il euſt eſté meilleur, dit-il, que eux » euſſent beaucoup valu, que non pas leurs habillements ».

[1] Poëte Athénien. Dans la ſeconde guerre de Meſsène, les Lacédémoniens, par l'ordre d'un oracle, demandèrent aux Athéniens un général. Ils leur envoyèrent par dériſion Tyrtée ; mais ſes vers animèrent le courage des Spartiates, & la guerre finit la premiere année de la vingt-ſeptieme olympiade, par la priſe d'Ira, où les Meſſéniens s'étoient retirés. Ils allèrent en Sicile, où ils s'établirent la troiſieme année de cette olympiade, & l'appellèrent Meſſine.

Après la victoire que les Grecs gaignerent contre les Perſes devant la ville de Platées, il commanda que lon le ſerviſt du ſoupper que les Perſes avoient faict appreſter pour eux, lequel eſtant plantureux & ſumptueux à merveilles : « Par les dieux, dit il, il faut bien dire que les » Perſes ſont bien gourmands, veu qu'ayant tant » de vivres, ils venoient encore pour nous man- » ger noſtre gros pain ».

LIX. Pauſanias [1] fils de Pliſtoanax à un qui l'interroguoit, pourquoy il n'eſtoit pas loiſible en leur païs de remuer aucune des loix ancienes : « C'eſt, dit-il, pource qu'il faut que les loix » ſoient maiſtreſſes des hommes, & non pas les » hommes maiſtres des loix ».

Et comme eſtant en la ville de Tegée fugitif de Sparte, il louaſt les Lacedæmoniens : quelqu'un des aſſiſtans luy dit, pourquoy doncques n'es tu demouté à Sparte, puis qu'ils ſont ſi gens de bien ? & pourquoy t'en es tu fuy ? « Pour- » ce, dit-il, que les medecins n'ont pas accouſ- » tumé de ſe tenir là où les hommes ſont ſains, » mais là où ils ſont malades ».

Quelqu'un luy demanda, comment pourront

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent. Celui-ci étoit petit-fils du fameux Pauſanias, qui avoit commandé l'armée des Lacédémoniens & des Grecs conféderés contre les Perſes dans la guerre de Xerxès, en qualité de tuteur du jeune roi Pliſtarque, fils de Léonidas.

nous venir à bout de desfaire ces Thraciens ? « Si » nous choisissons le plus vaillant homme pour » nostre capitaine ».

Un medecin le regardoit & considéroit, & après l'avoir bien regardé luy dit, « Tu n'as point » de mal » : « C'est, dit-il, pource que je n'use » point de toy ».

Ses amis le reprenoient de ce qu'il disoit mal d'un medecin, duquel il n'avoit jamais faict preuve aucune, & n'en avoit jamais receu desplaisir : « Si j'en avois fait preuve, dit-il, je ne serois pas » ores vivant ». Et comme le medecin luy dist, » Tu es devenu vieil ». « Ouy, dit-il, pource » que je ne me suis pas servy de toy pour me- » decin ».

Il souloit aussi dire, « Que le meilleur medecin » estoit celuy, qui ne laissoit point pourrir ses » patiens, ains les mettoit bien tost en terre».

LX. Pædaretus [1] respondit à l'un de ses compagnons qui luy disoit, « Nos ennemis sont en » grand nombre » : « Nous en acquerrons tant » plus d'honneur, car nous en tuerons davan- » tage ».

Voyant un qui de sa nature estoit lasche & couard, mais qui au demourant estoit loué de ses

[1] Il y avoit un Spartiate de ce nom qui commanda les troupes envoyées par les Lacédémoniens à Chio, pendant la guerre du Péloponnèse.

citoyens

citoyens d'autant qu'il eſtoit homme modeſte : « Il ne faut, dit-il, louër ny les hommes pour » eſtre ſemblables aux femmes, ny les femmes » pour reſſembler aux hommes, ſi d'adventure la » femme par quelque occaſion n'y eſt contrainɛte» :

Ayant failly à eſtre receu au conſeil des trois cents, qui eſtoit le degré le plus honorable de toute la choſe publique, il ſe partit de l'aſſemblée tout riant & tout gay. Les ephores le renvoyerent querir, & luy demanderent pourquoy il rioit : « Pource, dit-il, que je mesjouis avec noſtre » ville, de ce qu'elle a trois cents hommes plus » gens de bien que moy ».

LXI. Pliſtarchus [1] fils de Leonidas reſpondit » à un qui l'enqueroit pourquoy ils n'avoient pris la denomination de leur famille du nom de leurs premiers roys, (*ains des derniers) : « Pource, » dit-il, que ces premiers là ont mieux aimé eſtre » chefs que roys, mais leurs ſucceſſeurs non ».

Il y avoit un advocat qui en plaidant, ne ceſſoit jamais de dire quelques gaudiſſeries, & quelques traicts de riſée. « Mon amy, luy dit-il, tu » ne te donneras garde, qu'en voulant ainſi faire » rire les autres à tout propos, tu te trouveras » ridicule & mocqué toy meſme, ne plus ne » moins que ceux qui luiɛtent ſouvent devien- » nent à la fin bon luiɛteurs ».

[1] V. la ſuite des rois de Sparte. | * Ceci n'eſt point dans le grec.

On luy rapporta un jour que un certain meſdiſant qui detractoit de tout le monde, diſoit bien de luy : « Je m'en esbahy, dit-il, ſi ce n'eſt que » quelqu'un luy ait rapporté que je ſois mort : car » quant à luy, il ne ſceut oncques dire bien de » perſonne vivante ».

LXII. Pliſtoanax[1] fils de Pauſanias, comme un certain orateur Athenien appellaſt les Lacedæmoniens ignorans : « Tu dis vray, luy reſpondit-il, » car nous ſommes ſeuls entre tous les Grecs, qui » n'avons rien appris de mal de vous ».

LXIII. Polydorus[2] fils d'Alcamenes dit à un qui ordinairement ne faiſoit que menaſſer les ennemis, « Ne t'apperçois tu pas que tu conſumes » la plus part de ta vengence en ces menaſſes » ?

Il menoit une fois l'armée de Lacedæmone contre la ville de Meſſene, quelqu'un luy demanda s'il auroit bien le cœur de faire la guerre à leurs freres : « Non, dit-il, mais je vais en la » terre qui n'a pas encore eſté partagée aux lots ».

Les Argiens après la deſconfiture de leurs trois cents hommes, qui combattirent contre autres tant de Lacedæmoniens, furent encore tous desfaits en battaille rengée : au moyen dequoy les alliez & confederez ſollicitoient Polydorus de ne laiſſer pas eſchapper une ſi belle occaſion, ains

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] *Ibid.*

d'aller tout de ce pas donner l'aſſaut à la muraille de leur ville & la prendre, ce qui luy ſeroit lors très facile, attendu que les hommes avoient eſté tuez, & n'y eſtoit demouré que les femmes dedans : il leur reſpondit, « Il m'eſt tourné à grande » gloire d'avoir vaincu & desfait en battaille mes » ennemis, en combattant de pair à pair : mais » eſtant venu combattre ſeulement pour noz con- » fins, & puis convoiter de prendre encore & » gaigner leur ville, je ne trouve pas que ce ſoit » choſe juſte : car je ſuis venu pour recouvrer ce » qu'ils occupoient de noſtre terre, non pas pour » leur oſter & ſaiſir leur ville ».

Eſtant enquis pourquoy les Lacedæmoniens s'expoſoient ainſi hardiment aux perils de la guerre : « Pource, dit-il, qu'ils ont appris à avoir » honte & non pas crainte de leurs ſuperieurs ».

LXIV. Polycratidas ayant eſté envoyé avec d'autres en ambaſſade devers les lieutenans du roy de Perſe, comme eux leur demandaſſent s'ils venoient de leur propre mouvement, ou s'ils eſtoient envoyez du public : « Si nous obtenons ce » que nous demandons, dit-il, c'eſt de la part » du public que nous venons : ſi non, c'eſt de » noſtre propre mouvement ».

LXV. Phœbidas un peu devant la battaille Leuctrique, comme quelques uns diſſent, ce jour icy monſtrera qui ſera homme de bien : « C'eſt

» doncques, dit-il, un jour qui vaut beaucoup, » s'il a la puiſſance de monſtrer qui eſt homme » de bien, ou non ».

LXVI. Soüs,[1] à ce que lon dit, eſtant un jour aſſiegé fort à deſtroit par les Clitoriens, en un lieu aſpre où il n'y avoit point d'eau, leur feit offre de leur rendre toutes les terres qu'il avoit conquiſes ſur eux, moyennant qu'il beuſt luy & toute ſa compagnie en une fonteine qui eſtoit aſſez près de là. Les Clitoriens le luy accorderent, & fut l'appointement ainſi juré entre eux. Si feit donc aſſembler ſes gents, & leur declara s'il y avoit aucun d'eux qui ſe vouluſt abſtenir de boire, qu'il luy cederoit & donneroit ſa royauté: il n'y eut pas un en toute la trouppe qui s'en peuſt garder, tant ils eſtoient preſſez de la ſoif, ains beurent tous à bon eſciant, excepté luy, qui deſcendant tout le dernier, ne feit autre choſe que ſeulement ſe refreſchir & arroſer un petit par dehors en preſence des ennemis meſmes, ſans boire une ſeule goutte : au moyen dequoy il ne voulut point rendre les terres depuis, comme il avoit promis, alleguant qu'ils n'avoient pas tous beu.

LXVII. Teleclus[2] reſpondit à quelqu'un qui ſe plaignoit à luy de ce que ſon pere meſdiſoit tous-

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] *Ibid.*

jours de luy, « S'il n'en falloit meſdire, il ne le » feroit pas ».

Son frere auſſi ſe meſcontentoit de ce que les citoyens ne ſe deportoient pas en ſon endroit comme ils faiſoient envers luy, combien qu'ils fuſſent nez de meſme pere & de meſme mere, ains le traictoient plus iniquement : « C'eſt, dit- » il, pour ce que tu ne ſçais pas comporter un » tort comme je fais ».

Eſtant enquis pourquoy la couſtume eſtoit en leur païs, que les jeunes ſe levaſſent de leurs ſieges au devant des vieux : « C'eſt, dit-il, à fin » qu'en faiſant ceſt honneur à ceux qui ne leur » appartiennent point, ils apprennent à en honorer » davantage leurs peres & meres ».

A un autre qui luy demandoit combien il avoit de biens : « Je n'en ay, dit-il, pas plus qu'il » m'en faut ».

LXVIII. Charillus [1] enquis pourquoy Lycurgus leur avoit fait ſi peu de loix : « Pource, dit- » il, qu'il ne faut pas beaucoup de loix à ceux » qui ne parlent gueres ».

Un autre luy demandoit, pourquoy ils faiſoient ſortir les filles en public à viſage deſcouvert, & les femmes voilées : « Pour ce, dit-il, qu'il faut » que les filles trouvent mary, & que les femmes » gardent celuy qu'elles ont ».

[1] Charilaüs. Voyez la ſuite des rois de Sparte au volume précédent.

Un des Ilotes ſe portant quelquefois par trop audacieuſement envers luy, il luy dit, « Si je » n'eſtois courroucé je te tuerois toute à ceſte » heure ».

On luy demanda quelle ſorte de gouvernement il eſtimoit la meilleure : « Celle, dit-il, où » pluſieurs s'entremettans des affaires de la choſe » publique, ſans querelle ne ſedition, font à l'en» vy à qui ſera plus vertueux ».

A un autre qui l'interroguoit pourquoy lon faiſoit à Sparte les images de tous les dieux armées : « A fin, dit-il, que ce que lon reproche aux » hommes couards ne leur puiſſe convenir, & » que les jeunes hommes ne facent jamais prieres » aux dieux ſans leurs armes ».

LXIX. Les Samiens avoient envoyé des ambaſſadeurs à Sparte, leſquels furent un peu longs en leurs harengues : après qu'ils eurent achevé de dire, les ſeigneurs Spartiates leur reſpondirent, « Nous avons oublié le commancement, & n'a» vons pas entendu la fin, pour ce que nous avons » oublié le commancement ».

Ceux de Thebes leur contrediſoient bravement en quelque diſpute : ils leur reſpondirent, « Il » faut que vous ayez ou moins de cœur, ou plus » de puiſſance ».

On demanda quelquefois à un Laconien, pourquoy il laiſſoit croiſtre ſa barbe ſi fort longue :

« A fin, dit-il, que voyant mon poil blanc, je » ne face rien indigne de ceſte blancheur chenue».

Un autre entendoit que lon louoit des hommes comme de très vaillans combattans : devant Troye (* la grande) dit-il.

Un autre oyant dire qu'en quelques villes on contraignoit les hommes de boire après qu'ils avoient ſouppé : « Les contrainct on point auſſi, » dit-il, de manger » ?

Le poëte Pindare en l'un de ſes cantiques appelle la ville d'Athenes le ſouſtenement de la Grece : « Elle tombera doncques bien toſt, dit » un Laconien, ſi elle eſt ſouſtenue d'un tel » pillier ».

Un autre regardoit un tableau paint, où il y avoit des Atheniens qui tuoient des Lacedæmoniens : & comme quelqu'un des aſſiſtans euſt dit, « Ils ſont vaillants hommes ces Atheniens icy » : « Ouy, dit-il, en painture ».

Quelqu'un ſembloit prendre plaiſir & adjouſter foy à des injures que lon diſoit calomnieuſement & faulſement contre un Laconien : il luy dit, « Ceſſe de preſter tes oreilles contre moy ».

Un autre que lon puniſſoit alloit criant, « He- » las ſi j'ay failly, ce a eſté malgré moy » : un Laconien luy reſpondit, « Auſſi eſt-ce malgré » toy que lon te punit ».

* La grande, n'eſt point dans le grec, & n'eſt bon à rien.

Un autre voyant des hommes qui s'en alloient aux champs aſſis dedans des coches : « J'a dieu » ne plaiſe, dit-il, que je me ſeie jamais en ſie- » ge, dont je ne me puiſſe lever au devant d'un » plus aagé que moy ».

Quelques paſſants de la ville de Chios eſtans venus veoir la ville de Sparte s'enyvrerent très bien : & après ſoupper eſtans allez veoir l'auditoire des ephores, rendirent leurs gorges dedans, & qui plus eſt, feirent leurs affaires ſur les chaires meſmes où ſe ſeoient les ephores : le lendemain les Spartiates feirent du commancement un extreme diligence d'enquerir qui l'avoit fait, pour ſçavoir ſi c'eſtoient point quelques uns de la ville : mais quand ils entendirent que c'eſtoient ces paſſants de Chios, ils feirent alors proclamer à ſon de trompe : « Qu'ils permettoient à ceux » de Chios d'eſtre villains ».

Un autre Laconien voyant que lon vendoit au double les amendes ſeiches : « Comment, dit-il, » y a il icy faulte de pierres » ?

Un autre ayant plumé un roſſignol, & l'ayant trouvé fort menu de corps : « Certainement, » dit-il, tu es une voix, & non autre choſe ».

Un autre Laconien regardant Diogenes le philoſophe cynique au cœur d'hyver qu'il geloit à pierres fendant, ambraſſant tout nud une ſtatue de bronze, luy demanda, s'il avoit pas grand

froid, l'autre luy dit que non : « Quelle grande » merveille fais tu donc » ?

Un Laconien reprochoit quelquefois à un natif de la ville de Metaponte[1] : qu'ils eſtoient laſches & couards comme femmes : « Si eſt-ce, dit le » Metapontois, que nous tenons beaucoup de » terres d'autruy » : « Comment, luy repliqua le » Laconien, vous n'eſtes doncques pas couards » ſeulement, mais injuſtes auſſi ».

Un paſſant eſtant venu à Sparte pour veoir la ville, ſe tenoit debout ſur un pied bien longuement, & diſoit à un Laconien, « Tu ne te ſçau- » rois ainſi tenir debout ſur un pied auſſi longue- » ment que moy » : « Non pas moy, dit-il, mais » il n'y a oyſon qui n'en feiſt autant ».

Quelqu'un ſe glorifioit d'eſtre bon retoricien, pour faire à croire ce qu'il vouloit : « Par les dieux » jumeaux, dit-il, il ne fut jamais art ny ne ſera » auſſi, qui ne ſoit conjointe avec verité ».

Un Argien ſe vantoit qu'il y avoit en leur ville beaucoup de ſepultures des Lacedæmoniens. « Au » contraire, reſpondit le Laconien, nous n'en » avons chez nous pas une des Argiens », voulant dire que les Lacedæmoniens eſtoient par pluſieurs fois entrez à main armée dedans le païs d'Argos, & les Argiens jamais en celuy de Sparte.

[1] Ville ſituée dans la partie de l'Italie, appellée la grande Grèce, ſur le golfe de Tarente.

Un Laconien ayant eſté pris priſonnier de guerre, ainſi qu'on le vendoit à l'encan, le crieur dit à haulte voix, « A vendre un Laconien » : il luy meiſt la main au devant de la bouche, luy diſant : « Crie, un priſonnier ».

Quelqu'un des ſoudards qui eſtoit à la ſoude de Lyſimachus, comme Lyſimachus luy demandaſt, « Es tu point un des Ilotes de Lacedæmone » ? « Et penſe tu, reſpondit-il, qu'un Laconien daignaſt venir à la ſoude de quatre oboles » par jour » ?

Après que les Thebains eurent desfaict les Lacedæmoniens en la journée de Leuctres, ils entrerent dedans le païs de Lacedæmone juſques à la riviere meſme d'Eurotas : & quelqu'un d'entre eux ſe glorifiant commancea à dire, « Où » ſont ils maintenant ces braves Laconiens, où » ſont ils » ? un Laconien luy reſpondit, « Ils n'y » ſont pas, car s'ils y fuſſent, vous ne ſeriez pas » venus juſqu'icy ».

Lors que les Atheniens rendirent leur ville propre à la diſcretion des Lacedæmoniens, ils requirent qu'au moins on leur laiſſaſt l'iſle de Samos : & les Laconiens leur reſpondirent, « Lors » que vous n'eſtes pas à vous meſmes, vous » demandez à avoir les autres » : dont eſt venu le proverbe commun, duquel on uſe par la Grece,

Celuy, qui n'eſt à ſoy, demande
Que de Samos l'iſle on luy rende.

Les Lacedæmoniens prirent quelquefois une ville d'aſſault à vive force, quoy entendu les ephores, dirent: « Voylà l'exercice de noz jeunes » gens perdu, ils n'auront plus d'adverſaires de- » ſormais, contre leſquels ils s'exercitent ».

Un de leurs roys leur envoya promettre qu'il ruineroit de fond en comble, s'ils vouloient, une autre certaine ville, qui par pluſieurs fois avoit donné beaucoup d'affaires à ceux de Lacedæmone: ils ne le voulurent pas permettre, ains luy manderent: « N'oſte pas la queuë [1] qui aguiſe les » cœurs de nos jeunes gens ». Ils ne voulurent jamais qu'il y euſt des maiſtres qui enſeignaſſent aux jeunes gens à luicter: à fin, diſoient ils, que ce ſoit une jalouſie, non d'artifice, mais de force & de vertu parmy eux.

Et pourtant quand on demanda à Lyſander, comment Charon l'avoit terraſſé & vaincu à la luicte: « A force de ruze & d'artifice, dit-il ».

Philippus roy de Macedoine, avant que d'entrer en leur païs leur eſcrivit, lequel ils aimoient le mieux, qu'il y entraſt comme amy, ou comme ennemy: ils luy reſpondirent, « Ne l'un, » ne l'autre ».

[1] Pierre à aiguiſer, qu'on nommoit autrefois queux.

Ayants envoyé un ambaſſadeur devers Demetrius le fils d'Antigonus, & eſtans advertis qu'il l'avoit appellé roy en parlant à luy, ils le condamnerent en l'amende à ſon retour, encore qu'il leur apportaſt en don de luy, en temps d'extreme famine, une mine de bled pour chaſque teſte de leur ville.

Il advint à un meſchant homme de mettre en avant un très bon conſeil : ils approuverent bien ſon advis, mais ils ne le voulurent pas recevoir comme venant de ſa bouche, ains le feirent propoſer par un autre homme de bonne vie.

Deux freres avoient querelle & debattoient enſemble : les ephores condamnerent leur pere à l'amende, de ce qu'il enduroit que ſes enfans euſſent querelle enſemble.

Un muſicien eſtranger paſſant par là fut auſſi par eux condamné en une amende, pource qu'il touchoit des chordes de ſa cithre avec les doigts.

Deux garçons ſe battoient l'un contre l'autre, l'un d'eux donna à ſon compagnon un coup mortel d'une faucille, & comme il eſtoit bien près de rendre l'eſprit, ſes autres compagnons luy promettoient qu'ils vengeroient ſa mort, & qu'ils feroient mourir celuy qui l'avoit ainſi blecé : « Non faittes, leur dit-il, je vous en prie au nom » des dieux, pour ce qu'il n'eſt pas juſte : car je

» luy en euſſe autant fait ſi j'euſſe frappé le pre-
» mier, & que j'euſſe eſté gentil compagnon ».

Un autre jeune enfant, eſtant la ſaiſon, en laquelle il eſtoit permis aux jeunes garçons libres de derobber tout ce qu'ils pouvoient, mais eſtoit reputé à choſe bien infame & laide d'eſtre ſurpris ſur le faict : ſes compagnons ayans derobbé un petit regnardeau vif, le luy baillerent à garder : ceux qui l'avoient perdu vindrent pour le chercher, & luy l'avoit caché deſſoubs ſa robbe : la beſte s'irrita, & luy rongea le coſté juſques aux inteſtins, ce qu'il endura patiemment ſans ſe bouger, de peur qu'il ne fuſt deſcouvert : mais après que les autres s'en furent allez, & que ſes compagnons veirent l'outrage que le regnardeau luy avoit fait, ils l'en tenſerent, diſant, qu'il valoit beaucoup mieux produire & monſtrer le regnardeau, que de le cacher ainſi juſques à la mort : « Non faiſoit, dit-il, car il valoit mieux » mourir en toutes les douleurs du monde, que » d'eſtre deſcouvert par laſcheté de cœur, pour » ſauver honteuſement ſa vie ».

Quelques uns rencontterent ſur le chemin par les champs des Laconiens, auſquels ils dirent, Vous eſtes bien-heureux d'eſtre arrivez à ceſte heure, car les voleurs ne font que de partir d'icy : « Par le dieu Mars, reſpondirent ils, nous ne » ſommes point plus heureux pour cela : mais

» bien eux, de n'eſtre point tombez en noz mains ».

On demanda quelquefois à un Laconien, ce qu'il ſçavoit faire : il reſpondit, « Eſtre libre ».

Un jeune enfant Spartiate ayant eſté pris priſonnier par le roy Antigonus, & vendu parmy les autres, obeiſſoit à celuy qui l'avoit achetté en toutes choſes qu'il eſtimoit eſtre convenables à un homme libre : mais quand il luy commanda de luy apporter le pot à piſſer, il ne le peut endurer, ains diſt, « Je ne te ſerviray point de cela » : & comme ſon maiſtre l'en preſſaſt, il s'en alla monter ſur la couverture du logis, en diſant, « Tu » ſentiras ce que tu avois acheté » : & ſe jettant du hault en bas, il ſe tua.

Un autre que lon vendoit, comme celuy qui l'achettoit luy dit, « Seras tu homme de bien » ſi je t'achette » : « Ouy, dit-il, encore que tu » ne m'achettes point ».

Un autre que lon vendoit, comme le crieur proclamaſt, à vendre l'eſclave : « Malheureux » que tu es, dit-il, diras tu, le priſonnier » ?

Un Laconien avoit ſur ſa rondelle pour ſon enſeigne une mouche painte, non point plus grande que le naturel, & quelques uns s'en mocquans de luy, diſoient qu'il avoit pris ceſte enſeigne là, à fin de n'eſtre point cogneu : « Mais » au contraire, dit-il, c'eſt à fin d'eſtre mieux re-

» marqué : car je m'approche ſi près des ennemis, » qu'ils peuvent bien veoir combien ma marque » eſt grande ».

Un autre, comme on luy euſt preſenté à la fin d'un bancquet une lyre pour en ſonner, ſelon la couſtume de toute la Grece : « Les » Laconiens, dit-il, n'ont point appris de fol- » laſtrer ».

On demanda quelquefois à un Spartiate, ſi le chemin pour aller à Sparte eſtoit bien ſeur : il reſpondit, « Selon que lon y va : car ceux qui » viennent comme lions y ſont mal traittez : mais » les liévres, nous les gardons à l'ombre de la » feuillée ».

En une priſe de luicte un Laconien eſtant ſaiſy au collet faiſoit en vain tout ce qu'il pouvoit pour s'en deſpeſtrer, car l'autre le tiroit en terre : le Laconien ſe ſentant plus foible de reins, & tout preſt à donner du nez en terre, mordit bien eſtroiſt le bras de celuy qui le preſſoit : l'autre ſe prit à crier, « Hô Laconien tu mords comme » les femmes » : « Non fais, dit-il, mais comme » les lions ».

Un Laconien boitteux alloit à la guerre, dont quelques uns ſe mocquoient, mais il leur dit, « Il ne faut point de gens qui fuyent à la guerre, » mais qui tiennent bon, & gardent bien leur » reng ».

Un autre eſtant blecé d'un coup de fleſche à travers le corps, ſur le poinct qu'il rendoit ſon ame, « Il ne me fache point de mourir, dit-il, » mais bien de ce que je meurs par la main d'un » archer effeminé, avant que d'avoir rien faict » de ma main ».

Un autre arrivant en une hoſtellerie pour loger, bailla à l'hoſtellier une piece de chair pour accouſtrer à ſon ſoupper: l'hoſtellier luy demanda encore du fromage & de l'huyle: « A quel pro- » pos, dit-il: ſi j'avois du fromage, je n'aurois » que faire d'autre viande ».

Un autre entendant louër & reputer grandement heureux le marchand nommé Lampis natif de la ville d'Ægine, pource qu'il eſtoit fort riche, & avoit pluſieurs grands vaiſſeaux ſur la mer: « Je ne fais point compte, dit-il, d'une telle feli- » cité, qui eſt attachée à des cordes ».

Un autre reſpondit à quelqu'un qui luy diſoit, « Tu mens Laconien », « Nous ſommes libres » auſſi, dit-il: les autres, s'ils faillent à dire ve- » rité, ſont bien chaſtiez ».

Un autre ſe travailloit à faire tenir un corps mort de bout ſur ſes pieds: mais il n'y avoit ordre: & voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, « Par Jupiter, dit-il, il faut qu'il y ait quelque » choſe dedans ».

Tynnichus Laconien, ſon fils Thraſybulus luy ayant

ayant été tué à la guerre, ſupporta ſa mort vertueuſement, & en fut faict un tel epigramme:

On rapporta, Traſybulus, ton corps
Dans ton pavois eſtant l'ame dehors,
Que ceux d'Argos en avoient dechaſſée
Avec ſept coups de mortelle faulſée,
Tous par devant: Et ton pere conſtant
Vieillard nommé Tynnichus, le mettant
Dedans le feu, plein de ſang, le viſage
Tout ſec, uſa de ce male langage:
C'eſt des couards qu'il faut plorer la mort,
Non pas de toy, mon enfant, qui es mort
Comme mon fils, en vray homme de bien,
Et comme vray Lacedæmonien.

Le maiſtre des eſtuves où Alcibiades s'eſtuvoit & lavoit, luy verſoit deſſus beaucoup d'eau plus que aux autres: & comme il demandaſt, « Que » veult dire cela » ? un Laconien qui là eſtoit, luy dit, « Il voit bien que tu n'es pas net, mais » bien ord & ſale, voylà pourquoy il te donne » plus d'eau ».

Quand Philippus de Macedoine entra à main armée dedans la Laconie, on penſoit que tous les Lacedæmoniens fuſſent perdus, & y eut quelque Grec qui dit à l'un des Spartiates: « O pau- » vres Laconiens, que ferez vous maintenant » ? « Que ferions nous, dit le Laconien, autre choſe, » que mourir vaillamment? car nous ſommes » ſeuls entre les Grecs qui avons appris de de-

» mourer libres, & ne ſervir jamais à per-
» ſonne ».

Après la deffaicte du roy Agis, Antipater leur demandoit pour oſtages cinquante enfans. Eteocles qui lors eſtoit l'un des ephores luy reſpondit, qu'il ne luy bailleroit point d'enfans, de peur qu'ils ne devinſſent mal conditionnez, pour n'avoir pas eſté nourris en la diſcipline de leur païs, ſans laquelle ils ne ſeroient pas meſme citoyens, mais qu'il luy bailleroit des femmes ou des vieillards s'il vouloit deux fois autant : & comme il les menaſſaſt qu'il leur feroit du pis qu'il pourroit, ils reſpondirent tous unanimement, « Si tu
» nous commandes choſes plus griefves que la
» mort, nous en mourrons tant plus facilement ».

Un vieillard deſirant veoir l'esbattement des jeux Olympiques ne pouvoit trouver place à s'aſſeoir, & paſſant par devant beaucoup de lieux, on ſe gaudiſſoit & ſe moquoit de luy, ſans que perſonne le vouluſt recevoir, juſques à ce qu'il arriva à l'endroit où eſtoient les Lacedæmoniens aſſis, là où tous les enfans & beaucoup des hommes ſe leverent au devant de luy, & luy cederent leur place. Toute l'aſſemblée des Grecs remarqua bien ceſte honeſte façon de faire, & avec battements de mains declarerent qu'ils la louoient grandement : adonc le pauvre vieillard

Croulant ſa teſte & ſa barbe chenue,

en plorant : « Hé dieux, dit-il, que de maux! » On voit bien que tous les Grecs entendent bien » ce qui eſt honeſte, mais il n'y a que les Lace- » dæmoniens ſeuls qui le facent ».

Aucuns eſcrivent que le meſme advint à Athenes à la feſte & ſolennité que lon appelle Panathenées, là où ceux d'Attique feirent honte à un pauvre vieillard qu'ils avoient eux meſmes appellé, comme pour luy donner place, & puis quand il fut venu, ils ne luy en baillerent point, ains ſe mocquerent de luy : mais après que ayant paſſé par devant preſque tous les autres, il fut arrivé à l'endroit où eſtoient aſſis les ambaſſadeurs de Lacedæmone, ils ſe leverent tous de leurs ſieges au devant de luy, & luy donnerent place entre eux. Le peuple ayant pris grand plaiſir à leur veoir faire ceſt acte, leur applaudit des mains bien clairement avec grande demonſtration de l'avoir fort approuvé : & adonc quelqu'un des Spartiates qui là eſtoient, « Par les dieux jumeaux, » les Atheniens, dit-il, entendent bien ce qui » eſt bon & honeſte, mais ils ne le font pas ».

Un beliſtre demanda quelquefois l'aumoſne à un Laconien, qui luy dit, « Voire-mais ſi je la » te donne, tu mendieras encore plus : & le » premier qui la te donna a eſté cauſe de ceſte » villaine vie que tu menes maintenant, t'ayant » rendu pareſſeux & truant ».

Un autre voyant un queſteur qui alloit queſtant pour les dieux, comme il diſoit : « Je n'ay, » dit-il, que faire de dieux qui ſoient plus pau» vres que moy ».

Un Laconien ayant ſurpris un adultere avec une laide femme : « Malheureux, dit-il, qui te » contraignoit » ?

Un autre ayant ouy un orateur qui tiroit de longues trainnées de paroles : « Par les dieux ju» meaux, dit-il, voylà un vaillant homme, il » tourne-vire bien ſa langue ſans aucun propos ».

Un qui paſſoit par Lacedæmone y remarqua entre autres choſes le grand honneur que y portoient les jeunes aux vieux, & dit, « Il n'y a que » Sparte où il ſoit expedient de vieillir ».

On demanda quelquefois à un Spartiate, quel poëte eſtoit Tirtæus : « Bon, dit il, pour aguiſer » les courages des jeunes gens ».

Un autre ayant grand mal aux yeux s'en alla à la guerre : & comme les autres luy diſſent, où veux tu aller en l'eſtat que tu es ? que penſes tu faire ? « Quand je ne feray autre choſe, dit-il, » pour le moins je reboucheray d'autant l'eſpée » de l'ennemy ».

Buris & Spertis [1] deux Lacedæmoniens ſe partirent volontairement du païs, & s'en allerent

[1] Voyez les Obſervations ſur le Banquet des Sept Sages, ch. LXI, au vol. précédent.

devers Xerxes le roy de Perſe, s'offrir à endurer la peine que les Lacedæmoniens avoient meritée par ſentence de l'oracle des dieux, pour avoir occis les heraults que le roy leur avoit envoyez, & eſtans arrivez devers luy, luy dirent, « Qu'il les » feiſt mourir de telle ſorte de ſupplice que bon » luy ſembleroit en acquit des Lacedæmoniens ». Le roy eſmerveillé de leur vertu, non ſeulement leur pardonna la faulte, mais encore les pria de demourer avec luy, leur promettant de leur faire bon traictement. « Et comment, dirent-ils, » pourrions nous vivre icy, en abandonnant noſ» tre païs, noz loix, & de tels hommes, que » pour mourir pour eulx nous avons volontaire» ment entrepris un ſi loingtain voyage » ? Et comme l'un des capitaines du roy, nommé Indarnes, les en priaſt davantage, en leur diſant qu'ils ſeroient en meſme degré de credit & d'honneur qu'eſtoient les plus favoriſez & les plus avancez au près du roy : ils luy dirent, « Il nous ſemble » que tu ne ſçais pas, que c'eſt de liberté : car » qui ſçait bien que c'eſt, s'il a bon juge» ment, ne l'eſchangeroit pas avec le royaume » de Perſe ».

Un Laconien allant par païs arriva en un lieu où il avoit un hoſte ancien, qui le premier jour ſe deſtourna de luy, pour ne le loger point, d'autant qu'il n'avoit point de licts en ſa maiſon,

mais le lendemain en ayant loué ou emprunté ; il le reçeut magnifiquement : le Laconien monta deſſus ſes licts, & les foula aux pieds en diſant, « Ces meſchants licts furent cauſe hier que je » n'ay pas eu ſeulement de la natte à coucher & » dormir la nuict paſſée ».

Un autre eſtant arrivé en la ville d'Athenes, & là ayant veu que les uns des citoyens alloient par la ville crians des poiſſons ſallez à vendre, les autres de la chair, les autres tenoient les gabelles, les autres faiſoient meſtier de tenir des bordeaux, & d'exercer pluſieurs autres choſes villaines & deshoneſtes, & de n'eſtimer rien ſale ny laid, quand il fut de retour en ſon païs, & que ſes citoyens luy demanderent, comment ſe portoit tout à Athenes : « Le mieux du monde, » dit-il, en ſe mocquant, tout y eſt honeſte ». Voulant leur donner à entendre, que tous moyens de gaigner eſtoient tenus pour honeſtes à Athenes, & rien villain ny deshoneſte.

Un autre eſtant interrogué de quelque choſe, reſpondit, « Non » : & comme celuy qui l'avoit interrogué luy diſt, « Tu mens » : le Laconien luy repliqua, « Vois tu donc, comme tu es un » fol, de me demander ce que tu ſçais bien » ?

Quelques Laconiens furent une fois envoyez ambaſſadeurs devers le tyran Lygdamis, lequel remettoit de jour à autre, & reculoit à leur don-

ner audience : & à la fin on leur dit qu'il ſe trouvoit un peu mal diſpoſé : les ambaſſadeurs dirent à celuy qui leur faiſoit ce rapport, « Dittes luy, » de par les dieux, que nous ne ſommes pas ve- » nus pour luicter, mais pour parler ſeulement » avec luy ».

Quelque ſacrificateur reçevoit un Laconien ès cerimonies de quelque religion : & avant que de l'y recevoir luy demandoit, « Quel peché il » avoit ſur ſa conſcience le plus grief qu'il euſt » jamais commis » : « Les dieux le ſçavent bien, » reſpondit le Laconien » : & comme le ſacrificateur le preſſaſt de plus en plus, en luy proteſtant qu'il eſtoit force qu'il le diſt : le Laconien luy demanda, « A qui faut il que je le die, » à toy, ou à dieu » ? « A dieu », dit l'autre. « Retire toy doncques arriere de moy », dit le Laconien.

Un autre paſſant de nuict à travers un cimetiere, penſa veoir quelque fantaſme d'eſprit devant luy, il court droict là, comme pour l'enferrer avec ſa javeline, & en poulſant dit, » Où me fuis tu ame que je feray mourir deux » fois » ?

Un autre avoit voué qu'il ſe jetteroit du haut de la roche de Leucate en la mer, il y monta, & s'en retourna après qu'il eut veu la grande hauteur : & comme on le luy reprochaſt, « Je ne

» ſçavois, dit-il, pas que ce veu là avoit beſoing » d'un autre plus grand veu ».

Un autre en la bataille ayant desja haulſé l'eſpée pour donner le coup de la mort à ſon ennemy qu'il tenoit ſoubs luy: quand il ouit la trompette qui ſonnoit la retraitte ne ramena point ſon coup: & comme quelque autre luy demandaſt, pourquoy il n'avoit tué l'ennemy qu'il avoit entre ſes mains: « Pource qu'il vaut mieux obeïr à ſon capitaine » que de tuer ſon ennemy ».

Un Laconien ayant eſté vaincu à la luicte en la feſte des jeux Olympiques, quelqu'un luy crya, « O Lacônien, ton adverſaire eſtoit meilleur que » toy » : « Meilleur, non, dit-il : mais mieux » terraſſant, ouy ».

SOMMAIRE

Des anciennes Inſtitutions Lacédémoniennes.

Quand ils entroient ès ſalles de leurs convives, la couſtume eſtoit que le plus vieil de la chambrée monſtroit la porte à chaſcun des autres, & leur diſoit, « Il ne ſort pas une ſeule parole par » ceſte porte ». La plus exquiſe viande qu'ils euſſent, eſtoit un potage lié qu'ils appelloient le brouët noir, tellement que quand il y en avoit, les vieillards ne mangeoient point de chair, ains la laiſſoient toute aux jeunes gens. Et dit on que

Dionyſius[1] le tyran de la Sicile pour ceſte cauſe achetta un cuyſinier de Lacedæmone, & luy commanda de luy appreſter de ce brouët ſans y rien eſpargner : mais quand il en eut un peu taſté, il le trouva ſi mauvais, qu'il rejetta tout ce qu'il en avoit pris : & le cuyſinier luy dit, « O ſire, pour » trouver bon ce brouët il ſe faut premierement » eſtre exercité à la Laconique tout nud, & bien » baigné dedans la riviere d'Eurotas ».

Après avoir ſobrement beu & mangé en ces convives, ils ſe retiroient en leurs maiſons ſans torche ny lumiere, car il ne leur eſtoit pas permis d'aller ny là ny ailleurs la nuict avec de la lumiere, à fin qu'ils s'accouſtumaſſent à cheminer aſſeureement, ſans rien craindre, par tout, la nuict & en tenebres ſans aucune clarté.

Des lettres ils en apprenoient pour la neceſſité ſeulement, & au demourant banniſſoient de leur païs toutes autres ſciences auſſi bien que tous hommes eſtrangers : & au reſte toute leur eſtude eſtoit d'apprendre à bien obeïr à leurs ſuperieurs, endurer patiemment tous travaux, & vaincre en combattant, ou mourir ſur la place.

[1] Suivant Cicéron, Denys ayant mangé aux repas publics de Lacédémone, dit qu'il n'avoit pas trouvé grand goût à leur ſauce noire. Je le crois bien, répondit le cuiſinier, l'aſſaiſonnement y manquoit. — Le quel ? — La fatigue, la ſueur, la courſe, la faim, la ſoif. Voilà les aſſaiſonnemens des repas des Lacédémoniens. Tuſcul. 5, p. 192.

Ils demouroient tout le long de l'année avec une ſimple robbe ſeulement ſans ſayes par deſſoubs, ſales & craſſeux ordinairement, comme ceux qui ne s'eſtuvoient ny ne s'oignoient preſque jamais, ſinon bien peu ſouvent.

Les jeunes garçons & jeunes hommes dormoient enſemble par bandes & par trouppes ſur des paillaſſes qu'ils amaſſoient eux meſmes, rompans avec les mains ſans aucun ferrement, les cymes des cannes & roſeaux qui croiſſoient au long des rives de la riviere d'Eurotas, & l'hyver ils meſloient parmy de la bourre d'une eſpece de chardons qu'ils appelloient Lycophanes [1], pour ce que lon eſtime que ceſte matiere là ait en ſoy je ne ſçay quoy qui eſchauffe. Il leur eſtoit permis d'aimer les enfans de bonne & gentille nature, mais abuſer de leurs perſonnes eſtoit tenu pour choſe très-infame, comme de gens qui en aimoient le corps & non pas l'ame: de ſorte que qui en eſtoit accuſé, en demouroit noté d'infamie pour toute ſa vie.

La couſtume eſtoit que les vieux demandoient aux jeunes quand ils les rencontroient, où ils alloient, & quoy faire, & les tenſoient s'ils failloient à reſpondre, ou s'ils alloient baſtiſſant des

[1] Lycophone, mais d'autres l'appellent Lycophane, & Héſychius nous apprend que les Meſſéniens nommoient ainſi une ſorte de chardon.

excuſes : & qui ne tenſoit celuy qui commettoit quelque faute en ſa preſence, eſtoit ſubject à la meſme reprehenſion que celuy qui avoit failly ; meſme celuy qui ſe courrouceoit ou monſtroit de prendre à mal quand on le reprenoit, en eſtoit reproché & deſeſtimé.

Si d'adventure quelqu'un eſtoit ſurpris en commettant une faute, il falloit qu'il environnaſt un certain autel de la ville tout à l'entour, chantant une chanſon faitte en ſon blaſme & vitupere, qui n'eſtoit autre choſe que ſe tenſer & arguer ſoy meſme.

Et falloit que les jeunes hommes reveraſſent non ſeulement leurs propres peres, & ſe rendiſſent ſubjects à eux, mais auſſi qu'ils portaſſent reverence à tous autres vieilles gens, en leur cedant le deſſus, & ſe deſtournant d'eux par les chemins, en ſe levant de leurs ſieges au devant d'eux : & s'arreſtant quand ils paſſoient : & pourtant un chaſcun commandoit non ſeulement comme aux autres villes à ſes propres enfans, à ſes propres ſerviteurs, & diſpoſoit de ſes propres biens, ains auſſi à ceux de ſon voyſin, ne plus ne moins qu'aux ſiens propres, & s'en ſervoient comme de choſes communes entre eux, à fin qu'ils en euſſent ſoing chaſcun comme de leurs propres. Et pourtant ſi un enfant ayant eſté chaſtié par un autre l'alloit rapporter à ſon pere, c'eſtoit honte au pere s'il ne luy donnoit encore

d'autres coups : car par la commune diſcipline de leur païs ils s'aſſeuroient, que un autre n'avoit rien commandé qui ne fuſt honeſte à leurs enfans.

Les jeunes enfans derobboient tout ce qu'ils pouvoient de bon à manger, apprenans de jeuneſſe à dreſſer embuſche dextrement pour ſurprendre ceux qui dormoient, ou qui ne ſe tenoient pas bien ſur leurs gardes : mais la punition de celuy qui eſtoit ſurpris en derobbant, c'eſtoit, qu'il eſtoit bien fouëtté, & le faiſoit on jeuner : car on leur donnoit expreſſément bien fort peu à manger, à fin que d'eux meſmes combattans la neceſſité, ils fuſſent contrainctz de s'expoſer hardiment à tous dangers, & d'inventer touſjours quelque ruze & fineſſe pour en derobber.

Mais generalement l'effect pour lequel leur vivre de tous eſtoit fort eſtroict, c'eſtoit à fin que de longue main ils s'accouſtumaſſent à n'eſtre jamais pleins, & à pouvoir endurer la faim, pour ce qu'ils avoient opinion qu'ils en ſeroient plus utiles à la guerre, s'ils apprenoient à pouvoir porter la peine & travailler ſans manger, & qu'ils en ſeroient plus continents, plus ſobres, & plus ſimples, s'ils apprenoient à durer long temps à peu de deſpenſe. Brief ils avoient opinion que s'abſtenir de manger chair ou poiſſon appreſté en cuiſine, & ſe paſſer ou de pain ou de la viande la premiere venue, rendoit les corps des hommes

plus ſains & plus grands, pour ce que les eſprits naturels n'eſtans point preſſez par trop grande quantité de vivres, ny rebatus contre bas, ny eſtendus en large, elevoient les corps contremont, & ſi les faiſoient plus beaux, d'autant que les habitudes & complexions greſles & vuides obeïſſent mieux à la vertu de nature qui forme les membres : là où celles qui ſont graſſes, pleines & ſubjectes à beaucoup manger, pour leur peſanteur y reſiſtent.

Ils eſtudioient auſſi à compoſer de belles chanſons, & non pas moins à les chanter, & y avoit tousjours en leurs compoſitions ne ſçay quel aiguillon qui excitoit le courage, & inſpiroit aux cœurs des eſcoutans un propos deliberé & une ardente volonté de faire quelque belle choſe.

Le langage eſtoit ſimple, ſans fard ny affeterie quelconque, qui ne contenoit autre choſe que les louanges de ceux qui avoient veſcu vertueuſement, & qui eſtoient morts en la guerre pour la deffenſe de Sparte, comme eſtant bienheureux, & le blaſme de ceux qui par laſcheté de cœur avoient reſtivé à mourir, comme vivans une vie miſerable & malheureuſe : ou bien c'eſtoient promeſſes d'eſtre à l'advenir, ou bien vanteries d'eſtre preſentement gents de bien, ſelon la diverſité des aages de ceux qui les chantoient : car y ayant ès feſtes ſolennelles & publi-

ques tousjours trois danſes, celle des vieillards commanceant diſoit,

Nous avons eſté jadis
Jeunes, vaillants, & hardis.

Celle des hommes ſuyvoit après, qui diſoit,

Nous le ſommes maintenant,
A l'eſpreuve à tout venant.

La troiſieme des enfans venoit après, qui diſoit;

Et nous un jour le ſerons,
Qui bien vous ſurpaſſerons.

Les chants meſmes, à la cadence deſquels ils balloient, & marchoient en battaille au ſon des fluſtes quand ils alloient chocquer l'ennemy, eſtoient appropriez à inciter les cœurs à vaillance, à aſſeurance, & meſpris de la mort : car Lycurgus s'eſtudia à conjoindre l'exercice de la diſcipline militaire avec le plaiſir de la muſique : à fin que ceſte vehemence belliqueuſe meſlée avec la douceur de la muſique, en fuſt temperée de bon accord & harmonie : & pourtant ès battailles, avant le choc de la charge, le roy avoit accouſtumé de ſacrifier aux Muſes, à fin que les combattans euſſent la grace de faire choſes glorieuſes & dignes de memoire.

Mais ſi quelqu'un vouloit outrepaſſer un ſeul poinct de la muſique anciene, ils ne le ſuppor-

toient pas : tellement que les ephores condamnerent à l'amende Terpander aſſez groſſier à l'antique, mais le meilleur joüeur de cithre de ſon temps : & qui plus prenoit de plaiſir à louër les faicts heroïques : & qui plus eſt, pendirent ſa cithre à un pau, pource qu'il y avoit adjouſté une ſeule chorde pour paſſager & varier la voix un peu davantage : car ils n'approuvoient les chants & chanſons, que les plus ſimples.

Et comme Timotheus à la feſte Carniene [1] chantaſt ſur ſa cithre pour gaigner le prix, l'un des ephores prenant un couſteau en ſa main, luy demanda de quel coſté, du haut ou du bas, il aimoit mieux qu'il coupaſt les chordes qui eſtoient de plus que les ſept ordinaires.

Au demourant Lycurgus leur oſta toute ſupetſtion & vaine crainte des ſepultures, leur permettant d'inhumer les morts dedans la ville, & d'avoir les monuments & ſepultures à l'entour des temples des dieux : & leur oſta & retrencha toutes pollutions de mortuaires : & ne leur permeit d'enterrer aucune choſe avec les corps, ſi non de les envelopper dedans un drap rouge avec

[1] Elle ſe célébroit à Sparte en l'honneur d'Apollon Carnien, & le mois en portoit le nom. Elle duroit neuf jours, commençant le ſept du mois, & ſe terminant à la pleine lune. Elle fut inſtituée dans la vingt-ſixieme olympiade, & Terpandre fut le premier qui y remporta le prix. Le mois Carnien répondoit au mois attique Metagitnion, qui concourt avec notre mois d'août.

des feuilles d'olive, & non point plus à l'un qu'à l'autre : auſſi leur oſta il tous epitaphes & inſcriptions de ſepultures, ſinon de ceux qui ſeroient morts en battaille, & deffendit tout deuil & toutes lamentations.

Auſſi leur interdit-il de voyager en païs eſtranger, de peur qu'ils n'y apprinſſent des meurs eſtranges & façons de vivre incorrectes : & par meſme raiſon bannit il tous eſtrangers de ſa ville, de peur que s'ils venoient à s'y couler & habituer, ils ne monſtraſſent & enſeignaſſent quelque vice à ſes citoyens : & s'il y avoit aucun qui ne vouluſt ſouffrir la diſcipline & inſtitution des enfans, ne jouiſſoit point des droits & privileges de bourgeoiſie.

Et diſent aucuns que Lycurgus avoit inſtitué, qu'un eſtranger meſme qui ſe vouloit ſoumettre à l'obſervation de ſa diſcipline, euſt une des portions qu'ils avoient dès le commancement ordonnées, mais il ne la pouvoit vendre.

Leur couſtume eſtoit de ſe ſervir & uſer des ſerviteurs de leurs voiſins, ne plus ne moins que des leurs propres, quand ils en avoient affaire, & autant de leurs chevaux ou de leurs chiens, ſi les proprietaires n'en avoient eux-meſmes affaire.

Aux champs pareillement s'ils ſe trouvoient avoir beſoing d'aucune choſe qui fuſt au logis de leurs voiſins, ils alloient librement ouvrir les coffres

coffres & les lieux où elle eſtoit, & la prenoient, puis refermoient les lieux où ils l'avoient priſe.

A la guerre ils portoient robbes rouges, pource qu'il leur ſembloit que ceſte couleur eſtoit mieux ſeante à un homme, & puis pour ce qu'elle reſſemble au ſang elle faiſoit plus de frayeur à ceux qui ne l'avoient pas accouſtumée : joint qu'elle eſtoit encore utile parce que s'il advenoit qu'ils fuſſent blecez l'ennemy ne le pouvoit pas facilement appercevoir, pour la ſemblance de la tainture au ſang. Quand ils avoient vaincu leurs ennemis par quelque ruze & habileté de leur capitaine, ils ſacrifioient à Mars un bœuf : mais quand c'eſtoit par vive force à la deſcouverte, ils immoloient alors un coq, accouſtumans par cela leurs capitaines à eſtre non ſeulement belliqueux, mais auſſi ruſez.

En leurs prieres qu'ils faiſoient aux dieux, ils y adjouſtoient, qu'ils peuſſent ſupporter une injure : & la ſomme de leurs prieres eſtoit, que les dieux leur donnaſſent honneur pour bien faire, & rien plus.

Ils honoroient Venus armée, & faiſoient toutes les images des dieux tant maſles que femelles avec des lances & javelines en leurs mains, comme ayans tous la vertu militaire & guerriere : auſſi diſoient ils en commun proverbe, qu'il faut invoquer la fortune en eſtendant la main : vou-

lant dire qu'il faut invoquer les dieux en entreprenant quelque choſe, & mettant la main à l'œuvre, non pas autrement.

Ils monſtroient à leurs enfans les Ilotes yvres, à fin de les deſtourner de boire beaucoup de vin.

Ils ne frappoient jamais à la porte des maiſons, ains appelloient de dehors.

Les eſtrilles dont ils uſoient eſtoient non de fer mais de roſeau.

Ils n'oyoient jamais jouër ny comædies ny tragædies, à fin qu'ils n'entendiſſent jamais ny par jeu ny à bon eſciant contredire aux loix. Le poëte Archilochus eſtant venu à Sparte, ils l'en chaſſerent à la meſme heure, pour autant qu'ils ſçeurent qu'il avoit faict des vers, ès quels il diſoit qu'il valoit mieux quitter & jetter ſes armes, que de mourir,

Fol eſt qui tant pour un bouclier s'eſmaye,
J'ay bien jetté le mien dans une haye,
Quoy qu'il fuſt bon : mais pour me le garder
Je n'ay voulu ma vie hazarder :
Perdu qu'il ſoit, j'en pourray bien eſlire
Un autre après qui ne ſera ja pire.

Toutes leurs ſacrées cerimonies eſtoient communes autant aux filles comme aux fils.

Les ephores condamnerent Sciraphidas à l'amende, pour autant que pluſieurs luy faiſoient tort.

Ils feirent mourir un qui faiſoit le penitent [1] public, portant une haire comme un ſac ſur ſa chair, d'autant qu'il y avoit de la pourfileure de pourpre en ſa haire.

Ils tenſerent un jeune garçon qui alloit encore aux exercices de la jeuneſſe d'autant qu'il ſçavoit le chemin de Pyles [2], où ſe tenoit l'aſſemblée des eſtats de la Grece.

Ils chaſſerent de leur ville un retoricien nommé Cephiſophon, d'autant qu'il ſe vantoit de pouvoir parler tout un jour entier ſur quelque ſubject que ce fuſt, diſant qu'un bon parleur doit avoir la parole egale à ce dont il parle.

Les enfans enduroient d'eſtre deſchirez à coups de fouët tout au long d'un jour, juſques à la mort bien ſouvent, ſur l'autel de Diane ſurnommée Orthie, c'eſt à dire droitte & roide, tous gays & joyeux, faiſant à l'envy les uns des autres à qui plus & plus long temps endureroit d'eſtre battu : & celuy qui en demouroit vainqueur, en eſtoit entre les plus eſtimez & mieux priſez : & ceſte æmulation de combat s'appelle la fouëttade, & ſe recommance tous les ans.

Mais l'une des plus belles & des plus heureuſes

[1] Je ne connois point cet ordre de pénitens publics qu'Amyot ſuppoſe à Lacédémone. Le grec dit ſeulement un porteur de ſac, & ne parle point de pourfileure de pourpre, mais d'une bordure ſans autre déſignation.

[2] Voyez les Obſervations.

choſes dont Lycurgus ait faict proviſion à ſes citoyens, c'eſt abondance de loiſir : car il ne leur eſt aucunement permis de ſe meſler d'aucun art mecanique : & de traffiquer laborieuſement & peniblement pour amaſſer des biens, il n'en eſtoit point de nouvelle, par ce qu'il avoit tant faict, qu'il leur avoit rendu la richeſſe ny honorable ny deſirable : & les Ilotes leur labouroient leurs terres, leur en rendant ce qui eſtoit d'ancienneté eſtably & ordonné : & leur eſtoit defendu d'en exiger plus de louage, à fin que les Ilotes pour le gain qu'ils y faiſoient en ſerviſſent plus volontiers, & qu'eux ne convoitaſſent point à en avoir davantage.

Il leur eſtoit auſſi defendu d'eſtre mariniers, d'aller ſur mer, ny d'y combatre : mais depuis pourtant ils combattirent par mer, & ſe rendirent ſeigneurs de la marine : toutefois ils s'en deporterent bien toſt, d'autant qu'ils voyoient que les meurs de leurs citoyens s'en gaſtoient & corrompoient : mais depuis encore ſe changerent ils en cela comme en toutes autres choſes. Car les premiers qui amaſſerent de l'argent aux Lacedæmoniens, furent condamnez à mort, d'autant qu'un ancien oracle avoit eſté reſpondu aux roys Alcamenes & Theopompus,

Avarice ſera la ruine de Sparte.

Et neantmoins après que Lyſander euſt pris la ville d'Athenes, il en emmena à Sparte grande quantité d'or & d'argent qu'ils receurent, & en honorerent le perſonnage qui la leur avoit apportée.

Mais tant que la cité de Sparte a gardé les loix de Lycurgus, & obſervé le ſerment qu'elle avoit juré, elle a eſté tousjours la premiere de toute la Grece en gloire & en bonté de gouvernement, l'eſpace de plus de cinq cents ans : & venants à les tranſgreſſer, l'avarice & la convoitiſe d'avoir ſe coula petit à petit parmy eux, & auſſi en diminua leur authorité & leur puiſſance : car leurs alliez & confederez commancerent à leur en mal vouloir.

Mais toutefois encore qu'ils fuſſent en tel eſtat, après que Philippus eut gaigné la battaille contre les Grecs, auprès de Chæronée, & que toutes les autres villes de la Grece l'euſſent de commun conſentement eleu pour capitaine general de toute la Grece, tant par mer comme par terre, & depuis Alexandre ſon fils après la deſtruction de la ville de Thebes, les Lacedæmoniens ſeuls, encore qu'ils euſſent leur ville toute ouverte, ſans aucunes murailles, & qu'ils fuſſent en bien petit nombre pour les continuelles guerres qu'ils avoient euës, & qu'ils fuſſent beaucoup plus foibles & par conſequent plus aiſez à prendre & à desfaire,

(*qu'ils n'avoient appris d'eſtre), neantmoins pour avoir retenu encore quelques petites reliques du gouvernement eſtably par Lycurgus, ils ne voulurent jamais ſe ſoubmettre à aller à la guerre ſoubs ces deux (**grands) roys là, ny aux autres roys de Macedoine qui vindrent après, ny ne ſe voulurent trouver ès communes aſſemblées avec eux, ny ne contribuerent aucun argent, juſques à ce qu'ayants de tout poinct mis à nonchaloir les loix de Lycurgus, ils furent reduits en tyrannie par leurs propres citoyens, quand ils ne reteindrent du tout plus rien de leur anciene inſtitution & diſcipline, & qu'eſtans devenus tous ſemblables aux autres peuples, ils perdirent entierement toute leur ancienne reputation & gloire, & leur franchiſe de parler : & furent finablement redigez en ſervitude, comme ils ſont encore de preſent ſubjects aux Romains, auſſi bien comme tous les autres peuples & villes de la Grece.

* Ceci n'eſt point dans le Grec.

** Ni le mot, grands, non plus.

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES

DES LACEDÆMONIENES.

APOPHTHEGMES d'Argiléonide. II. *De Gorgo.* III. *De Girtias.* IV. *De Demetria.* V. *De diverſes Lacédémoniennes, qui ne ſont pas nommées.*

LES DICTS

ET RESPONSES NOTABLES

DES DAMES LACEDÆMONIENES.

ARGILEONIDE la mere de Braſidas, ſon fils ayant eſté tué, quelques ambaſſadeurs de la ville d'Amphipolis vindrent à Sparte qui la viſiterent, auſquels elle demanda ſi ſon fils eſtoit mort en homme de bien & digne de Sparte : & comme ils le louaſſent extremement, & luy diſſent que c'eſtoit en faict d'armes le plus grand homme qui euſt oncques eſté en Lacedæmone, elle leur reſpondit : « Eſtrangers mes amis, mon fils eſtoit » bien voirement homme de bien & d'honneur, » mais Lacedæmone en a pluſieurs autres qui » ſont encore plus vaillans que luy ».

II. Gorgo, la fille du roy Cleomenes, comme Ariſtagoras Mileſien fuſt venu à Sparte pour ſolliciter Cleomenes d'entreprendre la guerre contre le roy de Perſe, pour affranchir les Ioniens, & pour ce faire luy promeiſt groſſe ſomme d'argent : & d'autant que plus il y contrediſoit, d'autant plus il luy augmentaſt la quantité de deniers qu'il luy promettoit : « Mon pere, dit-elle, ceſt eſ- » tranger icy te corrompra, ſi tu ne le jettes

» promptement dehors de noſtre maiſon ». Et comme ſon pere luy euſt un jour commandé de bailler du bled à quelqu'un pour ſon ſalaire, y adjouſtant, ceſt luy qui m'a enſeigné à faire de bon vin : « Comment, mon pere, on en beura » du vin davantage, & ceux qui en beuront en » deviendront plus delicats & moins vertueux ». Et voyant comme un des ſerviteurs d'Ariſtagoras luy chauſſoit ſes ſouliers : « Pere, dit-elle, ceſt » eſtranger icy n'a point de mains ». Et comme un autre eſtranger marchant mollement & delicatement ſe fuſt approché d'elle, elle le repoulſa rudement, en luy diſant : « Te retireras tu arriere » d'icy homme laſche, qui ne vaux pas une fem- » me » ?

III. Girtias comme ſon nepveu Acrotatus euſt eſté rapporté à la maiſon, d'une querelle qu'il avoit euë contre d'autres jeunes garçons ſes compagnons, fort blecé en pluſieurs lieux, de maniere que lon penſoit qu'il fuſt mort, & ſes domeſtiques & familiers en pleuraſſent & menaſſent grand deuil : « Ne vous tairez vous pas, dit-elle, car il a monſ- » tré de quel ſang il eſtoit. Il ne faut pas à haults » cris plorer les vaillants hommes, mais les me- » deciner & penſer, pour eſſayer de les ſauver ». Et quand la nouvelle fut venue certaine de Candie, où il eſtoit allé à la guerre, qu'il y avoit eſté tué : « Ne falloit il pas, dit-elle, puis qu'il alloit con-

» tre les ennemis, qu'il y mouruſt, ou qu'il les » feiſt mourir eux? J'ay plus cher d'ouïr dire qu'il » ſoit mort digne de moy, de ſon païs, & de ſes » predeceſſeurs, que s'il euſt veſcu autant que » l'homme ſçauroit, eſtant laſche de cœur ».

IV. Demetria entendant que ſon fils couard & indigne d'elle eſtoit retourné de la guerre, elle meſme le tua, dont on en feit ceſte epigramme,

Demetria tua Demetrien
Son propre fils Lacedæmonien,
Quand elle ſçeuſt que ſon ame ſurpriſe
Avoit eſté de laſche couardiſe.

V. Une autre ayant entendu que ſon fils avoit abandonné ſon reng, le tua, comme eſtant indigne de ſon païs, en diſant, « Ce n'eſt point ma » geniture » : ſur laquelle on compoſa ceſte epigramme,

Va meſchant germe aux enfers tenebreux
Va, qu'en deſpit de ton forfaict paoureux,
Eurotas meſme aux cerfs couards ne laiſſe
Boire ſon eau. Meurs canaille traiſtreſſe,
Entierement inutile à tout bien,
De Sparte indigne, oncques tu ne fus mien.

Une autre ayant entendu que ſon fils s'eſtoit ſauvé & enfuy des mains des ennemis, luy eſcrivit : « Il court un mauvais bruit de toy, efface » le, ou ne ſois point ».

Une autre de qui les enfans s'en eſtoient fuis de la battaille, arrivez qu'ils furent vers elle, leur dit : « Où allez vous meſchants fuyards eſclaves, » voulez vous rentrer icy dont vous eſtes ſortis » ? en rebourſant ſa robbe par devant, & leur monſtrant ſon ventre.

Une autre voyant ſon fils revenant du camp, lui demanda, « Hé bien, comment ſe porte la » choſe publique » ? Il luy reſpondit, « Tous noz » gens ſont morts ». Et elle prenant un pot de terre luy jetta ſur la teſte, en luy diſant : « T'ont » ils doncques envoyé pour nous en porter des » nouvelles » ?

Un frere racontoit à ſa mere la genereuſe mort d'un autre ſien frere : ſa mere luy reſpondit, « Et n'as tu point de honte de ne l'avoir accom- » pagné à un ſi beau voyage » ?

Une autre mere avoit envoyé ſes enfans, qui eſtoyent cinq, au camp, & attendoit aux faulx-bourgs de la ville quelle iſſue prendroit la battaille : Au premier qui en retourna, elle demanda des nouvelles, & il luy reſpondit, que ſes enfans y avoient eſté tuez tous cinq. Ce n'eſt pas cela que je te demande, meſchant eſclave que tu es, dit-elle, mais comment ſe portent les affaires de la choſe publique ? « La victoire eſt noſtre », reſpondit-il : « Je ſuis donc ques, dit-elle, main- » tenant contente de la perte de mes enfans ».

Une autre, ainſi comme elle enſepveliſſoit ſon fils, ſurvint une pauvre vieillotte qui ſe prit à luy dire : « O femme, quelle fortune » ! « Bonne » par les dieux jumeaux, reſpondit-elle : car le » but, auquel je l'avois enfanté m'eſt advenu, à » fin qu'il mouruſt pour Sparte ».

Une dame du païs d'Ionie ſe glorifioit d'un ſien ouvrage de tapiſſerie qu'elle avoit faict au meſtier fort ſumptueux : mais une Laconiene luy monſtrant quatre ſiens enfans fort honeſtes & bien moriginez, « Tels, dit-elle, doivent eſtre » les ouvrages d'une dame de bien & d'honneur, » & voylà dequoy elle ſe doit vanter & glo- » rifier ».

Une autre mere ayant eu nouvelles que ſon fils ſe gouvernoit mal en païs eſtranger où il eſtoit, luy eſcrivit, « Il court un mauvais bruit » de toy par deçà, efface le, ou te meurs ».

Eſtans quelques ambaſſadeurs de Chio venus à Sparte, qui accuſoient & donnoient de grandes charges à Pædaretus, ſa mere Teleutia en ayant ſenty le vent les envoya querir : & ayant entendu d'eux les charges dont ils l'accuſoient, après qu'elle eut jugé en elle meſme qu'il avoit tort, elle luy reſcrivit, « Teleutia mere à Pædaretus » ſon fils : Ou fais mieux, ou demeure là, n'eſ- » perant pas te ſauver par deçà ».

Une autre ſemblablement eſcrivit à ſon fils

que l'on accuſoit de quelque crime : « Mon fils, » delivre toy ou de ceſte charge, ou de la vie ».

Une autre accompagnant ſon fils boitteux qui s'en alloit à la battaille, luy diſoit : « Mon fils à » chaſque pas ſouviene toy de bien faire ».

Une autre de qui le fils eſtoit retourné de la battaille blecé au pied, & ſe plaignoit fort de la grande douleur qu'il ſentoit : « Mon fils, dit- » elle, ſi tu te veux ſouvenir de la vertu, tu t'ap- » paiſeras, & ne ſentiras plus de douleur ».

Un Lacedæmonien avoit tellement eſté blecé en une battaille, qu'il ne ſe pouvoit pas bien ſouſtenir ſur ſes jambes, & falloit qu'il cheminaſt à quatre pieds : & comme il euſt honte de veoir les gens qui ſe rioient, ſa mere luy dit : « Et » combien eſt-il plus raiſonnable, mon fils, de » te resjouir pour le teſmoignage de ta prouëſſe, » que d'avoir honte pour un rire inſenſé »?

Une autre baillant à ſon fils ſon bouclier, en l'admoneſtant de faire ſon devoir : « Mon fils, » dit-elle, ou rapporte ce bouclier, ou qu'on » te rapporte dedans ».

Une autre baillant auſſi le bouclier à ſon fils, partant pour s'en aller à la guerre, luy dit : « Ton » pere t'a tousjours conſervé ce bouclier, adviſe » de le conſerver auſſi, ou de mourir ».

Une autre reſpondit à ſon fils qui ſe plaignoit d'avoir courte eſpée, « Approche toy d'un pas ».

Une autre entendant que ſon fils eſtoit mort très-vaillamment en la battaille : « Auſſi eſtoit il » mon fils, dit-elle ».

Au contraire, une autre entendant que ſon fils s'eſtoit ſauvé de viſteſſe : « Auſſi n'eſt il pas à » moy », dit-elle.

Une autre entendant que ſon fils eſtoit mort en battaille, au meſme lieu où lon l'avoit mis : « Oſtez le donc, dit-elle, de là, & mettez ſon » frere en ſa place ».

Une autre eſtant en proceſſion ſolennelle & publique avec un chappeau de fleurs ſur ſa teſte, entendit que ſon fils avoit gaigné la battaille, mais qu'il eſtoit ſi griefvement blecé, qu'il eſtoit preſt à rendre l'ame : ſans oſter ſon chappeau de fleurs de deſſus ſa teſte, ains comme ſe glorifiant de ceſte nouvelle : « O combien, dit-elle, mes » amies, il eſt plus honorable mourir victorieux » en battaille, que non pas ſurvivre après avoir » emporté le prix en la feſte des jeux Olympi- » ques ».

Un frere racontoit à ſa ſœur, comme ſon fils eſtoit mort vaillamment à la guerre : & elle luy reſpondit, « Autant comme j'ay de plaiſir de » luy, tout autant j'ay de deſplaiſir de toy, mon » frere, que tu ne l'as accompagné en un ſi ver- » tueux voyage ».

Quelqu'un envoyoit ſolliciter une Lacedæmo-

niene, ſi elle voudroit s'entendre avec luy : elle feit reſponſe, « Quand j'eſtois fille, j'apprenois » à obeïr à mon pere, & l'ay tousjours faict : & » depuis que j'ay eſté femme, à mon mary : ſi donc » ce que celuy là me demande eſt honeſte & juſte, » qu'il le declare premierement à mon mary ».

Une fille pauvre eſtant enquiſe quel douaire elle apporteroit à celuy qui l'eſpouſeroit : « La » pudicité, reſpondit-elle, de mon païs ».

Une autre eſtant interroguée, ſi elle eſtoit allée au mary : « Non, dit-elle, mais le mary à moy ».

Une autre ayant eſté occultement depucellée, & fait avorter ſon fruict, porta ſi patiemment les douleurs de ſon avortement, ſans jetter un ſeul cry, que jamais ſon pere ny ceux qui eſtoient autour d'ellé ne s'apperceurent aucunement qu'elle euſt avorté : car le deshonneur combattant avec l'honneſteté vainquit la vehemence des douleurs.

Une Lacedæmoniene que lon vendoit, interroguée, qu'elle ſçavoit faire, reſpondit, « Eſtre » fidele ».

Une autre ayant eſté priſe priſonniere, & ſemblablement eſtant interroguée, qu'elle ſçavoit faire, reſpondit, « Bien garder la maiſon ».

Une autre eſtant enquiſe par quelqu'un, ſi elle ſeroit bonne s'il l'achettoit : « Ouy, reſpon- » dit-elle, encore que tu ne m'achettes pas ».

Une autre que lon vendoit à l'encan, reſpon-

dit au crieur qui luy demandoit ce qu'elle ſçavoit faire, « Eſtre libre » : & comme celuy qui l'avoit achettée luy commandaſt quelque ſervice indigne de perſonne libre : « Tu te repentiras, dit-elle, » de t'avoir envié un ſi noble acqueſt : & ſe feit » elle-meſme mourir ».

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DES VERTUEUX FAITS DES FEMMES.

PLUTARQUE blâme l'opinion de Thucydide qui preſcrit l'obſcurité aux femmes. II. *Il a écrit cet ouvrage pour montrer que la vertu eſt la même dans les hommes & dans les femmes.* III. *La comparaiſon de leurs actions reſpectives eſt le plus sûr moyen d'en reconnoître la ſimilitude ou la différence.* IV. *Il ne fera entrer dans ſon récit que les traits les moins connus ou les plus frappans.* V. *Des dames Troiennes.* VI. *Des dames de la Phocide.* VII. *Des dames de Chio.* VIII. *Des Argiennes.* IX. *Des Perſiennes.* X. *Des Gauloiſes.* XI. *Des Meliennes.* XII. *Des Toſcanes.* XIII. *Des Lyciennes.* XIV. *Des Salmatides.* XV. *Des Miléſiennes.* XVI. *Des Ciennes.* XVII. *Des Phocéennes.* XVIII. *De Valérie & de Clélie.* XIX. *De Micca & de Mégiſto.* XX. *De Piérie.* XXI. *De Polycrite.* XXII. *De Lampſace.* XXIII. *D'Aretaphile.* XXIV. *De Camma.* XXV. *De Stratonice.* XXVI. *De Chiomara & d'une Pergamienne.* XXVII. *De Timoclée.* XXVIII. *D'Eryxo.* XXIX. *De Xénocrite.* XXX. *De la femme de Pythes.*

LES VERTUEUX FAITS

DES FEMMES.

Je n'ay pas meſme opinion que Thucydides, dame Clea, touchant la vertu des femmes : pour ce que luy eſtime [1], que celle là ſoit la plus vertueuſe, & la meilleure, de qui on parle moins, autant en bien qu'en mal : penſant que le nom de la femme d'honneur doive eſtre tenu renfermé comme le corps, & ne jamais ſortir dehors. Et me ſemble que Gorgias eſtoit plus raiſonnable, qui vouloit que la renommée, non pas le viſage, de la femme fuſt cogneuë de pluſieurs : & m'eſt advis, que la loy ou couſtume des Romains eſtoit très bonne, qui portoit, que les femmes, auſſi bien que les hommes, après leur mort fuſſent publiquement honorées à leurs funerailles des louanges qu'elles auroient meritées.

II. Et pourtant incontinent après le treſpas de la très vertueuſe dame Leontide, je diſcouru dès lors aſſez longuement ſur ceſte matiere avec toy, lequel diſcours ne fut point à mon advis ſans quelque conſolation fondée en raiſon philoſophi-

[1] Ce paſſage termine le diſcours de Périclès, connu ſous le nom d'oraiſon funèbre, au ſecond livre de la guerre du Péloponnèſe.

que : & maintenant ſuyvant ce que tu me requis alors, je t'envoye le reſte du propos, pour monſtrer que c'eſt une meſme vertu celle de l'homme, & celle de la femme, par la preuve de pluſieurs exemples tirez des ancienes hiſtoires, qui n'ont pas eſté par moy recueillies en intention de donner plaiſir à l'ouye : mais ſi la nature de l'exemple eſt telle, que tousjours à la force de perſuader eſt conjoincte auſſi la vertu de delecter, mon propos ne rejettera point la grace du plaiſir qui ſeconde & favoriſe l'efficace de la preuve, ny n'aura point de honte de conjoindre les Graces avec les Muſes, qui eſt la plus belle aſſemblée du monde, comme dit Euripide, induiſant l'ame à croire facilement les belles raiſons par la delectation qu'elle y prend : car ſi pour prouver que c'eſt un meſme art de peindre les femmes que les hommes, je produiſois de telles peintures de femmes, comme Apelles, ou Zeuxis, ou Nicomachus [1] en ont laiſſées, y auroit il homme qui m'en ſçeuſt avec raiſon reprendre, en me mettant ſus que j'aurois plus toſt viſé à resjouir & delecter les yeux, que non pas à prouver mon intention? Je crois à mon advis, que non. Et quoy, ſi d'ailleurs pour monſtrer que la ſcience poëtique de repreſenter en vers toutes choſes, n'eſt point differente ès femmes d'avec celle qui eſt aux hommes, ains

[1] Voyez les Obſervations.

tout une meſme, je venois à conferer les vers de Sappho avec ceux d'Anacreon, ou les oracles des Sibylles avec les reſponſes de Bacchis [1], y auroit il homme qui peuſt juſtement blaſmer celle demonſtration, pource qu'elle attireroit l'auditeur à la croire avec plaiſir & delectation? Jamais homme ne le diroit.

III. Et neantmoins il n'y a moyen de cognoiſtre mieux d'ailleurs la ſimilitude ou difference de la vertu de la femme & de l'homme, qu'en conferant les vies aux vies, & les faicts aux faicts, comme en mettant l'un devant l'autre les ouvrages de quelque grande ſcience, & conſiderant ſi la magnificence de la royne Semiramis a un meſme air & meſme forme, que celle du roy Seſoſtris : & la prudence de Tanaquil [2], que celle du roy Servius [3] : ou la magnanimité de Porcia [4] que celle de Brutus, ou celle de Timoclea que celle de Pelopidas, en ce qui eſt principalement commun entre eux, & en quoy giſt leur principale valeur : pource que les vertus prennent quelques autres differences, comme couleurs

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Femme de Tarquin l'ancien, qui commença à régner à Rome l'an 139 de ſa fondation.

[3] Il ſuccéda à Tarquin l'ancien l'an de Rome 177.

[4] Fille de Caton d'Utique, & femme de Marcus Brutus, qui ſe tua en avalant des charbons ardens, lorſqu'elle apprit la défaite & la mort de ſon mari à la bataille de Philippes, l'an de Rome 712.

propres & particulieres, ſelon la diverſité des natures, & ſe conforment aucunement aux mœurs & conditions des ſubjects en qui elles ſont, & aux temperatures des corps, aux aliments meſmes, & aux façons de vivre : car Achilles eſtoit vaillant d'une ſorte, & Ajax d'une autre : & la prudence d'Ulyſſe n'eſtoit pas ſemblable à celle de Neſtor, ny n'eſtoit pas Caton juſte de meſme qu'Ageſilaus, ny Irene n'aimoit pas ſon mary de la meſme façon que faiſoit Alceſtis, ny Cornelia n'eſtoit magnanime comme l'eſtoit Olympiade, mais pour cela nous ne dirons pas qu'il y ait pluſieurs diverſes vertus de vaillance, ne pluſieurs prudences, ne pluſieurs juſtices, pour les ſimilitudes de la façon de faire particuliere qui eſt à un chaſcun, leſquelles ne forcent point d'avouër que la vertu ſoit diverſe.

IV. Or quant aux exemples qui ſont plus vulgaires & plus communs, & dont je preſume que tu aies toute intelligence & cognoiſſance, pour les avoir leus ès livres des anciens, je les paſſeray pour le preſent, ſi ce ne ſont d'adventure quelques faicts bien dignes de memoire qu'aient ignoré ceux qui par avant nous ont eſcrit les communes chroniques & vulgaires hiſtoires. Mais pource que les femmes par le paſſé, tant en commun qu'en particulier ont fait pluſieurs actes dignes d'eſtre rememorez & couchez par

eſcript : il ne ſera pas mauvais d'en mettre devant les autres quelques uns de ceux qu'elles ont faicts en communauté.

DES DAMES TROIENNES.

V. La plus part[1] de ceux qui eſchapperent de la priſe & deſtruction de Troie (* la grande), coururent fortune, & furent jettez par la tourmente, avec ce qu'ils n'entendoient pas l'art de naviguer, ny ne cognoiſſoient pas la mer, en la coſte de l'Italie : & s'eſtans garrez ès abris, bayes & ports au dedans de la terre, à l'endroit où la riviere du Tybre ſe deſgorge en la mer, les hommes deſcendirent en terre, & allerent errans çà & là par le païs pour trouver langue, & ce pendant leurs femmes adviſerent entre elles, que quand bien ils ſeroient les mieux fortunez & plus heureuſes gents du monde[2], encore ſeroit il meilleur de s'arreſter en quelque lieu, que d'aller tousjours ainſi vagans & errans par la mer, & faire là leur païs, puis qu'ils ne pouvoient recouvrer celuy qu'ils avoient perdu. A quoy s'eſtans toutes accordées, elles bruſlerent leurs

[1] Le grec dit : parmi les Troiens échappés du ſac d'Ilion, ceux qui furent le plus maltraités par les tempêtes.

* La grande, n'eſt pas dans le grec.

[2] Le grec dit : quelque heureuſe que pût être leur navigation, & leurs voyages.

vaiſſeaux, ayant commancé l'une d'entre elles qui s'appelloit[1] Rome : l'ayants executé, elles s'en allerent au devant de leurs maris, qui accouroient vers la mer pour cuider ſecourir leurs vaiſſeaux, & craignans la fureur de leur courroux, les ambraſſerent & baiſerent affectueuſement, les unes leurs marits, les autres leurs parents, & par ceſte careſſe les appaiſerent. De là commancea la couſtume qui dure encore parmy les Romains, que les femmes faluent ainſi leurs parents, en les baiſant en la bouche. Car les Troiens recognoiſſans la neceſſité qu'ils eſtoient contrainctz d'ainſi le faire, & quant & quant trouvant les habitans du païs qui les recevoient humainement & amiablement, approuverent ce que leurs femmes avoient faict, & s'habituerent en ceſte endroict là de l'Italie parmy les Latins.

DES DAMES DE LA PHOCIDE.

VI. Le faict des dames de la Phocide, duquel nous voulons faire mention, n'a point eu d'hiſtorien illuſtre qui l'ait redigé par eſcript : mais toutefois ſi ne cede il en vertu à nul acte qui ait oncques eſté fait par femmes, & ſi eſt teſmoigné par grands ſacrifices que ceux de la Phocide

[1] Le grec ajoute : à ce qu'on dit, & cela n'étoit pas inutile à exprimer.

celebrent encore jusques au jourd'huy auprès de la ville de Hyampolis, & par des anciens decrets du païs. Or en est l'histoire entiere descrite de poinct en poinct en la Vie de Daïphantus : mais quant à ce qui en appartient aux femmes, le faict est tel. Il y avoit une guerre irreconciliable & mortelle entre ceux de la Thessalie & ceux de la Phocide, parce que ceux de la Phocide à un jour nommé tuerent tous les magistrats & officiers des Thessaliens qui exerceoient tyrannie en leurs villes, & ceux de la Thessalie briserent avec des meules deux cents cinquante ostagers de la Phocide qu'ils avoient entre leurs mains : & puis avec toute leur puissance entrerent en armes dedans leur païs par celuy des Locriens, ayans premierement conclu & arresté en leur conseil, qu'ils ne pardonneroient à homme quelconque qui fust en aage de porter armes, & qu'ils feroient les femmes & les enfans esclaves. Parquoy Daïphantus le fils de Bathyllius l'un des trois qui avoient l'authorité souveraine au gouvernement de la Phocide, leur persuada, que tous ceux qui seroient en aage de porter armes, allassent au devant des Thessaliens pour les combattre : & au demourant quant à leurs femmes & à leurs enfans, qu'ils les assemblassent tous en un certain lieu de la Phocide, & environnassent le pourpris du lieu de grande quan-

tité de bois, & y meiſſent des gardes pour les garder, auſquels ils donnaſſent en mandement que s'ils entendoient dire qu'ils euſſent eſté desfaicts, ils meiſſent le feu dedans le bois, & feiſſent bruſler tous ces corps là : ce que tous les autres ayants approuvé, il y en eut un qui ſe levant dit, qu'il eſtoit juſte & raiſonnable d'avoir auſſi le conſentement des femmes là deſſus, & que ſi elles ne trouvoient ce conſeil bon, qu'il le faudroit laiſſer, & ne les y point forcer. Ce propos eſtant parvenu juſques aux dames, elles teindrent aſſemblée de conſeil à par elles là deſſus, où elles reſolurent de ſuivre l'advis de Daïphantus, avec ſi grande allegreſſe, qu'elles en couronnerent Daïphantus d'un chappeau de fleurs, comme ayant donné un très bon conſeil à la Phocide : & dit on que les enfans meſmes en ayants tenu conſeil entre eux à part, conclurent de meſme. Ainſi ceux de la Phocide ayants donné la battaille aux Theſſaliens près du village de Cleones, ès marches de Hyampolis, les desfeirent. Ceſte reſolution de ceux de la Phocide fut depuis appellée par les Grecs, le Deſeſpoir : en memoire de laquelle victoire tous les peuples de la Phocide juſques au jourd'huy célebrent en ce lieu là, la plus grande & plus ſolennelle feſte qu'ils aient, en l'honneur de Diane, & l'appellent Elaphebolia.

DES DAMES DE CHIO.

VII. Ceux de Chio fonderent jadis la ville de Leuconie par une telle occaſion : Un jeune gentilhomme des meilleures maiſons de Chio s'eſtoit marié, & comme on luy menoit ſa femme en ſa maiſon ſur un chariot, le roy Hippoclus qui eſtoit amy & familier du marié, & avoit aſſiſté aux eſpouſailles comme les autres, où lon avoit bien beu, bien ry, & fait bonne chere, ſaulta ſur le chariot, où eſtoit la mariée, non pour y faire aucune violence ne villanie, mais ſeulement pour ſe joüer, comme la couſtume eſtoit en telle feſte : toutefois les amis du marié ne le prenant pas ainſi, le tuerent ſur la place : à raiſon duquel homicide, s'eſtans monſtrez à ceux de Chio pluſieurs ſignes manifeſtes de l'ire & courroux des dieux, & ayant l'oracle d'Apollo reſpondu, que pour l'appaiſer il falloit qu'ils tuaſſent ceux qui avoient occis Hippoclus : Ils reſpondirent que c'eſtoient tous ceux de la ville qui l'avoient tué. Dieu leur commanda qu'ils euſſent doncques tous à ſortir de la ville de Chio, ſi tous eſtoient participans de ce meurtre : ainſi meirent ils hors de leur ville ceux qui eſtoient autheurs ou aucunement participans de ce crime, qui n'eſtoient pas en petit nombre, ny gents de petite qualité, & les envoyerent habiter en la

ville de Leuconie, qu'ils avoient paravant oſtée & conquiſe ſur les Coroniens, à l'aide des Erythreiens : mais depuis, guerre s'eſtant eſmeuë entre eux & les Erythreiens qui eſtoient pour lors le plus puiſſant peuple de tout le païs d'Ionie, & les eſtans les Erythreiens venuz aſſaillir avec armée, ne pouvans reſiſter, ils feirent compoſition, par laquelle il leur eſtoit permis de ſortir avec une robbe & un ſaye tant ſeulement, & non autre choſe. Les femmes entendu ceſt appointement leur dirent injure, s'ils avoient le cœur ſi laſche que de quitter leurs armes, & de s'en aller paſſer tous nuds à travers leurs ennemis : & comme leurs maris alleguaſſent qu'ils avoient juré, elles leur conſeillerent, comment que ce fuſt, n'abandonner point leurs armes, & de leur dire que la javeline eſtoit la robbe, & le bouclier le ſaye à tout homme de cœur. Ceux de Chio les creurent, & parlerent audacieuſement aux Erythreiens, en leur monſtrant leurs armes ſi bien qu'ils les effroyerent de leur audace, & n'y eut perſonne d'eux qui s'en approchaſt pour cuider les empeſcher, ains furent tous contents qu'ils s'en allaſſent, en leur quittant la place. Voylà comment ceux là ayants appris de leurs femmes la hardieſſe de s'aſſeurer, ſauverent leur honneur & leur vie.

Bien long temps depuis les femmes de la

meſme ville de Chio feirent un autre acte qui ne cede de rien en vertu à celuy là, lors que Philippus le fils de Demetrius tenant leur ville aſſiegée feit proclamer un mandement par ſes heraults, & un cry merveilleuſement ſuperbe & barbare, Que les eſclaves de la ville ſe rebellaſſent contre leurs maiſtres, & ſe veinſſent rendre à luy, & qu'il leur donneroit liberté, & ſi leur feroit eſpouſer à chacun leurs maiſtreſſes, femmes de leurs maiſtres. Les femmes en conceurent un ſi grand courroux, & ſi grande indignation en leurs cœurs (avec les eſclaves, qui eux-meſmes en furent irritez comme elles, & leur aſſiſterent) qu'elles prirent la hardieſſe de monter ſur les murailles de la ville, & d'y porter des pierres & des traicts, en priant leurs hommes qui combattoient d'avoir bon courage, & les admoneſtans de ne ſe laſſer point de faire bien leur devoir : ſi bien qu'en faiſant de faict & de parole ce qu'elles pouvoient pour repoulſer l'ennemy, à la fin elles contraignirent Philippus de ſe lever de devant la ville ſans rien faire, & n'y eut pas un eſclave tout ſeul qui ſe rendit oncques à luy.

DES ARGIENNES.

VIII. Le combat des dames Argiennes à l'encontre du roy de Lacedæmone Cleomenes, pour

la defenſe de leur ville d'Argos qu'elles entreprirent ſoubs la conduite & par l'enhortement de Teleſilla poëtiſſe, n'eſt pas moins glorieux que autre exploit quelconque que jamais les femmes aient fait en commun. Ceſte dame Teleſilla, à ce que l'on treuve par eſcript, eſtoit bien de maiſon noble & illuſtre, mais au demourant fort maladive de ſa perſonne : à l'occaſion dequoy elle envoya devers l'oracle pour ſçavoir comment elle pourroit recouvrer ſa ſanté : & luy ayant eſté reſpondu, qu'elle ſerviſt & honoraſt les Muſes : elle obeiſſant à la revelation des dieux, & ſe mettant à apprendre la poëſie & l'harmonie du chant, fut en peu de temps delivrée de ſa maladie, & devint très renommée & eſtimée entre les femmes, pour ceſte partie de poëſie. Depuis eſtant advenu que le roy des Spartiates Cleomenes ayant tué en une battaille grand nombre des Argiens, mais non pas toutefois comme quelques uns fabuleuſement ont eſcrit preciſement, ſept mille, ſept cents, ſeptante & ſept, s'en alla droit à la ville d'Argos, eſperant la ſurprendre vuide d'habitants, il prit une ſoudaine emotion de courage & de hardieſſe inſpirée divinement aux femmes qui eſtoient en aage, de faire tout leur effort pour engarder les ennemis d'entrer dedans la ville : & de faict ſoubs la conduitte de Teleſilla, elles prirent les armes, &

ſe mettant aux creneaux des murailles, les ceignirent & environnerent tout à l'entour, dont les ennemis demourerent fort esbahis. Si repoulſerent le roy Cleomenes avec perte & meurtre de bon nombre de ſes gents, & chaſſerent l'autre roy de Lacedæmone Demaratus hors de leur ville, qui eſtoit desja entré bien avant dedans, & en avoit occupé le quartier qui s'appelle Pamphiliaque. Ainſi la ville ayant eſté ſauvée par leur prouëſſe, il fut ordonné que celles qui eſtoient mortes au combat ſeroient honorablement inhumées ſur le grand chemin que lon nomme la voye Argienne: & à celles qui eſtoient demourées, pour un perpetuel monument de leur vaillance, on permeit qu'elles conſecraſſent & dediaſſent une ſtatue à Mars. Ce combat fut, ainſi, comme les uns eſcrivent, le ſeptieme jour: ou, comme les autres, le premier du mois que lon nommoit anciennement [1] Tetartus en Argos, & maintenant s'y appelle Hermæus, auquel les Argiens ſolenniſent encore au jourd'huy une feſte ſolennelle qu'ils appellent Hybriſtica, comme qui diroit l'infamie, où la couſtume eſt, que les femmes veſtent des ſayes & manteaux à uſage d'homme, & les hommes des cottes & des voiles à uſage de femmes: & pour remplir le defaut d'hommes en leur ville, au lieu de

[1] Grec, Herméus, & maintenant le quatrieme.

ceux qui eſtoient morts ès guerres, ils ne feirent pas ce que dit Herodote, qu'ils marierent leurs eſclaves avec leurs veufves, mais ils adviſerent de donner droict de bourgeoiſie de leur ville, aux plus gents de bien de leurs voiſins, & leur feirent eſpouſer les veufves: & toutefois encore ſemble il qu'elles les eurent en quelque meſpris, car elles feirent une loy, que les nouvelles mariées auroient des barbes feintes au menton, quand elles coucheroient avec leurs maris.

DES PERSIENNES.

IX. Cyrus ayant fait rebeller les Perſes contre les Medes & leur roy Aſtiages, il advint qu'il fut rompu en une bataille avec ſes Perſes, leſquels fuyants à val de route vers leur ville, & eſtans les ennemis bien preſts d'y entrer peſle meſle quand & eux, les femmes ſortirent dehors au devant d'eulx, & rebourſants leurs robbes du bas en hault par le devant leur crierent, où fuyez-vous les plus laſches hommes qui ſoient au monde? car pour fuir vous ne pouvez pas rentrer icy d'où vous êtes ſortis. Les Perſes ayants honte de veoir ceſte façon de faire de leurs meres, & d'ouïr leurs voix auſſi, en ſe tenſant & blaſmant eux meſmes, tournerent viſage, & retournants de rechef au combat, meirent en fuitte

leurs ennemis. Depuis ce temps là fut eſtablie la loy, que toutes & quantefois que le roy, retournant d'aucun voyage loingtain, entreroit dedans la ville, chaſque femme auroit de luy un eſcu, de l'ordonnance du roy Cyrus. Mais on dit que l'un de ſes ſucceſſeurs roy, nommé Ochus, qui ne valoit rien au demourant, ains eſtoit plus avaricieux que ne fut oncques roy, tournoit tousjours au long de la ville, & ne paſſoit jamais par dedans, ains fruſtroit tousjours les dames du preſent qu'elles devoient avoir : là où au contraire, Alexandre y entra par deux fois, & ſi donna le double aux femmes groſſes.

DES GAULOISES.

X. Avant que les Gaulois paſſaſſent les montaignes des Alpes, & qu'ils euſſent occupé celle partie de l'Italie où ils habitent maintenant, une grande & violente ſedition s'eſmeut entre eux, qui paſſa juſques à une guerre civile : mais leurs femmes ainſi que les deux armées furent preſtes à s'entrechocquer, ſe jetterent au milieu des armes, & prenans leurs differents en main, les accorderent, & jugerent avec ſi grande equité, & ſi au contentement de toutes les deux parties, qu'il s'en engendra une amitié & bienveuillance très grande reciproquement entre eux tous, non-

ſeulement

ſeulement de ville à ville, mais auſſi de maiſon à maiſon : tellement que depuis ce temps là ils ont tousjours continué de conſulter des affaires tant de la guerre que de la paix avec leurs femmes, & de pacifier les querelles & differents, qu'ils avoient avec leurs voiſins & leurs alliez, par le moyen d'elles. Et pourtant en la compoſition qu'ils feirent avec Hannibal, quand il paſſa par les Gaules, entre autres articles, ils y meirent, que s'il advenoit que les Gaulois pretendiſſent que les Carthaginois leur teinſſent quelque tort, les capitaines & gouverneurs Carthaginois qui eſtoient en Eſpagne en feroient les juges : & ſi au contraire les Carthaginois vouloient dire que les Gaulois leur euſſent faict quelque tort, les femmes des Gaulois en jugeroient.

DES MELIENES.

XI. Les Meliens ſe deliberants d'aller chercher une terre à habiter plus fructueuſe & plus fertile que la leur, eleurent pour conducteur & capitaine de la trouppe qu'ils envoyoient dehors un jeune homme de beaulté excellente, lequel avoit nom Nymphæus, & ayants premierement envoyé à l'oracle, dieu leur reſpondit qu'ils la cherchaſſent par mer, & que ils s'arreſtaſſent & s'habituaſſent au lieu où ils auroient perdu leurs

porteurs. Or advint il que eux eſtans abordez en la coſte de la Carie & deſcendus en terre, leurs vaiſſeaux y perirent par la tourmente : & lors les habitants de la ville de Cryaſſa en la Carie, ſoit qu'ils euſſent pitié de leur neceſſité, ou qu'ils redoubtaſſent leur hardieſſe, les convierent à demourer avec eux, & leur departirent une quantité de terre : mais depuis voyants qu'en peu de temps ils avoient pris un grand accroiſſement, ils leur dreſſerent embuſches pour les tuer, en un grand ſoupper, qu'ils leur preparerent. Or y avoit il une jeune fille Cariene nommée Caphéne, qui eſtoit ſecrettement amoureuſe de Nymphæus, & ne pouvant ſupporter que lon feit ainſi proditoirement mourir ſon amy, elle luy deſcouvrit la deliberation, & l'entrepriſe de ceux du païs. Quand doncques les Cryaſſiens les vindrent quérir pour aller au feſtin, Nymphæus feit reſponſe, que la couſtume des Grecs n'eſtoit point d'aller ſoupper en feſtin, qu'ils n'y menaſſent leurs femmes quand & eux: quoy entendu, les Cariens leur dirent, qu'ils amenaſſent doncques leurs femmes en bonne heure. Ainſi ayant donné à entendre à ſes gents, ce que les Cariens leur vouloient faire, il leur dit qu'ils vinſſent quant à eux ſans armes en leurs robbes ſimples, mais que chaſcune de leurs femmes apportaſt dedans les plis de ſa robbe une eſpée, & qu'elle s'aſſeiſt au-

près de ſon mary. Quand ce fut au milieu du ſoupper que l'on donna le ſignal aux Cariens pour mettre la main à la beſongne, les Grecs incontinent cogneurent bien que c'eſtoit le poinct de l'occaſion, qu'il falloit mener les mains : les femmes toutes à un coup ouvrirent leurs girons, & leurs marits ſe ſaiſiſſans de leurs eſpées, coururent ſus aux Barbares, & les maſſacrerent tous en la place, ſans en excepter un : ainſi ayant conquis le païs & raſé leur ville, ils en baſtirent une autre qu'ils appellerent la nouvelle Cryaſſe. Et Caphéne eſtant mariée avec Nymphæus, receut l'honneur & la grace qu'elle meritoit, pour le grand bien qu'elle leur avoit faict. Si me ſemble que ce qui eſt plus à louer & eſtimer en ce faict, c'eſt le ſilence & l'aſſeurance de ces dames, & que jamais, tant qu'elles eſtoient, il n'y en eut une ſeule à qui le cœur failliſt en ceſte entrepriſe, ne qui contre ſa volonté y feiſt aucun mauvais office.

DES THOSCANES.

XII. Il y eut jadis quelques Thyrreniens & Thoſcans [1] qui occuperent les iſles de Lemnos & d'Imbros, & ravirent quelques femmes des Atheniens du bourg de Lauria [2], deſquelles ils eurent

[1] Tyrrhéniens, Etruſques, ou Toſcans, c'eſt le même peuple peuple au ſud-oueſt de l'Italie.
[2] Voyez les Obſervations.

des enfants : mais les Atheniens depuis les chaſſerent deſdittes iſles, comme eſtans meſtifs & demy-Barbares : & eux eſtans par fortune arrivez au promontoire de Tænarus, feirent ſervice bien à poinct aux Spartiates en la guerre qu'ils avoient contre leurs Ilotes : & pour ceſte cauſe ayants obtenu droict de bourgeoiſie à Sparte, & des femmes en mariage, ſans toutefois eſtre admis aux offices ny magiſtrats, & ſans pouvoir eſtre du conſeil, ils vindrent à eſtre ſouſpeçonnez de vouloir remuer quelque nouvelleté, & de s'aſſembler & conſpirer enſemble, pour changer le gouvernement. Parquoy ceux de Sparte les ayants ſaiſis au corps, les meirent en priſon, & les teindrent en bien eſtroitte garde, pour voir s'ils les pourroient convaincre par preuves certaines & indubitables : ce pendant les femmes de ces priſonniers vindrent en la priſon, & feirent tant par prieres & obſecrations envers les gardes, qu'ils les laiſſerent entrer ſeulement pour veoir & ſaluer leurs marits : Quand elles furent entrées, elles leur conſeillerent qu'ils deſpouillaſſent viſtement leurs habillements, & veſtiſſent ceux d'elles, & qu'ils s'en allaſſent ainſi ſe bouchants & affublans le viſage : ce qui fut faict, & demourerent elles enfermées en la priſon, ſe preparans à ſouſtenir tous les maux que lon leur pourroit faire : & les gardes laiſſerent ſortir leurs marits penſans que

te fuſſent les femmes. Eux eſtans ainſi ſortis, allerent incontinent occuper le mont de Taugeta, & ſuſciter les Ilotes à prendre les armes & ſe rebeller : ce que craignans ceux de Sparte, leur envoyerent un herault, par lequel ils appointerent avec eux que lon leur rendroit leurs femmes, argent & tous leurs biens, & leur fourniroit on de navires, ès quelles ils s'en iroient par mer chercher leur adventure, & quand ils auroient trouvé païs & ville à ſe loger, ils ſeroient nommez & reputez parents des Lacedæmoniens & colonie extraitte & deſcendue d'eux : l'accord ainſi paſſé, ils prirent pour leurs capitaines Pollis, Adelphus[x] & Crataidas Lacedæmoniens, & y en eut une partie d'eux qui s'arreſterent en l'iſle de Melo : mais la plus grande trouppe, ſoubs la conduitte de Pollis s'en alla en Candie, attendant ſi les ſignes qui leur avoient eſté predicts par les oracles leur adviendroient point : car il leur avoit eſté reſpondu, que quand ils auroient perdu leur ancre & leur deeſſe, que là ils meiſſent fin à leur voyage, & qu'ils baſtiſſent une ville. Eſtans doncques venus ſurgir en la peninſule de la Cherroneſe, là où il ſe meit la nuict parmy eux une frayeur ſans occaſion quelconque apparente, que lon appelle terreur panique : dequoy eſtans effroyez & troublez, ils ſe jetterent en tumulte

[x] Voyez les Obſervations.

ſans ordre dedans leurs vaiſſeaux, delaiſſans à terre l'image de Diane qu'ils avoient euë de pere en fils, ayant eſté apportée par leurs predeceſſeurs de Brauron en l'iſle de Lemnos, & de là par tout avec eux : après que le tumulte de l'effroy fut paſſé, ainſi comme ils cingloient desja en pleine mer ils s'apperceurent qu'ils avoient oublié leur image, & quant & quant Pollis ſe prit garde que la prinſe de leur ancre eſtoit perdue, pource que quand on vint à la tirer à force, comme il advient, des lieux où elle eſtoit fichée parmy des rochers, elle ſe rompit & y demoura : ſi dit que les oracles qui leur avoient eſté predicts, eſtoient accomplis, donna le ſignal à la flotte de retourner arriere, occupa le païs, & ayant en pluſieurs rencontres rompu ceux qui ſe trouverent en armes devant luy, il ſe logea en la ville de Lyctus, & en prit pluſieurs autres. Voylà d'où vient qu'encore aujourd'huy ils ſe diſent parents des Atheniens du coſté de leurs meres, & du coſté de leurs peres eſtre colonie derivée des Lacedæmoniens.

DES LYCIENES.

XIII. Ce que lon recite comme eſtant advenu en la Lycie, eſt bien un conte faict à plaiſir, mais ſi eſt il neantmoins teſmoigné par une conſtante renommée. Car Amiſodarus que les Lyciens

appellent Iſaras, ainſi que lon raconte, vint des marches de la ville de Zelée [1], qui eſt colonie des Lyciens avec une groſſe flotte de courſaires, dont eſtoit chef & capitaine un pirate qui ſe nommoit Chimarus, homme belliqueux, mais cruel & inhumain, qui avoit pour enſeigne du vaiſſeau, ſur lequel il eſtoit, à la prouë un lion, & ſur la pouppe un dragon, il faiſoit de grands maux en toute la coſte de la Lycie, tellement qu'il n'eſtoit pas poſſible de naviguer la mer, ny habiter ès villes maritimes, & voiſines du rivage. Ce courſaire doncques ayant eſté mis à mort par Bellerophon qui le pourſuyvit fuyant avec ſon Pegaſus [2], tant qu'il l'attrapa, & oultre cela ayant encore chaſſé les Amazones de la Lycie, pour tout cela non ſeulement il n'eut aucune recompenſe digne de ſes ſervices du roy de Lycie Iobates, mais qui pis eſt encore luy faiſoit il beaucoup de tort : à l'occaſion de quoy Bellerophon eſtant fort indigné, entra dedans la mer, là où il feit prieres à Neptune contre luy, qu'il luy rendiſt ſa terre infructueuſe & ſterile, & ſa priere faitte ſe retira, là où il advint un eſtrange & horrible ſpectacle, c'eſt que la mer s'enfla, qui vint inonder tout le pays, le ſuyvant ſuſpendue pas à pas

[1] Dans la Troade, près du mont Ida.

[2] Les poëtes feignent que c'eſtoit un cheval ælé, mais il eſt vrayſemblable, que c'eſtoit un vaiſſeau fort leger. *Amyot.*

par tout où il alloit, & couvrant après luy toute la campagne. Et pource que les hommes, qui feirent tout ce qui leur fut poſſible de le prier qu'il vouluſt arreſter ceſte inondation de la mer, ne le peurent oncques obtenir de luy, les femmes levant leurs cottes par devant luy allerent à l'encontre, ce qui de honte le feit retourner en arriere, & la mer ſe retira auſſi quand & luy en ſon giſte. Or quelques uns interpretans un peu plus gracieuſement la fabuloſité de ce conte, diſent que ce ne fut pas par imprecations qu'il attira la marine, mais que la partie du païs de la Lycie qui eſtoit la plus fertile, eſtant baſſe & plaine, il y avoit une levée tout le long de la coſte qui le defendoit : Bellerophon la rompit, & ainſi la mer venant à entrer par grande impetuoſité, & à noyer tout le plat païs, les hommes feirent tout ce qu'ils peurent par prieres envers luy pour le cuyder appaiſer, & n'y gaignerent rien : mais les femmes l'environnans à grandes trouppes de tous coſtez le preſſerent tant, qu'il eut honte de les refuſer, & en leur faveur oublia ſon mal-talent : les autres diſent que Chimæra eſtoit une haute montagne droittement oppoſée au ſoleil du midy, qui faiſoit de grandes refractions & reverberations des rayons du ſoleil, & par conſequence des inflammations ardentes, comme feu en la montagne, leſquelles venans à s'eſten-

dre & reſpandre parmy la campagne meſme, faiſoient ſecher & fener tous les fruicts de la terre. Dequoy Bellerophon homme de grand entendement, ayant compris la cauſe, feit fendre & coupper en pluſieurs endroicts la face du rocher qui eſtoit la plus unie & polie, & conſequemment qui rebattoit plus les rayons du ſoleil, & en envoyoit de plus grandes ardeurs en la campagne : & pour autant qu'il n'en fut point recogneu par les habitans, comme il meritoit, par deſpit il ſe meit à vouloir prendre vengeance des Lyciens, mais les femmes feirent de ſorte qu'elles appaiſerent ſa fureur. Mais au demourant, la cauſe qu'allegue Nymphis [1] en ſon quatrieme livre d'Heraclée n'eſt pas faicte à plaiſir : car il dit, que ce Bellerophontes, ayant tué un ſanglier qui gaſtoit tous les fruicts de la terre, & les autres animaux dedans le païs des Xanthiens, il n'en eut aucune recompenſe : à l'occaſion dequoy ayant faict de griefves imprecations contre ces ingrats Xanthiens à Neptune, il vint une certaine ſaumeure par deſſus leur terre, qui la gaſta toute ; & la feit devenir amere, juſques à ce qu'ayant eſté gaigné par les prieres & ſupplications des femmes, il pria Neptune de vouloir remettre ſon courroux. Voylà pourquoy la couſtume en eſt demourée au païs des Xanthiens, que les hommes

[1] Voyez les Obſervations.

en tous affaires ſe renomment du coſté des meres, & non pas du coſté des peres.

DES SALMATIDES.

XIV. Hannibal fils de Barca, devant qu'il paſſaſt en Italie pour y faire la guerre aux Romains, combattit une groſſe ville d'Eſpagne qui ſe nommoit Salmatique [1] : les aſſiegez du commancement eurent peur, & promirent qu'ils feroient ce que Hannibal leur commanderoit, & luy payeroient trois cents talents en argent, & trois cents oſtagers pour ſeureté de la capitulation : mais ſi toſt que Hannibal eut levé ſon ſiege, ils ſe repentirent de l'appointement qu'ils avoient faict avec luy, & ne feirent rien de tout ce qu'ils avoient promis : parquoy retournant de rechef mettre le ſiege devant la ville, pour donner plus grand courage à ſes gents de l'aſſaillir, il leur dit qu'il leur abandonnoit le pillage : dequoy ceux de la ville ſe trouvans effroyez, ſe rendirent [2] à diſcretion, & les Barbares leur permirent de ſortir de la ville avec chaſcun une robbe, ceux qui eſtoient de condition libre, en abandonnant leurs armes, leurs biens, leur argent, leurs eſclaves, & leur ville. Leurs femmes

[1] Aujourd'hui Salamanque au royaume de Léon.

[2] Grec, à condition que les hommes libres ſortiroient avec leur robe ſeulement.

ſe doubtans bien que les ennemis au ſortir de la porte fouilleroient leurs marits, & qu'à elles ils ne toucheroient point, elles prirent des eſpées, & les cacherent deſſoubs leurs robbes, & ſortirent à tout quand & leurs marits. Quand ils furent tous ſortis, Hannibal leur baillant une garniſon de Maſſiliens [1] pour les garder, les arreſta au faux-bourg : & ce pendant tout le reſte de ſon armée ſe jetta à la foule dedans la ville, qui fut toute pillée, ſans ordre quelconque : quoy voyants ces Maſſiliens perdoient patience, & ne ſe pouvoient contenir, ny entendre à bien garder leurs priſonniers, ains ſe courrouceoient, & finablement s'en alloient pour avoir auſſi bien que les autres leur part du butin. Mais ſur ces entrefaittes les femmes ſe prirent à crier, & donnerent à leurs hommes les eſpées qu'elles avoient apportées, & aucunes ſe ruerent elles meſmes deſſus leurs gardes, tellement qu'il y en eut une qui oſta à Banon le truchement, la picque qu'il tenoit, & luy en donna en l'eſtomach, mais il eſtoit armé d'un corps de cuiraſſe : & les marits en abbatans les uns & tournans les autres en fuitte, ſe ſauverent par ce moyen avec leurs femmes en trouppe : quoy entendant Hannibal alla ſoudainement après, ſurprit ceux qui eſtoient demourez derriere, & ce pendant les autres ſe ſauverent aux prochaines

[1] Grec, Maſſæſyliens, qui étoient un peuple de la Numidie.

montagnes ſur l'heure, mais depuis envoyans demander pardon, Hannibal le leur donna gracieuſement, & leur permeit de revenir demourer en leur ville.

DES MILESIENES.

XV. Il fut un temps que les filles des Mileſiens entrerent en une eſtrange reſverie & terrible humeur, ſans que lon en viſt aucune cauſe apparente, ſinon que lon conjecturoit, qu'il falloit que ce fuſt quelque empoiſonnement d'air qui leur cauſoit ce devoyement & alienation d'entendement : car il leur prenoit à toutes une ſoudaine envie de mourir & un furieux appetit de s'aller pendre, & y en eut pluſieurs qui ſe pendirent & eſtranglerent ſecrettement, & ny avoit ny remonſtrances, ny larmes de pere & de mere, ny conſolations d'amis, qui y ſerviſſent de rien, car pour ſe faire mourir elles trouvoient touſjours moyen d'affiner & tromper toutes les ruſes & inventions de ceux qui faiſoient le guet ſur elles : de maniere que lon eſtimoit que ce fuſt quelque punition divine, à laquelle nulle proviſion humaine ne ſçeut trouver remede, juſques à ce que par l'advis de l'un des citoyens homme ſage, il ſe feit au conſeil un edict, que s'il advenoit qu'il s'en pendiſt plus aucune, elle ſeroit

portée toute nue à la veuë de tout le monde à travers la grande place. Ceſt edict fait & ratifié par le conſeil, ne reprima pas ſeulement pour un peu, mais arreſta du tout la fureur de ces filles qui avoient envie de mourir. Or eſt ce un grand ſigne de bonne & vertueuſe nature que la crainte d'infamie & de deshonneur, & veu qu'elles ne redoutoient ny la mort, ny la douleur, qui ſont les deux plus horribles accidents que les hommes puiſſent ſouffrir, qu'elles ne peurent ſupporter une imagination de villanie, ny de honte & deshonneur, qui ne leur devoit encores advenir ſinon après leur mort.

DES CIENES.

XVI. La couſtume eſtoit des filles de Cio [1], qu'elles alloient enſemble ès temples publiques, là où elles demouroient tout le long du jour, & leurs amoureux qui les pourſuivoient en mariage, les regardoient jouër & baller enſemble, & le ſoir elles alloient ès maiſons les unes des autres par ordre, là où elles ſervoient aux peres & meres, & aux freres, les unes des autres, juſques à leur laver les pieds. Or advenoit il que bien ſouvent pluſieurs des jeunes hommes aimoient une meſme fille, mais leur amour eſtoit ſi bon,

[1] Grec, de Chio.

ſi honeſte, & ſi modeſte, que ſi toſt qu'elle eſtoit fiancée à l'un, les autres ſe deportoient de luy faire l'amour : mais en ſomme l'honneſteté de ces femmes ſe peut cognoiſtre à cela, que en l'eſpace de ſept cents ans, il n'eſt point de memoire, que jamais il y ait eu femme mariée qui ait commis adultere, ne fille qui hors mariage ait eſté depucellée.

DES PHOCIENES.

XVII. Les tyrans de la Phocide ayants occupé la ville de Delphes, & pour occaſion d'icelle occupation les Thebains leur faiſant la guerre, il advint que les femmes dediées à Bacchus, que lon appelle les Thyades, qui vaut autant à dire comme les forſenées, furent eſpriſes de leur fureur, & courans vagabondes çà & là de nuict, ne ſe donnerent de garde qu'elles ſe trouverent en la ville d'Amphiſſe, là où eſtans laſſées, & non encore retournées en leur bon ſens, elles ſe coucherent de leur long au milieu de la place, & s'endormirent : dequoy eſtans adverties les femmes des Amphiſſeiens, & craignans qu'elles ne fuſſent violées par les ſoudards des tyrans, dont il y avoit garniſon en la ville, d'autant que la ville eſtoit alliée & confederée des Phociens, elles accoururent toutes en la place, & ſe mettans

à l'entour d'elles ſans mot dire, les laiſſerent dormir ſans les eſveiller : puis quand elles ſe furent d'elles meſmes eſveillées, elles ſe meirent à les traitter chaſcune la ſiene, & à leur donner à manger : puis finablement ayants demandé congé de ce faire à leurs marits, les convoyerent à ſauveté juſques aux montagnes.

VALERIA ET CLOELIA.

XVIII. L'outrage faict à une dame Romaine nommée Lucretia, enſemble la vertu d'icelle, furent cauſe de faire chaſſer de ſon eſtat Tarquinius Superbus ſeptieme roy des Romains après Romulus. Ceſte dame eſtant mariée à un grand perſonnage, & qui de parenté appartenoit à ceux du ſang royal, fut violée & forcée par un des enfans de ce roy Tarquin qui eſtoit logé chez elle : à l'occaſion de quoy elle feit aſſembler tous ſes parents & amis, & après leur avoir declaré & faict entendre l'outrage que on luy avoit faict, elle ſe tua ſur l'heure en leur preſence. Et Tarquin pour ceſte cauſe ayant eſté chaſſé de ſon royaume, ſuſcita pluſieurs autres guerres aux Romains, pour penſer recouvrer ſon eſtat, & finablement feit tant envers Porſena roy de la Thoſcane, qu'il luy perſuada d'aller mettre le ſiege devant la ville de Rome avec groſſe puiſſance :

& leur eſtant oultre la guerre ſurvenue encore la famine, dont ils ſe trouvoient fort preſſez, entendans que Porſena eſtoit non ſeulement prince vaillant aux armes, mais auſſi debonnaire & juſte, ils le voulurent faire juge des differents qu'ils avoient à l'encontre de Tarquin. Mais Tarquin s'opiniaſtra au contraire diſant, que s'il ne demouroit ferme & conſtant allié, auſſi peu ſeroit il puis après juſte juge. Porſena le laiſſant & ſe departant de ſon alliance, entendit à faire en ſorte qu'il s'en retournaſt en bonne paix & amitié avec les Romains, en recouvrant d'eux toutes les terres qu'ils avoient occupées en la Thoſcane, & les priſonniers qu'ils avoient pris en ceſte guerre. Pour l'aſſeurance duquel appointement on luy bailla des oſtages dix fils, & dix filles, entre leſquelles eſtoit Valeria fille du conſul Publicola : & cela fait il rompit incontinent ſon camp, & tout appareil de guerre, quoy que tous les articles de la capitulation ne fuſſent pas encore accomplis. Ces filles eſtant en ſon camp, deſcendirent vers la riviere, comme pour s'y baigner & laver, un peu arriere du camp, & à la ſuſcitation de l'une d'entre elles qui avoit nom Clœlia, après avoir entortillé leurs habillements à l'entour de leurs teſtes, elles ſe jetterent à travers la riviere qui eſtoit impetueuſe, & paſſerent à nage, s'entre-aidans les unes aux autres avec grand

grand travail & grande peine. Il y en a qui diſent que ceſte fille Cœlia ayant trouvé moyen de recouvrer un cheval, monta deſſus, & traverſa la riviere tout doucement, monſtrant le chemin aux autres, & leur donnant courage & ſupport à nager à l'entour d'elle : mais pour quelle raiſon ils le conjecturent ainſi, nous le dirons cy après. Quand les Romains les veirent paſſées à ſauveté, ils eurent bien leur vertu & leur hardieſſe en admiration, mais ils ne furent pas contents de leur retour, ny ne voulurent pas ſouffrir qu'on leur peuſt reprocher, d'avoir tous enſemble moins de foy qu'un ſeul homme. Et pourtant commanderent aux filles de s'en retourner de là où elles eſtoient venues, & envoyerent quant & quant eſcorte pour les conduire : mais quand elles eurent repaſſé la riviere du Tybre, il s'en fallut bien peu qu'elles ne fuſſent priſes par une embuſche que Tarquin leur avoit dreſſée ſur le chemin : mais la fille du conſul, Valeria, s'en fuit la premiere avec trois ſerviteurs dedans le camp de Porſena, & ſon fils Aruns courant ſoudainement au ſecours des autres, quand il en ouït la nouvelle, les recourut des mains des ennemis. Quand elles furent toutes amenées devant le roy, il leur demanda laquelle c'eſtoit qui avoit donné courage à ſes compagnes de paſſer la riviere, & qui leur avoit la premiere donné ce con-

ſeil. Les autres craignans que le roy n'en vouluſt faire ſouffrir quelque peine à Clœlia, n'en voulurent mot dire, mais elle meſme confeſſa que c'eſtoit elle. Et Porſena eſtimant beaucoup ſa vertu, feit amener un des plus beaux chevaux de ſon eſcuyrie magnifiquement enharnaché, qu'il luy donna : & qui plus eſt, pour l'amour d'elle renvoya courtoiſement & humainement toutes les autres. C'eſt la conjecture par laquelle aucuns jugent, que Clœlia traverſa la riviere deſſus un cheval : les autres diſent que non, mais que le roy s'eſtant eſmerveillé de ſa force & de ſa hardieſſe, comme eſtant plus grande que d'une femme, l'eſtima digne du preſent que lon a accouſtumé de faire à un bon homme de guerre : tant y a qu'en memoire de ce faict on en voit encore au jourd'huy une ſtatue de pucelle eſtant à cheval, en la rue que lon appelle la rue ſacrée, laquelle ſtatue aucuns diſent eſtre de Clœlia, les autres de Valeria.

MICCA ET MEGISTO.

XIX. Ariſtotimus ayant uſurpé la tyrannie & violente domination ſur les Eliens, moyennant l'eſpaule & la faveur que luy faiſoit le roy Antigonus, abuſoit inhumainement & exceſſivement

de ſon pouvoir: car oultre ce que de ſa nature il eſtoit homme violent, encore eſtoit il conſtrainct par crainte d'obeïr & complaire à des Barbares, gents ramaſſez de toutes pieces, qu'il avoit aſſemblez pour garder ſa perſonne & ſon eſtat, & de leur laiſſer faire pluſieurs inſolences, & pluſieurs cruautez à l'encontre de ſes ſubjects, comme fut entre autres l'inconvenient qui arriva à Philodemus, lequel avoit une belle fille nommée Micca, de laquelle un des capitaines du tyran, qui s'appelloit Lucius, vouloit faire ſon plaiſir, non tant pour amour qu'il luy portaſt, que pour un appetit deſordonné de la violer & deshonorer: ſi luy manda qu'elle vint parler à luy: & le pere & la mere voyants que vouluſſent ou non ils ſeroient contraints de ce faire, luy dirent qu'elle y allaſt: mais la pucelle eſtant genereuſe & magnanime, en les ambraſſant, & ſe jettant à leurs pieds, les ſupplia de la laiſſer pluſtoſt tuer, que de ſouffrir que ſa virginité luy fuſt meſchantement & vilainement oſtée. Mais pour ce qu'elle demouroit trop à venir au gré de Lucius qui bruſloit de concupiſcence, & avoit bien beu, il ſe leva de la table en cholere, & s'y en alla luy meſme: & trouvant Micca qui avoit la teſte entre les genoux de ſon pere, il luy commanda qu'elle le ſuyviſt: ce qu'elle refuza de faire: & lors luy deſchirant ſes veſtements, il la fouëtta

toute nue ſans que elle diſt un ſeul mot, endurant quant à elle en patience & en ſilence toutes ces douleurs : mais ſon pere & ſa mere voyants que pour le prier & pour plorer, ils ne gaignoient rien, ſe prirent à implorer l'aide des dieux & des hommes, cryants à haute voix que lon leur faiſoit une injure indigne & un oultrage inſupportable. A raiſon de quoy le Barbare, entrant totalement en fureur d'yvrongnerie & de cholere, tua la pauvre fille au meſme eſtat qu'elle eſtoit, ayant le viſage dedans le giron de ſon pere. Mais pour tout cela le tyran ne s'en amollit de rien, ains en tua pluſieurs des citoyens, & en bannit encore davantage, tellement que lon dit qu'il y en eut huict cents qui s'enfuirent en Ætolie, leſquels l'envoyerent requerir, de leur permettre qu'ils peuſſent retirer leurs femmes & leurs petits enfans : mais un peu après comme de luy meſme il feit crier à ſon de trompe, que les femmes qui s'en voudroient aller devers leurs marits, s'en allaſſent, & qu'il leur permettoit de pouvoir emporter quant & elles tant comme elles voudroient de leurs biens : & quand il ſçeut qu'elles eſtoient toutes fort aiſes de ce cry, & l'avoient recueilly avec un grand contentement : car elles eſtoient en nombre de plus de ſix cents, il leur commanda qu'elles partiſſent toutes enſemble à cer-

tain jour qu'il leur ordonna, promettant de leur donner eſcorte pour les conduire à ſeureté. Quand le jour qui leur avoit eſté prefix fut eſcheut, elles s'aſſemblerent aux portes de la ville ayans faict leurs pacquets des hardes qu'elles vouloient emporter, tenans entre leurs bras partie de leurs enfans, & faiſans emmener les autres ſur des chariots, s'entre-attendans les unes les aurres; mais ſoudainement pluſieurs de ces ſoudards & ſatellites du tyran leur coururent ſus, en leur criant de tout loing, demeure, demeure. Puis quand ils furent tout près d'elles, ils commanderent aux femmes de s'en retourner arriere, & faiſans rebourſer les chariots & chevaux vers elles, les chaſſerent à toute bride à travers de la trouppe, ne leur permettans ny d'y aller, ny d'arreſter, ny de ſecourir leurs petits enfans qu'elles voyoient mourir devant leurs yeux, car les uns periſſoient en tombant de deſſus les chariots à terre, les autres ſoubs les pieds des chevaux: & ce pendant ces ſatellites à grands coups de fouët & grands crys, comme ſi c'euſſent eſté des moutons, les preſſoient de telle ſorte, qu'elles tomboient les unes ſur les autres, juſques à ce qu'ils les eurent toutes jettées dedans les priſons, leurs biens & leurs hardes furent rapportées à Ariſtotimus. Dequoy ceux d'Elide eſtans fort deſplaiſans, les religieuſes ſacrées à Bacchus, que

lon appelle les Seize, tenants en leurs mains des rameaux de ſuppliants, & à l'entour de leurs teſtes des chapeaux de branches de vigne, s'en allerent trouver Ariſtotimus ſur la place: les ſatellites qu'il avoit autour de luy pour la ſeureté de ſa perſonne, ſe fendirent par reverence pour les laiſſer approcher: & elles du commancement teindrent ſilence ſans autre choſe faire que tendre humblement & religieuſement leurs rameaux de ſuppliants: mais quand le tyran apperceut que c'eſtoit pour les femmes Eliennes qu'elles le venoient ſupplier, afin qu'il euſt pitié d'elles, ſe courroucant à ſes ſoudards, & criant après eux, pour ce qu'ils les avoient laiſſé ainſi approcher, il les feit chaſſer hors de la place, en poulſant les unes & frappant les autres: & oultre cela, encore condamna il chaſcune deſdites religieuſes en deux talents d'amende. Ces choſes ainſi faittes, il y eut dedans la ville l'un des citoyens nommé Hellanicus, homme ja bien avant ſur ſon aage, qui ſuſcita une conjuration à l'encontre de luy, ſans qu'il s'en deffiaſt, ne penſant pas qu'il deuſt jamais rien entreprendre contre luy, tant pour ce qu'il eſtoit desja fort vieil, que pour ce qu'il luy eſtoit mort de naguéres deux de ſes enfans: & au meſme temps du coſté de l'Ætolie les bannits eſtants paſſez ſe ſaiſirent d'une forte place dedans le territoire

d'Elide qui s'appelloit Amymone, ſituée en lieu bien commode pour faire la guerre, & y receurent encore pluſieurs autres des habitans de la ville qui s'y en coururent incontinent qu'ils en ſceurent les nouvelles : ce que craignant le tyran Ariſtotimus s'en alla devers leurs femmes en la priſon, & cuidant venir mieux à bout de ſes deſſeings par crainte que par amour, il leur commanda d'envoyer devers leurs marits, & leurs eſcrire qu'ils ſortiſſent hors du païs, en les menaſſant s'ils ne le faiſoient de les faire toutes mourir, après avoir deſchiré à coups de fouët & tué devant eux leurs enfans. Or toutes les autres ne luy reſpondirent rien, combien qu'il demouraſt longuement à les preſſer de luy dire ſi elles le feroient ou non, ains s'entreregardoient les unes les autres ſans mot dire, comme s'entredonnans à cognoiſtre qu'elles n'avoient point de peur, & ne s'eſtonnoient point de ſes menaſſes. Mais une nommée Megiſto femme de Timoleon, que les autres tenoient comme pour leur capitaineſſe, tant pour l'honneur de ſon mary, que pour la vertu d'elle meſme, ne daigna pas ſe lever, ny ne ſouffrit pas que les autres ſe levaſſent non plus, ains luy reſpondit toute aſſiſe : « Si tu eſtois homme ſage, tu ne » parlerois pas à des femmes pour cuider con- » traindre leurs marits, ains envoyrois devers

» eux, comme devers ceux qui ont toute puiſ-
» ſance ſur elles, pour leur porter de meilleurs
» propos que ceux par leſquels tu nous as trom-
» pées : mais ſi n'eſperant pas de leur pouvoir rien
» perſuader, tu penſes les circonvenir & trom-
» per par le moyen de nous, il ne fault pas que
» tu t'attendes de nous pouvoir jamais plus abuſer,
» ny qu'eux auſſi ſoient ſi maladviſez, ne de ſi
» peu de cœur, que pour des femmes & des
» petits enfans, ils ſoient pour quitter & aban-
» donner la liberté de leurs païs : car ce ne leur
» eſt pas tant de perte de nous perdre, veu meſ-
» mement qu'ils ne nous ont pas maintenant,
» comme ce leur eſt de bien de delivrer leur païs
» & leurs citoyens de ton outrageuſe cruauté ».
Ainſi que Megiſto luy tenoit ces ptopos, Ariſ-
totimus n'en pouvant plus endurer, commanda
que lon luy apportaſt ſon petit fils pour le tuer
devant ſes yeux : & comme ſes ſatellites le
cherchaſſent parmy les autres petits garçons qui
jouoient & luictoient enſemble, ſa mere l'appella
elle meſme par ſon nom, diſant, « Vienç à moy
» fils, à fin que tu ſois delivré de la cruelle
» tyrannie de ceſtuy, avant que tu aies ſentiment
» ny jugement de la cognoiſtre : car il me ſeroit
» trop plus grief de te voir indignement ſervir,
» que non pas de mourir ». Ariſtotimus adonc
par impatience de cholere deſguainnant ſon eſpée

courut vers elle pour la frapper elle même, n'euſt eſté que l'un de ſes familiers appellé Cylon, qui faiſoit ſemblant de luy eſtre fidele, & neantmoins le haïſſoit en ſon cœur, & eſtoit des complices de la conjuration de Hellanicus, ſe meit au devant, & l'en deſtourna par prieres, luy remonſtrant que cela n'eſtoit point faict en homme genereux, ains tenoit de la femme, & non du prince, ny de perſonnage ſçachant manier de grands affaires: tellement qu'à grande peine peut il tant faire, que retourné en ſon ſens raſſis, il s'en vouluſt aller de là. Or luy advint il un grand preſage & ſigne de ce qui eſtoit preſt à luy arriver; car ſur le hault du jour, ainſi comme il eſtoit en ſa chambre à ſe repoſer avec ſa femme, & que lon appreſtoit ſon ſoupper, ceux de la maiſon apperceurent un aigle rouant en l'air, au deſſus de ſon hoſtel, qui laſcha une aſſez groſſe pierre droit ſur l'endroit de la couverture de la chambre où il ſe repoſoit, comme ſi de propos deliberé il euſt viſé à ce faire: ainſi ayant ouy le bruit de la pierre tombée de deſſus, & le cry de ſes domeſtiques, qui avoient veu ce pronoſtique, tout enſemble de dedans la maiſon, il s'en effraya, & demanda que c'eſtoit: l'ayant entendu, il envoya querir ſur la place le devin duquel il ſe ſouloit ſervir, & luy demanda tout troublé, que vouloit dire ce pre-

ſage. Le devin le reconforta, diſant que c'eſtoit Jupiter qui l'eſveilloit, & qui monſtroit de le vouloir ſecourir: mais aux citoyens dont il ſe fioit il aſſeura, que c'eſtoit la vengeance divine qui devoit bien toſt tomber ſur la teſte du tyran: & pourtant Hellanicus & ſes adherents furent d'opinion qu'il ne falloit plus differer, ains luy courir ſus dès le lendemain. Et la nuict meſme il fut avis à Hellanicus, en dormant, que l'un de ſes enfans morts ſe preſenta à luy qui luy dit: « Pere, comment t'amuſes tu encore à dor-» mir, veu que demain tu dois eſtre eleu capi-» taine general de ceſte ville »? Hellanicus encouragé de ceſte viſion, alla ſolliciter ſes compagnons: & Ariſtotimus eſtant adverty comme Craterus venant pour le ſecourir avec une puiſſante armée eſtoit campé auprès d'Olympe, en prit une telle aſſeurance, qu'il s'en alla avec Cylon ſur la place ſans aucuns gardes: & lors Hellanicus voyant le poinct de l'occaſion venu, ne donna pas le ſigne qui eſtoit convenu entre eux, à ceux qui devoient les premiers mettre la main à l'execution de leur entrepriſe, mais à haulte voix eſtendant ſes deux mains, il s'eſcria, « Qu'at-» tendez vous gens de bien? Scauriez vous de-» ſirer un plus beau theatre à combattre pour » la defenſe de la liberté, que le milieu de » voſtre païs »? Adonc Cylon mettant la main

à l'eſpée frappa l'un de ceux qui ſuyvoient le tyran, & de l'autre coſté Traſybulus & Lampis ſe ruerent deſſus Ariſtotimus, qui les prevint s'enfuyant dedans le temple de Jupiter, là où ils le meirent à mort, puis en jettant le corps au milieu de la place, convierent les habitants de la ville à reprendre leur liberté : mais les femmes encore furent les premieres, car elles accoururent incontinent toutes à grande lieſſe, en plorant & cryant de joye, & environnans tout à l'entour les hommes qui avoient fait ceſte execution, les couronnerent, & leur meirent des chappeaux de fleurs ſur les teſtes, & lors la commune ſe jettant ſur la maiſon du tyran, ſa femme ayant fermé ſa chambre ſur elle, ſe pendit : mais ayant deux filles toutes deux fort belles de viſage, pucelles & preſtes à marier, ils les prirent & tirerent à force hors de la maiſon, ayants bien intention de les tuer après qu'ils les auroient violées, & puis deſchirées à coups de verges premierement, n'euſt eſté que Megiſto avec les autres honeſtes dames de la ville leur allerent au devant, qui leur crierent, qu'ils faiſoient choſes indignes d'eux, attendu qu'eſtans en train de recouvrer leur liberté, pour vivre deſormais en forme de gouvernement populaire, ils prenoient l'audace de commettre des outrages & violences telles que ſçauroient faire les plus cruels tyrans.

Le peuple adonc ayant honte pour l'honneur & l'authorité de ces honeſtes dames, qui parloient ainſi vertueuſement à eux les larmes aux yeux, fut d'advis que lon ne leur feroit point de villainie à leurs perſonnes, & qu'on mettroit à leur choix de mourir de telle mort qu'elles voudroient: ainſi les ayants remenées toutes deux à la maiſon, & leur ayants denoncé qu'il falloit qu'elles mouruſſent à l'heure meſme, l'aiſnée qui s'appelloit Myro, deſceignant ſa ceinture en feit un las courant qu'elle ſe meit au col, & en baiſant & ambraſſant ſa ſœur, la pria de la regarder faire, pour puis après faire comme elle, « Afin, dit elle, » que nous ne mourions point baſſement, & » indignement du lieu dont nous ſommes iſſues ». Mais la jeune au contraire la pria de luy permettre qu'elle mouruſt la premiere, & quant & quant ſe ſaiſit de la ceinture: & adonc l'aiſnée luy reſpondit, « Je ne vous refuzay jamais choſe, » que vous me demandiſſiez, ma ſœur, & pource, » dit elle, je ſuis contente de vous faire encore » ceſte grace, de ſupporter & ſouffrir ce qui me » ſera plus grief que la mort meſme, de vous » veoir, ma très-chere ſœur, mourir devant » moy ». Cela dit, elle meſme luy enſeigna à mettre le las à l'entour de ſon col, puis quand elle veit qu'elle eut rendu l'eſprit, elle l'oſta, & couvrit ſon corps: puis addreſſant ſa parole à

Megiſto meſme, la requit de ne ſouffrir pas que ſon corps, quand elle ſeroit auſſi morte, demouraſt giſant villainement & honteuſement: tellement qu'il n'y eut entre les aſſiſtans perſonne de ſi dur cœur, ne qui de nature haïſt tant les tyrans, qui ne deploraſt, & n'euſt en ſoy-meſme compaſſion de la generoſité & magnanimité de ces deux jeunes filles.

Or comme ainſi ſoit qu'il y ait infinies belles choſes que les femmes ont anciennement faittes pluſieurs enſembles, il me ſemble que ce peu d'exemples que nous en avous alleguez devra ſuffire: au demourant nous deſcritons cy après des particuliers actes de vertu de quelques unes, peſle meſle ſelon qu'elles nous viendront en memoire, eſtimans que l'ordre des temps n'eſt point trop neceſſaire à rediger par eſcrit une telle hiſtoire.

PIERIA.

XX. Quelques uns des Ioniens, qui s'eſtoient venus habituer en la ville de Milet, entrerent en querelle à l'encontre des enfans de Neleus: à l'occaſion de laquelle finablement ils furent contraincts de ſe retirer en la ville de Myunte, là où ils eleurent leur demourance, & y furent fort moleſtez & travaillez par les Mileſiens qui leur faiſoient la guerre, pource qu'ils s'eſtoient

ſoubſtraicts & ſeparez d'avec eux, toutefois ce n'eſtoit point une ſi ſanglante, ne ſi mortelle guerre, qu'ils n'envoyaſſent bien les uns devers les autres, & ne communiquaſſent quelque-fois enſemble, car meſmes à quelques jours de feſtes ſolennelles, les femmes de Myunte alloient bien en la ville de Milet. Or y avoit il entre ces Myuntins, l'un des plus nobles qui s'appelloit Pythes, & ſa femme Iapygia, dont il avoit une belle fille nommée Pieria: eſtant doncques eſchuë la grande feſte de Diane, en laquelle il ſe faiſoit un ſolennel ſacrifice, que lon nommoit la Neleïde: ce Pythes y envoya ſa femme & ſa fille, qui l'en requirent, à fin qu'elles fuſſent participantes de la feſte. Si advint que l'un des enfans de Neleus, celuy qui avoit plus de credit & d'authorité en la ville, nommé Phrygius, s'enamoura de Pieria, & luy demanda ce qu'il pourroit faire qui luy fuſt le plus agreable: elle luy reſpondit, « Si tu fais qu'il me ſoit loyſi-» ble de ſouvent & avec pluſieurs venir icy ». Phrygius comprenant auſſi toſt, ce qu'elle vouloit dire, qu'il y euſt paix & amitié en ces deux villes, feit en ſorte qu'il en oſta toute guerre: au moyen dequoy Pieria fut depuis grandement honorée & eſtimée en toutes les deux villes, tellement que juſques au jourd'huy les dames Mileſienes ſouhaittent encore, & prient aux

dieux, qu'elles ſoient autant aimées comme Phrygius aima Pieria.

POLYCRITE.

XXI. Guerre s'eſmeut jadis entre les Naxiens & les Mileſiens, à cauſe de Neæra femme de Hypſicreon, par une telle occaſion : Elle s'enamoura de Promedon Naxien, & montant ſur mer s'en alla quand & luy, car il eſtoit hoſte de Hypſicreon logeant ordinairement chez luy, quand il venoit en la ville de Milet, & jouïſſoit ſecrettement de ceſte Neæra amoureuſe de luy : mais au long aller, craignant que ſon mary ne s'en apperçeuſt, il l'enleva, & l'emmena en la ville de Naxe, là où il la feit rendre ſuppliante à ſon autel & foyer domeſtique, Hypſicreon l'envoya bien redemander, mais les Naxiens en faveur de Promedon refuſerent de la rendre, alleguans pour excuſe de leur refus, qu'elle requeroit la franchiſe des ſuppliants : à raiſon dequoy la guerre commençea entre eux, en laquelle les Erythreiens favoriſerent fort affectueuſement la part de ceux de Milet : de maniere que la guerre prenoit un long traict, & apportoit de grandes miſeres & calamitez aux uns & aux autres, juſques à ce que finablement elle s'acheva par la vertu d'une femme, comme elle avoit commancé

par le vice & la meſchanceté d'une autre. Car un Diognetus capitaine des Erythreiens, à qui lon avoit commis la garde d'une place forte, aſſiſe en lieu opportun pour travailler & endommager les Naxiens, feit quelque courſe dedans leurs païs, là où parmy grande quantité de tout autre butin, il prit & emmena pluſieurs filles & femmes de bonne maiſon, entre leſquelles il s'en trouva une nommée Polycrite, de laquelle il devint amoureux, & la teint & traitta non comme priſonniere de guerre, mais comme ſi elle euſt eſté ſa femme eſpouſée. Or advint il que le jour eſcheut de la grande feſte ſolennelle des Mileſiens, ainſi qu'ils eſtoient au camp, au moyen dequoy ils ſe meirent tous à boire, & à faire grande chere les uns avec les autres: adonc Polycrite demanda à ce capitaine Diognetus, s'il ſeroit point mal content qu'elle envoyaſt à ſes freres quelques tourteaux de ceux que lon avoit appreſtez pour la feſte: ce que non ſeulement il luy permeit volontiers, mais luy commanda de ce faire: & elle ſe ſervant de ceſte occaſion, meit dedans l'un de ces tourteaux une petite lame de plomb eſcripte, & enjoignit expreſſement à celuy à qui elle les bailla à porter, de dire à ſes freres, qu'il n'y euſt qu'eux tous ſeuls qui mangeaſſent de ces gaſteaux: comme ils feirent, & trouvans l'eſcripture de leur ſœur dedans,

dedans, par laquelle elle les advertiſſoit que la nuict ils ne failliſſent de venir aſſaillir leurs ennemis, pource qu'ils les trouveroient tous en deſordre, ſans guet ne garde quelconque, d'autant qu'ils ſeroient encore yvres de la chere qu'ils auroient faitte à cauſe de la feſte, ils en allerent incontinent advertir les capitaines generaux de l'armée, les priants de vouloir faire ceſte entrepriſe avec eux: ainſi fut la place priſe, & y eut grand nombre de ceux de dedans tuez: mais Polycrite requit à ſes citoyens qu'on luy donnaſt Diognetus, & par ce moyen luy ſauva la vie: mais elle quand elle approcha des portes de la ville de Naxe, voyant tous les habitans venir au devant d'elle avec extreme resjouiſſance, luy mettans des chappeaux de fleurs ſur ſa teſte, & chantans ſes louanges, ſon cœur n'eut pas la force de ſouſtenir une ſi grande joie, car elle mourut ſur la place tout joignant la porte de la ville, là où elle fut depuis enſepulturée, & appelle lon encore ſa ſepulture, le ſepulchre de l'envie, comme ayant eſté quelque envieuſe fortune qui envia à Polycrite la fruition de tant de gloire & d'honneur. Ainſi le deſcrivent les hiſtoriens de Naxe: toutefois Ariſtote dit, que Polycrite ne fut jamais priſe priſonniere, mais que Diognetus l'ayant par quelque autre moyen veuë, en devint amoureux, tellement qu'il

eſtoit preſt de luy donner & faire pour l'amour d'elle tout ce qu'elle voudroit: & elle luy promeit qu'elle s'en iroit à luy, prouveu qu'il luy accordaſt une ſeule choſe, dequoy, à ce que dit le philoſophe, elle exigea obligation de ſerment, & après qu'il eut juré ſa foy, elle luy requit, qu'il luy rendiſt le chaſteau de Delion, car ainſi s'appelloit la place qui luy avoit eſté baillée en garde, autrement elle dit qu'elle ne coucheroit jamais avec luy: & que luy tant pour le grand deſir qu'il avoit d'en jouïr, comme pour le ſerment, par lequel il s'eſtoit obligé, ceda la place & la rendit à Polycrite, laquelle la remeit entre les mains de ſes citoyens, & par ce moyen eſtans de rechef retournez à eſtre pareils aux Mileſiens, ils feirent depuis appointement avec eux, à telles conditions qu'ils voulurent.

LAMPSACE.

XXII. En la ville de Phocée il y eut un temps deux freres jumeaux de la maiſon des Codrides, l'un appellé Phobus, & l'autre Blepſus, dont Phobus fut le premier qui ſe jetta du hault des rochers Leucadiens en la mer, ainſi comme Charon chroniqueur Lampſacenien l'eſcrit: & ayant puiſſance & authorité royale en ſon païs, il advint qu'il eut affaire pour ſon particulier en l'iſle

de Paros, & s'y en alla, là où il contracta amitié & alliance d'hoſpitalité avec Mandron qui eſtoit roy des Bebryciens ſurnommez Pityoeſſeniens : & de faict les ſecourut, & feit la guerre avec eux contre les peuples Barbares leurs voiſins, qui leur faiſoient beaucoup de dommage & d'ennuy : puis quand il fut ſur ſon partement pour s'en retourner, Mandron luy feit pluſieurs careſſes & demonſtrations d'amitié, & entre autre luy offrit la moitié de ſa terre & de ſa ville, s'il vouloit venir s'habituer en la ville de Pityoeſſa avec partie des Phocaïens pour peupler le païs. Parquoy Phobus eſtant de retour à Phocée, propoſa ce party à ſes citoyens, & leur ayant fait trouver bon, y envoya pour capitaine ſon frere qui conduiſit les nouveaux habitans : ſi eurent à leur arrivée le traittement tel qu'ils euſſent ſçeu deſirer de Mandron, mais à traict de temps, après qu'ils eurent eu de grands avantages ſur les Barbares circonvoyſins, & eurent gaïgné ſur eux grande quantité de tout butin, & de deſpouilles, ils commancerent premierement a eſtre enviez, & puis après craints & redoutez des Bebryciens : à raiſon dequoy deſirans s'en pouvoir deffaire, ils ne s'ozerent pas addreſſer à Mandron qu'ils cognoiſſoient homme de bien & juſte, pour luy perſuader de commettre aucune deſloyauté envers des hommes de nation Grecque, mais ayant

eſpié un jour qu'il eſtoit abſent, ils ſe preparerent pour desfaire par ſurpriſe tous ces Phocaïens: toutefois la fille de ce Mandron nommée Lampſace, encore à marier, ayant deſcouvert l'aguet & embuſche, taſcha premierement de divertir ſes amis & familiers d'une ſi malheureuſe entrepriſe, en leur remonſtrant, que ce ſeroit un acte damnable devant les dieux & devant les hommes, de courir ſus en trahiſon à leurs propres alliez, & qui les avoient ſecourus à leur beſoing contre leurs ennemis, & outre qui eſtoient maintenant leurs concitoyens. Mais quand elle veit, qu'elle ne pouvoit venir à bout de leur perſuader, elle feit ſoubs main entendre aux Grecs la trahiſon qu'on leur braſſoit, & les advertit de ſe tenir ſur leurs gardes. Si feirent un ſolennel ſacrifice, & un feſtin public, auquel ils convierent les Pityoeſſeniens au faulxbourg de la ville, & ſe diviſerent en deux trouppes, dont l'une ſe ſaiſit des murailles de la ville, pendant que les habitans eſtoient à ce feſtin, & l'autre meit à mort les conviez: & par ce moyen ſe feirent ſeigneurs de toute la ville, & envoyerent appeller Mandron, lequel ils voulurent eſtre participant de leurs conſeils, & inhumerent magnifiquement ſa fille Lampſace, qui par fortune mourut de maladie, & pour memoire du bien qu'elle leur avoit faict, ſurnommerent la ville de ſon nom Lampſaque: toutefois

Mandron, pour n'eſtre ſouſpeçonné d'avoir eſté traiſtre aux ſiens, ne leur voulut point conſentir de demourer avec eux, ains leur demanda les femmes & les enfans des morts, leſquels ils luy envoyerent diligemment, ſans leur faire aucun deſplaiſir : & ayants par avant decerné honneurs heroïques à Lampſace, depuis ils ordonnerent qu'on luy ſacrifieroit comme à une deeſſe, & continuent encore juſques au jourd'huy à faire ces ſacrifices.

ARETAPHILE.

XXIII. Aretaplile de la ville de Cyrene n'eſt pas des fort anciennes, ains ſeulement environ le temps du regne de Mithridates, mais elle monſtra une vertu, & feit une acte comparable à tous les plus magnanimes conſeils des antiques demy-deeſſes. Elle eſtoit fille de Æglator, & femme d'un nommé Phædimus, tous deux nobles hommes, & grands perſonnages : & eſtant belle de viſage, & femme de fort gentil entendement, meſmement en matiere d'eſtat & affaires de gouvernement, les publiques calamitez de ſon païs ont eſté cauſe d'illuſtrer ſon nom, & le faire venir à la cognoiſſance des hommes : car Nicocrates ayant uſurpé la tyrannie de Cyrene, feit mourir pluſieurs des principaux citoyens de

la ville, & entre autres, un Melanippus grand presbtre d'Apollon, qu'il tua de ſa propre main pour avoir ſa presbtriſe ; auſſi feit il mourir Phædimus le mary d'Aretaphile, & qui plus eſt, l'eſpouſa par force & malgré elle. Ce tyran, outre infinies autres cruautez qu'il commettoit journellement, avoit mis des gardes aux portes de la ville, leſquels quand on emportoit des corps morts, pour les inhumer hors la ville, les outrageoient en leur picquant la plante des pieds avec des poignards & des dagues, ou leur appliquant des fers chaulds ; de peur que lon ne tranſportaſt aucun des habitans vivant hors la ville, ſoubs couleur de le porter en terre, comme s'il fuſt mort. Si eſtoient à Aretaphile ſes maux particuliers bien griefs à ſupporter, combien que le tyran ſe laſchaſt envers elle pour l'amour qu'il luy portoit, juſques à luy laiſſer jouir d'une grande partie de ſa puiſſance, car il eſtoit eſpris de ſon amour, & ny avoit qu'elle ſeule à qui il ſe laiſſaſt manier, eſtant au demourant inflexible, aſpre & ſauvage à tout le demourant : mais encore plus la grevoit de veoir ſon païs en public ainſi miſerablement & indignement traicté par ce tyran, car tous les jours il faiſoit mourir les citoyens les uns après les autres, & ſi ne voyoit on point qu'il y euſt eſperance de vengeance, ny de delivrance d'aucun coſté, pource que les bannis eſtans foi-

bles de tout poinct & eſtonnez, s'eſtoient eſcartez les uns çà, les autres là. Parquoy Aretaphile ſe ſubrogeant elle meſme ſeule eſperance de reſſourſe à la choſe publique, & ſe propoſant à imiter les hauts faicts & magnanimes de Thebe, femme du tyran de Pheres, mais n'ayant pas des hommes fideles & proches parents pour la ſeconder en ſes entrepriſes, comme les affaires en donnerent à l'autre, elle eſſaya de faire mourir le tyran par poiſons : mais ainſi comme elle en faiſoit proviſion, & eſprouvoit les forces d'un chaſcun, ſon affaire ne peut eſtre ſecret, ains fut deſcouverr. Et eſtant le faict bien prouvé & averé, Calbia mere de Nicocrates, femme de nature ſanguinaire & implacable, fut d'advis qu'il la falloit incontinent faire mourir, après luy avoir devant fait endurer pluſieurs tourments : mais l'affection que Nicocrates luy portoit, affoibliſſoit un peu & retardoit ſa cholere, joinct qu'Aretaphile qui ſe preſentoit conſtamment à reſpondre aux accuſations qu'on luy propoſoit, donnoit quelque couleur à la paſſion du tyran : mais à la fin voyant qu'elle ſe trouvoit convaincue par preuves, à quoy elle n'euſt ſçeu reſpondre, & qu'elle ne pouvoit aucunement nier qu'elle n'euſt preparé quelque ſorte de drogues, elle confeſſa qu'elle avoit bien voirement fait proviſion de quelques drogueries, non pas toutefois dangereuſes ne

mortelles : « Mais je ſuis, dit-elle, monſeigneur » en peine de pluſieurs choſes de grande conſe- » quence, c'eſt de me conſerver la bonne opinion » que tu as de moy, & l'affection que de ta grace » tu me portes, pour laquelle j'ay ceſt honneur de » joüir d'une bonne partie de ton authorité & puiſ- » ſance : ce qui me rend enviée des mauvaiſes » femmes, deſquelles craignant les enſorcelle- » ments, charmes & autres menées, par leſquel- » les elles voudroient taſcher à te diſtraire de » l'amour que tu me portes, je me ſuis laiſſée » aller à taſcher d'y vouloir obvier par contraire » artifice, qui ſont choſes à l'adventure folles, » & vrayes inventions de femmes, mais non pas » dignes de mort, ſi ce n'eſt qu'il te ſemble juſte » de faire mourir ta femme, pour t'avoir voulu » bailler quelques breuvages d'amour, & quel- » ques charmes, pour taſcher à eſtre encore ai- » mée de toy davantage qu'il ne te plaict de » l'aimer ». Nicocrates ayant ouy ces excuſes de Aretaphile fut d'opinion de luy faire donner la torture, à quoy fut preſente ſa mere Calbia ſans fleſchir jamais de pitié ny s'amollir : & eſtant interroguée ſur la gehenne jamais ne ſe laiſſa vaincre aux douleurs des tourments, ains ſe main- teint tousjours invincible à la queſtion, tant que Calbia meſme, à la fin ſe laſſa malgré elle de la tourmenter & gehenner : & Nicocrates la laſcha,

adjouſtant foy aux excuſes qu'elle alleguoit, & ſe repentit de luy avoir donné ce tourment : & ne paſſa gueres de temps, pour la paſſion qu'il avoit imprimée en ſon cœur, qu'il ne retournaſt à elle, & ne taſchaſt à regaigner ſa bonne grace par tous honneurs, & toutes careſſes qu'il luy pouvoit faire, tant il eſtoit eſpris de ſon amour : mais elle n'avoit garde de ſe laiſſer vaincre de ces flatteries, veu qu'elle avoit bien eu la vertu de reſiſter aux douleurs de la queſtion. Ainſi eſtant joinct au deſir qu'elle avoit au paravant de faire choſe vertueuſe, l'animoſité encore de ſe venger, elle eſſaya un autre moyen : car elle avoit une fille preſte à marier, qui eſtoit aſſez belle, & elle l'attiltra pour un appaſt à prendre le frere du tyran, qui eſtoit un jeune homme fort aiſé à prendre par les plaiſirs de la jeuneſſe : & y en a pluſieurs qui tiennent que oultre la fille, encore uſa elle de quelques charmes, & quelques breuvages, dont elle enchanta le ſens & l'entendement de ce jeune homme, qui s'appelloit Leander. Quand il fut pris de l'amour de ceſte fille, il feit tant par prieres envers ſon frere, qu'il luy permeit de la prendre en mariage, & marié qu'il fut, ſa femme inſtruicte de ſa mere, commancea à le prattiquer, & à luy perſuader qu'il entrepriſt de remettre la ville en ſa liberté, luy remonſtrant que luy meſme n'eſtoit pas libre, tant comme il

vivoit ſoubs une tyrannie, & qu'il n'eſtoit pas en ſa puiſſance, s'il ne plaiſoit au tyran, d'eſpouſer telle femme qu'il voudroit, ny de la garder quand il l'auroit eſpouſée : d'autre coſté ſes familiers & amis, pour faire plaiſir à Aretaphile luy alloient tousjours forgeant quelques nouvelles occaſions de querelles & de ſuſpicions à l'encontre de ſon frere : & quand il s'apperçeut qu'Aretaphile eſtoit de meſme advis, & qu'elle tenoit la main à ceſte menée, adonc il reſolut d'executer l'entrepriſe, & ſuſcita un ſien ſerviteur nommé Daphnis, par lequel il feit tuer Nicocrates, mais au demourant tué qu'il l'eut, il ne voulut pas ſuivre le conſeil d'Aretaphile, ains monſtra incontinent par ſes deportements qu'il avoit tué ſon frere, & non pas le tyran, car il ſe porta follement & furieuſement en ſa domination : toutefois ſi portoit il tousjours quelque honneur & quelque reverence à Aretaphile, & luy donnoit quelque authorité au maniement des affaires, pour ce qu'elle ne luy monſtroit pas ſon mal-contentement, ny ne luy faiſoit pas la guerre ouvertement, ains ſecrettement luy troubloit & embrouilloit ſes affaires. Car premierement elle luy ſuſcita la guerre de la Lybie par le moyen d'un prince nommé Anabus, avec lequel elle eut ſecrette intelligence, & luy perſuada de venir courir ſon païs, & approcher ſon armée de la ville

de Cyrene, & puis elle meit Leander en deffiance & ſouſpeçon de ſes amis, & de ſes capitaines, luy donnant à entendre qu'ils n'avoient point le cœur à ceſte guerre, & qu'ils aimoient mieux la paix & le repos, avec ce que ſes affaires meſmes la requeroient & l'eſtabliſſement de ſa domination, s'il vouloit bien à faict donter & tenir ſoubs le pied ſes citoyens : & que de ſa part elle trouveroit bien moyen de traicter appointement, voire de faire qu'ils s'entreverroient & parleroient enſemble s'il vouloit, Anabus & luy, devant que la guerre tiraſt plus avant, & apportaſt quelque inconvenient, auquel il ne ſeroit poſſible de donner ordre, ny mettre remede puis après. Si fut l'affaire conduit de telle ſorte qu'elle la premiere alla parler à ce prince Lybien, auquel elle requit, que ſi toſt qu'ils ſe trouveroient enſemble pour parlementer, il l'arreſta priſonnier, & pour ce faire luy promeit de grands preſents, & une bonne ſomme d'argent. Le Lybien s'y accorda facilement. Leander faiſoit quelque doubte de ſe trouver à ce parlement, mais toutefois pour le reſpect qu'il portoit à Aretaphile, qui avoit promis pour luy qu'il s'y trouveroit, il s'y trouva tout nud, ſans armes & ſans gardes : & quand il approcha du lieu où ſe devoit faire ceſte entreveuë, qu'il apperçeut Anabus, il feit de rechef du faſcheux & reſtif, diſant qu'il vouloit attendre ſes

gardes, mais Aretaphile qui eſtoit là preſente, luy donnant courage, luy dit, qu'il ſe feroit reputer homme de laſche cœur, & qui ne tenoit point ſa parole, s'il failloit à s'y trouver: & finablement voyant qu'il s'arreſtoit, le tira par la main aſſez audacieuſement & aſſeurement, tant qu'elle le mena, & le livra entre les mains de ce prince Barbare. Si fut incontinent ravy & ſaiſy au corps par les Lybiens, qui le teindrent en eſtroitte garde lié & garotté comme un priſonnier, juſques à ce que les amis d'Aretaphile arriverent avec les autres citoyens de Cyrene, qui luy apporterent l'argent qu'elle avoit promis, car ſi toſt que lon ſçeut en la ville ceſte priſe, la plus part du peuple y accourut à ſa requeſte & mandement: là où quand ils apperceurent Aretaphile, peu s'en fallut qu'ils n'oubliaſſent tout le courroux & maltalent qu'ils avoient encontre le tyran, & eſtimerent que la vengeance & punition exemplaire qu'ils devoient faire du tyran, n'eſtoit qu'un acceſſoire: mais que leur principale beſongne, & la fruition de leur liberté conſiſtoit à la ſaluër, careſſer & ambraſſer, avec ſi grande resjouiſſance, que les larmes leur en venoient aux yeux, ſe jettans à ſes pieds, comme ſi c'euſt eſté l'image de quelque deeſſe: ainſi y affluans les uns ſur les autres juſques au ſeoir, à peine s'adviſerent ils à la fin de ſe ſaiſir de la perſonne de Leander, avec lequel

ils s'en retournerent en la ville, & après qu'ils ſe furent bien ſaoulez de donner toutes ſortes de louanges & de faire tous honneurs à Aretaphile, finablement ils ſe meirent à penſer ce qu'ils devoient faire des tyrans : ſi bruſlerent Calbia toute vive, & couſurent Leander dedans un ſac de cuir qu'ils jetterent dedans la mer : & voulurent que Aretaphile euſt la charge & adminiſtration de la choſe publique, avec les autres principaux perſonnages de la ville. Mais elle, comme ayant joué un jeu fort inegal & variable, & qui avoit eu pluſieurs parties, juſques à en avoir rapporté la couronne de victoire, quand elle veit que ſon païs eſtoit entierement franc & libre, s'alla renfermer en ſa maiſon, & ne ſe voulant plus hazarder à s'entremettre d'affaire quelconque publique, uſa le reſte de ſes jours en paix & en repos avec ſes parents & amis, ſans ſe meſler plus d'autre choſe que de beſongner à des ouvrages.

CAMMA.

XXIV. Il y eut jadis au païs de Galatie deux des plus puiſſants ſeigneurs, & qui aucunement eſtoient parents l'un de l'autre, Sinorix & Sinatus, deſquels Sinatus avoit eſpouſé une jeune dame qu'il avoit priſe fille, appellée Camma, fort eſtimée & priſée de quiconque la cognoiſſoit,

tant pour la beauté de ſon corps, comme pour la fleur de ſon aage, mais encore plus pour ſon honeſteté & ſa vertu : car non ſeulement elle aimoit ſon honneur & ſon mary, mais auſſi eſtoit prudente, magnanime, & ſingulierement aimée & deſirée des ſubjects pour ſa bonté & ſa doulceur : &, qui la faiſoit encore plus regarder & renommer, elle eſtoit presbtreſſe religieuſe de Diane, à laquelle les Galates anciennement avoient ſinguliere devotion, ce qui eſtoit cauſe qu'on la voyoit ſouvent ès ſacrifices publiques, & ſolennelles proceſſions, parée & accouſtrée magnifiquement. Si en devint Sinorix amoureux, lequel voyant que tant que ſon mary vivroit, il ne pourroit jamais venir à bout d'en jouïr, ny par amour, ny par force, il commeit un malheureux acte, car d'aguet propenſé il tua Sinatus, & peu d'eſpace de temps après, il alla demander Camma en mariage : elle faiſoit ſa demourance dedans le temple, & ne ſupportoit pas la malheureuſe forfaitture qu'avoit commiſe Sinorix, d'un cœur abbatu & failly qui ne feiſt qu'emouvoir les gents à pitié, ains avec un courroux couvert en elle meſme, n'attendoit autre choſe que l'occaſion de s'en pouvoir venger : de l'autre coſté Sinorix eſtoit aſſidu à la ſolliciter & prier, luy alleguant des raiſons qui ſembloient avoir quelque honeſte couleur, qu'il s'eſtoit tousjours monſtré plus hom-

me de bien en toutes ſortes que Sinatus, & que ce qui l'avoit induit à le tuer, c'eſtoit la vehemence de l'amour qu'il luy portoit à elle, non pour aucune meſchanceté. La jeune dame du commancement luy feit des refus qui ne furent point trop rudes, & ſembloit que tous les jours peu à peu elle s'allaſt amolliſſant d'autant meſmement que ſes parents & amis eſtoient ordinairement après à la perſuader & forcer de conſentir à ce mariage, pour faire plaiſir à Sinorix, lequel avoit grand credit & grande authorité au païs : tant que finalement elle s'y conſentit, & l'envoya lon querir qu'il vint vers elle, à fin qu'en la preſence de la deeſſe meſme le contract du mariage fuſt paſſé, & les eſpouſailles ſolenniſées. Quand il fut arrivé, elle le receut gracieuſement, & l'amena devant l'autel de Diane, là où elle reſpandit à la deeſſe un peu d'un breuvage qu'elle avoit preparé dedans une couppe, puis en beut une partie, & bailla l'autre à boire à Sinorix : le breuvage eſtoit de l'hydromel empoiſonné : & quand elle veit qu'il l'eut tout bu, alors jettant un gemiſſement hault & clair, & faiſant la reverence à ſa deeſſe : « Je t'appelle à teſmoin, » dit-elle, très-honorée deeſſe, que je n'ay ſuſ- » veſcu Sinatus pour autre intention que pour » veoir ceſte journée, n'ayant eu ne bien ne plai- » ſir de la vie en tout le temps que j'ay veſcu de-

» puis, que l'eſperance de pouvoir un jour faire » la vengeance de ſa mort, laquelle ayant main- » tenant faitte, je m'en vais gayement & joyeu- » ſement devers mon mary : mais toy le plus » meſchant homme du monde, donne ordre » maintenant que tes amis & parents au lieu de » lict nuptial te preparent une ſepulture ». Le Galatien ayant ouy ces propos, & commanceant desja à ſentir que le poiſon faiſoit ſon operation, & luy troubloit tout le dedans du corps, monta deſſus un chariot, eſperant que l'esbranlement & l'agitation du chariot luy pourroit ſervir à faire vomir le poiſon, mais il en ſortit tout incontinent, & ſe feit mettre dedans une littiere, & ne ſceut ſi bien faire que le ſoir meſme il ne rendiſt l'ame : & Camma ayant paſſé toute la nuict, & entendu comment il eſtoit desja treſpaſſé, s'en alla volontairement & gayement hors de ce monde.

STRATONICE.

XXV. Ceſte meſme province de Galatie a porté encore deux autres dames bien dignes d'eternelle memoire, Stratonice femme du roy Dejotarus, & Chiomara femme de Ortiagonte : car Stratonice ſçachant que le roy ſon mary deſiroit ſingulierement avoir des enfans legitimes pour les laiſſer ſucceſſeurs de ſa couronne, & n'en

n'en pouvant avoir d'elle, elle luy pria & perſuada, qu'il en feiſt à une autre femme, & luy permeiſt qu'elle ſe les ſuppoſaſt. Dejotarus s'eſmerveilla fort de ceſte ſienne reſolution, & luy permeit d'en faire à ſa guiſe, ainſi comme elle voudroit : parquoy elle choiſit entre les captives priſes à la guerre une belle jeune fille qui avoit nom Electra, qu'elle enferma avec Dejotarus dedans une chambre : & nourrit & eleva les enfans qui en vindrent, avec autant d'affection, & en auſſi grande magnificence comme s'ils euſſent eſté ſiens.

CHIOMARA.

XXVI. Lors que les Romains ſoubs la conduitte de Cneus Scipion desfeirent les Galates habitants en l'Aſie, il advint que Chiomara femme d'Ortiagonte fut prinſe priſonniere de guerre avec les autres femmes de Galates. Le capitaine qui la prit uſa de ſon adventure en ſoudard, & la viola. Or s'il eſtoit homme ſubject à ſon plaiſir, autant ou plus l'eſtoit il à ſon profit, & lors fut attrapé par ſon avarice : car luy eſtant promiſe une groſſe ſomme d'argent pour delivrer ceſte femme, il la conduiſit au lieu qui luy fut deſigné pour la rendre & mettre en liberté : c'eſtoit ſur le bord d'une riviere, que les Galates paſſerent,

luy compterent ſon argent, & reprirent Chiomara : mais elle feit ſigne de l'œil à l'un de ſes gens qu'il tuaſt ce capitaine Romain, ainſi comme il prenoit congé d'elle & la careſſoit : ce que l'autre feit, & d'un coup d'eſpée luy avalla la teſte : elle la releva ; & l'enveloppant au devant de ſa robbe, tira ſon chemin, & s'en alla. Arrivée qu'elle fut au logis de ſon mary, elle luy jetta ceſte teſte à ſes pieds : dequoy il s'eſtonna, & luy dit, « Ma femme il faut garder la foy : ce fait-mon ; reſpondit elle, mais auſſi faut il qu'il n'y ait qu'un ſeul » homme vivant qui ait eu ma compagnie » : Polybius eſcrit que luy meſme parla depuis à elle en la ville de Sardis, & qu'il la trouva femme de grand cœur & de bon entendement.

Mais puis qu'il eſt venu à propos de faire mention des Galates, j'en reciteray encore une telle hiſtoire. Le roy Mithridates envoya querir à fiance comme ſes amis ſoixante des principaux ſeigneurs des Galates, en la ville de Pergame : leſquels eſtans venus devers luy à ſa requeſte, il leur parla ſuperbement & imperieuſement dont ils furent tous fort courroucez ; tellement qu'il y en eut un nommé Toredorix, homme robuſte de corps, & courageux à merveilles, ſeigneur d'une contrée qui s'appelle des Toſſiopiens, qui entreprit de le ſaiſir au corps, lors qu'il donneroit audience dedans le parc des exercices, & de ſe precipiter

avec luy dedans une profonde baricave qui là eſtoit : mais de fortune le roy ce jour là n'alla point, comme de couſtume, en ce parc des exercices, ains manda que tous ces ſeigneurs Galates vinſſent parler à luy en ſon logis. Toredorix les admoneſta de ne s'eſtonner point, mais quand ils ſeroient arrivez au près de luy, qu'ils ſe ruaſſent enſemble de tous coſtez ſur luy, & le deſchiraſſent en pieces. Cela ne fut pas tenu ſecret, ains ayant eſté deſcouvert à Mithridates, il les feit prendre tous, & leur envoya coupper les teſtes l'un après l'autre : mais ſur ces entrefaittes il ſe va ſouvenir d'un jeune homme en fleur d'aage, le plus beau & le mieux formé qui fuſt de ſon temps, & en eut pitié, ſe repentant de l'avoir condamné quant & les autres, & monſtra evidemment qu'il en eſtoit marry, penſant qu'il euſt eſté desfaict des premiers, ce neantmoins à toute adventure il envoya faire commandement, s'il eſtoit encore vivant, qu'on le laiſſaſt aller : ce jeune homme avoit nom Bepolitan, & luy advint une fortune merveilleuſe, car il fut pris avec une belle robbe & riche, laquelle le bourreau ſe voulant reſerver nette, ſans qu'elle fuſt ſouillée de ſang ; en la luy deſpouillant tout à l'aiſe il apperceut les gens du roy qui accouroient vers luy, en criant à haute voix le nom de ce jeune homme. Voylà comment l'avarice, qui a eſté

cauſe de faire mourir infinis hommes, ſauva contre toute eſperance la vie à celuy là. Mais quant à Toredorix, ayant eſté cruellement maſſacré de pluſieurs coups, il fut jetté aux chiens ſans ſepulture, & ſans que perſonne de ſes amis en oſaſt approcher pour l'inhumer, fors une jeune femme Pergameniene qu'il avoit autrefois cogneuë pour ſa beauté, laquelle ſe hazarda d'enſepvelir & inhumer ſon corps. Ce que les gardes ayants apperceu, la ſaiſirent & la menerent au roy, où lon dit que Mithridates à la veoir ſeulement en eut compaſſion, pour ce qu'elle luy ſembla fort jeunette & ſimple jouvencelle, mais encore plus eut il le cœur attendry, quand il ſçeut que l'amour avoit eſté cauſe de luy faire entreprendre, ſi luy permeit d'enlever le corps & de l'enſepulturer, en luy fourniſſant du ſien les draps & autres parements neceſſaires pour les funerailles.

TIMOCLIA.

XXVII. Theagenes natif de Thebes eut pareille volonté & intention quant à la defenſe de ſon païs & de la choſe publique, que jadis eurent Epaminondas, Pelopidas, & tous les plus gents de bien du monde, mais il tomba en la commune ruine de la Grece, lors que les Grecs perdi-

rent la battaille de Chæronée, eſtant desja quant à luy vainqueur, & pourſuyvant ceux qu'il avoit rompus en battaille devant luy : car ce fut luy qui reſpondit à un fuyant qui luy crya, juſques où nous veux tu chaſſer ? « Juſques en Macedoine, » dit-il » : mais une ſienne ſœur le ſurveſquit qui teſmoigna que tant pour la vertu de ſes anceſtres, que pour la ſiene propre, il avoit eſté grand homme, & digne d'eſtre renommé entre les plus vaillants : elle receut un peu de fruict de ſa vertu, qui luy aida à ſupporter plus patiemment ce qui luy toucha des communes miſeres de ſon païs. Car après qu'Alexandre eut pris la ville de Thebes, & que les ſoudards couroient çà & là pillants ce qu'ils pouvoient, il ſe rencontra qu'un capitaine d'une compagnie de chevaux legers Thraciens ſe ſaiſit de la maiſon de Timoclia, homme qui ne ſçavoit que c'eſtoit d'honeſteté & de courtoiſie, mais violent & ſans aucun diſcours de raiſon : car après qu'il ſe fut bien emply de vin & de viande au ſouper, ſans porter aucun reſpect à la race, ny à l'eſtat & honeſteté de ceſte dame, il luy manda qu'elle vint coucher avec luy : & encore ne fut ce pas tout, car il luy commanda de luy dire où elle avoit caché ſon or & ſon argent, tantoſt la menaſſant de la tuer, & tantoſt la careſſant, & luy promettant qu'il la tiendroit pour ſa femme. Mais elle prenant l'occaſion que

luy meſme luy preſentoit, « Pleuſt à dieu, dit-
» elle, que je fuſſe morte devant ceſte nuict,
» plus toſt que d'eſtre demourée vive, car ayant
» tout perdu, au moins fuſt mon corps impollu
» & net de toute violence : mais la fortune eſ-
» tant ainſi advenuë, qu'il faut que deſormais je
» te repute pour mon ſeigneur, mon maiſtre &
» mon mary, puis qu'il plaiſt aux dieux qui t'ont
» donné ceſte puiſſance ſur moy, je ne te veux
» point fruſter ne priver de ce qui eſt à toy : car
» quant à moy je voy bien qu'il faudra que je
» ſois dorenavant telle que tu voudras. Je ſoulois
» avoir des bagues & joyaux à parer ma perſon-
» ne, & de la vaiſſelle d'argent, & ſi avois encore
» quelque ſomme d'or & d'argent monnoyé, mais
» quand j'ay veu que la ville s'en alloit priſe, j'ay
» le tout fait prendre à mes femmes, & jetter,
» ou pour mieux dire, deſtourner & mettre en
» reſerve dedans un puis, où il n'y a point d'eau,
» & qui eſt ſçeu de peu de gens, pource qu'il
» y a une groſſe pierre deſſus qui en bouche
» l'entrée, & force arbres à l'entour qui le cou-
» vrent. Cela te ſera un threſor qui te rendra
» riche à jamais quand tu l'auras en ta poſſeſſion,
» & à moy ſervira de teſmoignage & de preuve
» pour te monſtrer combien noſtre maiſon eſtoit
» noble & opulente par cy devant ». Le Mace-
donien ces propos oüys, n'attendit pas qu'il fuſt

jour, ains ſur l'heure meſme ſe feit conduire par Timoclia au lieu, luy commandant qu'elle fermaſt ſeurement le verger après elle, à fin que perſonne n'en apperçeuſt rien, & deſcendit tout en chemiſe dedans ce puis: mais la hydeuſe Clotho le conduiſoit, qui vouloit venger ſon forfaict par la main de Timoclia qui eſtoit au deſſus: car quand elle ſentit à ſa voix qu'il eſtoit au fond, elle meſme luy jetta deſſus grande quantité de pierres, & ſes femmes auſſi y en ruerent pluſieurs autres grandes & groſſes, tant qu'elles l'aſſommerent, & comblerent le puis; ce que les Macedoniens ayans entendu, feirent tant qu'ils retirerent le corps, & ayant desja eſté proclamé à ſon de trompe par la ville, que lon ne tuaſt plus perſonne des Thebains, ils ſaiſirent Timoclia & la menerent devant le roy Alexandre, auquel ils feirent entendre de poinct en poinct l'audacieux acte qu'elle avoit ozé commettre. Alexandre jugeant bien à l'aſſeurance de ſon viſage & à la gravité de ſon marcher, qu'elle devoit eſtre de quelque grande & noble maiſon, l'interrogua premierement qui elle eſtoit: & elle luy reſpondit d'une grande aſſeurance, ſans ſe monſtrer eſtonnée de rien, « J'ay eu un frere » nommé Theagenes, qui eſtant capitaine géné» ral des Thebains en la battaille de Chæronée » contre vous, mourut en combattant pour la

» defenſe de la liberté des Grecs, à fin que nous » ne tombiſſions point en la miſere, en laquelle » nous ſommes preſentement tombez: mais puis » qu'il eſt ainſi, que lon nous fait des oultrages » indignes du lieu, dont nous ſommes yſſues, » quant à moy, je ne fuis point à mourir, car il » m'eſt à l'adventure trop meilleur que de vivre, » pour eſſayer encore une autre telle nuict que la » paſſée, ſi toy meſme n'y mets empeſchement ». A ces paroles, tous les gents d'honneur qui furent là preſents ſe prirent à plorer. Mais quant à Alexandre il luy ſembla que le courage de ceſte dame eſtoit plus grand, que de devoir faire pitié, & louant grandement ſa vertu & ſa parole qui l'avoit bien attaint au vif, il commanda à ſes capitaines, qu'ils euſſent ſoigneuſement l'œil, & donnaſſent bien ordre à ce que lon ne commeiſt plus de ſemblables excès en une maiſon illuſtre, & quant & quant ordonna que Timoclia fuſt remiſe en ſa pleine liberté, elle & tous ceux qui ſeroient trouvez luy appartenir aucunement de parenté.

ERYXO.

XXVIII. Battus qui fut ſurnommé Eudemon; c'eſt à dire, heureux, eut un fils qui eut nom Arceſilaus, ne reſſemblant de meurs en rien à

ſon pere, car du vivant meſme de ſon pere, ayant faict faire des creneaux à l'entour de ſa maiſon, il en fut condamné en un talent d'amende par ſon pere meſme, & après ſa mort eſtant de nature faſcheux, comme depuis il en eut le ſurnom, & auſſi pource qu'il ſe gouvernoit par le conſeil d'un ſien amy Laarchus, qui ne valoit rien, il devint tyran, au lieu de roy, & ce Laarchus aſpirant à la tyrannie, chaſſoit & banniſſoit de la ville, ou bien faiſoit mourir les principaux, & les meilleurs citoyens de Cyrene, & en rejettoit les cauſes ſur Arceſilaus, & finablement il luy feit boire du poiſon d'un lievre marin, dont il tomba en une maladie lente, & une langueur faſcheuſe de laquelle il mourut, & ce pendant ſe ſaiſit de la ſeigneurie, ſoubs couleur de la vouloir conſerver, comme tuteur, à Battus fils d'Arceſilaus, lequel eſtoit contrefaict & boitteux, de maniere que tant pour ſon bas aage que pour l'imperfection de ſa perſonne, il eſtoit meſpriſé du peuple, mais pluſieurs s'addreſſoient à ſa mere, luy obeïſſoient volontiers, & l'honoroient, d'autant qu'elle eſtoit femme ſage, doulce & humaine, & avoit beaucoup des plus puiſſans hommes du païs, qui eſtoient ſes parents & amis, au moyen dequoy ce Laarchus luy faiſant la court, pourſuivit de l'avoir en mariage, luy offrant ſi elle le vouloit eſpouſer d'adop-

ter Battus pour ſon fils, & de le faire participant de ſa ſeigneurie: dequoy Eryxo, car ainſi s'appelloit ceſte dame, s'eſtant conſeillée avec ſes freres, luy feit reſponſe qu'il en communiquaſt avec eux, pource que s'ils trouvoient bon ce mariage, ſi faiſoit elle. Laarchus ne faillit pas de leur en parler, & eux de complot expreſſement fait entre eux, tiroient la choſe en longueur, & le remettoient de jour à autre; mais Eryxo luy envoya ſecrettement l'une de ſes femmes, luy dire de ſa part, que ſes freres lors contrediſoient à ſon intention, mais quand le mariage ſeroit conſommé, ils n'en conteſteroient plus, & ſeroient contraincts de le trouver bon: & pourtant qu'il falloit, ſi bon luy ſembloit, qu'il s'en vint la nuict devers elle, & que tout le reſte de l'affaire ſe porteroit bien, quand il ſeroit bien commancé. Ces propos furent merveilleuſement plaiſans à Laarchus, & eſtant du tout tranſporté d'aiſe hors de ſoy, pour la demonſtration d'amitié que luy faiſoit ceſte femme, il promeit qu'il ſe rendroit vers elle, à telle heure qu'elle luy commanderoit. Or faiſoit Eryxo ce complot de l'advis & conſeil de ſon frere aiſné Polyarchus, & ayant prefix le jour & l'heure qu'ils ſe devoient trouver enſemble, elle feit venir ſecrettement en ſa chambre ſon frere, qui amena quant & luy deux jeunes hommes avec

leurs eſpées, qui ne deſiroient rien plus que venger la mort de leur pere, lequel Laarchus avoit de nouveau faict mourir, puis elle envoya querir ce Laarchus, luy mandant qu'il vint ſeul ſans ſes gardes: ſi ne fut pas plus toſt entré, que ces deux jeunes hommes le chargerent à coups d'eſpée, tant qu'ils le feirent mourir en la place, puis en jetterent le corps par deſſus les murailles de la maiſon: & amenans Battus en public, le declarerent roy à la mode & couſtume du païs: & Polyarchus rendit aux Cyreniens leur anciene & premiere ſorte de gouvernement. Or y avoit il lors à Cyrene pluſieurs ſoudards du roy d'Ægypte Amaſis, auſquels Laarchus ſe fioit, & par le moyen deſquels il ſe rendoit formidable & eſpouventable aux Cyreniens. Ces gens de guerre envoyerent incontinent en diligence devers le roy Amaſis, pour charger & accuſer Eryxo & Polyarchus de ce meurtre: dequoy le roy fut courroucé, & ſur le champ propoſa de faire la guerre aux Cyreniens, mais ſur ces entrefaittes il advint que ſa mere alla de vie à treſpas: & cependant qu'il fut occupé à en faire les funerailles, les nouvelles vindrent à Cyrene du malcontentement de ce roy, & de ſa reſolution de faire la guerre: ſi fut d'advis Polyarchus d'aller luy meſme devers luy pour rendre raiſon de ſon

faict, & ſa ſœur Eryxo ne voulut pas demourer derriere, ains le ſuyvre, & s'expoſer au meſme peril que luy, & ne fut pas la mere meſme d'eux, nommée Critola, qui n'y vouluſt auſſi aller, combien qu'elle fuſt fort vieille, mais elle eſtoit dame de grande dignité & authorité, d'autant qu'elle eſtoit ſœur germaine du premier Battus ſurnommé l'heureux. Quand ils furent arrivez en Ægypte, tous les autres ſeigneurs de la court approuverent grandement ce qu'ils avoient faict en ceſt endroict, & Amaſis meſme loüa infiniment la pudicité & magnanimité de Eryxo, & après les avoir honorez de riches preſents, & les avoir traittez royalement, les renvoya tous, Polyarchus & les dames, avec ſa bonne grace à Cyrene.

XENOCRITE.

XXIX. Xenocrite de la ville de Cumes, ne fait pas moins à louër & eſtimer pour ce qu'elle feit à l'encontre du tyran Ariſtodemus, que quelques uns penſent avoir eſté ſurnommé Malace, qui vault autant à dire, comme mol, pour la diſſolution de ſes meurs: mais ils s'abuſent pour ne ſçavoir pas la vraye origine de ce ſurnom, car il fut ſurnommé par les Barbares Malace, qui ſignifie garçon, pource qu'eſtant encore fort

jeune entre ſes compagnons d'aage, portans encore les cheveux longs, que lon appelloit anciennement coroniſtes, ce ſemble pour ceſte occaſion, ès guerres contre les Barbares il ſe faiſoit bien veoir, & y acqueroit un grand renom, non ſeulement pour ſa hardieſſe à coups de main, mais auſſi encore plus pour ſon bon ſens, ſa diligence & provoyance, en quoy il ſe monſtroit ſingulier: de maniere que eſtant en fort bonne eſtime de ſes citoyens, il fut incontinent avancé & promeu aux plus grandes charges & dignitez de la choſe publique, tellement que quand les Thoſcans faiſoient la guerre aux Romains pour remettre Tarquin le Superbe en ſa royauté, dont il avoit eſté dechaſſé, les Cumains le feirent capitaine du ſecours qu'ils envoyoient aux Romains, en laquelle expedition qui dura longuement, laiſſant faire à ſes citoyens qui eſtoient ſoubs ſa charge au camp tout ce qu'ils vouloient, & les amadouant comme flatteur, plus toſt que leur commandant comme capitaine, il leur perſuada de courir ſus à leur ſenat, quand ils ſeroient de retour, & luy aider à en chaſſer les plus puiſſans & les plus gens de bien, tellement que peu à peu, par ces moyens il ſe feit tyran abſolu. Et s'il fut meſchant & violent en autres extorſions, encore le fut il davantage envers les

jeunes femmes & les jeunes enfans de bonne maiſon, car on trouve par eſcript entre autres choſes, qu'il contraignoit les jeunes garçons à porter cheveux longs comme filles, & des criſpines & autres affiquets d'or par deſſus: & au contraire les filles, il les contraignoit de ſe tondre en rond, & porter des manteaux, à la façon des jeunes hommes, & des ſayes ſans manches: toutesfois s'eſtant extremement enamouré de Xenocrite fille d'un des principaux citoyens qu'il avoit banny, il la teint, non pas après l'avoir eſpouſée ou après l'avoir gaignée par belles perſuaſions, penſant qu'elle ſe devoit bien contenter d'eſtre avec luy en quelque ſorte que ce fuſt, attendu qu'elle en eſtoit reputée bien heureuſe & bien fortunée de tous ceux de la ville: mais toutes ces faveurs là ne luy esblouiſſoient point le jugement à elle, car outre ce qu'elle eſtoit marrie de ce qu'il couchoit avec elle ſans qu'elle luy euſt eſté donnée ny fiancée par ſes amis & parents, elle deſiroit le recouvrement de la liberté de ſon païs, autant comme ceux qui apertement eſtoient haïs & mal voulus du tyran. Or faiſoit Ariſtodemus en ce temps là environner ſon territoire d'un foſſé tout à l'environ, ouvrage qui n'eſtoit ny neceſſaire ny utile, mais ſeulement entrepris pour uſer, faſcher & conſommer de travaux ſes

pauvres citoyens, car il eſtoit commandé à chacun de porter certaine quantité de terre par jour. Comme doncques il allaſt veoir comment on y beſongnoit, elle [1] deſtourna & couvrit ſon viſage avec un bout de ſa robbe: & paſſé qu'il fut les jeunes hommes ſe jouans & ſe mocquans d'elle, luy demandoient pourquoy elle fuyoit ainſi de voir Ariſtodemus & avoit honte de luy ſeul, & n'avoit point honte d'eſtre veuë des autres & elle leur reſpondit, mais bien à certes, & parlant à bon eſciant: C'eſt, dit elle, pource qu'il n'y a entre les Cumains que Ariſtodemus ſeul qui ſoit homme. Ceſte parole touchoit à tous, mais elle aiguillonna de honte ceux qui avaient le cœur aſſis en bon lieu à entreprendre de recouvrer leur liberté. Et dit on, que Xenocrite l'ayant entendu, dit, qu'elle aimeroit mieulx porter elle meſme ſur ſes eſpaules la terre, comme les autres, pour ſon pere, prouveu qu'il peuſt eſtre preſent, que de participer à toutes les delices, & à toute la puiſſance d'Ariſtodemus. Cela doncques confirma encore davantage ceux qui conjurerent à l'encontre du tyran, deſquels le chef principal fut Thymoteles, auſquels Xeno-

[1] Il y a ici une petite lacune dans le texte : le nom de la femme dont il s'agit manque évidemment. On ne conçoit pas comment Amyot ne s'en eſt pas apperçu, la fin de cette hiſtoire annonçant clairement que ce n'eſt pas de Xénocrite qu'on parle en cet endroit.

crite ayant baillé libre & ſeure entrée, trouvant Ariſtodemus ſeul, ſans armes & ſans gardes, en ſe ruant pluſieurs ſur luy, le tuerent facilement. Voylà comment la ville de Cumes fut delivrée de tyrannie par deux vertus [1] d'une femme, l'une qui leur donna le penſement premier & l'affection de l'entreprendre, & l'autre qui leur aida & leur donna moyen de l'executer: quoy fait ceux de la ville offrirent à Xenocrite pluſieurs honneurs, prerogatives & preſents, mais elle les refuſant tous, leur demanda ſeulement la grace de pouvoir inhumer le corps d'Ariſtodemus: ce qu'ils luy permirent, & outre l'eleurent presbtreſſe & religieuſe de Ceres, eſtimants que c'eſt honneur qu'ils faiſoient à Xenocrite, ne ſeroit pas moins agreable à la deeſſe, que convenable à elle.

LA FEMME DE PYTHES.

XXX. Auſſi dit on que la femme du riche Pythes [2], du temps que le roy Xerxes veint faire la guerre aux Grecs, fut une bonne & ſage dame: cat ce Pythes ayant trouvé des mines d'or, & aimant non par meſure, mais exceſſivement, le profit grand qui luy en venoit, luy-meſme y

[1] Grec, par la vertu de deux femmes.

[2] Hérodote, l. 7, l'appelle Pythius.

employoit

employoit toute ſon eſtude, & contraignoit tous ſes citoyens egalement à fouiller, porter, ou purger & nettoyer l'or, ſans leur permettre de faire ny exercer autre œuvre du monde: de quoy pluſieurs mouroient, & tous ſe faſchoient, tellement que les femmes à la fin s'en vindrent avec rameaux de ſuppliantes à la porte de ceſte femme pour l'eſmouvoir à pitié, & la prier de les vouloir ſecourir à ce beſoing: elle les renvoya en leurs maiſons avec bonnes paroles, les admoneſtant de bien eſperer, & de ne ſe deſconforter point: & ce pendant elle envoya ſecrettement querir des orfevres à qui elle ſe fioit, & les renfermant en certain lieu, les pria de luy faire des pains d'or, des tartes & gaſteaux, de toutes ſortes de fruicts, & de toutes les chairs & viandes principalement qu'elle ſçavoit que ſon mary Pythes aimoit le mieux: puis quand il fut de retour en ſa maiſon, car il eſtoit lors allé en quelque voyage, comme il demanda à ſoupper, ſa femme luy preſenta une table chargée de toutes ſortes de viandes contrefaittes d'or, ſans autre choſe qui fuſt bonne à boire ny à manger, mais tout or ſeulement. Il y prit plaiſir du commancement, mais après qu'il eut aſſez raſſaſié ſes yeux à veoir tous ces ouvrages d'or, il demanda à manger à bon eſciant: & elle luy

demandant ce qu'il voudroit bien manger, le luy préſentoit d'or, tant qu'à la fin il s'en couroucea, & cria qu'il mouroit de faim. « Voire- » mais, dit elle, vous en eſtes cauſe, car vous » nous avez fait avoir foiſon de ceſt or, & faute » de toute autre choſe: car tout artifice, tout » meſtier, & toute autre vacation ceſſe entre » nous, & ny a perſonne qui laboure la terre, » ains laiſſant en arriere tout ce que lon ſeme » & que lon plante en la terre pour nourrir les » perſonnes, nous ne faiſons que fouiller & cher- » cher des choſes qui ſont à nous nourrir inu- » tiles, nous conſommans nous meſmes de la- » beur, & nos citoyens après ». Ces remonſtrances emeurent Pythes, qui pour cela ne ceſſa pas entierement toute ſon entremiſe des mines, mais y faiſant travailler la cinquieme partie ſeulement de ſes citoyens, les uns après les autres, il permeit au reſte d'aller vacquer à leur labourage & à leurs meſtiers. Mais quand Xerxes deſcendit avec une ſi grande armée pour faire la guerre aux Grecs, s'eſtant monſtré fort magnifique au recueil, & traittement, & grands preſents qu'il feit au roy & à toute ſa court, il requit une grace au roy, c'eſt que de pluſieurs enfans qu'il avoit, il en diſpenſaſt l'un ſeul d'aller à la guerre, à fin qu'il demouraſt avec luy en la maiſon,

pour avoir ſoing de le traitter & gouverner en ſa vieilleſſe: de quoy Xerxes fut ſi courroucé, qu'il feit mourir ce fils là ſeul, & l'ayant fait coupper en deux pieces, feit paſſer ſon armée par entre deux, & emmena les autres qui tous moururent ès battailles: à l'occaſion dequoy, Pythes ſe deſconfortant feit ce que font ordinairement ceux qui ont faute de cœur & d'entendement, car il craignoit la mort, & haiſſoit la vie: il euſt bien voulu ne vivre point, & ſi ne ſe pouvoit deffaire de la vie. Or y avoit il dedans la ville une grande motte de terre, au long de laquelle paſſoit la riviere qui ſe nommoit Pythopolites, il feit baſtir ſa ſepulture dedans ceſte motte, & deſtournant le cours de la riviere, la feit paſſer à travers ceſte motte, de maniere qu'en paſſant elle venoit à razer ſa ſepulture. Ces choſes preparées il deſcendit vivant dedans, & reſigna à ſa femme ſa ville & toute ſa ſeigneurie, luy enjoignant qu'elle n'approchaſt point de ce monument, mais bien que ſeulement elle meiſt tous les jours ſon boire & ſon manger dedans une petite nacelle, juſques à ce qu'elle veiſt que la nacelle paſſeroit outre la motte, ayant les vivres tous entiers ſans que lon y euſt touché, & ors qu'elle ceſſaſt de plus luy en envoyer, pour ce que ce ſeroit ſigne

certain qu'il ſeroit decedé. Voilà comment il acheva le reſte de ſes jours : & ſa femme gouverna depuis ſon eſtat ſagement, & apporta heureuſe mutation & changement de travaux aux ſubjects.

SOMMAIRE

DE LA CONSOLATION

A APOLLONIUS.

Eloge du fils d'Apollonius. II. *Pourquoi, Plutarque n'a pas entrepris plutôt de conſoler Apollonius.* III. *Il eſt tems de travailler à appaiſer ſa douleur.* IV. *L'inſenſibilité & la trop grande ſenſibilité ſont également des vices contre nature.* V. *Le ſage ſait conſerver une juſte modération dans l'adverſité & dans la proſpérité.* VI. *La vie eſt un tiſſu de viciſſitudes.* VII. *C'eſt donc une folie de compter y trouver quelque ſtabilité.* VIII. *La raiſon peut ſeule procurer la tranquillité d'eſprit qui réſiſte au malheur.* IX. *Paſſages de divers poëtes ſur la mutabilité des choſes humaines.* X. *Principe de Crantor pour conſoler Hippoclès.* XI. *Paſſages d'Homere ſur la foibleſſe & l'inſtabilité de l'eſpèce humaine.* XII. *Pluſieurs mots relatifs à ce ſujet.* XIII. *Diſcours qu'Homere fait tenir à Achille pour conſoler Priam.* XIV. *Fable de la boëte de Pandore dans Héſiode.* XV. *Autres paſſages ſur l'inutilité des gémiſſemens.* XVII. *Penſée de Socrate ſur la maniere de ſe conſoler en comparant ſes malheurs*

à ceux des autres. XVIII. *Maniere dont Antimachus ſe conſola de la mort de ſa femme.* XIX. *La mort n'eſt point un mal.* XX. *Opinion d'Héraclite.* XXII. *La vie eſt pleine de maux.* XXIII. *Idée de Socrate ſur la mort.* XXV. *Ce qu'il dit de la crainte de la mort à ſes juges.* XXVI. *La mort accordée par les dieux comme une récompenſe de grandes vertus.* XXVII. *Exemple de Cléobis & Biton.* XXVIII. *D'Agamede & Trophonius.* XXIX. *D'Euthynoüs.* XXX. *Quand la mort anéantiroit l'ame & le corps, elle ne ſeroit point un mal.* XXXI. *Vers de différens poëtes ſur la mort.* XXXII. *Des morts, qu'on appelle prématurées.* XXXIII. *La meilleure vie n'eſt pas la plus longue, mais la plus vertueuſe.* XXXV. *Il faut ſavoir ſe ſoumettre aux loix établies par la divinité.* XXXVI. *Dès qu'on convient que la douleur eſt un mal, il faut la bannir le plus promptement qu'il eſt poſſible.* XXXVII. *Si le tems doit enfin la calmer, il eſt bien plus ſage de le faire ſur le champ par la raiſon.* XXXVIII. *On doit être armé par la prévoyance contre tous les accidents.* XXXIX. *Il n'y a que les lâches qui s'en laiſſent abattre.* XL. *Exemples de deuil chez les nations les moins eſtimables.* XLI. *Fauſſeté du motif d'affliction tirée d'une mort prématurée.* XLII. *Vers d'Homere ſur les malheurs qui ſont attachés à une longue vie.*

XLIII. *Conſolation tirée de ce qu'on n'eſt point cauſe des accidents qui nous arrivent.* XLIV. *Véritable maniere de témoigner ſon amour aux morts par les honneurs qu'on rend à leur mémoire.* XLV. *Ne point aller à l'excès.* XLVI. *Les douleurs les plus vives ſont ſouvent les plus courtes.* XLVII. *Apologue de Silenus ſur le malheur de vivre.* XLVIII. *Il ne faut donc point pleurer les jeunes gens qui meurent.* XLIX. *La vie eſt un dépôt qu'il faut ſavoir rendre à la divinité de qui on l'a reçue.* L. *Excès inſenſé de la douleur de Niobé.* LI. *Deux préceptes écrits dans le temple de Delphes; très-importans.* LII. *Application. Paſſages analogues des Poëtes.* LIII. *Les hommes ſe plaignent de tout.* LIV. *Une mort, qu'on croit prématurée, eſt peut-être une grande faveur du ciel.* LV. *Le tems n'eſt qu'un point en comparaiſon de l'éternité.* LVI. *La vie eſt aſſez courte ſans être encore troublée par la douleur.* LVII. *Se rappeller pour ſe conſoler ſoi-même en certains cas, les motifs qu'on a préſentés à ſes amis dans des circonſtances ſemblables.* LVIII. *Exemples de fermeté contre les événemens douloureux.* LIX. *Autres exemples, de Periclès.* LX. *De Xénophon.* LXI. *De Dion.* LXII. *De Démoſthène.* LXIII. *Du roi Antigonus.* LXIV. *Ce n'eſt pas aſſez de les admirer; il faut les imiter.* LXV. *La mort fait paſſer les jeunes*

gens vertueux dans un état plus heureux. LXVI. *Fauſſeté des prétextes dont Apollonius pourroit appuyer ſa douleur.* LXVII. *Son fils en mourant eſt allé trouver la récompenſe de ſa vertu.* LXVIII. *Paſſage de Platon ſur l'immortalité de l'ame.* LXIX. *Concluſion.*

CONSOLATION

ENVOYÉE A APOLLONIUS

SUR LA MORT DE SON FILS.

CE n'eſt pas de ceſte heure ſeulement, ſeigneur Apollonius, que j'ay eu pitié & compaſſion de toy, ayant entendu la mort avant-aage de ton fils, qui nous eſtoit très cher à tous, pource qu'en ſi grande jeuneſſe il ſe monſtroit fort ſage, raſſis, & modeſte, obſervant merveilleuſement bien tous offices & devoirs de pieté, tant envers les dieux, comme envers ſes pere & mere, & ſes parents & amis.

II. Mais il n'euſt pas eſté bien à propos, ſur l'heure meſme de ſon treſpas, aller devers toy pour te preſcher & admoneſter de ſupporter patiemment l'inconvenient qui t'eſtoit advenu, lors que & ton corps & ton ame eſtoient de tout poinct accablez ſoubs le faix d'une calamité ſi eſtrange & ſi peu propenſée, outre ce qu'il eſtoit force que j'en ſentiſſe moy-meſme partie de la douleur : car les bien ſuffiſans medecins meſmes n'ordonnent pas incontinent contre les violentes & ſoudaines deſcentes de catarres, les remedes des medecines laxatives, ains attendent

que la force de l'inflammation des humeurs ſe meuriſſe d'elle meſme, ſans application d'huiles & unguent par le dehors.

III. Mais après que le temps, qui a accouſtumé de meurir toutes choſes, s'eſt adjouſté à l'inconvenient, & que la diſpoſition de ta perſonne m'a ſemblé requerir le ſecours de tes amis, j'ay penſé que je ferois bien, ſi je te departois quelques raiſons & diſcours conſolatoires, pour eſſayer de relaſcher un peu de ta douleur, & appaiſer les regrets de ton deuil, & les lamentations qui ne ſervent de rien: car ſuyvant ce que dit le ſage poëte Euripide,

Les medecins des malades eſprits
Sont les raiſons, quand quelqu'un bien appris
En ſçait uſer à heure competente,
Pour alleger ce qui le cueur tourmente.

Et comme il dit ailleurs,

A chaſque mal il fault propre remede,
Car à celuy qui de douleur procede,
Des bons amis le parler gracieux
Allege fort les ennuis ſoucieux.
Qui eſt trop fol en toutes actions,
Il a beſoin d'aſpres corrections:
Car entre tant de paſſions de l'ame,
La douleur eſt celle qui plus l'entame.
Il y en a qui de douleur oultrez,
Comme lon dit, ſont en fureur entrez,

Et en plusieurs autres maulx incurables,
Jusqu'à tuer soy-mesmes miserables :

IV. Or se douloir & se sentir attaint au vif pour la perte d'un fils, est une douleur qui procede de cause naturelle, & n'est point en nostre puissance. Car quant à moy, je ne sçaurois estre de l'opinion de ceux qui louënt si haultement je ne sçai quelle brutale & farouche & sauvage impassibilité, laquelle n'est ny possible à l'homme, ny utile, quant bien elle seroit possible, pource qu'elle nous osteroit la mutuelle benevolence & douceur d'aimer, & de se sentir aimé, laquelle il nous est necessaire retenir & conserver plus que nulle autre chose : mais aussi dis-je bien, que se laisser emporter hors de mesure à la douleur, & augmenter son deuil à l'infiny, est contre la nature, & procede d'une mauvaise opinion qui est en nous : pourtant fault il laisser l'un comme chose dommageable & mauvaise, & qui ne convient nullement à gents de bien, & ne reprouver ny ne rejetter pas aussi les moderées passions, suyvant ce que souhaittoit le philosophe academique [1] Crantor, à la

[1] Un des plus illustres philosophes académiciens, disciple de Xénocrate, aussi bien que Polémon. Il ayoit écrit entr'autres un traité sur la douleur, adressé à Hippoclès, dont il sera bientôt parlé. Cicéron appelle cet ouvrage, un livre d'or, *In Lucul,*

miene volonté que jamais nous ne fuſſions malades, mais s'il advient que nous le ſoyons, à tout le moins, que nous ſentions noſtre mal, ſi lon nous arrache, ou que lon nous couppe quelque partie de noſtre corps: car ceſte indolence là, de ne ſe douloir de rien, ne s'engendre point en l'homme ſans grand ſalaire, pource qu'il eſt vrayſemblable & que l'ame en devient beſtiale, & le corps inſenſible: parquoy la raiſon veut que les ſages hommes ne ſoient en telles adverſitez ny impaſſibles, ny auſſi trop paſſionnez: pource que l'un eſt inhumain, & tient de la beſte ſauvage: l'autre trop mol, & ſent ſa femme.

V. Mais bien adviſé eſt celuy, qui ſçait garder le moyen, & qui peut porter gentilment autant les proſperitez qui ſurviennent en ceſte vie, comme les adverſitez: ayant bien propenſé que c'eſt ne plus ne moins comme en un eſtat populaire, là où lon tire les magiſtrats au ſort, & fault que celuy à qui le ſort eſchet, commande: & celuy qui en eſt fruſtré porte patiemment le refus de fortune: ainſi fault il qu'en la diſtribution des evenements & ſuccès des affaires, il ſe contente, ſans plainte ny reſiſtence, de ce que la fortune luy envoye: car ceux qui ne peuvent faire cela, ne pourroient non plus ſupporter ſagement & moderéement de grandes

proſperitez: car c'eſt une ſentence morale fort bien & ſagement ditte:

Jamais bon-heur, tant ſoit il grand ou hault,
Ton cœur n'eſleve outre plus qu'il ne fault:
Ny au contraire auſſi pour malencontre,
Qui arriver te puiſſe, ne te monſtre
Trop bas de cœur, comme un chetif eſclave,
Ains te maintien en ton naturel grave,
Tousjours tout un, comme l'or dans le feu.

Car c'eſt fait en homme ſage & bien appris, ſe maintenir & comporter tousjours d'une meſme ſorte en proſpérité, & auſſi en adverſité garder genereuſement ce qui luy eſt bien ſeant: car l'office de vraye prudence & bon ſens eſt, d'eviter le mal quand on le voit venir, ou le corriger quand il eſt advenu, & l'amoindrir le plus que lon peut, ou bien ſe preparer à le ſupporter virilement & magnanimement: car la prudence ſe monſtre & s'employe, touchant les biens, en quatre ſortes, ou à les acquerir, ou à les garder, ou à les augmenter, ou à en uſer dextrement & ſagement.

VI. Ce ſont là les regles de la prudence & des autres vertus, dont il fault uſer en l'une & en l'autre fortune: car comme dit le commun proverbe,

Il n'y a nul qui ſoit en tout heureux.

Et certainement,

Il ne ſe peult naturellement faire,
Que ce qui eſt ne ſoit point neceſſaire.

Ne plus ne moins que les arbres quelques années portent beaucoup de fruict, & quelques autres n'en portent point : & les animaux une fois font des petits, & une autre fois ſont ſteriles : & en la mer un jour y a tourmente, & un autre calme : auſſi en la vie humaine advient il pluſieurs divers accidents, qui tournent & virent l'homme tantoſt en l'une, & tantoſt en l'autre fortune, aux quelles ayant eſgard, on pourroit à bonne raiſon dire,

Agamemnon, fils d'Atreus, ton pere
Ne t'engendra pour fortune proſpere
Tousjours avoir en ceſte vie, ainçois
Fault qu'un jour triſte, & un jour guay tu ſois,
Car tu es né de nature mortelle.
Et ſi tu dis, ma volonté n'eſt telle :
Si ſera il ainſi, ne pis, ne mieux,
Pource que tel eſt le plaiſir des dieux.

Et ce que dit à ce propos le poëte Menander,

Si tu eſtois, ô Trophime, ſeul entre
Tous les vivants hors du maternel ventre
Sorty avec ceſte condition,
Que tu ferois à ton election
Ce qui ſeroit à ton cœur agreable,
Ayant tousjours fortune favorable,

Et que quelqu'un des dieux te l'euſt promis,
Tu te ſerois à la verité mis,
Non ſans raiſon, en ſi grande cholere,
Pour ſa promeſſe envers toy menſongere,
Car il t'auroit falſifié ſa foy:
Mais ſi tu as, à toute meſme loy
Que nous, humé ceſt air icy publique,
Pour te parler en gravité tragique,
Plus te le fault porter patiemment,
Et prendre mieulx raiſon en payement.
Car pour te dire en peu de mots la ſomme
De ce diſcours, Trophime, tu es homme,
Qui eſt à dire, un animal plus prompt
A devaller ſoudain à bas d'amont,
Que pas un autre: & non ſans cauſe juſte,
Pource qu'eſtant de tous le moins robuſte
De ſa nature, il oze ſe meſler
Des plus ardus affaires deſmeſler:
Auſſi tombant de hault à la renverſe,
De plus grands biens ſa ruine renverſe.
Mais quant à toy Trophime, ny le bien
Que perdu as ne fut oncq grand en rien,
Ne maintenant ſi tu as de la peine,
Elle ne peult ſinon eſtre moyene:
Pourtant fault il que cy après
Plus moderé tu ſois en tes regrets.

VII. Et neantmoins les choſes humaines eſtans telles, il y en a qui à faute de bon jugement ſont ſi eſtourdis & ſi outrecuidez, que depuis qu'ils ſont un peu elevez, ou pour groſſe ſomme d'or & d'argent qu'ils ſe treuvent entre mains, ou pour l'authorité grande de quelque

office qu'ils auront, ou pour autre preſidence & preeminence du lieu qu'ils tiendront au gouvernement de la choſe publique, ou pour aucuns honneurs & gloire qu'ils auront acquiſe, ils menaſſeront, & outrageront ceux qui ſeront moindres qu'eux, ne conſiderans pas l'incertitude & inconſtance de la fortune, ny combien facilement ce qui eſt haut devient bas, & ce qui eſt par terre s'eleve en haut pour les ſoudaines mutations & changements de la fortune: car chercher certitude en choſe de ſa nature incertaine, ce n'eſt pas fait en gens qui diſcourent ſainement :

En une rouë inceſſamment tournante,
Tantoſt baſſe eſt, tantoſt haulte une gente.

VIII. Mais pour parvenir à ceſte tranquilité d'eſprit de n'eſtre point travaillé de douleur, le meilleur moyen eſt celuy de la raiſon, & de s'eſtre par le moyen d'elle preparé de longue main contre toutes les mutations & changements de la fortune : car il ne ſe faut pas ſeulement recognoiſtre mortel, mais auſſi attaché à une vie mortelle, à des affaires qui facilement ſe changent d'un eſtat en un autre tout contraire. Car certainement, & les corps des hommes ſont mortels & caduques, & leurs fortunes mortelles, & leurs paſſions & affections auſſi, & generalement tout ce qui eſt ou appartient à la

vie

vie humaine : ce qui n'eſt poſſible de deſtourner ou eviter aucunement à qui eſt mortel de nature,

Ains par neceſſité ferrée,
Tousjours noſtre vie aterrée
Tend au fond d'enfer tenebreux.

IX. Et pourtant dit très bien Demetrius le Phalerien, comme le poëte Euripides euſt eſcript,

Aſſeuré n'eſt en ce bas monde l'heur,
Un jour le peut renverſer en malheur,
Abaiſſant l'un du plus hault en l'abyſme,
Et elevant du fond l'autre à la cyme.

Le reſte, dit il, eſt ſagement eſcript, mais il euſt encore mieux dit, s'il n'euſt point mis un jour, ains un poinct, ou une minute de temps,

Arbres fruictiers comme l'humain lignage,
Tournent ſans fin en un meſme roüage :
La force aux uns vient peu à peu croiſſant,
Elle s'en va aux autres décroiſſant.

Et Pindare en un autre paſſage,

Qu'eſt-ce, & que n'eſt-ce, que de l'homme ?
C'eſt l'ombre du ſonge d'un ſomme.

Il a declaré la vanité de la vie de l'homme par une exceſſive maniere de parler fort ingenieuſe, & fort bien exprimente ce qu'il vouloit dire : car que peut il eſtre plus debile qu'une ombre ?

mais encore le ſonge d'une ombre? Il ne ſeroit pas poſſible de l'exprimer plus vivement ne plus clairement.

X. Suyvant leſquels propos, Crantor auſſi reconfortant Hippocles ſur la mort de ſes enfans, luy uſe de ces paroles : Toute l'ancienne eſchole de philoſophie nous preſche & admoneſte de cela, en quoy s'il y a aucun poinct que nous n'approuvions pas, au moins eſt il trop veritable, qu'en pluſieurs endroits la vie de l'homme eſt fort laborieuſe & penible : car encore que de ſa nature elle ne fuſt pas telle, ſi eſt-ce que par nous meſmes elle eſt reduitte à telle corruption : puis il y a ceſte incertaine fortune qui nous accompagne dès le commancement & dès l'entrée de noſtre vie, non pour aucun bien : joinct qu'en toutes choſes qui naiſſent il y a tousjours quelque portion de malice meſlée parmy. Car toutes ſemences mortelles ſont incontinent participantes de la cauſe, dont procedent la mauvaiſe inclination de l'ame, & les maladies, les ennuys, & toute la male deſtinée des mortels de là rampe juſques à nous. Et pour quelle cauſe ſommes nous tombez en ce propos? à fin que nous cogneuſſions, que ce n'eſt rien de nouveau à l'homme d'experimenter la malheureuſe fortune, ains que tous y ſommes ſujects : car comme dit Theophraſtus, la fortune ne regarde point où elle

viſe, & prent plaiſir bien ſouvent à t'oſter ce que tu auras paravant acquis à grande peine, & à renverſer une reputée felicité, ſans avoir aucun temps eſtably ne prefix pour ce faire.

XI. Ces raiſons, & pluſieurs autres ſemblables, peuvent facilement venir en l'entendement de chaſcun à par ſoy, ou bien les peult on apprendre des eſcripts des ſages anciens, entre leſquels le premier eſt le divin Homere, qui dit :

Rien ne nourrit la terre plus debile,
Ne qui ſoit tant, que l'homme eſt, imbecille :
Il ſe promet que plus n'endurera
Parcy après, tant que luy durera
Force & vertu, & que divine eſſence
Luy donnera de ſe porter puiſſance :
Mais quand les dieux luy envoyent malheur,
Malgré luy fault qu'il porte ſa douleur.

Et ailleurs,

L'homme a le ſens tel, & l'entendement,
Que dieu luy veut donner journellement.

Et en un autre paſſage,

Pourquoy quiers tu de moy, fils magnanime
De Tydeus, que mon ſang je t'intime ?
Les hommes tels comme les feuilles ſont,
Les vents tomber là-bas les unes font,
Et la foreſt en la ſaiſon nouvelle,
En produiſant d'autres, les renouvelle,
Auſſi les uns des hommes floriſſans
Viennent dehors, autres vont periſſans.

Et que ceſte comparaiſon des feuilles des arbres ſoit bien à propos & bien propre pour repreſenter la vanité tranſitoire de la vie des hommes, il appert clairement par ce qu'il dit luy-meſme en un autre lieu,

Pour les chetifs humains prendre harnois,
Qui ſont ſemblans aux feuillages des bois,
Aucunefois vigoureux en verdure,
Tant que de terre ils prenent nourriture,
Une autrefois de langueur mal-menez,
Sans point d'humeur tout fleſtris & fenez.

XII. Simonides le poëte, comme le roy de Lacedæmone Pauſanias ſe glorifiaſt ordinairement de ſes haults faicts, & luy diſt une fois par maniere de mocquerie, qu'il luy donnaſt quelque ſage precepte & bon advertiſſement, cognoiſſant bien ſon oultrecuidance, luy conſeilla ſeulement, qu'il ſe ſouvint d'eſtre homme. Et Philippus roy de Macedoine, comme en un meſme jour il euſt eu nouvelles de trois grandes proſperitez : la premiere qu'il avoit gaigné le prix de la courſe des chariots à quatre chevaux en la ſolennité des jeux Olympiques : la ſeconde, que ſon lieutenant Parmenion avoit desfaict en bataille les Dardaniens : la troiſieme, que ſa femme Olympiade luy avoit faict un beau fils : Il eleva ſes mains vers le ciel & dit, « O fortune je te ſupplie en-» voye moy en contre-eſchange quelque mediocre

» adverſité » : ſçachant bien que la fortune porte tousjours envie aux grandes felicitez. Et Theramenes l'un des trente tyrans d'Athenes, eſtant tombée la maiſon en laquelle il ſouppoit avec pluſieurs autres, & s'eſtant ſauvé luy ſeul de la ruine, comme tout le monde l'en reputaſt bienheureux, il s'eſcria à haute voix, « O fortune, » à quelle occaſion doncques me reſerves tu » ? auſſi advint il que peu de jours après ſes compagnons meſmes l'ayant mis en priſon, après l'avoir bien gehenné & tourmenté, le feirent mourir.

XIII. Si me ſemble que le poëte Homere s'eſt monſtré un merveilleuſement excellent ouvrier de conſoler, en ce qu'il fait que Achilles dit au roy Priam, qui eſtoit venu devers luy pour racheter le corps de ſon fils Hector,

Vueilles pourtant en ce ſiege te ſeoir,
Et nos regrets laiſſons un peu raſſeoir
Dedans nos cœurs, bien que de violente
Occaſion ſoit noſtre ame dolente :
Mais à rien bons ne ſont regrets ne pleurs,
Car les humains ſont à vivre en douleurs
Predeſtinez par les haults dieux celeſtes :
Eux ſeuls exempts ſont de toutes moleſtes.
Le haut-tonant ſur le ſeuil de ſon huys
Là ſus au ciel a eſtalé deux muys
Des dons qu'il donne : en l'un de ces deux giſent
Les bons, en l'autre il a mis ceux qui nuiſent.
Or ceux à qui peſle meſle il depart
Tantoſt de l'un, tantoſt de l'autre part,

Il leur advient quelquefois de lieſſe
Et quelquefois rencontre de triſteſſe
Mais cil à qui des mauvais il fait don
Tant ſeulement, n'a jamais rien de bon:
Honte le ſuit & par toute la terre
Male famine après luy va grand'erre:
Il n'eſt des dieux ny des hommes priſé,
Ainçois de tous fort defavoriſé.

XIV. Le poëte qui vient après, tant en ordre des temps qu'en eſtime de reputation, Heſiode, encore qu'il s'attribue l'honneur d'avoir eſté diſciple des Muſes, ayant auſſi bien comme l'autre enfermé les maux dedans un tonneau, eſcrit que Pandora l'ouvrant les eſpandit en grande quantité par toute la terre, & par toute la mer, diſant ainſi:

La femme ayant oſté le grand couvercle
Qui du tonneau clouoit la bouche (* en cercle,)
Maux infinis eſpendit aux humains,
Et leur braſſa malheurs & travaux maints:
Rien ne reſta que l'eſperance ſeule
Dans ce fort muy, ſoubs le bord de ſa gueule.
La femme hors voler ne luy permeit,
Quand au devant le couvercle luy meit.
De là ſortit la trouppe vagabonde
Des maux qui vont errans parmy le monde,
Car pleine en eſt & la terre & la mer.
Là commença maladie à germer
De jour en jour, aux hommes en cautelle
Venant la nuict, ſans que point on l'appelle,

* Ces mots mis pour la rime, ne ſont pas dans le grec.

Et ſans parler, d'autant que Jupiter
A toutes a la langue faict oſter.

XV. Suivant leſquels propos, le poëte comique dit encore, touchant ceux qui ſe tourmentent & deſeſperent quand telles fortunes leur adviennent,

Si noz malheurs les larmes gueriſſoient,
Et ſi noz maulx incontinent ceſſoient
Que lon auroit larmoyé tendrement,
Au poids de l'or payées cherement
En un malheur les larmes devroient eſtre:
Mais maintenant les affaires, mon maiſtre,
N'y penſent point, & n'y jettent point l'œil:
Ains ſoit ou non que tu pleures en deuil,
Pas ne lairront d'aller la meſme voye.
Qu'eſt il beſoing donc que noſtre œil larmoye?
Qu'y gaignons nous? Rien, mais douleur produit,
Comme arbres font, des larmes pour ſon fruict.

XVI. Et Dictys [1] reconfortant Danaé, qui demenoit un fort grand deuil pour la mort de ſon fils, dit en ceſte ſorte:

Eſtimes tu que Pluton face compte
De tous tes pleurs? & crois tu qu'il ſe domte
Par tes ſoupirs, juſqu'à te renvoyer
Ton fils? Non, non, ceſſe de larmoyer,
En regardant les adventures males
Qu'ont enduré les autres tes egales,
Plus patiente à l'heure tu ſeras,
Quand ſagement tu conſidereras

[1] Poëte à qui on attribuoit une hiſtoire de la guerre de Troie

Combien jadis en priſon douloureuſe
Ont achevé leur vie malheureuſe :
Combien ſont vieux devenus ſans pouvoir
Peres d'enfans en leur vie ſe veoir :
Combien auſſi de royale opulence
Sont cheuts à rien, reduicts en indigence.
Il te convient mettre devant tes yeux
Ces arguments, & les repenſer mieux.

XVII. Il luy conſeille de conſiderer les exemples de celles qui ont eſté plus ou pour le moins autant malheureuſes qu'elle, comme ſi cela luy devoit ſervir à ſupporter plus legerement ſon propre malheur : à quoy ſe peut auſſi tirer & appliquer le propos de Socrates qui ſouloit dire, qu'il falloit que chaſcun apportaſt ſes malheurs & adverſitez en commun, & que lon les departiſt tellement, que chaſcun en euſt ſon egale portion : car alors il ſe verroit, que la plus part de ceux qui ſe plaignent ſeroient bien aiſes de ſe contenter des leurs, & s'en aller à tout.

XVIII. Le poëte Antimachus [1] auſſi uſa de ſemblable induction, après que ſa femme fut decédée, laquelle il aimoit ſingulierement. Elle avoit nom Lyde, au moyen dequoy il nomma Lyde une elegie qu'il compoſa pour conſoler luy meſme ſa douleur. En ceſte elegie il ramaſſe

[1] Antimachus de Colophon, diſciple de Panyaſis, oncle ou couſin d'Hérodote ; il vécut au tems de la guerre du Péloponneſe, ſelon Suidas, puiſqu'il fut, dit-il, diſciple de Stéſimbrote.

toutes les adverſitez & calamitez qui ſont anciennement arrivées aux grands princes & roys, rendant ſa douleur moindre, par la comparaiſon des maux d'autruy plus griefs : par où il appert, que celuy qui conſole un autre ayant le cœur attainct de douleur, & qui luy fait cognoiſtre, que l'infortune luy eſt commune avec pluſieurs, par les accidents pareils qui autrefois ſont arrivez à d'autres, luy change le ſentiment de l'opinion de ſa douleur, & luy imprime une telle creance & telle perſuaſion, que ſon inconvenient luy ſemble plus leger qu'il ne faiſoit au paravant.

XIX. Æſchylus auſſi ſemble reprendre avec bien bonne raiſon ceux qui eſtiment que la mort ſoit mal, diſant ainſi :

A bien grand tort les hommes ont en haine
La mort, qui eſt guariſon ſouveraine
D'infinis maux à quoy ils ſont ſubjects.

Autant en fait celuy qui dit en ſuyvant ceſte ſentence,

Vien me guarir de tous mes maux, ô mort,
Car tu es ſeule en ce monde ſeur port.

Car c'eſt veritablement une grande choſe, que pouvoir dire hardiement avec ferme foy,

Comme eſt il ſerf qui ne craint point la mort ?
La mort m'eſtant ſecours en tous perils,
Je ne crains point les ombres des eſprits.

Qu'y a il de mauvais, ne qui tant nous doive contriſtrer au mourir? c'eſt grand cas comme eſtant choſe ſi familiere, ſi ordinaire & ſi naturelle, elle nous ſemble je ne ſçay comment au contraire, ſi penible & ſi douloureuſe. Quelle merveille eſt-ce, ſi ce qui de ſa nature eſt ſubject à fendre ſe fend, qui eſt propre à fondre ſe fond, à bruſler ſe bruſle, à corrompre ſe corrompt? Et quand eſt-ce que la mort n'eſt en nous meſmes.

XX. Car, comme dit Heraclitus, c'eſt une meſme choſe que le mort & le vif, le veillant & le dormant, le jeune & le vieil, par ce que cela paſſé devient cecy, & cecy derechef paſſé devient cela: ne plus ne moins que l'imager d'une meſme maſſe d'argille peut former des animaux, & puis les confondre en maſſe, & puis derechef les reformer & de rechef les reconfondre, & continuer cela inceſſamment l'un après l'autre: auſſi la nature d'une meſme matiere a jadis produit noz ayeulx, & puis après conſecutivement a procréé noz peres, & puis nous après, & de nous par tour en engendrera d'autres, & après d'autres de ces autres, tellement que le fleuve perpetuel de la generation ne s'arreſtera jamais, ny au contraire auſſi celuy de la corruption, ſoit Acheron ou Cocytus que les poëtes l'appellent, (* dont l'un ſignifie privation de joye, & l'autre lamentation).

* Ceci eſt l'explication d'Amyot.

XXI. Ainſi la premiere cauſe qui nous a faict veoir la lumiere du ſoleil, elle meſme nous amene les tenebres de la mort. Dequoy nous eſt bien evidente ſimilitude l'air qui nous environne, faiſant l'un après l'autre le jour, & puis la nuict, en comparaiſon de la vie & de la mort, du veiller & du dormir : pourtant eſt à bon droict appellé le vivre un preſt fatal, pource qu'il le nous faut rendre & acquitter : noz predeceſſeurs l'ont emprunté, & il le nous faut payer volontairement & ſans y avoir regret, quand celuy qui l'a preſté le nous redemandera, ſi nous ne voulons eſtre tenus pour très ingrats. Et croy que la nature voyant l'incertitude & la briefveté de noſtre vie, a voulu que l'heure de noſtre mort nous fuſt incogneuë, pource qu'il nous eſtoit plus expedient ainſi : car ſi elle nous euſt eſté cogneuë, il y en euſt eu qui ſe fuſſent ſeichez de langueur & d'ennuy, & fuſſent morts avant que de mourir.

XXII. De combien de douleurs eſt pleine noſtre vie ? de combien de ſoucis eſt elle ſubmergée ? Si nous les voulions tous & toutes comprendre en nombre, certainement nous la condamnerions comme trop malheureuſe, & ferions croire comme veritable l'opinion que quelques uns ont eüe, qu'il eſt trop meilleur à l'homme de mourir que de vivre : & pourtant dit le poëte Simonides,

Foible eſt des humains la puiſſance,
Vaine leur cure & vigilance :
Leur vie eſt un paſſage court,
Où peine ſur peine leur ſourt :
Et puis la mort qui à perſonne,
Tant eſt cruelle, ne pardonne,
Tousjours ſur la teſte leur pend,
Autant à celuy qui deſpend
Le cours de ſes ans à bien faire,
Comme à celuy de mal affaire.

Et le poëte Pindare,

Pour un bien dont l'homme ſe paiſt,
De deux malheurs il ſe repaiſt :
Avoir ne peut vie immortelle,
Ne bien ſupporter ſa mortelle.

Et Sophocles,

Quand un mortel va de vie à treſpas
Ton œil le pleure, & tu ne cognois pas,
A l'advenir s'il luy euſt profité,
Que ſa vie euſt de plus long cours eſté.

Et Euripides,

Sçais tu bien quelle eſt la condition
De la chetifve humaine nation ?
Non que je croy, car d'où aurois tu telle
Inſtruction? oy moy donc parler d'elle :
A tous humains il eſt predeſtiné
Mourir à jour prefix & terminé,
Et n'y a nul qui ſache, ſi vivante
Ame il aura la journée ſuyvante,
Car impoſſible il eſt de deviner,
Là où ſe doit la fortune tourner,

XXIII. S'il eſt ainſi donc que la vie de l'homme ſoit telle comme tous ces grands perſonnages la deſcrivent, n'eſt il pas plus raiſonnable de reputer heureux ceux qui ſont delivrez de la ſervitude, à laquelle on eſt ſubject en icelle, que non pas de les deplorer ne lamenter, comme la plus part des hommes font par ignorance? Le ſage Socrates diſoit, que la mort reſſembloit totalement, ou à un très profond ſommeil, ou à un loingtain & long voyage hors de ſon païs, ou pour le troiſieme, à une entiere deſtruction & aneantiſſement du corps & de l'ame : & que ſelon lequel que lon voudra de ces trois, il n'y avoit rien de mal en la mort : ce qu'il monſtroit en diſcourant ainſi par tous les trois. Premierement par la premiere comparaiſon, car ſi la mort eſt un ſommeil, & les dormans ne ſentent point de mal, il eſt doncques force de confeſſer, que les morts n'en ſentent point auſſi : mais d'avantage il n'eſt ja beſoing de s'eſtendre pour prouver que le dormir plus il eſt profond plus il eſt doux & gracieux : car la choſe de ſoy eſt notoire & manifeſte à tout le monde, outre ce qu'il y a le teſmoignage d'Homere, lequel parlant du dormir dit,

> Plus doucement en ſon lict celuy dort
> Qui moins s'eveille, & plus ſemble à la mort.

Il dit le meſme en pluſieurs autres paſſages :

Là tous ſe ſont mis à dormir enſemble
Frere germain de mort qui luy reſſemble.

Et ailleurs,

Dormir & mort ſont frere & ſœur jumeaux.

Là où il fait à noter en paſſant, qu'il declare leur ſimilitude en les appellant jumeaux, d'autant que les freres jumeaux ſont ceux qui ordinairement s'entrereſſemblent plus. Et puis en un autre endroit il appelle le dormir d'ærein, taſchant à nous donner par cela à entendre la privation de tout ſentiment: auſſi ne parla pas impertinemment ny inelegamment celuy qui dit, que le dormir eſtoit les petits myſteres, comme s'il euſt voulu dire, le modele ou le preambule, de la mort: car à la verité, le ſommeil eſt proprement une repreſentation ou une fiançaille de la mort. En cas pareil auſſi le philoſophe Cynique Diogenes dit fort ſagement, eſtant ſurpris d'un profond ſommeil un peu avant qu'il fuſt près de rendre l'eſprit, comme le medecin l'eſveillaſt, & luy demandaſt s'il luy eſtoit rien ſurvenu de mal: « Non, reſpond it-il, car le frere » vient au devant de ſa ſœur: c'eſt à ſçavoir, » le dormir au devant de la mort ».

XXIV. Et ſi la mort reſſemble plus toſt à un lointain voyage & longue peregrination, encore n'y a il point de mal ainſi, mais plus toſt

du bien, au contraire: car n'eſtre plus aſſervy à la chair, ny enveloppé des paſſions d'icelle, deſquelles l'ame eſtant ſaiſie ſe remplit de toute folie & vanité mortelle, c'eſt une beatitude & felicité grande: car comme dit Platon, ce corps nous apporte infinis deſtourbiers & empeſchements, pour ſon entretenement neceſſaire: & ſi d'avantage il luy ſurvient aucunes maladies, elles nous divertiſſent de la contemplation & inquiſition de la verité, & nous rempliſſent d'amours, de cupiditez, de peurs, de folles imaginations, & de vanitez de toutes ſortes, rellement qu'il eſt très veritable ce que lon dit communement, que du corps ne nous vient aucune prudence, car il n'y a rien qui nous amene les guerres, les ſeditions & les combats, que le corps & les cupiditez qui procedent d'iceluy: pource que communement toutes les guerres adviennent pour la convoitiſe de biens, & nous ne ſommes contraincts de prochaſſer des biens que pour ſervir à l'entretenement de ce corps, & par là nous ſommes divertis de l'eſtude de la philoſophie, n'ayans pas loiſir d'y vacquer pour toutes ces occupations là. Et pour le dernier, ſi d'adventure il nous demeure quelque peu de loyſir, & que nous le voulions employer à eſtudier ou contempler quelque choſe, il nous donne tant d'aſſauts de tous coſtez en noſtre

eſtude, nous ſuſcite tant de troubles & d'empeſchements, & nous travaille tant, qu'il eſt impoſſible d'en bien veoir la verité: par où il nous eſt clairement donné à entendre, que ſi jamais nous voulons purement & nettement ſçavoir aucune choſe, il faut que nous ſoyons delivrez de ce corps, & que nous contemplions de l'eſprit & de l'ame ſeule, les choſes à nud, & alors nous aurons ce que nous ſouhaittons, & ce que nous diſons aimer, c'eſt la prudence, quand nous ſerons morts, ainſi que le diſcours de la raiſon le nous ſignifie: mais tant que nous vivrons, non: car puis qu'il n'eſt pas poſſible qu'avec le corps on puiſſe rien cognoiſtre nettement, il eſt force que l'un des deux ſoit, ou que du tout l'homme ne puiſſe jamais rien ſçavoir, ou que ce ſoit après ſa mort: car alors l'ame ſera à ſon apart ſeparée de ſon corps, mais devant, non: ains pendant que nous ſerons vivans, nous ſerons tant plus prochains de ſçavoir, que moins nous aurons de communication avec le corps, ſinon en tant que la neceſſité nous y forcera, & ne nous remplirons point de ſa nature, ains ſerons purs & nets de toute ſa contagion, juſques à ce que dieu luy meſme nous en delivre du tout: & lors eſtans de tout poinct nettoyez & delivrez de la folie du corps: comme il eſt vray-ſemblable, nous converſerons avec autres ſemblables,

ſemblables, voyans à deſcouvert de nous meſmes tout ce qui eſt pur & ſincere, & cela eſt la verité: car il n'eſt pas loyſible que ce qui n'eſt pas pur & net, touche & attaigne à ce qui l'eſt, tellement que quand bien la mort ſembleroit transferer les hommes en un autre lieu, encore n'y auroit il point de mal pour cela: car ce ne pourroit eſtre qu'en quelque bon lieu, ainſi que Platon l'a prouvé par demonſtration.

XXV. Et pourtant parla Socrates divinement devant ſes juges, quand il leur diſt: « Craindre » la mort, Seigneurs, n'eſt autre choſe, que ſem- » bler eſtre ſage, quand on ne l'eſt pas: car c'eſt » faire ſemblant de ſçavoir ce que lon ne ſçait » pas, car nul ne ſçait que c'eſt que de la mort, » ne ſi c'eſt le plus grand bien qui ſçeuſt jamais » advenir à l'homme, & toutesfois ils la redoub- » tent & la craignent, comme s'ils eſtoient bien aſ- » ſeurez que ce fuſt le plus grand mal du monde». Avec ceux [1] là ne diſcorde point celuy qui dit,

> Que nul jamais n'ait plus de la mort doubte,
> Elle met hors l'homme de peine toute.

Encore y pourroit on adjouxter, qu'elle le delivre des plus grands maux du monde.

XXVI. A quoy il ſemble que les dieux meſmes portent teſmoignage: car nous liſons, que plu-

[1] Grec, avec cette penſée là.

ſieurs ont eu comme un ſingulier don des dieux; en recompenſe de leur religion & devotion, la mort: deſquels, pour eviter prolixité, je laiſſeray les autres exemples, & feray mention ſeulement de ceux qui ſont plus illuſtres, & dont tout le monde parle.

XXVII. Et premierement je reciteray l'hiſtoire de deux jeunes hommes Argiens Cleobis & Biton: car on dit, que leur mere eſtant religieuſe & presbtreſſe de Juno, quand le temps d'aller au temple fut venu, les mulets qui devoient trainner ſa coche n'eſtans pas venus, & l'heure les preſſant, eux meſmes ſe meirent ſoubs le joug, & tirerent à mont la coche de leur mere juſques au temple. Elle eſtant ſingulierement aiſe de veoir ſi grande pieté en ſes enfans, feit prieres à la deeſſe, de leur donner ce qui eſtoit le meilleur aux hommes: & eux s'eſtans le ſeoir allez coucher, ne ſe releverent plus jamais, leur ayant la deeſſe envoyé la mort, pour recompenſe de leur pieté.

XXVIII. Et Pindare eſcrit touchant Agamedes & Trophonius, qu'après qu'ils eurent edifié & baſty le temple d'Apollo en Delphes, ils luy demanderent payement de leurs vacations. Apollo leur promeit que dedans huict jours il la leur donneroit, & ce pendant leur commanda qu'ils feiſſent bonne chere. Ils feirent ce qu'il leur avoit ordonné, & la ſeptieme nuict s'eſtans en-

dormis, le lendemain matin on les trouva morts en leur lict. On dit auſſi que ayant eſté envoyé des commiſſaires de par la communauté des Bœotiens devers Apollo, à la ſuſcitation de Pindare meſme, ils demanderent à l'oracle, quelle choſe eſtoit la meilleure à l'homme : la prophetiſſe leur reſpondit, que celuy meſme qui les avoit envoyez ne l'ignoroit pas, s'il eſtoit vray que l'hiſtoire que nous avons recitée d'Agamedes & de Trophonius fuſt de luy : mais que ſi non content de cela, il le vouloit encore eſprouver, il luy ſeroit en brief rendu tout manifeſte. Pindare ayant entendu ceſte reſponſe, commencea à penſer à la mort, & de faict bien peu de temps après il treſpaſſa.

XXIX. On recite ſemblablement d'un Euthynoüs Italien, natif de la ville de Terina [1] fils d'un nommé Elyſien, le premier homme de ſa ville en vertu, en biens, & en reputation, qu'il mourut tout ſoudainement, ſans cauſe aucune qui fuſt aparente. Si vint incontinent à Elyſien ſon pere en l'entendement une doubte, qui fuſt à l'adventure auſſi bien venue à tout autre, s'il auroit point eſté empoiſonné, pource qu'il n'avoit que ce ſeul fils unique, qui devoit eſtre ſon heritier en tant de richeſſes & tant de biens : & ne

[1] Ville fondée par les Crotoniates dans la partie de l'Italie, appellée le Bruttium, aujourd'hui la Calabre.

ſçachant comment en ſçavoir la verité, il s'en alla en un certain oracle où lon conjuroit & evocquoit les ames des morts, là où, ayant premierement faict les ſacrifices & cerimonies accouſtumées, il s'endormit, & eut en dormant une telle viſion. Il luy fut advis qu'il voyoit ſon pere, auquel il raconta comme il eſtoit là venu pour parler à l'ame de ſon fils, & le requit & ſupplia de le vouloir aider à trouver celuy qui eſtoit cauſe de la mort de ſon fils: ſon pere luy reſpondit: c'eſt pourquoy je ſuis venu icy, mais reçoy de la main de ceſtuicy ce que je t'apporte, car par là tu ſçauras tout cela dequoy tu es dolent. Celuy qu'il luy monſtroit eſtoit un jeune homme qui le ſuyvoit, ſemblable à ſon fils, & fort prochain de ſon temps & de ſon aage: ſi luy demanda, qui il eſtoit: & il luy reſpondit, qu'il eſtoit l'ange de ſon fils, & luy tendit une petite lettre. Elyſien l'ayant priſe & deſployée trouva dedans ces vers eſcripts,

Elyſien homme de peu d'advis,
Va t'en querir des ſages hommes vifs,
Euthynoüis par mort predeſtinée
A achevé ſa derniere journée,
Car bon n'eſtoit qu'il veſcuſt plus icy,
Pour ſes parents ne pour luy meſme auſſi.

Voylà quelles ſont les hiſtoires que lon en trouve eſcriptes ès livres anciens.

XXX. Mais s'il eſtoit vray que la mort fuſt une entiere abolition & deſtruction tant de l'ame que du corps (car c'eſtoit la troiſieme branche de la conjecture de Socrate) encore n'y auroit il point ainſi meſme de mal au mourir, car c'eſt une privation de tout ſentiment, & une delivrance de toute douleur & de tout ennuy: car tout ainſi qu'il n'y a point de bien, auſſi n'y a il point de mal, pour autant que le bien & le mal ne peuvent eſtre, ſinon en choſe qui ait vie & ſubſiſtance: mais en choſe qui ſoit oſtée du tout hors du monde, ne l'un ne l'autre ne peult eſtre, & ſont les treſpaſſez en meſme eſtat qu'ils eſtoient au paravant leur naiſſance. Tout ainſi doncques comme avant noſtre nativité nous ne ſentions ne bien ne mal, auſſi ne faiſons nous après noſtre mort: & comme ce qui eſtoit au paravant nous, ne touchoit rien à nous, auſſi peu nous touchera ce qui ſera après nous. Car,

> Le mort ne ſent douleur ne mal aucun:
> N'avoir eſté, & mourir, eſt tout un.

Et eſt un meſme eſtat celuy d'après la mort, que celuy de devant la vie. Eſtimez vous qu'il y ait difference entre n'avoir oncques eſté, & ceſſer d'eſtre après avoir eſté? non plus que d'une maiſon ou d'une robbe quand l'une eſt toute ruinée, & l'autre toute uſée, tu penſes qu'il y

ait difference entre ce temps là, & celuy qu'elles n'eſtoient point encore commancées : & ſi tu dis qu'il n'y a point de difference en celle cy, auſſi peu y en a il entre l'eſtat d'après la mort, & celuy de devant la naiſſance[1]. Et pourtant rencontra fort gentilment le philoſophe Arceſilaus[2] quand il dit, « Ce mal qu'on appelle mort, ſeul » entre tous ceux que lon eſtime maulx, ne feit » oncques mal à perſonne eſtant preſent, mais » abſent, & ce pendant qu'on l'attent, il fait » douleur : de maniere que certainement il y en » a pluſieurs qui par leur imbecillité, & pour la » calomnie que lon met ſus à la mort, ſe laiſ- » ſent mourir de peur de mourir ».

XXXI. Auſſi dit ſagement le poëte Epicharmus,

Il fut conjoinct, il ſe desjoinct,
Chacun s'en reva dont il vint,
L'eſprit au ciel, la terre en terre.
Quel mal y a il ? rien n'y erre.

Et Creſphontes en une tragædie d'Euripide parlant de Hercule, dit,

[1] Quel raiſonnement ! comme ſi on pouvoit comparer la forme inſenſible qui réſulte de fils ou de pierres aſſemblés avec un être qui a le ſentiment de ſon exiſtenee? Ne pourroit-on pas demander à Plutarque : penſes-tu qu'un homme doive s'aimer lui-même ? S'il ne s'aime pas, à quoi lui ſervent les ouvrages que tu fais pour lui apprendre les moyens d'être heureux ? S'il s'aime, comment veux-tu qu'il ne voie pas avec douleur l'anéantiſſement de ce qu'il aime ?

[2] Diſciple de Xénocrate en même tems que Crantor.

S'il eſt manant ſoubs le globe terreſtre
Avecques ceux qui plus ne ſont en eſtre,
Il n'a donc plus maintenant de pouvoir.

On pourroit, en changeant un peu la fin ſeulement, dire :

S'il eſt manant ſoubs le globe terreſtre
Avecques ceux qui plus ne ſont en eſtre,
Il ne ſent plus doncques de paſſion.

C'eſt auſſi une noble, genereuſe & magnanime parole que celle cy des Lacedæmoniens,

Nous maintenant ſommes en noſtre fleur,
Autres eſtoient avant nous en la leur,
Et après nous le ſeront auſſi d'autres
Que nullement ne verront les yeux noſtres.

Et ſemblablement auſſi ceſte autre,

Ceux cy ſont morts, non ayans ceſte foy
Que vivre fuſt ou mourir beau de ſoy,
Mais bien ſavoir l'un & l'autre parfaire
Honeſtement ainſi qu'il ſe doit faire.

Et fort bien auſſi dit Euripides de ceux qui ſoutienent de longues maladies,

Je hay ceux là qui par boire & manger
Cherchent les jours de leur vie allonger,
Tournans de mort le couts droict en oblique
Par ſortilege ou ſcience magique :
Là où plus toſt il falloit, s'ils ſentoient
Que plus au monde utiles ils n'eſtoient,

Que volontiers hors d'icy ils s'oſtaſſent,
Et que la place aux jeunes ils quittaſſent.

Et Merope prononceant des propos viriles & magnanimes emeut les theatres entiers à pitié & compaſſion, quand elle dit :

Je ne ſuis pas ſeule mere deſerte,
De ſes enfans ayant fait triſte perte,
Ny n'a la mort à moy unique oſté,
Le cher mary : d'autres ſans nombre eſté
Ont avant moy, deſquelles meſme envie
De la fortune a travaillé la vie.

A ces vers là pourroit on bien à propos conjoindre ceux cy :

Où maintenant eſt la magnificence
Du roy Crœſus, où eſt ſon opulence ?
Où eſt Xerxes, lequel feit faire un pont
Sur le deſtroit de la mer d'Helleſpont ?
Tous ſont allez là où Pluton domine,
En la maiſon d'oubly qui tout ruine.

Leurs biens meſmes & leurs richeſſes ſont peries avec leurs perſonnes.

XXXII. Voire mais il y en a pluſieurs, ce dira lon, qui ſont emeus à plorer & lamenter quand une jeune perſonne vient à mourir avant ſon temps : je vous reſponds, qu'encore ceſte mort là haſtive & avancée hors de ſa ſaiſon, eſt ſi facile à conſoler, que juſques aux moindres poëtes comiques ont bien ſçeu inventer les rai-

ſons pour la reconforter : qu'il ne ſoit ainſi, voyez ce qu'en dit l'un d'eux à quelque autre qui ſe deconfortoit pour le treſpas d'un ſien amy decedé avant aage,

Si tu eſtois pour certain aſſeuré,
Que le defunct euſt eſté bien-heuré
Vivant le cours tout entier de ſa vie
Qui devant temps luy a eſté ravie,
Mort importune eſté trop luy auroit :
Mais ſi peult eſtre en vivant luy ſeroit
Quelque malheur advenu incurable,
La mort luy fut plus que toy amiable.

Car eſtant incertain s'il eſt yſſu de ceſte vie à bon heure pour ſon profit, & s'il a eſté delivré de plus grands maux, ou non, il ne faut pas porter ſa mort auſſi impatiemment, comme ſi nous euſſions perdu toutes les choſes que nous eſperions, & nous promettions de luy. Et pource me ſemble il que Amphiaraus en un poëte ne reconforte & conſole pas impertinemment la mere d'Archemorus, laquelle eſtoit merveilleuſement affligée & deſolée pour la mort de ſon fils, qui luy eſtoit decedé en ſon enfance fort loing de maturité, car il dit :

Il ne fut onc homme de mere né
Qui n'ait eſté en ſes jours fortuné
Diverſement : il met ores ſur terre
De ſes enfans, ores il en enterre,

Luy meſme après en fin s'en va mourant,
Et toutesfois les hommes vont plorant.
Ceux que dedans la biere en terre ils portent,
Combien qu'ainſi comme les eſpics ſortent
D'elle, qui ſont puis après moiſſonnez :
Auſſi faut il, que les uns nouveaux nez
Viennent en eſtre, & les autres en yſſent.
Qu'eſt il beſoing que les hommes gemiſſent
Pour tout cela, qui doit ſelon le cours
De la nature ainſi paſſer tousjours?
Il n'y a rien grief à ſouffrir, ou faire,
De ce qui eſt à l'homme neceſſaire.

XXXIII. Brief il faut qu'un chaſcun, ſoit en penſant en ſoy-meſme, ſoit en diſcourant avec autruy, tiene pour certain, « Que la plus longue » vie de l'homme n'eſt pas la meilleure, mais » bien la plus vertueuſe » : par ce que l'on ne louë pas celuy qui a plus longuement joué de la cithre, ny plus long tems harangué, ou gouverné, mais celuy qui l'a bien faict : il ne faut pas colloquer le bien en la longueur du temps, mais en la vertu, & en une convenable proportion & meſure de tous faicts & tous dicts, c'eſt ce que lon eſtime heureux en ce monde, & agreable aux dieux. C'eſt pourquoy les poëtes nous ont laiſſé par eſcript, que les plus excellents demy-dieux, & qu'ils diſent avoir eſté engendrez des dieux, ſont yſſus de ceſte vie avant la vieilleſſe.

Celuy que plus aime le hault-tonant
D'amour parfait, & Phebus l'arc tenant,
Jamais ſa vie eſtendre il ne le laiſſe
Juſques au ſeuil de la foible vieilleſſe.

XXXIV. Nous voyons par tout, que le bien avoir employé ſon temps precede en louange l'avoir veſcu longuement, comme nous reputons les meilleurs arbres ceux qui en moins de temps portent plus de fruict, & des animaux les meilleurs ceux qui en peu de temps nous rendent plus de profit & plus de commodité pour la vie humaine. Car entre peu ou prou de durée il n'y a rien de difference, ſi nous le comparons avec l'infinie eternité, pource que mille ans, voire dix mille, ne ſont non plus qu'un poinct, qui n'eſt pas remarquable, comme diſoit Simonides, ou pluſtoſt encore une bien petite portion de poinct. Il y a certains animaux au païs de Pont, ainſi que nous voyons par les hiſtoires, qui ne durent qu'un ſeul jour : ils naiſſent au matin, ſont en leur fleur à midy, & vieilliſſent & achevent leur vie au ſoir : ceux là ſentiroient les meſmes paſſions que nous, s'ils avoient une ame raiſonnable, & l'uſage de la raiſon, & qu'il leur advint de meſme qu'à nous : car ceux qui mourroient avant midy laiſſeroient des regrets & des larmes aux leurs, & ceux qui dureroient tout le long d'un jour ſeroient reputez bien-heureux,

« La vie doncques doit eſtre meſurée à la vertu, non » pas à la durée du temps ». Et faut eſtimer vaines & pleines de folie toutes telles exclamations.

XXXV. Mais il ne falloit pas qu'il fuſt ravy ainſi jeune. Qui eſt-ce qui dit qu'il le falloit? Beaucoup d'autres choſes, deſquelles on euſt peu dire, il ne falloit pas qu'elles ſe feiſſent, ſe ſont faictes par le paſſé, ſe font encore de preſent, & ſe feront ſouvent cy après : car nous ne ſommes pas venus en ceſte vie pour y eſtablir des loix, mais pour y obeïr à celles qui ſont ordonnées par les dieux qui gouvernent tout, & aux ordonnances de la deſtinée & provoyance divine. Mais quoy, ceux qui deplorent ainſi les treſpaſſez, les deplorent ils pour l'amour d'eux meſmes, ou pour l'amout des treſpaſſez? Si c'eſt pour l'amour d'eux meſmes, d'autant qu'ils ſe treuvent privez d'un plaiſir, ou d'un profit, ou d'un ſupport en vieilleſſe, qu'ils recevoient des treſpaſſez, voylà une occaſion peu honneſte de plorer, d'autant qu'il ſemble qu'ils ne regrettent pas les perſonnes des treſpaſſez, mais la perte des commoditez qu'ils en recevoient : & ſi c'eſt pour le regard des treſpaſſez qu'ils lamentent, s'ils ſuppoſent pour choſe vraye, qu'ils ne ſentent mal quelconque, ils ſeront exempts & delivrés de toute douleur, en obeïſſant à une anciene & ſage ſentence qui nous admoneſte d'eſtendre le plus

que nous pourrons les choſes bonnes, & reſtreindre les mauvaiſes.

XXXVI. Si doncques le deuil eſt une bonne choſe, il le faut augmenter & croiſtre le plus qu'il eſt poſſible : mais ſi, comme la verité eſt, nous confeſſons que c'eſt une mauvaiſe choſe, il le faut accourſir, & le rendre le plus petit qu'il ſera poſſible, voire l'effacer & abolir du tout, autant qu'il ſe pourra faire. Et que cela ſoit facile, il appert par l'exemple d'une telle conſolation. On lit qu'un ancien philoſophe s'en alla un jour viſiter la royne Arſinoé, laquelle demenoit deuil, & lamentoit un ſien fils qui luy eſtoit decedé, & luy feit un tel compte : « Du » temps que le grand dieu Jupiter diſtribuoit ſes » honneurs & dignitez aux petits dieux & demy- » dieux, le Deuil ne s'y trouva pas d'adventure » preſent avec les autres : mais après que toute » la diſtribution fut faicte, il y arriva, & de- » manda à Jupiter ſa part des honneurs auſſi » bien comme les autres. Jupiter ſe trouva bien » empeſché, pour avoir ja tout employé & donné » aux autres : parquoy n'ayant autre choſe que » luy bailler, il luy bailla l'honneur que lon fait » aux treſpaſſez, ce ſont les larmes & les regrets. » Or tout ainſi comme les autres dæmons & » petits dieux aiment ceux qui les honorent, » auſſi fait le Deuil. Parquoy ſi tu le meſpriſes,

» dame, il ne retournera jamais chez toy : mais » ſi tu le ſers & l'honores diligemment des hon- » neurs & prerogatives qui luy ont eſté données, » qui ſont regrets, larmes & lamentations, il » t'aimera bien, & t'envoyera tousjours dequoy » le ſervir & honorer continuellement ». Ceſte invention de ce philoſophe perſuada merveilleuſement la royne, de ſorte qu'elle luy oſta entierement le deuil & les lamentations.

XXXVII. Mais en ſomme lon pourroit demander à un qui demeneroit ſi grand deuil, Ceſſeras tu à la fin quelquefois de te tourmenter, ou ſi tu penſes qu'il faille porter ceſte triſteſſe & douleur toute ta vie? Car ſi tu demeures tout le long de ta vie en ceſte deſtreſſe, tu te procureras à toy meſme une parfaitte miſere, & très amere infelicité, par une laſcheté & foibleſſe de cœur trop molle. Et ſi tu es pour te changer un jour, pourquoy ne le fais tu dès à preſent? & pourquoy ne te retires tu desja de ton malheur? car ſi tu veux conſiderer de près les raiſons qui avec le temps te delivreront de ta douleur, dès maintenant tu te pourras jetter hors de ce mauvais eſtat, auquel tu te trouves : car ainſi comme aux indiſpoſitions du corps, le plus toſt que lon s'en peut delivrer, eſt le meilleur, auſſi eſt il ès maladies de l'eſprit. Cela doncques que tu es pour donner à la longueur du temps, donne le

dès ceſte heure à la raiſon, à la litterature que tu as, & te delivre toymeſme des maux qui t'environnent maintenant.

XXXVIII. Voire-mais, diras tu, je ne penſois pas que ce mal me deuſt arriver, je ne m'en fuſſe jamais douté. Il te le falloit avoir propenſé, & avoir bien long temps devant conſideré & jugé la vanité, foibleſſe & inſtabilité des choſes humaines, & par ce moyen tu n'euſſes pas eſté ſurpris au deſprouveu, comme par une ſoudaine incurſion de tes ennemis comme il ſemble que Theſeus en une tragedie d'Euripide ſe prepare, & ſe munit fort ſagement contre tels accidents de la fortune, quand il dit:

L'ayant appris d'une perſonne ſage,
Eſtant à part je penſe en mon courage
Tout le deſaſtre & malheur à venir,
Qui me pourroit oncques jamais venir,
Me propoſant que banny pourrois eſtre
De mon païs par fortune ſeneſtre,
Voir mes enfans mort ſoudaine encourir,
Et avant tems moy meſme aller mourir.
Et brief de maulx pluſieurs autres manieres,
A fin que ſi de toutes ces miſeres,
A quoy penſé j'aurois premierement,
Il m'advenoit aucun encombrement,
Ne m'en eſtant la penſée nouvelle,
Moins m'en ſemblaſt la pointure cruelle.
Le temps en fin guarit toutes douleurs.

XXXIX. Mais ceux qui ont le cœur mol, & ne ſe ſont pas de longue main exercitez à la vertu, ne ſe recueillent pas meſmes quelquefois pour deliberer & prendre quelque conſeil qui leur fuſt honeſte & profitable, ains ſe laiſſent aller en des travaux & miſeres extremes, en chaſtiant leur corps qui n'en peut mais, & contraignans ce qui n'eſt pas malade, de l'eſtre, comme dit Alcæus, avec eux. Pourtant me ſemble il que Platon admoneſte fort ſagement, qu'en tels inconveniens on ſe tiene quoy, tant pource qu'il n'eſt pas certain ſi c'eſt bien ou mal pour le treſpaſſé, comme auſſi pource qu'il ne revient nul profit à l'advenir à celuy qui s'en tourmente : car la douleur empeſche que l'on ne puiſſe bien conſeiller du faict en ſoy, & veut que lon accommode ſes affaires ainſi que la raiſon jugera eſtre pour le mieux, ne plus ne moins que quand on jouë au tablier, où l'on diſpoſe ſon jeu ſelon ce qu'il vient au dé. Parquoy ſi quelques fois nous venons à tomber en tels heurts de la fortune, il ne faut pas que nous nous prenions à crier comme font les enfans, touchans l'endroit où ils ſe ſont frappez en tombant, ains accouſtumer ſon ame à aller tout incontinent au remede pour r'habiller ce qui eſt cheut, ou qui ſe treuve indiſpoſé par le ſecours de la medecine, en aboliſſant & oſtant de tout poinct les lamentations.

XL.

XL. Auquel propos on dit, que celuy qui feit les loix & ordonnances des Lyciens, leur commanda que quand ils voudroient mener deuil, ils ſe veſtiſſent de robbes de femmes : voulant par là leur donner à entendre, que c'eſt une paſſion feminine, & qui ne convient aucunement à graves & honeſtes hommes, & qui aient eſté noblement & liberalement nourris : car à dire vray, c'eſt choſe vile, baſſe, & qui ſent ſa femme, que de mener ainſi deuil : auſſi voit on que couſtumierement ce ſont pluſtoſt femmes qui aiment à faire ce deuil, que non pas hommes, & pluſtoſt nations Barbares que Grecques, & pluſtoſt les pires que les meilleures : & entre les peuples Barbares, encore ne feront ce point les plus genereux, ne qui aient les cœurs hauts & magnanimes, comme les Allemans, & les Gaulois, mais pluſtoſt des Ægyptiens, des Syriens, des Lydiens, & tous autres ſemblables : car on recite qu'il y en a d'entre eux qui deſcendent dedans des caveaux, où ils demeurent pluſieurs jours ſans vouloir ſeulement voir la lumiere du ſoleil, pour autant que le treſpaſſé qu'ils pleurent en eſt privé. Et pourtant Ion [1] le poëte tragique,

[1] Il étoit de l'île de Chio, fils d'Orthomène. Il donna ſa premiere tragédie dans la quatre-vingt-deuxieme olympiade. V. Meurſius de Archont. Athen. L. 3, T. 1, p. 811.

ayant bien ouy parler de ceſte ſottiſe, fait parler une femme qui dit,

De voz enfans eſtant la gouvernante,
Je ſuis avec une chorde tornante
Sortie amont hors des caveaux du deuil.

Il y en a d'autres de ces Barbares qui ſe coupent quelques parties de leurs corps, comme le nez & les aureilles, & ſe dechirent au-demeurant le reſte de leurs corps, penſant gratifier aux treſpaſſez, s'ils ſe departent en ce faiſant de la moderation qui eſt ſelon la nature.

XLI. Mais il y en a d'autres, qui venans à la traverſe diſent, qu'il ne faut pas mener deuil pour toute ſorte de mort, ains ſeulement pour ceux qui meurent de mort haſtée & non meure, d'autant qu'ils n'ont encore point eſſayé de ce que lon eſtime biens en la vie humaine, comme de mariage, de litterature, de parfaict aage, du maniement de la choſe publique, des eſtats & offices : car ce ſont les poincts qui plus font de douleur à ceux qui perdent ainſi leurs enfans & amis avant aage, pource que avant le temps ils ont eſté privez & fruſtrez de leur eſperance, ne s'appercevans pas que ceſte mort avancée, quant au regard de la nature humaine, ne differe rien de celle qui eſt tardive, car c'eſt comme un retour en noſtre païs naturel qui nous eſt pro-

poſé à tous neceſſairement, ſans que perſonne s'en puiſſe exempter, les uns marchent devant, les autres vont après, & tous ſe rendent à meſme lieu : auſſi en cheminant devers noſtre fatale deſtinée, ceux qui y arrivent plus tard ne gaignent rien d'avantage que ceux qui y ſont pluſtoſt logez. Si doncques la mort haſtive eſtoit mauvaiſe, encore ſeroit pire celle des petits enfans de mammelle qui ne parlent point, & encore plus celle de ceux qui ne ſont que ſortir du ventre de la mere : & neantmoins nous ſupportons le mal de ceux là plus doulcement & plus patiemment : & au contraire celle de ceux qui ſont un peu plus aagez, nous la portons plus durement & plus douloureuſement, pour la tromperie de noſtre vaine eſperance, par laquelle nous nous eſtions promis, que ceux qui eſtoient desja ſi avancez, nous demeureroient aſſeureement tout le cours entier de la vie. Si doncques le terme prefix de la vie humaine eſtoit de vingt ans, celuy qui ſeroit parvenu juſques à quinze ans, nous jugerions qu'il ne ſeroit pas trop verd pour mourir, ains qu'il auroit ja attainct une meſure d'aage competente : mais celuy qui auroit fourny entierement la deſtinée de vingt ans, ou qui ſeroit approché bien près de ce nombre, nous le reputerions totalement bien-heureux, comme ayant paſſé une très heureuſe & très parfaitte vie : mais ſi le

cours de la vie humaine eſtoit de deux cents ans, celuy qui ſeroit decedé en l'aage de cent ans, eſtimans qu'il ſeroit mort trop verd, nous nous mettrions à le plorer & lamenter.

XLII. Par ces raiſons doncques, & pour celles que nous avons deduittes au paravant, il appert, que la mort meſme que nous appellons haſtive, eſt facile à ſupporter patiemment: car certainement Troïlus[1], ou bien Priam luy meſme euſt beaucoup moins ploré, s'ils fuſſent morts plus toſt, lors que le royaume de Troye eſtoit en ſa fleur & vigueur, & en ceſte ſi grande opulence qu'il lamentoit & regrettoit: ce que lon peult evidemment juger & cognoiſtre par les paroles qu'il dit à ſon fils Hector, quand il l'admoneſte de ſe retirer du combat contre Achilles, par ces vers:

Rentre mon fils, rentre dans la cloſture
De ceſte ville, à fin que de mort dure
Puiſſes Troyens & Troyenes ſauver.
Ne donne pas matiere de braver
A ce cruel Achilles, pour la gloire
D'avoir ſur toy obtenu la victoire,
T'ayant oſté hors de ce monde cy:
Helas au moins, mon fils, aies mercy
De ton vieil pere, à qui encore l'aage
N'a pas ravy de la raiſon l'uſage,
Que Jupiter autrement à la fin
De ſes vieux jours par malheureux deſtin

[1] Voyez les Obſervations.

Fera mourir d'une mort miſerable,
L'ayant faict voir du mal innumerable,
Ses fils au fer trenchant exterminer,
Par les cheveux ſes filles entrainer,
Ses beaux palais ſaccager & deſtruire
De fond en comble, & par trop cruelle ire
Petits enfans du tetin arracher,
Pour contre terre ou mur les eſcacher,
Tirer de mains violentes les femmes
De mes fils morts à forcemens infames:
Finablement juſques deſſus ma porte
Les chiens goulus trainneront ma chair morte,
Après que l'un des ennemis aura
Verſé ce peu de ſang qui reſtera
Dedans mon corps, d'une eſpée pointue,
Ou bien du fer d'une ſagette aiguë:
Las il n'y a rien à voir ſi pireux,
Qu'un vieillard blanc de barbe & de cheveux
A qui les chiens par villaine morſure
Ont deſchiré la face & la nature.
Ainſi parla le bon homme, arrachant
Le poil chenu de ſon blanc chef penchant:
Mais pour cela ne luy fut onc poſſible
Plier d'Hector le courage inflexible.

XLIII. Veu doncques qu'il y a tant & tant d'exemples de cela, il fault que tu penſes que la mort delivre ou preſerve pluſieurs perſonnes de pluſieurs grands & griefs maulx, ès quels ils fuſſent certainement encourus s'ils euſſent veſcu d'advantage: dont je ne t'ay point voulu faire de plus long recit, ne plus ample recueil, pour

eviter prolixité, eſtimant que ceux là te devoient bien ſuffire, pour t'engarder de te laiſſer aller oultre le naturel, & oultre toute meſure, en des regrets inutiles, & des lamentations qui ne procedent que de foibleſſe & petiteſſe de cœur. Le philoſophe Crantor ſouloit dire, que ſouffrir adverſité ſans en eſtre cauſe, eſtoit un grand allegement contre les ſiniſtres accidents de la fortune : mais j'aimerois mieulx dire, que ne ſe ſentir point coulpable, eſt une grande medecine & ſouverain remede pour oſter le ſentiment de la douleur d'une adverſité.

XLIV. Au demourant, l'aimer & avoir cher un treſpaſſé ne conſiſte pas en s'affliger & ſe contriſter ſoy-meſme, ains en ſervir & profiter à celuy que lon aime : or le ſervice & profit que lon peult faire à ceux qui ſont oſtez hors de ce monde, c'eſt l'honneur que lon leur porte par la bonne memoire que lon en a : pource que nul homme de bien ne merite d'eſtre lamenté ne ploré, ains plus toſt d'eſtre celebré & loué : ny que lon en demene deuil, ains que lon en face honorable & glorieuſe memoire : ny que lon en jette larmes indices de douleur, ains que lon luy face des honeſtes offrandes & oblations : s'il eſt ainſi que celuy qui eſt paſſé en l'autre monde ſoit en une plus divine condition de vie, eſtant delivré de la malheureuſe ſervitude de ce

corps, & des infinies ſollicitudes & miſeres qu'il eſt force que ſouſtienent ceux qui ſont en ceſte vie mortelle, juſques à ce qu'ils aient parachevé le cours prefix de ceſte vie, que la nature ne nous a point donnée pour tousjours, ains à chaſcun de nous en a diſtribué la portion qui luy eſtoit ordonnée par les loix de la fatale deſtinée.

XLV. Pourtant ne faut il pas que les ſages, pour le regret de leurs amis treſpaſſez, ſe laiſſent deborder oultre le naturel, & oultre tout moyen & meſure de douleur, en des deuils & lamentations barbareſques qui jamais ne prennent fin, attendans ce qui ja-parcy devant eſt advenu à pluſieurs, qui ſe ſont ſi fort ſaiſis de triſteſſe & de melancholie, que premier que d'achever leur deuil, ils ont achevé leur vie, & en portant le deuil des funerailles d'autruy, ils ont eux meſmes malheureuſement procuré les leurs: de maniere que les ennuys qu'ils avoient de la mort d'autruy, & les maux qui procedoient de leur folie, ont eſté enſepvelis quand & eux : ſi que lon pouvoit bien dire veritablement d'eux, ce que dit Homere,

La nuict ſurvint qu'ils lamentoient encore.

Parquoy il leur faut ſouvent repeter de tels propos, « Quoy, ne ceſſerons nous jamais de nous

» douloir? ſerons nous toute noſtre vie en miſere, » qui ne finira jamais tant que nous demou- » rerons en vie ».

XLVI. Car de penſer qu'il y ait deuil qui jamais ne doive prendre fin, ſeroit une extreme folie, attendu meſmement que bien ſouvent nous voyons que ceux qui plus impatientement ſupportent leurs douleurs, & qui font plus de demonſtration de grand deuil, devienent avec le temps les plus doulx, & que dedans les monuments meſmes, là où ils ſe tourmentoient le plus, & crioient les hauts crys en ſe battant les poitrines, ils s'aſſemblent, & font de magnifiques feſtins avec toute ſorte de muſique, & toute autre maniere de resjouïſſance. C'eſt doncques à faire à un homme inſenſé, eſtimer que lon puiſſe avoir un deuil ainſi permanent & perdurable à jamais: & s'ils venoient à conſiderer que leur deuil à la fin paſſera, après que quelque choſe ſera advenue, ils previendroient le temps à ſe delivrer de douleur, qui ainſi comme ainſi le doit faire: « Car il eſt impoſſible » à dieu meſme de faire, que ce qui eſt faict » ſoit à faire »: & pourtant ce qui maintenant eſt arrivé contre noſtre eſperance, & contre noſtre opinion, a monſtré que c'eſt choſe qui a bien accouſtumé d'advenir à pluſieurs par meſmes moyens. Comment n'eſt ce pas choſe que nous

pouvons bien comprendre par diſcours de raiſon naturelle, que

Pleine eſt la mer & la terre de maux?
De maux ſur maux fatale deſtinée
Enveloppant va l'humaine lignée:
Le cours du ciel n'en eſt pas meſme exempt.

XLVII. Ce n'eſt pas de maintenant, comme dit Crantor, mais de tout temps, que pluſieurs ſages hommes ont deploré les miſeres humaines, reputans que le vivre meſme eſtoit une punition, & que le commancement de naiſtre homme, eſtoit une griefve calamité. Et dit Ariſtote, que Silenus [1], quand il fut ſurpris par le roy Midas, le prononcea ainſi: mais pource qu'il vient à propos, il vaudra mieux coucher icy les propres mots du philoſophe: car en ſon livre intitulé Eudemus, ou de l'ame, il dit ainſi: « Parquoy, » ô très bon & très heureux perſonnage, nous » reputons les treſpaſſez benits & bien-heureux, » & penſons que mentir contre eux, ou bien » meſdire d'eux, ſoit une impieté, comme de » ceux qui ſont ja paſſez en une meilleure & » plus excellente condition que la noſtre: & » ceſte couſtume & opinion eſt ſi vieille & ſi » ancienne en noſtre païs, qu'il n'y a homme » qui ſache ny le commancement du temps qu'elle

[1] Nourricier de Bacchus.

» fut introduicte, ny le premier autheur qui l'a » inſtituée, ains eſt de toute eternité, que ceſte » couſtume, comme une loy, eſt obſervée parmy » nous. Mais outre cela, tu ſçais bien un an- » cien conte, qui eſt de tout temps en la bouche » des hommes. Quel propos eſt-ce, dit-il? & » l'autre continuant reſpondit: c'eſt, que le meil- » leur ſeroit ne naiſtre point du tout: & après, » que le mourir vaut mieux que le vivre »: & meſme que les dieux l'ont ainſi teſmoigné à pluſieurs, & entre autres au roy Midas, lequel en chaſſant prit un jour Silenus, & luy demanda quelle choſe eſtoit meilleure à l'homme, & que c'eſtoit que l'homme devoit ſouhaitter & elire ſur toute autre choſe. Il ne luy voulut rien reſpondre du premier coup, ains demoura en ſilence ſans dire un ſeul mot, juſques à tant que Midas l'ayant preſſé par tous moyens, à toute peine à la fin le conduyſit-il à parler: & lors ſe voyant contrainct par force, il luy dit: « O ſemence de courte durée, de laborieuſe deſ- » tinée, & de fortune penible & miſerable, pour- » quoy me contraignez vous de vous dire ce » qu'il vous vaudroit mieux ignorer? pource que » la vie eſt moins travaillée, & moins doulou- » reuſe, quand elle ignore ſes propres maux: » Or eſt il que les hommes ne peuvent nulle- » ment avoir ce qui eſt de tout le meilleur, ny

» eſtre participans de la nature de ce qui eſt » très bon: car le meilleur à tous & à toutes ſeroit, » n'avoir jamais eſté: mais ce qui ſuyt après, & » le premier de ce qui ſe peut faire, bien qu'il » ſoit en ordre le ſecond, c'eſt mourir incon- » tinent après que lon eſt né ».

XLVIII. Il appert doncques que Silenus jugea & prononcea, que la condition de ceux qui ſont morts eſt meilleure, que de ceux qui ſont vivants, & y a dix mille ſentences & exemples tels, & dix mille encore après que lon pourroit alleguer & amener à meſme concluſion: mais il n'eſt ja beſoin eſtendre davantage ce propos. Il ne faut doncques point lamenter les jeunes hommes qui meurent, pour autant qu'ils ſont privez des biens, dont les hommes jouïſſent en vivant longuement: car cela eſt incertain, comme nous avons ja dict par pluſieurs fois, s'ils ſont privez de maux ou de biens, pource qu'il y a beaucoup plus de maux en la vie humaine que de biens, & acquerons les uns à grande peine & avec beaucoup de travail & de ſoucy, mais les maux fort facilement: d'autant que lon dit qu'ils ſont ronds, & qu'ils s'entretienent & vont l'un après l'autre fort facilement, là où les biens ſont ſeparez & diſtans les uns des autres, ne s'aſſemblans jamais les uns avec les autres ſinon ſur la fin de la vie de l'homme.

XLIX. Parquoy il ſemble que nous nous oublions, car non ſeulement comme dit Euripide,

Les biens mondains ne ſont propres aux hommes,

mais ny autre choſe quelconque : & pourtant faut il dire de toutes choſes,

Les biens en propre aux dieux ſeuls appartiennent,
Et les humains en recepte les tiennent :
Quand il leur plaiſt de les redemander,
Il eſt en eux les en depoſſeder.

Il ne faut doncques point eſtre marrys, s'ils nous redemandent ce qu'ils nous avoient preſté pour un peu de temps ſeulement : car les bancquiers meſmes, comme nous avons accouſtumé de dire ſouvent, ne ſe courroucent pas quand on leur redemande, & qu'ils ſont contraincts de rendre les deniers que lon a depoſés entre leurs mains, s'ils ſont gens de bien : car on pourroit dire avec raiſon à ceux qui ne le rendroient pas volontiers, « As tu oublié que tu avois receu ces de-» niers-là pour les rendre » ? cela ſe peut convenablement appliquer à tous les hommes : car nous avons tous la vie des dieux en depoſt forcé & contrainct, & n'y a point de certain temps prefix, dedans lequel il la nous faille rendre, comme auſſi n'ont point les bancquiers de temps prefix, auquel ils ſoient tenus de rendre les de-

niers depoſez en leurs mains, ains leur eſt incertain quand celuy qui les leur a baillez les redemandera.

L. Celuy doncques qui ſe courrouce exceſſivement quand il ſe ſent luy meſme près de la mort, ou quand ſes enfans luy meurent, n'a il pas manifeſtement oublié qu'il eſt homme, & qu'il avoit engendré des enfans mortels? ce n'eſt point faict à homme qui ait le ſens entier, ignorer que l'homme eſt un animal mortel, ne qu'il eſt né pour une fois mourir. Parquoy ſi Niobé, ſelon que les fables racontent, euſt tousjours eu à la main ceſte opinion & ceſte conſideration prompte,

> En fleur d'aage tu ne ſeras
> Toute ta vie, & point n'auras
> Tousjours d'enfans grande maignie
> Autour de toy pour compagnie :
> Le ſoleil ne te ſera pas
> Doulx à veoir juſqu'à ton treſpas.

Elle ne ſe fuſt pas tourmentée ne deſeſperée, juſques à deſirer ſortir hors de ceſte vie pour la grandeur de ſa calamité, & à conjurer les dieux de la ravir hors de ce monde en une très cruelle ruine.

LI. Il y a deux preceptes qui ſont eſcrits au temple d'Apollo en Delphes, très neceſſaires à la vie humaine : l'un eſt, « Cognoy toy meſme » ;

l'autre, « Rien trop » : car de ces deux preceptes dependent tous les autres, & ſont ces deux conſonans & accordans enſemble, s'entredeclarans l'un l'autre autant qu'il eſt poſſible : car en, Cognoiſtre ſoy-meſme, eſt contenu, Rien trop : & en, Rien trop, ſe comprent, Cognoiſtre ſoy-meſme : & pourtant Ion le poëte parlant de ces deux preceptes dit ainſi,

> Cognoy toy-meſme, à dire eſt bien aiſé,
> Mais à le faire il eſt ſi mal aiſé,
> Qu'il n'y a nul en la celeſte bande
> Des dieux, qu'un ſeul Jupiter, qui l'entende.

Et Pindare dit,

> Les ſages louëntgrandement
> Ce mot, Rien exceſſivement.

LII. Qui aura donc tousjours devant les yeux de ſa penſée ces deux preceptes en telle reverence que meritent d'eſtre tenus les oracles d'Apollo, il les pourra facilement appliquer à tous affaires de la vie humaine, & les ſçaura bien ſupporter dextrement & modeſtement, eu eſgard à ſa nature, & à ne ſe point trop elever en vaine gloire pour choſe qui puiſſe advenir, ny auſſi à ſe ravaller & abaiſſer oultre meſure en deplorations & lamentations pour l'infirmité ou de l'ame ou de la fortune, ny pour la crainte de la mort, qui s'imprime en noz cœurs à faute

de bien cognoiſtre & conſiderer ce qui eſt ordinaire & couſtumier d'advenir en la vie de l'homme, par neceſſité & ſelon la diſpoſition de fatale deſtinée.

Quand tu ſeras par les dieux viſité
De la douleur de quelque adverſité,
Supporte la en patience doulce
Modeſtement, & point ne t'en courrouce.

Et le poëte tragique Æſchylus,

C'eſt faict en homme & vertueux & ſage,
Quoy qu'il advienne à ſon deſadvantage,
Contre les dieux jamais ne murmurer.

Et Euripides,

Celuy qui cede à la neceſſité,
Entend que c'eſt que la divinité,
Et de nous eſt eſtimé homme ſage.

Et en un autre lieu,

Celuy qui ſçait porter l'evenement,
Quel qui luy puiſſe advenir, doulcement,
Eſt deſſus tous, ainſi comme je penſe,
Homme de bien & de grande prudence.

LIII. Et au contraire, la plus part du monde ſe plaint de toutes choſes, & quoy que ce ſoit qui leur adviene contre leur ſouhait, ou contre leurs eſperances, ils eſtiment tousjours que cela procede de la malignité & de l'envie des

dieux & de la fortune. Et pourtant ils ſe lamentent, & accuſent tousjours leur mauvaiſe fortune: auſquels on pourroit avec raiſon repliquer & reſpondre, ce n'eſt pas dieu qui te rend miſerable, mais c'eſt toy-meſme, ta folie, & ton erreur procedant d'ignorance, car pour ceſte faulſe & abuſée opinion ils ſe plaignent de toutes ſortes de mort. Si aucun de leurs amis vient à mourir hors de ſon païs, ils le regrettent en diſant,

Helas pauvret, tu n'as eu ny ton pere
A ton treſpas, ny ta dolente mere
Auprès de toy: pour te clorre les yeux.

Et s'il meurt en ſon païs preſens ſon pere & ſa mere, ils le lamentent, comme leur ayant eſté ravy des mains, & leur ayant laiſſé l'impreſſion de la douleur de l'avoir veu mourir devant leurs yeux. S'il meurt ſans parler ne leur dire mot quelconque de choſe que ce ſoit, en cryant ils diſent,

Tu ne m'as pas un bon propos tenu,
Que tousjours j'euſſe en mon cœur retenu.

Si au contraire il leur a tenu quelque propos en mourant, ils auront tousjours ce propos là en la bouche, comme un renouvellement de leur douleur. S'il eſt mort ſoudainement, ils le deplorent comme ayant eſté ravy: s'il a demouré longuement

longuement à mourir, ils le plaignent comme eſtant mort à petit feu, par maniere de dire, & ayant enduté beaucoup avant que paſſer. Brief toute occaſion leur eſt idoine & ſuffiſante pour exciter leurs douleurs & leurs lamentations. Et ceux qui ont emeu toutes ces cryeries ont eſté les poëtes, meſmement le premier & le prince de tous, Homere, diſant :

Comme le pere au feu des funerailles
De ſon cher fils mort en ſes eſpouſailles
Bruſlant ſes os lamente amerement,
Et ceſte mort afflige durement
La pauvre mere, à tous deux miſerables
Laiſſant regrets & pleurs innumerables.

Et pour cela encore n'eſt il pas aſſeuré ſi on le plaint & plore juſtement: mais voyez ce qui ſuit aptès,

Eſtant ſeul fils unique en leurs ans vieux,
Et de gtands biens heritier aprés eux.

LIV. Et qui ſçait que dieu par ſa provoyance & bienveillance paternelle envers le genre humain, n'en oſte quelques uns de ce monde avant leur temps, pour-autant qu'il prevoit bien les maux qui autrement leur doivent advenir? Pourtant faut il plus toſt eſtimer, qu'il ne leur advient rien que lon doive avoir en haine : car,

Rien n'eſt mauvais quand il eſt neceſſaire :

Je dis rien de ce qui advient à l'homme, ſoit par raiſon primitive, ſoit par conſequence, tant par ce que bien ſouvent la mort ſurvenant aux hommes, les preſerve de pluſieurs autres plus griefves & pires adverſitez: comme auſſi pour ce qu'il eſtoit expedient aux uns de n'avoir oncques eſté, aux autres de mourir en naiſſant, aux autres après eſtre entrez peu avant en la vie, & aux autres après qu'ils ſont parvenus en la fleur de leur aage: toutes leſquelles eſpeces de mort, en quelque ſorte qu'elle adviene, ſe doivent ſupporter patiemment, attendu que ce qui procede de fatale deſtinée ne ſe peut eviter.

LV. Et la raiſon voudroit que les hommes bien appris conſideraſſent en eux meſmes, que ceux que nous eſtimons avoir eſté privez de la vie avant la maturité, nous precedent de bien peu de temps: car la plus longue vie qui ſoit, eſt courte & briefve, ne montant non plus qu'un poinct ou une minute de temps, au regard de l'infinie æternité: & que pluſieurs de ceux qui demenent le plus de deuil, en peu de temps ſont allez après ceux qu'ils ont ploré, n'ayans rien gaigné à leur long deuil, & s'eſtans pour neant affligez d'ennuys & de faſcheries: là où, puis que le temps eſt ſi court que nous avons à voyager au pelerinage de ceſte vie, nous ne nous deuſſions pas conſumer nous meſmes de

triſteſſe ſouillée, ny de douleur amere, & miſerable deuil, juſques à affliger de coups noſtre propre corps, ains plus toſt nous efforcer de revenir, & retourner à ce qui eſt meilleur & plus humain, en converſant avec perſonnes qui ſoient, non pour ſe contriſter avec nous, & pour exciter tousjours davantage noſtre deuil par une maniere de flatterie, ains pluſtoſt avec ceux qui ſoient pour nous oſter & diminuer noz ennuis, avec une genereuſe, grave & venerable conſolation, ayant tousjours en l'entendement ces vers d'Homere qu'Hector dit à ſa femme Andromache, en la reconfortant,

Ne me viens point chetive trop ſaiſir
L'entendement de triſte deſplaiſir:
Point ne ſera ma vie terminée
Par qui que ſoit avant ſa deſtinée.
Au demourant je te dis Andromache,
Qu'il n'y a point d'homme ne preux ne laſche
Qui ſçeuſt après qu'une fois il eſt né,
Fuïr ce qui luy eſt predeſtiné.

Et le meſme poëte parlant de ceſte fatale deſtinée dit en un autre paſſage,

Dès qu'un enfant ſort du ventre, l'eſtaim
Eſt tout filé de ſon fatal deſtin.

LVI. Si nous imprimons ces raiſons en noſtre entendement, nous ſerons delivrez d'une vaine

melancholie de deuil, qui ne ſert à rien, meſmement quand nous viendrons à conſiderer combien la durée de noſtre vie eſt courte : pourtant la faut il contregarder, à fin que nous la puiſſions paſſer tranquillement ſans eſtre agitée ne troublée de ces douleurs de mortuaires, en delaiſſant les marques & habits de deuil, & reprenant le ſoing de bien traitter noz perſonnes, & de prouvoir au bien de ceux qui vivent avec nous.

LVII. Auſſi ſera il bon de ſe ramener en memoire les arguments & raiſons dont nous aurons, comme il eſt vray-ſemblable, autrefois uſé envers noz parents & amis en pareilles calamitez, en les reconfortant, & leur ſuadant de ſupporter patiemment & communement les communs accidents de ceſte vie, & les cas humains, humainement, & ne commettre pas ceſte faulte que d'eſtre ſuffiſant aſſez pour pouvoir deſcharger les autres de douleur, & ne ſe pouvoir pas ſecourir ſoy-meſme, ny recevoir aucune utilité de la recordation de ces perſuaſions là, & guatir les angoiſſes de l'ame avec les drogues medicinales de la raiſon, tenant pour certain qu'il n'y a rien que lon deuſt moins differer ny dilayer, que de deſcharger ſon cœur de melancholie & d'ennuy : & toutes-fois on dit en un commun proverbe, qui eſt en la bouche de tout le monde,

Qui muſe à quoy que ce ſoit,
Tousjours perte il en reçoit.

LVIII. Mais encore bien plus reçoit il de dommage, à mon advis, celuy qui dilaye à ſe deſcharger des griefves & malencontreuſes paſſions de l'ame, le differant juſques à un autre temps. Au contraire faudroit il tourner ſes yeux ſur ceux qui ont genereuſement & magnanimement ſupporté la mort de leurs enfans, comme Anaxagoras le Clazomenien, & Demoſthenes l'Athenien, Dion le Syracuſain, & le roy Antigonus, & pluſieurs autres, tant du paſſé que du preſent, deſquels Anaxagoras, ainſi comme nous liſons, ayant entendu la mort de ſon fils par quelqu'un qui luy en vint apporter la nouvelle, ainſi comme il diſputoit de la nature des choſes, & deviſoit avec ſes familiers & amis, il s'arreſta un peu à penſer en ſoy-meſme & puis dit ſeulement aux aſſiſtans, « Je ſçavois bien que j'avois en-» gendré un fils mortel ».

LIX. Et Pericles, qui pour l'excellence de ſon eloquence & de ſon grand ſens & prudence fut ſurnommé Olympien, c'eſt à dire, celeſte, en feit tout autant, quand il entendit que ſes deux enfans Paralus & Xantippus eſtoient tous deux morts, ainſi que dit Protagoras en ces paroles: « Luy eſtans ſes deux fils, tous deux

» beaux jeunes hommes, morts à huict jours l'un
» de l'autre, il n'en porta oncques le deuil, ains
» mainteint tousjours ſon eſprit en ſerene tran-
» quillité, dont il recevoit tous les jours de grands
» fruicts, non ſeulement en ce que ce luy eſtoit
» un grand heur, de ne ſentir point de douleur,
» mais auſſi en ce qu'il en eſtoit mieux eſtimé
» du peuple: car un chaſcun le voyant ſupporter
» ſa perte ainſi robuſtement, l'en eſtimoit vail-
» lant & magnanime, & de plus grand cœur
» que ſoy-meſme, ſachant très bien comme il ſe
» trouvoit affligé & troublé en tels accidents:
» car on dit qu'après la nouvelle de la mort de
» ſes deux enfans il ne laiſſa pas de porter ſur
» la teſte chappeaux de fleurs, ſuyvant la couſ-
» tume de ſon païs, & de harenguer au peuple
» en robbe blanche, mettant tousjours en avant
» des bons conſeils aux Atheniens, & les inci-
» tant tousjours à la guerre ».

LX. Semblablement Xenophon[1] l'un des familiers de Socrates, ainſi comme il ſacrifioit un jour aux dieux entendit par quelques uns qui retournoient de la bataille que ſon fils y eſtoit mort: il oſta adonc incontinent le chapeau de fleurs qu'il avoit ſur la teſte, & demanda en

[1] C'eſt l'hiſtorien. Son fils s'appelloit Gryllus, il fut tué à la bataille de Mantinée. Xénophon s'étoit alors retiré à Corinthe. Voyez Diogène Laërce.

quelle ſorte il eſtoit mort: & comme on luy euſt dict, qu'il avoit eſté tué en commbattant fort vaillamment, après avoir faict un grand meurtre des ennemis, il demeura un bien peu d'eſpace à reprimer par diſcours de la raiſon en ſon cœur ſa paſſion, & puis remeit incontinent le chapeau de fleurs ſur ſa teſte, & paracheva ſon ſacrifice, diſant à ceux qui luy en avoient apporté la nouvelle, « Je n'ay jamais requis aux » dieux que mon fils fuſt immortel, ne qu'il » veſcuſt longuement, car on ne ſçait ſi cela eſt » expedient à ceux qui le demandent: mais bien » leur ay-je prié, qu'ils luy feiſſent la grace » d'eſtre homme de bien, & de bien aimer & » ſervir ſa patrie : ce qui eſt advenu ».

LXI. Et Dion le Syracuſain, comme il eſtoit un jour aſſis à deviſer avec ſes amis, il entendit un grand bruit parmy ſa maiſon, & un grand cry : ſi demanda, que c'eſtoit : & après avoir entendu l'inconvenient, que c'eſtoit ſon fils qui eſtoit tombé du toict de la maiſon en bas, & s'eſtoit tué, ſans autrement s'en effrayer, il commanda que lon en baillaſt le corps aux femmes pour l'enſepvelir ſelon la couſtume : & luy ce pendant continua le propos qu'il avoit encommancé avec ſes amis.

LXII. Demoſthenes l'orateur le ſuivit auſſi en cela, après avoir perdu ſa chere & unique fille,

de laquelle Æſchines, penſant faire un grand reproche à ſon pere, dit ainſi : « Sept jours après » que ſa fille fut treſpaſſée, devant que d'en » avoir faict le deuil & les obſeques à la maniere » accouſtumée, couronné d'un chapeau de fleurs, » & prenant une robbe blanche, il ſacrifia aux » dieux un beuf, & meit ainſi malheureuſement » à nonchalloir la pauvre treſpaſſée, qu'il avoit » perdue, ſa fille unique, & celle qui premier » l'avoit appellé pere, le meſchant qu'il eſt ». Ce retoricien-là ayant pris pour ſon ſubject à accuſer Demoſthene, recite ces propos-là, ne ſe prenant pas garde qu'en le cuydant blaſmer il le louë, veu qu'il rejetta arriere tout deuil, & monſtra qu'il avoit la charité envers ſon païs en la plus grande recommandation, que l'amour & compaſſion naturelle envers ceux de ſon ſang.

LXIII. Et le roy Antigonus ayant entendu la mort de ſon fils Alcyoneus, qui avoit eſté tué en une bataille, il regarda franchement ceux qui luy apporterent ceſte mauvaiſe nouvelle, & s'eſtant un peu arreſté à penſer, la teſte baiſſée, ſans mot dire, il profera ces parolles : « O Alcyoneus, » tu as perdu la vie plus tard que tu ne devois, » te jettant ainſi à l'abandon ſur les ennemis, & » ne te ſouciant autrement ny de ton ſalut, ny » de mes admoneſtéments ».

LXIV. Or n'y a il celuy qui n'admire & n'eſ-

time grandement ces perſonnages-là, pour leur conſtance & magnanimité : mais quand ce vient à l'eſpreuve du faict, ils ne les peuvent imiter pour l'imbecillité de leur ame, laquelle procede d'ignorance : toutefois y ayant pluſieurs exemples de ceux qui ſe ſont genereuſement & vertueuſement portez en la mort & perte de leurs amis & proches parents, que lon pourroit tirer tant de l'hiſtoire Grecque, comme de la Latine, ce que nous en avons allegué juſques icy, pourra ſuffire pour faire oſter ce tant faſcheux deuil, & ceſte vaine affliction que tu en prens, laquelle ne peut à rien ſervir ne proffiter.

LXV. Mais que les jeunes hommes d'excellente vertu, qui meurent en leur jeuneſſe, ſoient en la grace des dieux, & qu'ils paſſent en un plus heureux eſtre, j'en ay desja faict quelque mention au paravant, & encore eſſayeray-je d'en dire quelque choſe en ceſt endroict, le plus briefvement qu'il me ſera poſſible, portant teſmoignage de verité à ceſte belle & ſage ſentence de Menander qui dit,

> Celuy qui eſt en la grace des dieux,
> Il meurt avant que de devenir vieux.

LXVI. Mais à l'adventure me pourras tu repliquer, très cher amy Apollonius, que le jeune Apollonius, ton fils avoit toutes choſes fort proſ-

peres & à ſouhait, & que c'eſtoit plus toſt toy qui devois iſſir de ceſte vie, & eſtre inhumé par luy qui eſtoit en la fleur de ſon aage, & que cela eſtoit le devoir ſelon noſtre nature, & ſelon le cours de l'humanité : il eſt bien vray, mais non pas à l'adventure ſelon la provoyance du gouvernement de l'univers, ny ſelon la generale ordonnance du monde : & au regard de luy qui eſt bien-heureux maintenant, il ne luy eſtoit pas ſelon nature de demourer en ceſte vie plus que le temps qui luy eſtoit prefix, ains après avoir honeſtement achevé le cours de ſon temps, eſtoit beſoing qu'il repriſt ſon chemin pour retourner à ſa deſtinée qui le rappelloit. Voire mais, il eſt mort avant ſon temps : tant plus heureux en eſt il, de n'avoir point eſſayé davantage les maux de ceſte vie : car, comme dit Euripide,

> Ce que du nom de vie lon appelle
> Eſt en effect peine continuelle.

LXVII. Mais il s'en eſt allé de trop bonne heure, en la plus belle fleur de ſon aage, jeune homme, entier de toutes choſes, à marier, aimé, priſé & eſtimé de tous ceux qui le hantoient, aimant ſon pere, aimant ſa mere, aimant ſes parents, aimant les lettres, & pour dire tout en un mot, amiable à tout le monde, reverant ſes amis qui eſtoient de plus grand aage que luy comme ſes

peres, cheriſſant ſes egaux & familiers, honorant ceux qui l'avoient enſeigné, aux eſtrangers, autant comme aux citoyens, très humain & à tous cordial, & de tous univerſellement bien-voulu, tant pour la grace de ſa beauté, que pour ſa gracieuſe affabilité. Il eſt bien vray tout cela, mais auſſi faut il que tu penſes, qu'il s'en eſt allé de bonne heure de ceſte vie mortelle, emportant avec ſoy louange eternelle de ſa pieté & obſervance envers toy, & de la tienne envers luy, ne plus ne moins, que s'il fuſt ſorty d'un bancquet, avant que de tomber en quelque yvrognerie & folie, laquelle ne peut fuir qu'elle n'advienne en longue vieilleſſe : & ſi le dire des anciens poëtes & philoſophes eſt veritable, comme il eſt vray-ſemblable que les gens de bien, & qui ont eſté devots envers les dieux, quand ils viennent à mourir aient en l'autre monde honneur & preference, & un lieu à part où leurs ames demeurent, tu dois avoir bonne eſperance de feu ton fils, qu'il ſera colloqué au nombre de ceux-là, deſquels hommes religieux le poëte Pindare parlant en ſes cantiques, dit ainſi,

Quand nous avons icy la nuict,
Le ſoleil là deſſoubs leur luit :
Leurs vergers ſont belles prairies
De roſes vermeilles fleuries,
Couvertes d'arbres, qui les ſens
Rempliſſent de l'odeur d'encens,

Tous chargez de pommes dorées.
Par ces delicieuſes prées
Les uns ſe vont resjouïſſans
A picquer chevaux bondiſſans,
Les autres au ſon harmonique
De tout inſtrument de muſique,
Là ſont toutes ſortes de fleurs
De très delicates odeurs,
Et les autels des dieux y fument
De toutes ſenteurs, qui parfument,
En brulant dedans un clair feu,
Tousjours ceſt amiable lieu.

Et un peu plus avant en un autre cantique de lamentation, là où il parle de l'ame, il dit :

Heureuſe eſt leur condition
Hors de toute vexation :
Il n'eſt point de corps qui ne meure,
L'ame ſeule tousjours demeure
Vivante à perpetuité,
Comme de la divinité
Seule ayant pris ſon origine.
Or de dormir elle ne fine
Tant que les membres ſont veillans,
Mais quelquefois eux ſommeillans,
Elle donne à cognoiſtre comme
C'eſt elle ſeule qui en l'homme
Fait jugement de ce qui plaiſt,
Et de ce qui faſche & deſplaiſt.

LXVIII. Et le divin Platon en ſon traité de l'ame a dit pluſieurs raiſons de ſon immortalité, & en a auſſi beaucoup parlé en ſes livres de la re-

publique, & au dialogue intitulé Memnon, & en celuy de Gorgias, & par-cy par-là en pluſieurs autres lieux. Or quant à tout ce qu'il en a dit en ſon dialogue de l'ame, j'en feray un extrait à part, que je te bailleray ainſi que m'en as requis, mais pour le preſent je ne t'en allegueray que ce qui vient à propos, & qui ſert à la matiere, c'eſt ce qu'il en dit à un Athenien familier & domeſtique de Gorgias l'orateur : car Socrates en ce traité de Platon dit ainſi : « Eſcoute un fort beau » propos, lequel tu reputeras à mon advis eſtre » une fable, mais quant à moy, je l'eſtime ve- » ritable, & te le raconteray pour tel : car comme » dit Homere, Jupiter, Neptune & Pluton depar- » tirent jadis entre eux l'empire qu'ils avoient eu » de leur pere. Or y avoit il une loy touchant les » hommes dès le temps de Saturne, & de tout » temps, & eſt encore juſques au temps preſent » entre les dieux, que d'entre les hommes celuy » qui a paſſé ſa vie juſtement & ſainctement, » quand il vient à mourir s'en va demourer ès » iſles fortunées, en toute felicité, hors de toute » ſorte de maux : & au contraire, celuy qui a » veſcu injuſtement & ſans craindre ne reverer » les dieux, s'en va en la priſon de juſtice & de » punition que l'on appelle Tartare, c'eſt à dire, » Enfer. Or les juges qui ont eu cognoiſſance de » cela durant le regne de Saturne, & encore de-

» puis ſur le commancement du regne de Jupiter,
» eſtoient des hommes vivants qui jugeoient les
» autres hommes en leur vie, au propre jour qu'ils
» devoient aller de vie à treſpas : dont il advenoit
» que les jugements n'en eſtoient pas bons, juſ-
» ques à ce que Pluton & les autres ſuperinten-
» dans des iſles fortunées vindrenr rapporter à
» Jupiter, que lon leur envoyoit des gens qui
» n'en eſtoient pas dignes. Jupiter leur reſpondit,
» j'y donneray bien ordre, & engarderay bien que
» cela ne ſe fera plus : car la cauſe pourquoy les
» jugements ſonr mauvais eſt, pource que tant
» ceux qui jugenr, comme ceux qui ſont jugez, le
» ſont eſtans reveſtus, pource que c'eſt durant leur
» vie, & pluſieurs à l'adventure ayants de mau-
» vaiſes ames, & eſtans reveſtus de beaux corps,
» de nobleſſe, de lignée & de richeſſe, quand
» on les veult juger il vient pluſieurs qui leur por-
» tent teſmoignage, comment ils ont bien veſcu :
» les juges ſont esblouys de ces teſmoings-là,
» joinct qu'ils ſont eux meſmes reveſtus, ayants
» au devant de leurs ames les yeux, les aureilles,
» & toute la ſtructure de leur corps : toutes ces
» choſes là leur donnent empeſchement, tant
» leurs veſtements propres, que ceux des jugez.
» Premierement doncques il les faut engarder
» qu'ils ne ſçachent plus l'heure de leur mort,
» car ils la ſçavent bien maintenant: Cela donc-

» ques ſoit commandé à Prometheus, qu'il en-
» garde que deſormais les hommes ne ſçachent
» plus le jour de leur mort : & puis il faut que
» les jugements dorenavant ſe facent, les uns &
» les autres eſtans tous nuds : & pour ce faire il
» eſt beſoing qu'ils ſoient tous morts, & le juge
» meſme ſoit mort, & qu'il vienne à examiner
» avec l'ame ſeule, les ames des treſpaſſez, à
» meſure qu'ils viendront à mourir, eſtans ſeules
» & deſtituées de tous leurs parents & amis : &
» ayans laiſſé ſur la terre tout l'ornement & veſ-
» tement qu'elles ſouloient avoir, à celle fin que
» le jugement s'en face plus droict & plus juſte.
» C'eſt pourquoy ayant cogneu cela devant vous,
» j'ay conſtitué de mes propres enfans pour juges,
» deux du coſté de l'Aſie, Minos & Radaman-
» thus, & un du coſté de l'Europe, c'eſt Æacus:
» ceux-là après qu'ils ſeront morts, jugeront de-
» dans le pré au carrefour, là où fourchent les
» deux chemins, l'un qui va ès iſles fortunées,
» l'autre au Tartare. Radamanthus jugera ceux de
» l'Aſie, & Æacus ceux de l'Europe : & quant à
» Minos, je luy donneray la preſidence de juger
» par-deſſus, ſi d'adventure il y a quelque choſe
» qui ſoit incogneuë à l'un des deux autres, à fin
» que d'icy en avant le jugement ſoit très juſte,
» du chemin que les hommes auront à tenir.

» (* Voylà le propos que j'ay ouy reciter, ô Calli-
» cles, & que je croy eſtre veritable : duquel diſ-
» cours je recueille ceſte concluſion en fin, que
» la mort n'eſt autre choſe, que la ſeparation de
» l'ame d'avec le corps ».)

LXIX. C'eſt ce que j'ay ramaſſé & mis enſemble, très cher amy Apollonius, avec grand ſoing & diligence, pour t'en compoſer un diſcours de conſolation, qui m'a ſemblé très neceſſaire, tant pour alleger un peu la douleur qui te travaille preſentement, & te faire ceſſer ce faſcheux deuil que tu menes : comme auſſi pour y comprendre l'honneur & la louange qui me ſemble que je devois à la memoire de ton fils Apollonius le bien aimé des dieux : car c'eſt choſe à mon advis très deſirable & convenable à ceux qui par bonne & heureuſe memoire, & par gloire perdurable ſont conſacrez à immortalité. Tu feras doncques ſagement, ſi tu obeïs aux raiſons qui y ſont contenues, & gratifies à ton fils, en te revenant de ceſte vaine affliction que tu donnes & à ton corps, & à ton ame, en ton accouſtumée,

* Ceci eſt la concluſion que Socrate tire de la fable qu'il vient de raconter. C'eſt par inadvertence qu'Amyot ou ceux qui ont dirigé l'édition de Vaſcoſan, l'ont ſéparé de ce qui précède, comme ſi c'étoit Plutarque qui reprît ici la parole. Le nom de Calliclès ſuffiſoit pour les avertir, puiſque c'eſt un des interlocuteurs du dialogue de Platon, intitulé, Gorgias.

ordinaire

ordinaire & naturelle façon de vivre : car ainſi comme lors qu'il vivoit entre nous, il n'euſt pas eſté aiſe de veoir ny toy ſon pere, ny ſa mere, triſtes & deſolez : auſſi maintenant qu'il eſt converſant & faiſant bonne chere avec les dieux, il ne prendroit pas plaiſir à veoir l'eſtat auquel vous eſtes. Parquoy reprenant courage d'homme de bien, magnanime & aimant les ſiens, retire toy le premier, & puis la mere du jeune homme, & tous voz parents & amis d'une telle miſere, en paſſant en une plus tranquille & paiſible maniere de vivre, laquelle ſera trop plus agreable & au defunct ton fils, & à nous tous, qui avons ſoing de ta perſonne, ainſi comme il convient à l'amitié que nous te portons.

SOMMAIRE

DE LA CONSOLATION A SA FEMME

SUR LA MORT DE SA FILLE.

PLUTARQUE reſſent vivement la perte de ſa fille, mais il prie ſa femme de ne point lui cauſer un ſurcroît d'affliction par l'excès de la ſienne. II. *Éloge du bon caractère de ſa fille.* III. *Il faut conſerver avec plaiſir le ſouvenir des qualités qui leur ont plu dans leur fille.* IV. *Éloge de la modération de ſa femme dans les honneurs funebres de ſa fille.* V. *S'il faut de la modération dans la joie, à plus forte raiſon dans la douleur.* VI. *Conſtance de Plutarque & de ſa femme à la mort de leur fils aîné, & d'un autre nommé Charon.* VII. *Les démonſtrations exceſſives de douleur ne ſont pas une preuve certaine de tendreſſe.* VIII. *Jupiter donne au dieu Deuil pour lot les larmes de ceux qui le reçoivent volontairement.* IX. *Il faut donc le repouſſer, quand il ſe préſente pour entrer.* X. *L'excès de la douleur, en faiſant abandonner le ſoin du corps, rend l'ame encore plus malade.* XI. *Ridicule de ceux qui augmentent l'affliction de leur ami par les démonſtrations exceſſives de la part qu'ils y prennent.* XII. *Il engage ſa femme à ſe reporter en eſprit avec lui au temps où*

leur fille n'étoit pas née. XIII. *Oppoſer au ſentiment de la douleur la conſidération des biens dont on jouit.* XIV. *Trouver, au moins, dans l'opinion que les autres ont de notre bonheur, des motifs de conſolation.* XV. *La mort de Timoxène (leur fille) ne l'a pas privée de grands biens.* XVI. *La longueur de la vie produit dans l'ame une habitude, qui l'y attache invinciblement.* XVII. *Coutumes des Béotiens qui prouvent que les ames des enfans paſſent dans un lieu de bonheur où elles ne conſervent aucun attachement à la terre.*

CONSOLATION

ENVOYÉE A SA FEMME

SUR LA MORT D'UNE SIENE FILLE.

CELUY que tu m'avois envoyé pour m'apporter la nouvelle de la mort de noſtre petite fille, à mon advis m'a failly par le chemin, eſtant allé droict à Athenes : mais arrivé à Tanagre, j'en ay eſté adverty. Or quant à ſa ſepulture, je penſe bien que tu y auras desja donné ordre : & à la miene volonté que ce ſoit en ſorte, que ny pour le preſent, ny pour l'advenir elle ne t'apporte gueres de deſplaiſir. Mais ſi d'adventure tu as differé à faire quelque choſe que tu euſſes bien voulu, juſques à ce que tu en euſſes entendu mon advis, eſtimant que cela en le faiſant t'aidera à porter patiemment ta douleur, je te prie au moins que ce ſoit ſans aucune curioſité ny aucune ſuperſtition, deſquelles tu es auſſi peu entachée que femme que je cognoiſſe : ſeulement te veux-je admoneſter, ma femme, qu'en ceſt inconvenient tu te maintienes, & pour toy & pour moy, en une conſtance & tranquillité d'eſprit : car quant à moy, j'entend & meſure en mon cœur ceſte perte telle, & auſſi grande comme

elle eſt, mais ſi je treuve que tu la portes trop impatientement, cela me ſera plus grief & me faſchera plus que l'inconvenient meſme, combien que je n'aye pas non plus eſté engendré ny d'un cheſne ny d'un rocher, dequoy tu peux toy meſme eſtre bien bon teſmoing, ſçachant comme nous avons nourry enſemble pluſieurs de noz enfans, en noſtre maiſon, & par noz propres mains: tu ſçais auſſi comme je l'aimois fort tendrement, pource que j'avois fort deſiré avec toy que tu euſſes une fille, après quatre fils que tu avois eus de reng, & pource qu'elle m'avoit apporté le moyen de luy donner ton nom.

II. Mais outre l'amour paternelle que lon a communement envers ſes petits enfans, encore y avoit il en elle une pointe particuliere qui la me faiſoit plus cherement aimer, c'eſt qu'elle me donnoit du plaiſir, ſans que j'apperceuſſe jamais en elle aucune cholere, ny aucune mignardiſe: car elle avoit une doulceur & bonté naturelle merveilleuſe: & ce qu'elle s'efforçoit de monſtrer qu'elle aimoit ceux qui l'aimoient, & s'eſtudioit de leur complaire, me donnoit du plaiſir, & enſemble cognoiſſance d'une grande debonnaireté que nature avoit miſe en elle: car elle prioit ſa nourrice de donner la mammelle non ſeulement aux autres petits enfans qui jouoient avec elle, mais auſſi aux pouppées & autres jouets

d'enfans, dont elle ſe jouoit, comme faiſant part de ſa table par humanité, & communiquant ce qu'elle avoit de plus agreable à ceux qui luy donnoient plaiſir.

III. Mais je ne voy pas, ma femme, pourquoy ces petits propos-là, & autres ſemblables qui nous ont donné du plaiſir en ſa vie, nous doivent faſcher & troubler maintenant après ſa mort, quand nous viendrons à les rememorer : mais auſſi, au contraire, crains-je, que avec la douleur nous n'en chaſſions la memoire, comme fait Clymene[x] quand elle dit,

L'arc & la trouſſe m'eſt moleſte,
Tous exercices je deteſte.

fuyant touſjours & tremblant à la recordation & rememoration de ſon fils, pource qu'elle luy renouvelloit ſes douleurs : car naturellement nous refuyons tous ce qui nous faſche : mais il faut que comme en ſon vivant nous n'avions rien plus doux à ambraſſer, ne plus plaiſant à voir & à ouïr qu'elle, auſſi que le penſement d'elle loge & vive avec nous, pour toute noſtre vie, ayant, je dis, beaucoup de fois plus de joye que de triſteſſe, s'il eſt vray-ſemblable, que les raiſons & arguments que nous avons ſouventefois alleguées aux autres, nous aient à nous meſmes profité de

[x] Mere de Phaëton.

quelque choſe au beſoing, & ne ſoient pas demourées oyſeuſes, en nous accuſant qu'au lieu de ces joyes là paſſées, nous leur rendions maintenant pluſieurs fois autant de douleurs.

IV. Ceux qui y ont aſſiſté nous rapportent, avec grande recommandation de ta vertu, que tu n'en as pas ſeulement changé de robbe, ne pris accouſtrement de deuil, & que tu ne t'en es ny defigurée, ny outragée, ny toy ny tes femmes, en aucune maniere, ny que tu n'en as fait aucun appareil ſomptueux à ſes funerailles, comme ſi c'euſt eſté pour une feſte ſolennelle, ains as fait toutes choſes ſobrement, honeſtement, ſans bruit, avec noz amis & parents : dequoy je ne me ſuis point eſmerveillé quant à moy, ſi toy qui jamais n'as pris plaiſir ny fait gloire de te monſtrer ny en theatre, ny en proceſſion, ains plus toſt qui as tousjours eſtimé, que la ſomptuoſité eſtoit inutile, voire meſme ès choſes de plaiſir, en choſe triſte & douloureuſe, tu as obſervé la ſimplicité, qui eſt la plus ſeure : car il faut que la dame ſage & honeſte demeure inviolée non ſeulement ès feſtes Bacchanales, mais auſſi penſer qu'il faut que la tourmente & emotion de la paſſion en deuil, a beſoing de continence pour reſiſter & combattre, non pas contre l'amour & charité naturelle des meres aux enfans, comme quelques unes penſent, mais contre l'intemperance de l'a-

me : car nous concedons à ceſte charité le regretter, le reverer, & le rememorer les treſpaſſez, mais la cupidité exceſſifve & inſatiable de lamentations, qui force les perſonnes juſques à jetter les haults crys, & à ſe battre & outrager, n'eſt pas moins laide & honteuſe, que l'incontinence ès voluptez, toutefois on l'excuſe plus de paroles, d'autant que à la laideur c'eſt la douleur & l'amertume, au lieu qu'à l'autre c'eſt la volupté qui y eſt conjoincte.

V. Car y a il rien plus deraiſonnable que d'oſter l'excès de rire & de s'esjouïr : &, au contraire, de laiſſer aller les torrents de larmes & de pleurs, qui partent d'une meſme ſource, tant qu'ils peuvent aller ? & ce que font quelques uns qui tanſent & querellent avec leurs femmes pour quelques parfums ou quelques habillements de pourpre qu'elles voudroient avoir, & ce pendant leur permettent de raſer leurs cheveux en deuil, & ſe veſtir de noir, ſe ſeoir deshoneſtement à meſme terre, crier à pleine teſte en invoquant les dieux : &, ce qui eſt encore plus mauvais que tout, ſi elles puniſſent exceſſivement ou injuſtement leurs ſervantes, s'y oppoſer & les engarder : & quand elles meſmes ſe chaſtient cruellement & aſprement, les laiſſer faire en accidents & inconvenients qui auroient au contraire beſoing de facilité & d'humanité.

VI. Mais quant à nous, ma femme, nous n'avons point eu jamais beſoing de ce combat-là, l'un contre l'autre, ny n'en aurons, à mon advis, jamais de ceſtuy cy : car quant à la ſimplicité de veſtements, & à la ſobrieté du vivre ordinaire ſans aucune ſuperfluité, il n'y a pas un philoſophe, ny pas un honeſte citoyen qui ait hanté & frequenté en noſtre maiſon avec nous, qui n'ait pris grand plaiſir à voir & conſiderer ta ſimplicité, ſoit aux ſacrifices, ſoit aux theatres, ſoit aux danſes & proceſſions : auſſi as tu desja monſtré une grande conſtance en pareil accident, à la mort de ton fils aiſné : & encore depuis quand le gentil Charon nous laiſſa avant aage, car il me ſouvient que quelques eſtrangers qui eſtoient venus avec moy de la marine quand on nous vint dire la nouvelle de la mort du petit enfant, comme ils furent arrivez avec d'autres noz amis & voiſins en noſtre maiſon, & qu'ils y veirent toutes choſes raſſiſes & bien compoſées ſans deſordre ne bruit aucun, ainſi comme eux meſmes l'ont raconté à d'autres depuis, ils penſerent que ce fuſt une faulſe nouvelle, & qu'il ne fuſt rien advenu de mal, tant tu ordonnas honeſtement & ſagement toutes choſes en noſtre maiſon, lors que l'occaſion eſtoit bien ſuffiſante pour excuſer un deſordre & une confuſion, combien que tu euſſes nourry l'enfant de ta propre mammelle, & que tu y euſſes enduré

une inciſion au tetin, à cauſe d'une froiſſure & contuſion. Ce ſont actes de generoſité en une dame, & de charité envers ſes enfans, cela.

VII. Là où nous voyons pluſieurs autres meres, qui prennent leurs petits enfans des mains des nourrices, comme des jouets pour paſſer leur temps : & puis quand il advient qu'ils meurent, elles ſe laſchent & laiſſent aller à tous vains regrets & deuil qui ne ſert de rien, & qui ne procede pas de bienveuillance, car bienveuillance eſt choſe raiſonnable & honeſte : mais beaucoup de mine procedant de vaine opinion meſlé avec un peu d'affection naturelle, eſt ce qui engendre des deuils farouches, furieux & implacables.

VIII. Et ſemble qu'Æſope n'ait pas ignoré cela, car il dit, que Jupiter faiſant la diſtribution des honneurs aux dieux, le Deuil y vint qui en demanda auſſi : & il luy bailla les larmes, les regrets & lamentations, mais de ceux qui le recevroient librement & volontairement : auſſi ſe fait il ainſi du commancement, car un chaſcun introduit chez ſoy de ſa propre volonté le deuil, mais depuis qu'il y eſt une fois eſtably par laps de temps, & qu'il s'eſt rendu familier & domeſtique, il ne s'en va pas puis après quand on le voudroit bien chaſſer.

IX. Et pourtant faut il combattre à la porte contre luy, & ne recevoir pas garniſon chez ſoy, en dechirant ſa robbe ou arrachant ſes cheveux,

ou quelques autres choſes ſemblables qui adviennent tous les jours ordinairement, & rendent l'homme honteux, & ſon cœur ſerré, ne s'ozant ouvrir ny s'eſlargir, ains paoureux & craintif, ſe reduiſant là, qu'il ne penſe pas qu'il luy ſoit loiſible de rire, de voir la lumiere du ſoleil, ny de hanter perſonne, ny de manger en compagnie, en telle captivité il ſe rend à cauſe de ſon deuil.

X. Et à ce mal là eſt conjoincte une nonchalance du corps, une condamnation de toutes eſtuves, de tout lavement, frottement, huylement, & traictement de ſa perſonne, tout au contraire de ce que l'ame devoit faire, à fin qu'elle meſme malade fuſt ſoulagée & aidée par le corps ſain & diſpos : car une grande partie de la douleur de l'ame s'allege & s'emouſſe, par maniere de dire, quand le corps ſe ſent gaillard, ne plus ne moins que les vagues vont chalant & s'applaniſſant quand le temps eſt calme & ſerein. Mais à l'oppoſite, ſi pour eſtre mal traitté & mal penſé il s'y engendre une ſeichereſſe du cuyr, une aſpreté rude, de maniere que le corps n'exhale rien de gracieux ny de doux à l'ame, ſinon des douleurs & des triſteſſes, ne plus ne moins que des ameres & faſcheuſes exhalations, alors n'eſt il pas aiſé, quoy qu'on le deſire, de facilement ſe ravoir, tant de griefves paſſions viennent à ſaiſir l'ame quand elle eſt ainſi affligée & tourmentée.

XI. Mais ce qui eſt de plus dangereuſe efficace, & plus à craindre en cela, je ne le ſçaurois craindre en toy, c'eſt à ſçavoir, que de folles femmes ne t'aillent viſiter, & qu'elles ne cryent & lamentent avec toy, ce qui par maniere de dire aiguiſe & reſveille la douleur, ne permettant pas que ou d'elle meſme, ou par l'entremiſe & le ſecours d'autruy, elle ſe fene & ſe paſſe: car je ſçay combien tu eus de peine & de travail dernierement à l'endroit de la ſœur de Theon, pour la ſecourir, & reſiſter aux autres femmes qui la venoient veoir avec grands crys & haultes lamentations, comme ſi proprement elles euſſent apporté du feu pour l'enflammer davantage. Car quand on voit que la maiſon d'un amy ou d'un voiſin bruſle, chaſcun y court tant qu'il peut pour aider à l'eſtaindre: mais quand on void les ames allumées de douleur, au contraire on y porte encore de la matiere à augmenter ou entretenir le feu. Et quand quelqu'un a mal aux yeux, on ne luy permet pas qu'il y porte les mains, ne qu'il y touche, s'il y a inflammation: là où celuy qui eſt en deuil demeure aſſis en ſa maiſon, ſe preſentant au premier venu qui veut luy aller emouvoir, aigrir & irriter ſa paſſion, ne plus ne moins qu'une fluxion, tant qu'au lieu qu'elle ne faiſoit que un petit le chatouiller & demanger, il la vous deſchirent en ſorte, qu'ils y font venir un grand

& faſcheux mal. Je ſuis aſſeuré que tu te ſçauras bien garder de cela.

XII. Mais efforce toy de te reduire en ton penſement ce temps là, auquel ne nous eſtant pas encore ceſte fille née, nous n'avions pas dequoy nous plaindre de la fortune, & puis de joindre tout d'un tenant le temps preſent avec celuy-là, comme ſi nous eſtions de rechef retournez à meſme eſtat que nous eſtions au paravant. Car il ſemblera, ma femme, que nous ſoyons marrys que jamais l'enfant ait eſté née, ſi nous monſtrons d'eſtimer, que noz affaires fuſſent en meilleur eſtat avant qu'elle fuſt née, que depuis : non pas que je veuille que nous aboliſſions de noſtre memoire les deux années qu'il y a eu d'intervalle entre les deux temps, ains plus toſt veux-je que nous les comptions entre noz voluptez, comme ceux qui nous ont donné de la joye & du paſſe-temps beaucoup, non pas eſtimer que ce qui nous a eſté un peu de bien, nous ait eſté beaucoup de mal, & ne nous monſtrer pas ingrats envers la fortune du plaiſir qu'elle nous a donné, pource qu'elle n'y a pas adjouſté ce que nous eſperions davantage.

XIII. Certainement ſe contenter tousjours des dieux en parlant comme il appartient, & ne ſe plaindre jamais de la fortune, ains prendre en gré ce qui luy plaiſt bailler, apporte tousjours un

beau & doux fruict. Et celuy qui en tels cas puize de ſa memoire les biens qu'il y a, en tranſportant tousjours, & ramenant ſa penſée des obſcures & turbulentes cogitations aux claires & reluyſantes, s'il n'eſtaint entierement la douleur, pour le moins en la meſlant & temperant avec ſon contraire, il la rend moindre & paſſante. Car ainſi comme un parfum reſjouit tousjours le ſens de l'odorement, & outre cela eſt un remede contre les mauvaiſes ſenteurs : auſſi la cogitation des biens que lon a autrefois receus, ſert de ſecours neceſſaire, quand on eſt tombé en adverſité, à ceux qui ne refuyent pas la rememoration des joyes qu'ils ont euës par le paſſé, & qui ne ſe plaignent pas en tout & par tout de la fortune, que nous ne devons pas faire par raiſon, ſi d'adventure il s'y eſt trouvé comme en un livre quelque rature parmy tout le reſte qui eſt ſain, net & entier. Car tu as ſouvent ouy dire, que la beatitude de ceſte vie depend des droictes & ſaines ratiocinations de noſtre entendement, tendantes à une conſtante diſpoſition, & que les mutations de la fortune ne font ny n'apportent pas de grandes inclinations, ny de caſuels gliſſements à noſtre vie.

XIV. Mais s'il faut que nous nous gouvernions comme le commun par les choſes exterieures, & que nous comptions les evenements &

accidents de la fortune, en prenant pour juges de noſtre felicité ou infelicité les communs & vulgaires hommes, ne regarde pas aux larmes ny aux regrets & lamentations que font ceux & celles qui te viennent maintenant viſiter, qui ſe font par une mauvaiſe accouſtumance à l'endroit de chaſcun, mais plus toſt penſe en toy meſme, combien tu es reputée heureuſe par celles meſmes qui te viſitent, pour les enfans que tu as, & pour ta maiſon, & pour ta vie: car il feroit mauvais voir, que les autres deſiraſſent eſtre en ta condition, voire encore avec le regret qui nous faſche maintenant, & que tu t'en plaigniſſes & la portaſſes impatiemment, & que tu ne ſentiſſes pas au moins par la picqueure de ceſte petite perte d'un petit enfant, combien tu doibs avoir de joye pour ceux qui demeurent vivans: ne plus ne moins que ceux qui vont faiſant un recueil des vers d'Homere qui ſont defectueux ou à la teſte ou à la cueüe, & ce pendant en paſſent par deſſus une infinité, qui ſont excellentement bien faicts: auſſi que ſoigneuſement tu examinaſſes & calomniaſſes particulierement toutes les legeres meſadvenrures qui te ſont advenues en toute ta vie, & que les bonnes tu les paſſaſſes en gros & en bloc confuſeement: qui ſeroit faire proprement comme les chiches avaricieux qui ſe tuans le cœur & le corps pour acquerir de grands biens, n'en joüiſſent pas quand

ils les ont preſens, & les regrettent & lamentent quand ils vienent à les perdre.

XV. Et ſi d'adventure tu es emeuë de pitié & de compaſſion d'elle qui s'en eſt allée de ce monde, avant que d'eſtre mariée ny avoir porté des enfans, tu as à l'oppoſite dequoy te reconforter & resjouïr, parce que cela ne t'a pas defailly, ny tu n'as eſté privée de l'un ny de l'autre. Car on ne ſçauroit maintenir, que ces choſes là ſoient grands biens, eu eſgard à ceux qui en ſont privez, & petits à ceux qui les ont, & qui en jouïſſent: & quant à elle eſtant maintenant allée en lieu où elle ne ſeuffre aucune douleur, elle ne demande point que nous nous affligeons de regret pour l'amour d'elle: car quel mal nous eſt il advenu par elle, ſi elle meſme n'a rien maintenant qui la puiſſe faire douloir? car ès privations des grandes choſes meſmes on perd tout ſentiment de douleur, quand on eſt arrivé à ce poinct là de ne s'en ſoucier point. Mais ta fille Timoxene eſt privée non de grandes, mais de petites choſes, car elle ne cognoiſſoit encore que petites choſes, & ne ſe delectoit que de petites choſes: & au demourant de ce dont elle n'avoit aucun ſentiment, ne qui ne luy eſtoit jamais entré en penſement, comment pourroit on dire qu'elle en fuſt privée?

XVI. Au reſte, quant à ce que tu as entendu d'autres,

d'autres, qui perſuadent beaucoup de perſonnes vulgaires, diſans que depuis que l'ame eſt ſeparée du corps, il n'y a plus rien de mal ny de douleureux nulle part, pour le ſuppoſt qui eſt ainſi diſſoult, je ſçay bien que tu n'y adjouxtes point de foy, & que les raiſons que tu as reçeuës de main en main de noz anceſtres, enſemble les ſainctes cerimonies & ſacrements ſecrets des religieux myſteres de Bacchus, que nous ſçavons & cognoiſſons nous autres qui en ſommes de la confrairie, te gardent fort bien de le croire. Parquoy tenant pour choſe arreſtée, que noſtre ame eſt incorruptible & immortelle, il fault que tu eſtimes, qu'il luy prent & advient tout ainſi comme aux petits oyſeaux qui ſont pris: car ſi elle a eſté longuement nourrie dedans ce corps, & qu'elle ſoit accouſtumée & apprivoyſée à ceſte vie par le maniement de pluſieurs affaires qu'elle ait maniées, & par une longue accouſtumance, elle y retourne de rechef, & rentre une autrefois dedans ce corps, ny jamais ne repoſe ny ne ceſſe eſtant attachée aux affections de ceſte chair & aux adventures de ce monde, y retournant par diverſes generations: car il ne faut pas que tu penſes que la vieilleſſe ſoit reprochée ny blaſmée à cauſe des rides, ny à cauſe des cheveux blancs, ny pour l'imbecillité & foibleſſe du corps, ains ce qui eſt en elle plus mauvais & plus faſ-

cheux, c'eſt qu'elle rend l'ame rance, pour la ſouvenance des choſes qu'elle a experimentées en ce corps, en s'y trop arreſtant & affectionnant trop, & qu'elle la plie & la courbe, retenant la forme & figure qu'elle a priſe du corps en ce qu'elle a eſté affectionnée, là où celle qui eſt priſe en jeuneſſe pretend à meilleures conditions d'eſtre, comme ſe redreſſant d'un ply plus doulx & d'une curvature plus molle & moins forcée, & ſe remettant à ſa naturelle droitture, ne plus ne moins que le feu que lon a eſtaint, ſi on le rallume ſoudainement, il ſe rembraze, & reprent ſa vigueur incontinent. C'eſt pour quoy il vault beaucoup mieux,

Paſſer bien toſt les portes de la mort,

devant que l'ame ait pris & imbeu trop d'affection aux choſes d'icy bas, & qu'elle ſe ſoit attendrie d'amour envers ce corps, & comme par quelques charmes collée & attachée à luy. La verité dequoy apparoiſt encore mieux ès façons de faire & couſtumes ancienes de noſtre païs : car noz citoyens, quand leurs enfans meurent petits, ne leur portent point d'offrandes mortuaires, ny ne font point les autres ſacrifices & cerimonies pour eux, que lon a accouſtumé de faire ailleurs pour les treſpaſſez, d'autant qu'ils ne tienent rien de la terre, ny des affections

terreſtres, & ne s'arreſtent pas autour de leurs monuments & ſepultures, ny ne les expoſent en public en veuë, ny ne demeurent & ne s'aſſeient auprès : car noz loix & ſtatuts ne permettent pas de mener deuil pour ceux qui decedent ainſi en bas aage, comme n'eſtant ſainct ny religieux de ce faire, par ce que lon doit eſtimer qu'ils ſont paſſez en un meilleur lieu, & meilleure condition d'eſtre, aux quelles loix & couſtumes eſtant plus dangereux de decroire, que de croire, portons nous, & nous gouvernons ainſi comme elles nous le commandent quant à l'exterieur au dehors, mais quant à l'interieur au dedans, que tout y ſoit encore plus net, plus pur, & plus ſage.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

DES DÉLAIS DE LA JUSTICE DIVINE.

Nécessité de revenir sur les fausses maximes d'Épicure. II. *Observations de Patrocléas sur les délais qui éloignent la punition du crime.* III. *Autres réflexions d'Olympique sur les inconvéniens d'une justice trop lente à punir.* IV. *Plutarque représente qu'il est téméraire aux hommes d'entreprendre de juger la justice divine.* V. *S'il est difficile de pénétrer les raisons de certaines loix humaines, combien doit-il être plus difficile de saisir celles de toutes les loix divines.* VI. *Dieu se propose aux hommes pour modèle général de toutes les vertus.* VII. *Sa lenteur à punir le crime nous enseigne la modération & la clémence.* VIII. *Exemples de modération de Platon & d'Archytas.* IX. *Combien doit être plus puissant l'exemple de dieu.* X. *Il differe la punition pour donner le tems de se réformer à l'homme qui n'est pas incorrigible.* XI. *Exemples qui confirment cette idée.* XII. *Les grands caractères sont ordinairement sujets à de grands défauts.* XIII. *Comparaison avec une femme dont la*

groſſeſſe fait différer la mort. XIV. *Exemples de crimes dont il a été utile aux hommes que la punition fût différée.* XV. *Dieu laiſſe ſouvent vivre des méchans pour ſervir d'inſtrumens à ſa vengeance contre d'autres méchans.* XVI. *Il en conſerve d'autres pour donner naiſſance à des enfans qui ſeront vertueux. Exemples de punitions frappantes par la maniere dont elles ont été exécutées.* XVIII. *Le crime porte avec lui-même ſa punition.* XIX. *Si elle eſt cachée juſqu'à une derniere cataſtrophe, elle n'en eſt pas moins réelle.* XX. *La longueur de la vie d'un méchant comparée avec la priſon où un criminel eſt enfermé juſqu'à ſa mort.* XXI. *Exemples des tourmens qu'éprouvent intérieurement les criminels.* XXII. *Remords, punition réelle.* XXIII. *L'ame d'un méchant eſt néceſſairement ſujette à des paſſions qui la tourmentent.* XXIV. *De la punition des pères transférée ou continuée ſur les enfans.* XXV. *La mort d'Ésope vengée ſur les Delphiens juſqu'à la troiſieme génération.* XXVI. *Il n'eſt pas juſte, ſelon Timon, de punir des crimes anciens ſur ceux qui ne les ont pas commis.* XXVII. *Plutarque répond que s'il eſt juſte que les gens d'une haute vertu ſoient honorés dans leur poſtérité, il eſt juſte auſſi que les grands criminels ſoient punis dans la leur.* XXVIII. *Cela peut avoir pour raiſon quelque principe ſympathique qui nous ſoit inconnu.*

XXIX. *Une ville, ou une ſociété eſt toujours la même tant qu'elle ſubſiſte, comme un homme eſt le même homme tant qu'il vit.* XXX. *L'ame du pere paſſe en quelque ſorte dans ſes enfans.* XXXI. *Ce qui conſtate la juſtice de la punition, c'eſt ſon utilité.* XXXII. *De l'immortalité de l'ame.* XXXIII. *Prouvée par les oracles d'Apollon.* XXXIV. *Hiſtoire de Corax.* XXXV. *L'idée de la providence eſſentiellement liée à celle de l'immortalité de l'ame.* XXXVI. *L'ame d'un méchant eſt punie par la connoiſſance des maux que ſes crimes attirent ſur ſes enfans.* XXXVII. *La médecine apprend à préſerver les enfans des maladies qu'ils pourroient avoir héritées de leurs pères.* XXXVIII. *Il eſt ſage de prendre les mêmes précautions contre les maladies des ames.* XXXIX. *Dieu voit, corrige & punit les vices avant qu'ils ſoient manifeſtés par les actes extérieurs.* XL. *Dieu ne punit pas les enfans vertueux d'un pere coupable, mais ceux qui lui reſſemblent.* XLI. *Les qualités de l'ame reparoiſſent ſouvent dans les enfans après pluſieurs générations, comme celles du corps.* XLII. *Hiſtoire de Theſpeſius. Sa premiere conduite.* XLIII. *Il devient un très-honnête homme après une chûte dont il fut trois jours comme mort.* XLIV. *Comment ſon ame fut ſéparée de ſon corps pendant ce temps.* XLV. *Elle reconnoît l'ame d'un de ſes parents.* XLVI. *Diſcours*

de cette ame ſur les trois ſortes de punitions dont la juſtice divine châtie les hommes. XLVII. *Cette ame mene celle de Theſpeſius à un lieu appellé le lieu du Léthé.* XLVIII. *Enſuite à l'oracle de la lune & de la nuit.* XLIX. *Puis au lieu des ſupplices.* L. *Enfin à l'endroit où s'opéroit la métempſychôſe.* LI. *L'ame de Theſpeſius ſe réunit à ſon corps.*

POURQUOI LA JUSTICE DIVINE DIFFERE LA PUNITION DES MALEFICES.

APRÈS qu'Epicurus [1] eut ainſi parlé [2], devant que pas un de nous luy euſt peu reſpondre, nous nous trouvaſmes tout au bout de l'allée: & luy s'en allant, nous planta là. Et nous eſmerveillez de ſon eſtrange façon de faire, demouraſmes un peu de temps ſans parler ny bouger de la place, à nous entreregarder l'un l'autre, juſques à ce que nous nous meiſmes de rechef à nous promener comme devant. Et lors Patrocles le premier ſe prit à dire: & bien ſeigneurs, que vous en ſemble? laiſſerons nous là ceſte diſpute, ou ſi nous reſpondrons en ſon abſence aux raiſons qu'il a alleguées, comme s'il eſtoit preſent? Timon adonc prenant la parole, voire-mais, dit-il, ſi quelqu'un après nous avoir tiré & aſſené

[1] On verra par pluſieurs traits hiſtoriques mentionnés dans ce traité, que celui dont il s'agit ici ne peut être ce philoſophe trop fameux, qui naquit la troiſieme année de la cent neuvieme olympiade, au Dème ou bourg de Gargette, ſitué à-peu-près au milieu de l'Attique, & mourut la ſeconde année de la cent vingt-ſeptieme, âgé de ſoixante-onze ans & quelques jours. Au ſurplus il paroît évident que le commencement de ce traité manque.

[2] Le grec ajoute: Cynius, à qui par conſéquent il ſemble que ce Traité eſt adreſſé.

s'en alloit, encore ne ſeroit il pas bon de laiſſer ſon traict dedans noſtre corps: car on dit bien que Braſidas ayant eſté bleſſé d'un coup de javeline à travers le corps, arracha luy meſme la javeline de ſa playe, & en donna ſi grand coup à celuy qui la luy avoit lancée, qu'il l'en tua ſur le champ: mais, quant à nous, il n'eſt pas queſtion de nous venger de ceux qui auroient ozé mettre en avant parmy nous aucuns propos eſtranges & faux, ains nous ſuffit de les rejetter arriere de nous, avant que noſtre opinion s'y attache. Et qu'eſt-ce, dis-je alors, qui vous a plus emeu de ce qu'il a dit? car il a dit beaucoup de choſes peſle meſle, & rien par ordre, ains a ramaſſé un propos deçà, un propos delà, contre la providence divine, la deſchirant comme en courroux, & l'injuriant par le marché.

II. Adonc Patrocles [1]: Ce qu'il a allegué, dit-il, de la longueur & tardité de la juſtice divine à punir les meſchants, m'a ſemblé une objection fort vehemente, & à dire la verité, ces raiſons là m'ont quaſi imprimé une opinion toute autre & toute nouvelle: vray eſt que de longue main je ſçavois mauvais gré à Euripido de ce qu'il avoit dit,

[1] Il y a dans le grec, Patrocléas, & on retrouve au ſeptieme livre des Sympoſiaques le même Patrocléas, que Plutarque appelle ſon gendre.

De jour à jour s'il dilaye & differe,
Telle eſt de dieu la maniere de faire.

Car il n'eſt point bien ſeant de dire que dieu ſoit pareſſeux à choſe quelconque, mais encore moins à punir les meſchants, attendu qu'eux meſmes ne ſont pas pareſſeux ny dilayans à mal faire, ains ſoudainement & de grande impetuoſité ſont poulſez par leurs paſſions à mal faire. Et toutefois quand la punition ſuyt de près le tort & l'injure receuë, comme dit Thucydides, il ny a rien qui ſi toſt boulche le chemin à ceux qui trop facilement ſe laiſſent aller à mal faire. Car il n'y a delay de payement qui tant affoibliſſe d'eſperance, ne rende ſi failly de cœur celuy qui eſt offenſé, ne ſi inſolent & ſi audacieux celuy qui eſt prompt à oultrager, que le delay de la juſtice : comme au contraire les punitions qui ſuyvent & joignent de près les malefices, auſſi toſt qu'ils ſont commis, empeſchent qu'à l'advenir on n'en commette d'autres, & reconfortent davantage ceux qui ont eſté oultragez : car quant à moy, le dire de Bias, après que je l'ay repenſé pluſieurs fois, me faſche, quand il dit à un certain meſchant homme : « Je n'ay » pas peur que tu ne ſois puny de ta meſchan- » ceté, mais j'ay peur que je ne le voye pas ». Car dequoy ſervit aux Meſſeniens la punition

d'Ariſtocrates, qui les ayant trahis en la bataille de Cypre [1] ne fut deſcouvert de ſa trahiſon de plus de vingt ans après, durant leſquels il fut tousjours roy d'Arcadie, & depuis en ayant eſté convaincu, il fut puny? mais ce pendant ceux qu'il avoit fait tuer n'eſtoient plus en ce monde. Et quel reconfort apporta aux Orchomeniens qui avoient perdu leurs enfans, leurs parents, & amis, par la trahiſon de Lyciſcus [2], la maladie qui long temps depuis luy advint & luy mangea tout le corps, encore que luy meſme trempant & baignant ſes pieds dedans la riviere, juraſt & maugreaſt qu'il pourriſſoit pour la trahiſon qu'il avoit meſchamment & malheureuſement commiſe? Et à Athenes les enfans des enfans des pauvres malheureux Cyloniens [3] qui avoient eſté tuez en franchiſe des lieux ſaincts, ne peurent pas veoir la vengeance qui depuis par ordonnance des dieux en fut faitte, quand les excommuniez qui avoient commis tel ſacrilege furent bannis, & les os meſmes des treſpaſſez jettez hors des confins du païs. Et pourtant me ſemble Euripides eſtre impertinent, quand pour divertir les hommes de mal faire il allegue de telles raiſons,

[1] Voyez les Obſervations.

[2] On ne trouve dans l'hiſtoire rien de relatif à ce fait.

[3] Voyez l'Obſervation ſur Epiménide au volume précédent page 433.

Pas ne viendra la juſtice elle meſme,
N'en aies ja de peur la face bleſme,
D'un coup d'eſtoc le foye te percer,
N'y autre avec pire que toy blecer:
Muette elle eſt, & à punir tardifve
Les malfaiſans, encore s'il arrive.

Car au contraire, il eſt vtayſemblable, que les meſchans n'uſent point d'autres perſuaſions, ains de celles là meſmes, quand ils ſe veulent pouſſer & encourager eux meſmes à entreprendre hardiment quelques meſchancetez, ſe promettans que l'injuſtice repreſente incontinent ſon fruict tout meur & tout preſt, & la punition bien tard & long temps après le plaiſir du malefice.

III. Patrocles ayant dict ces paroles, Olympique prenant le propos: Mais d'avantage, dit-il, Patrocles, voyez quel inconvenient il arrive de ceſte longueur & tardité de la juſtice divine à punir les meſfaicts, car elle fait que lon ne croit pas que ce ſoit par providence divine, qu'ils ſont punis. Et le mal qui advient aux meſchans, non pas incontinent qu'ils ont commis les malefices, mais long temps après, eſt par eux reputé malheur, & l'appellent une fortune, & non pas une punition, dont il advient qu'ils n'en reçoivent aucun profit, & n'en devienent de rien meilleurs: car ils ſont bien marrys du malheur qui leur eſt preſentement arrivé, mais ils ne ſe

repentent point du malefice qu'ils ont au paravant commis. Car tout ainſi comme en chantant, un petit coup, ou un poulſement qui ſuit incontinent l'erreur & la faute, auſſi toſt qu'elle eſt faitte, la corrige & la rhabille ainſi qu'il faut, là où les tirements, repriſes, remiſes en ton, qui ſe font après quelque temps entre deux, ſemblent ce faire plus toſt pour quelque autre occaſion, que pour enſeigner celuy qui a failly, & à ceſte cauſe ils attriſtent & n'inſtruiſent point: auſſi la malice qui eſt reprimée & relevée par ſoudaine punition à chaſque pas qu'elle choppe ou qu'elle bronche, encore que ce ſoit à peine, ſi eſt-ce qu'à la fin elle penſe à ſoy, & apprent à s'humilier & à craindre dieu, comme un ſevere juſticier qui a l'œil ſur les œuvres & ſur les paſſions des hommes, pour les chaſtier incontinent & ſans delay: là où ceſte juſtice là qui ſi lentement & d'un pied tardif, comme dit Euripide, arrive aux meſchans, par la longueur de ſes remiſes, & ſon incertitude vague & inconſtante, reſemble pluſtoſt aux cas d'adventure qu'au deſſeing de providence, tellement que je ne puis entendre quelle utilité il y ait en ces moulins des dieux que lon dit moudre tardivement, attendu qu'ils rendent la juſtice obſcurcie, & la crainte des malfaitteurs effacée.

IV. Ces paroles ayant eſté dittes, je demeu-

ray penſif en moy-meſme. Et Timon, voulez vous, dit-il, que je mette auſſi le comble de la doute à ce propos, ou ſi je laiſſeray premierement combattre à l'encontre de ces oppoſitions là? Et quel beſoing eſt-il, dis-je adonc, d'adjouſter une troiſieme vague pour noyer & abyſmer du tout ce propos davantage, s'il ne peut refuter les premieres objections & s'en depeſtrer? Premierement doncques, pour commancer, par maniere de dire, à la deeſſe Veſta, par la reverence & crainte retenue des philoſophes academiques envers la divinité, nous declarons que nous ne pretendons en parler, comme ſi nous en ſçavions certainement ce qui en eſt. Car c'eſt plus grande preſumption à ceux qui ne ſont qu'hommes, d'entreprendre de parler & diſcourir des dieux & des demy-dieux, que ce n'eſt pas à un homme ignorant de chanter, & de vouloir diſputer de la muſique, ou à un homme qui ne fut jamais en camp, vouloir diſputer des armes & de la guerre, en preſumant de pouvoir bien comprendre, nous qui ſommes ignorans de l'art, la fantaſie du ſçavant ouvrier, par quelque legere conjecture ſeulement : car ce n'eſt pas à faire à celuy qui n'a point eſtudié en l'art de medecine, de deviner & conjecturer la raiſon du medecin pour laquelle il a couppé plus toſt, & non plus tard, le membre de ſon patient,

ou pourquoy il ne le baigna pas hier, mais au jourd'huy. Auſſi n'eſt-il pas facile ny bien aſſeuré à un homme mortel de dire autre choſe des dieux, ſinon qu'ils ſçavent bien le temps & l'opportunité de donner la medecine telle qu'il faut au vice, & à la malice, & qu'ils baillent la punition à chaſque malefice, tout ainſi qu'une drogue appropriée à guarir chaſque maladie : car la meſure à les meſurer toutes n'eſt pas commune, ne n'y a pas un ſeul ny un meſme temps propre à la donner : car que la medecine de l'ame, qui s'appelle droit & juſtice, ſoit l'une des plus grandes ſciences du monde, Pindare meſme après infinis autres le teſmoigne, quand il appelle ſeigneur & maiſtre de tout le monde, dieu, le très bon & parfait ouvrier, comme eſtant l'autheur de la juſtice, à laquelle il appartient de finir & determiner, quand & comment, & juſques où il eſt raiſonnable de chaſtier & punir un chaſcun des meſchants : & dit Platon que Minos, qui eſtoit fils de Jupiter, eſtoit en ceſte ſcience diſciple de ſon pere : voulant par cela nous donner à entendre, qu'il n'eſt pas poſſible de bien ſe deporter en l'exercice de la juſtice, ne bien juger de celuy qui s'y deporte ainſi qu'il appartient, qui n'a appris & acquis ceſte ſcience.

V. Car les loix que les hommes eſtabliſſent

ne contienent pas tousjours ce qui eſt ſimplement le plus raiſonnable, ne qui ſemble tousjours & à tous eſtre tel, ains y a aucuns de leurs mandemens qui ſemblent eſtre fort dignes de mocquerie, comme en Lacædemone les ephores, auſſi toſt qu'ils ſont inſtalez en leur magiſtrat, font publier à ſon de trompe, que perſonne ne porte mouſtaches, & que lon obeïſſe volontaitement aux loix, à fin qu'elles ne leur ſoient point dures : & les Romains quand ils affranchiſſent quelques ſerfs, & les vendiquent en liberté, ils leur jettent ſur le corps quelque menue verge [1] : & quand ils font leurs teſtaments ils inſtituent aucuns leurs heritiers, & vendent leurs biens à d'autres, ce qui ſemble eſtre contre toute raiſon : mais encore plus eſtrange, & plus hors de toute raiſon ſemble eſtre celuy de Solon, qui veut que celuy des citoyens qui en une ſedition civile ne ſe ſera attaché & rengé à l'une des parts, ſoit infame : brief on pourroit ainſi alleguer pluſieurs abſurditez qui ſont contenues ès loix civiles, qui ne ſçauroit & n'entendroit bien la raiſon du legiſlateur qui les a eſcriptes, & l'occaſion pourquoy. Si doncques il eſt ſi mal-aiſé d'entendre les raiſons qui ont meu les hommes à ce faire, eſt-ce de merveille ſi lon ne ſçait pas dire des dieux, pour-

[1] *Latinis feſtuca dicitur. Amyot.* Un fétu.

quoy

quoy ils puniſſent l'un plus toſt, & l'autre plus tard? toutefois ce que j'en dis n'eſt pas pour un pretexte de fuir la lice, ains pluſtoſt un demander pardon, à fin que la raiſon regardant à ſon port & refuge plus hardiment ſe renge par veriſimilitude à ſe deffier & douter.

VI. Mais conſiderez premierement, que ſelon le dire de Platon, dieu s'eſtant mis devant les yeux de tout le monde, comme un patron & parfait exemplaire de tout bien, influe à ceux qui peuvent ſuyvre ſa divinité l'humaine vertu, qui eſt comme une conformation à luy : car la nature generale de l'univers eſtant premierement toute confuſe & deſordonnée eut ce principe là, pour ſe changer en mieux, & devenir monde par quelque conformité & participation de l'idée de la vertu divine : & dit encore ce meſme perſonnage, que la nature a allumé la veuë en nous, à fin que par la contemplation & admiration des corps celeſtes qui ſe meuvent au ciel, noſtre ame appriſt à le cherir, & s'accouſtumant à aimer ce qui eſt beau & bien ordonné, elle devint ennemie des paſſions dereglées & deſordonnées, & qu'elle fuiſt de faire les choſes temerairement & à l'adventure, comme eſtant cela la ſource de tout vice & de tout peché: car il n'y a fruition plus grande que l'homme peuſt recevoir de dieu, que par l'exemple & imitation des belles

& bonnes proprietez qui ſont en luy, ſe rendre vertueux.

VII. Voylà pourquoy lentement & avec traict de temps il procede à impoſer chaſtiement aux meſchants, non qu'il ait aucune doubte ne crainte de faillir ou de s'en repentir s'il les chaſtioit promptement : mais à fin de nous oſter toute beſtiale precipitation & toute haſtifve vehemence en noz punitions, & nous enſeignant de ne courir pas ſus incontinent à ceux qui nous auront offenſez lors que la cholere ſera plus allumée, & que le cœur en boudra & battra le plus fort en courroux, oultre & par deſſus le jugement de la raiſon, comme ſi c'eſtoit pour aſſouvir & raſſaſier une grande ſoif ou faim : ains en enſuyvant ſa clemence & ſa couſtume de dilayer, mettre la main à faire juſtice en tout ordre à loyſir & en toute ſolicitude, ayant pour conſeiller le temps, qui bien peu ſouvent ſe trouvera accompagné de repentance : car comme diſoit Socrates, il y a moins de danger & de mal à boire par intemperance de l'eau toute trouble, que non pas à aſſouvir ſon appetit de vengeance ſur un corps de meſme eſpece & meſme nature que le noſtre, quand on eſt tant troublé de cholere, & que lon a le diſcours de la raiſon ſaiſy de courroux & occupé de fureur, avant qu'il ſoit bien raſſis & du tout purifié.

VIII. Car il n'eſt pas ainſi comme eſcrit Thucydides, que la vengeance plus près elle eſt de l'offenſe, plus elle eſt en ſa bienſeance : mais au contraire, plus elle en eſt eſloignée, plus près elle eſt du devoir. Car, comme diſoit Melanthius [1],

Quand le courroux à deſlogé raiſon,
Il fait maint cas eſtrange en la maiſon.

Auſſi la raiſon fait toutes choſes juſtes & moderées, quand elle a chaſſé arriere de ſoy l'ire & la cholere : & pourtant y en a il qui s'appaiſent & s'addouciſſent par exemples humains, quand ils entendent raconter, que Platon demoura longuement le baton levé ſur ſon vallet : ce qu'il faiſoit, diſoit-il, pour chaſtier ſa cholere. Et Architas en une ſienne maiſon des champs, ayant trouvé quelque faute par nonchalance, & quelque deſordre de ſes ſerviteurs, & s'en reſſentant émeu un peu trop, & courroucé aſprement contre eux, il ne leur feit autre choſe, ſinon qu'il leur dit en s'en allant, « Il vous » prent bien de ce que je ſuis courroucé ».

IX. S'il eſt doncques ainſi, que les propos notables des anciens, & leurs faicts racontez, repriment beaucoup de l'aſpreté & vehemence de la cholere, beaucoup plus eſt il vrayſemblable,

[1] Melanthius, mauvais poëte tragique, dont Ariſtophane ſe mocque dans ſes comédies des Oiſeaux & de la Paix.

que nous voyans, comme dieu meſme qui n'a crainte de rien, ny repentance aucune de choſe qu'il face, neantmoins tire en longueur ſes punitions, & en dilaye le temps, en ſerons plus reſervez & plus retenus en telles choſes, & eſtimerons que la clemence, longanimité & patience eſt une divine partie de la vertu, laquelle par punition en chaſtie & corrige peu, & puniſſant tard en inſtruict & admoneſte pluſieurs.

X. En ſecond lieu conſiderons que les punitions de juſtice, qui ſe font par les hommes, n'ont rien d'avantage que le contr'eſchange de douleur, & s'arreſtent à ce poinct, que celuy qui fait du mal, en ſouffre, & ne paſſent point oultre, ains abbayans, par maniere de dire, après les crimes & forfaits comme font les chiens, les pourſuivent à la trace. Mais il eſt vrayſemblable que dieu, quand il prend à corriger une ame malade de vice, regarde premierement ſes paſſions, pour veoir ſi en les pliant un peu elles ſe pourroient point retourner & fleſchir à penitence, & qu'il demeure longuement avant que d'inferer la punition de ceux qui ne ſont pas de tout poinct incorrigibles, & ſans aucune participation de bien: meſmement quand il conſidere quelle portion de la vertu l'ame a tirée de luy, lors qu'elle a eſté produitte en eſtre, & combien la generoſité eſt en elle forte &

puiſſante, non pas foible ne languiſſante, & que c'eſt contre ſa propre nature quand elle produit des vices par eſtre trop à ſon aiſe, ou par contagion de hanter mauvaiſe compagnie : mais puis quand elle eſt bien & ſoigneuſement penſée & medecinée, elle reprent aiſeement ſa bonne habitude : à raiſon dequoy, dieu ne haſte pas egalement la punition à tous, ains ce qu'il cognoiſt eſtre incurable, il l'oſte incontinent de ceſte vie, & le retrenche comme eſtant bien dommageable aux autres, mais encore plus à ſoy meſme, d'eſtre tousjours attaché à vice & meſchanceté : mais ceux en qui il eſt vray-ſemblable que la meſchanceté s'eſt emprainte plus par ignorance du bien, que par volonté propenſée de choiſir le mal, il leur donne temps & reſpit pour ſe changer : toutefois s'ils y perſeverent, il leur rend auſſi à la fin leur punition, car il n'a point de peur qu'ils luy eſchappent.

XI. Et qu'il ſoit vray, conſiderez combien il ſe fait de grandes mutations ès meurs & vies des hommes : c'eſt pourquoy les Grecs les ont appellées partie Tropos [1], & partie Ethos [2]. L'un pource qu'elles ſont ſubjectes à changement & à mutation : l'autre, pour autant qu'elles s'engendrent par accouſtumance, & demeurent fermes quand elles ſont une fois imprimées. Voilà

[1] Converſion. [2] Habitude.

pourquoy j'eſtime que les anciens appellerent jadis le roy Cecrops [1] double : non pas, comme aucuns diſent, pource que d'un bon, doulx & clement roy, il devint aſpre & cruel tyran, comme un dragon : mais, au contraire, pource que du commancement ayant eſté pervers & terrible, il devint depuis fort gracieux & humain ſeigneur. Et s'il y a de la doubte en celuy là, bien ſommes nous aſſeurez pour le moins, que Gelon & Hieron en la Sicile, & Piſiſtratus fils de Hippocrates ayant acquis leurs tyrannies violentement & meſchamment, en uſerent depuis vertueuſement : & eſtans arrivez à la domination par voyes illegitimes & injuſtes, ont eſté depuis bons & utiles princes & ſeigneurs, les uns ayant introduit de bonnes loix en leur païs, & fait bien cultiver & labourer les terres, & rendu leurs citoyens & ſubjects bien conditionnez, honeſtes & aimans à travailler, au lieu que paravant ils ne demandoient qu'à jouër & à rire, ſans rien faire que grande chere : qui plus eſt Gelon ayant très vertueuſement combattu contre les Carthaginois, & les ayant desfaicts en une groſſe bataille, comme ils le requiſſent de paix, il ne la leur voulut oncques ottroyer, qu'ils ne meiſſent entre les articles & capitulations de la paix, que jamais plus ils n'immole-

[1] Premier roi d'Athènes, 1556 ans avant J. C.

roient leurs enfans à Saturne [1] : & en la ville de Megalopolis Lydiadas [2] ayant uſurpé la tyrannie, au milieu de ſa domination s'en repentit, & feit conſcience du tort qu'il tenoit à ſon païs, tellement qu'il rendit les loix & la liberté à ſes citoyens, & depuis mourut en combattant vaillamment à l'encontre des ennemis pour la defenſe de ſa patrie. Or ſi quelqu'un d'adventure euſt fait mourir Miltiades, ce pendant qu'il eſtoit tyran en la Cherroneſe : ou que un autre euſt appellé en juſtice Cimon de ce qu'il entretenoit ſa propre ſœur, & l'en euſt fait condamner d'inceſte, ou Themiſtocles pour les inſolences & desbauches extremes qu'il faiſoit en ſa jeuneſſe publiquement en la place, & l'en euſt fait bannir de la ville, comme depuis on feit Alcibiades pour ſemblables excez de jeuneſſe, n'euſt-on pas perdu les glorieuſes victoires de la plaine de Marathon, de la riviere d'Eurymedon, de la coſte d'Artemiſe? là où, comme dit le poëte Pindare,

Ceux d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la grecque liberté.

XII. Les grandes natures ne peuvent rien pro-

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Il eſt appellé Lyſiade par Polybe, p. 131, & par Plutarque dans la Vie d'Aratus, où on trouvera quelques détails plus circonſtanciés.

duire de petit, ny la vehemence & force active qui eſt en icelles, ne peut jamais demourer oyſeuſe, tant elle eſt vifve & ſubtile, ains branlent tousjours en mouvement continuel, comme ſi elles flottoient en tourmente, juſques à ce qu'elles ſoient parvenues à une habitude de meurs conſtante, ferme & perdurable. Tout ainſi donc comme celuy qui ne ſe cognoiſtra pas gueres en l'agriculture & au faict du labourage, ne priſera pas une terre laquelle il verra pleine de broſſailles, de meſchans arbres & plantes ſauvages, où il y aura beaucoup de beſtes, beaucoup de ruiſſeaux, & conſequemment force fange: & au contraire toutes ces marques là & autres ſemblables donneront occaſion de juger à celuy qui s'y cognoiſtra bien, la bonté & force de la terre: auſſi les grandes natures des hommes mettent hors dès leur commancement pluſieurs eſtranges & mauvaiſes choſes, leſquelles nous ne pouvans ſupporter, penſons qu'il faille incontinent coupper & retrencher ce qu'il y a d'aſpre & de poignant: mais celuy qui en juge mieux, voyant de là ce qu'il y a de bon & de genereux, attent l'aage & la ſaiſon qui ſera propre à favoriſer la vertu & la raiſon, auquel temps celle forte nature ſera pour exhiber & produire ſon fruict, mais à tant eſt-ce aſſez de cela.

XIII. Au reſte ne vous ſemble il pas qu'il y a quelques uns d'entre les Grecs, qui ont à bon droict tranſcript & receu la loi d'Ægypte, laquelle commande, s'il y a aucune femme enceinte, qui ſoit attainte de crime, pour lequel elle doive juſtement mourir, qu'on la garde juſques à ce qu'elle ſoit delivrée? Ouy certes, reſpondirent ils tous. Et bien donc, dis-je, s'il y a aucun qui n'ait pas des enfans dedans le ventre, mais bien quelque bon conſeil en ſon cerveau, ou quelque grande entrepriſe en ſon entendement, laquelle il ſoit pour produire en evidence, & la conduire à effect avec le temps, en deſcouvrant quelque mal caché & latent, ou bien en mettant quelque bon advis & conſeil utile & ſalutaire en avant, ou en inventant quelque neceſſaire expedient, ne vous ſemble il pas, que celuy fait mieux qui differe l'execution de la punition juſques à ce que l'utilité en ſoit venue, que celuy qui l'anticipe & va au devant? Car quant à moi, certainement il me ſemble ainſi. Et à nous auſſi, reſpondit Patrocles.

XIV. Il eſt ainſi, car voyez ſi Dionyſius euſt eſté puny de ſon uſurpation dès le commancement de ſa tyrannie, il ne fuſt demouré pas un Grec habitant en toute la Sicile, par ce que les Carthaginois l'euſſent occupée, qui les en euſſent tous chaſſez: comme autant en fuſt il advenu à

la ville de Apollonie, d'Anactorium, & à toute la peninſule des Leucadiens, ſi Periander [1] euſt eſté puny que ce n'euſt eſté bien long temps après: & quant à moy, je penſe que la punition de Caſſander [2] fut differée juſqu'à ce que par ſon moyen la ville de Thebes fuſt entierement rebaſtie & repeuplée.

XV. Et pluſieurs des eſtrangers qui ſaiſirent ce temple où nous ſommes, du temps de la guerre ſacrée paſſerent avec Timoleon en la Sicile, là où après qu'ils eurent deffaict en battaille les Carthaginois, & aboly pluſieurs tyrannies, ils perirent tous meſchamment, comme meſchants qu'ils eſtoient: car dieu quelquefois ſe ſert d'aucuns meſchants comme de bourreaux, pour en punir d'autres encore pires, & puis après il les deſtruit eulx-meſmes, comme il fait à mon advis de la plus part des tyrans. Et tout ainſi que le fiel de la beſte ſauvage, qui s'appelle hyaine, & la preſure du veau marin, & autres parties des beſtes venimeuſes ont quelque proprieté utile aux maladies: auſſi dieu voyant des citoyens qui ont beſoing de morſure & de chaſtiement, leur envoye un tyran inhumain, ou un ſeigneur aſpre & rigoureux pour les chaſtier: & ne leur oſte jamais ce travail là, qui les tourmente, & qui les faſ-

[1] Voyez les Obſervations.
[2] Un des ſucceſſeurs d'Alexandre, & le meurtrier de toute ſa famille.

che, qu'il n'ait bien purgé & guary ce qui eſtoit malade. Ainſi fut baillé pour telle medecine Phalaris [1] aux Agrigentins, & Marius aux Romains, & Apollo meſme reſpondit aux Sicyoniens, que leur cité avoit beſoing de maiſtres fouëttans, qui les fouëttaſſent à bon eſciant, quand ils voulurent oſter par force aux Cleoneïens un jeune garçon nommé Teletias qui avoit eſté couronné en la feſte des jeux pythiques, voulant dire qu'il eſtoit de leur ville & leur citoyen, & le tirerent ſi fort à eux qu'ils le demembrerent : & depuis ils eurent Orthagoras [2] pour tyran, & après luy Myron, & Cleiſthenes, qui les tindrent de ſi court, qu'ils les garderent bien de faire des inſolents & des fols : mais les Cleoneïens qui n'eurent pas une pareille medecine, par leur follie ſont venus à neant : & vous voyez qu'Homere meſme dit en un paſſage,

Le fils en toute eſpece de valeur [3],
Plus que le pere, eſt de beaucoup meilleur.

XVI. Combien que le fils de ce Copreus ne feit jamais acte quelconque memorable, ne di-

[1] 567 ans avant J. C.

[2] Voyez les Obſervations.

[3] C'eſt le vers 641 du quinzieme livre de l'Iliade. Il y eſt queſtion d'un brave citoyen de Mycène, nommé Periphète, fils de Copprée, hérault qui avoit porté à Hercule tous les ordres d'Euryſthée, qui l'engagerent dans ces fameuſes entrepriſes connues ſous le nom de travaux d'Hercule.

gne d'un homme d'honneur, là où la posterité d'un Syſiphus, d'un Autolycus[1] & d'un Phlegias[2] à flory en gloire & honneur parmy les roys & plus grands ſeigneurs : & à Athenes Pericles eſtoit yſſu d'une maiſon excommuniée & mauditte, & à Rome Pompeius ſurnommé le grand eſtoit fils d'un Strabon, que le peuple Romain avoit en ſi grande haine, que quand il fut mort, il en jetta le corps à terre de deſſus le lict, où lon le portoit, & le foula aux pieds. Quel inconvenient doncques y a il, ſi ne plus ne moins que le laboureur ne couppe jamais le ramage eſpineux, que premierement il n'ait cueilly l'aſperge, ny ceux de la Lybie ne bruſlent jamais la tige & branchage du ladanon, qu'ils n'en aient devant recueilly & amaſſé la gomme aromatique : auſſi dieu ne couppe pas par le pied la ſouche de quelque illuſtre & royale famille qui ſoit meſchante & malheureuſe, devant qu'il en ſoit né quelque bon & profitable fruict qui en doit ſortir : car il euſt mieux valu pour ceux de la Phocide, que dix

[1] Autolycus, l'un des Argonautes, fils de Mercure, & l'un des plus ruſés voleurs de ſon tems. Il maria à Laërte ſa fille Anticlée, qu'il avoit précédemment proſtituée à Siſyphe, & qui étoit groſſe d'Ulyſſe.

[2] Phlegias, fils de Mars, alla brûler le temple de Delphes pour venger la mort de ſa fille Coronis, que Diane avoit tuée à la ſollicitation d'Apollon irrité de ſon infidélité. C'eſt donc Ulyſſe & Eſculape que Plutarque déſigne ici par la poſtérité glorieuſe d'Autolycus & de Phlégyas.

mille bœufs, & autant de chevaux d'Iphitus fuſſent morts, & que ceux de Delphes euſſent encore perdu plus d'or & d'argent, que ny Ulyſſes ny Æſculapius n'euſſent point eſté nez, & les autres au cas pareil qui eſtans nez de parents vicieux & meſchants, ont eſté gens de bien, & grandement profitables au public.

XVII. Et ne devons nous pas eſtimer, qu'il vaut beaucoup mieux que les punitions ſe facent en temps & en la maniere qu'il appartient, que non pas à la haſte & tout ſur le champ? comme fut celle de Callippus Athenien[1] qui faiſant ſemblant d'eſtre amy de Dion, le tua d'un coup de dague, de laquelle luy meſme depuis fut tué par ſes propres amis: & celle de Mitius Argien, lequel ayant eſté tué en une emotion & ſedition populaire, depuis en pleine aſſemblée de peuple, qui eſtoit aſſemblé ſur la place pour voir jouër des jeux, une ſtatue de bronze tomba ſur le meurtrier qui l'avoit tué, & le maſſacra: & ſemblablement auſſi celle de Beſſus Pæonien, & d'Ariſton Oeteïen deux coulonnels de gens de pied, comme vous le devez bien ſçavoir Patrocles. Non fais certes, dit-il, mais je le voudrois bien apprendre[2]. Ceſtuy Ariſton avoit emporté de ce temple les bagues & joyaux de la royne Eriphyle[3],

[1] Voyez la Vie de Dion.

[2] La ſcène de cette converſation eſt ſuppoſée à Delphes.

[3] D'autres diſent que ce fut

qui de long temps eſtoient gardez en ce temple par ottroy & congé des tyrans qui tenoient ceſte ville, & les porta à ſa femme, & luy en feit un preſent : mais ſon fils eſtant entré en querelle pour quelque occaſion avec ſa mere, meit le feu dedans ſa maiſon, & bruſla tout ce qui eſtoit dedans. Et Beſſus ayant tué ſon pere fut un bien long temps ſans que perſonne en ſceuſt rien, juſques à ce que un jour eſtant allé ſoupper chez quelques ſiens hoſtes, il percea du fer de ſa picque & abbattit le nid d'une arondelle, & tua les petits qui eſtoient dedans : & comme les aſſiſtans luy diſſent : « Dea capitaine, comment vous » amuſez vous à faire un tel acte, où il y a ſi peu » de propos? Si peu de propos, dit-il : & com- » ment, ne crye elle pas ordinairement à l'encon- » tre de moy, & teſmoigne faulſement que j'ay » tué mon pere » ? Ceſte parole ne tomba pas en terre, ains fut bien recueillie des aſſiſtans, qui en eſtans fort esbahis l'allerent incontinent deceler au roy, lequel en feit ſi bonne inquiſition, que le faict fut averé, & Beſſus puny de ſon Parricide.

XVIII. Mais quant à cela, dis-je, nous le diſ-

Phaylus qui déroba le fameux collier pour lequel Eryphile avoit jadis trahi ſon mari Amphiaraüs, & qui l'envoya à la femme d'Ariſton. Voyez la note du ſavant Weſſeling, au ſeizieme livre de Diodore de Sicile, p. 132, où tout ce qui regarde cette expoliation du temple de Delphes eſt raconté ſous la 108e olympiade.

courons, ſuppoſans comme il a eſté propoſé, & tenu pour confeſſé, que les meſchants aient quelque delay de punition : mais au demourant, il faut bien preſter l'aureille au poëte Heſiode qui dit, non pas comme Platon, que la peine ſuit le peché & la meſchanceté, ains qu'elle luy eſt egale d'aage & de temps, comme celle qui naiſt enſemble en une meſme terre & d'une meſme racine :

Mauvais conſeil eſt pire à qui le donne.

Et ailleurs,

Qui à autruy mal ou perte machine,
A ſon cœur propre il procure ruine.

Lon dit que la mouſche cantharide a en ſoy-meſme quelque partie qui ſert contre ſa poiſon de contrepoiſon, par une contrarieté de nature : mais la meſchanceté engendrant elle meſme ne ſçay quelle deſplaiſance & punition, non point après que le delict eſt commis, mais dès l'inſtant meſme qu'elle le commet, commance à ſouffrir la peine de ſon malefice : & n'y a meſchant qui quand il voit punir d'autres mal-faitteurs, ès perſonnes d'iceux ne porte ſa croix : mais la meſchanceté d'elle meſme fabrique ſes tourments contre elle meſme, eſtant merveilleuſe ouvriere d'une vie miſerable, qui avec honte & vergongne a

de grandes frayeurs, des perturbations d'eſprit terribles, & des regrets & inquietudes continuelles.

XIX. Mais il y a des hommes qui reſſemblent proprement aux petits enfans, leſquels voyans bien ſouvent baller & jouer des gens qui ne valent rien, ſur les eſchafaulx où lon jouë quelques jeux, veſtus de ſayes de drap d'or, & de grands manteaux de pourpre, couronnez de couronnes, les ont en eſtime & admiration, comme les reputans bienheureux, juſques à ce qu'ils voient à la fin qu'on les vient percer les uns à coup de javeline, les autres fouëtter, ou bien qu'ils voient ſortir le feu ardent de ces belles robbes d'or là ſi precieuſes & ſi riches. Car à dire vray, pluſieurs meſchants qui tiennent les grands lieux d'authorité, & les grandes dignitez, ou qui ſont extraicts des grandes maiſons & lignées illuſtres, on ne cognoiſt pas qu'ils ſoient chaſtiez & punis, juſques à ce que lon les voye maſſacrer ou precipiter. Ce que lon ne devroit pas appeller punition ſimplement, mais achevement & accompliſſement de punition. Car ainſi comme Herodicus [1] de Selibrée eſtant tombé en la maladie incurable de Phthiſe, qui eſt quand on crache le poulmon, fut le premier qui conjoignit

[1] Voyez les Obſervations.

à

à l'art de la medecine, celle des exercices : & comme dit Platon, en ce faiſant il allongea ſa mort, & à luy, & à tous les autres malades attaincts de pareille maladie : auſſi pouvons nous dire, que les meſchants qui eſchappent le coup de la punition preſente, ſur le champ payent la peine deuë à leurs malefices, non enfin après long temps : & non pas plus lente, mais plus longue : & ne ſont pas finablement punis après qu'ils ſont envieilliz, ains au contraire ils envieilliſſent en eſtant toute leur vie punis : encore quand j'appelle long temps, je l'entens au regard de nous : car au regard des dieux, toute durée de la vie humaine, quelque longue qu'elle ſoit, eſt un rien, & autant que l'inſtant de maintenant.

XX. Et que un meſchant ſoit puny de ſon forfaict trente ans après qu'il l'a commis, eſt autant comme s'il eſtoit gehenné ou pendu ſur les veſpres, & non pas dès le matin : meſmement quand il eſt detenu & enfermé en vie, comme en une priſon, dont il n'y a moyen de ſortir, ny de s'en fuir : & ſi ce pendant ils font des feſtins, qu'ils entreprennent pluſieurs choſes, qu'ils facent des preſents & des largeſſes, voire & qu'ils s'esbattent à pluſieurs jeux, c'eſt ne plus ne moins que quand les criminels qui ſont en priſon jouent aux oſſelets, ou aux dez, ayants tousjours le cordeau dont ils doivent eſtre eſtranglez, pendu au

deſſus de leur teſte : autrement on pourroit dire, que les criminels, condamnez à mort, ne ſont point punis pendant qu'ils ſont detenus aux fers en la priſon, juſques à ce qu'on leur ait couppé la teſte : ny celuy qui a par ſentence des juges avallé le breuvage de ciguë, pource qu'il demeure encore vif quelque eſpace de temps après, attendant qu'une peſanteur de jambes luy viene, & qu'un gelement & extinction de tous les ſentiments le ſurprenne : s'il eſt ainſi que nous ne voulions eſtimer ny appeller punition ſinon le dernier poinct & article d'icelle, & que nous laiſſions en arriere les paſſions, les frayeurs, les attentes de la peine, les regrets & repentances, dont chaſcun meſchant eſt travaillé en ſa conſcience : qui ſeroit tout autant, que ſi nous diſions que le poiſſon, encore qu'il ait avallé l'hameçon, n'eſt point pris juſques à ce que nous le voyons couppé par pieces, & roſty par les cuyſiniers. Car tout meſchant qui commet un malefice, eſt auſſi toſt priſonnier de la juſtice comme il l'a commis, & qu'il a avallé l'hameçon de la doulceur & du plaiſir qu'il a pris à le faire : mais le remors de la conſcience luy en demeure imprimé, qui le tire & le gehenne,

Comme le Thun de courſe vehemente,
De la grand' mer traverſe la tourmente.

XXI. Car ceſte audace, temerité & inſolence là qui eſt propre au vice, eſt bien puiſſante & prompte juſques à l'effect & execution des malefices, mais puis après quand la paſſion comme le vent vient à luy defaillir, elle demeure foible & baſſe, ſubjecte à infinies frayeurs & ſuperſtitions, de ſorte que je treuve que Steſichorus [1] a feint un ſonge de Clytæmneſtra, conforme à la verité & à ce qui ſe fait couſtumierement, en telles paroles:

Arriver j'ay veu en mon ſomme,
Un dragon à la teſte d'homme:
Dont le roy comme il m'a paru,
Pliſthenidas [2] eſt apparu.

Car & les viſions des ſonges & les apparitions de fantoſmes en plein jour, les reſponſes des oracles, les ſignes & prodiges celeſtes, & brief tout ce que lon eſtime qui ſe fait par la volonté de dieu, amene de grands troubles & de grandes frayeurs à ceux qui ſont ainſi diſpoſez: comme lon dit qu'Apollodorus [3] en dormant ſongea quel-

[1] Stéſichore, poëte lyrique de la ville d'Himère en Sicile. Son époque a donné lieu à de grandes conteſtations entre les plus habiles chronologiſtes. Les marbres d'Oxford le font contemporain d'Eſchyle.

[2] Oreſte. Car, ſelon quelques auteurs, Agamemnon & Ménélas étoient fils de Pliſthène, fils de Pélops, & paſſerent pour fils d'Atrée, qui les avoit élevés, leur pere étant mort fort jeune.

[3] Tyran de Caſſandra, ville de Thrace, auparavant appellée Poridée. Ce fut un des plus cruels

quefois qu'il ſe voyoit eſcorcher par les Scythes, & puis bouillir dedans une marmitte, & luy eſtoit advis que ſon cœur du dedans de la marmitte murmuroit, en diſant, je te ſuis cauſe de tous ces maux : & d'un autre coſté luy fut advis qu'il voyoit ſes filles toutes ardentes de feu, qui couroient à l'entour de luy. Et Hipparchus le fils de Piſiſtratus un peu devant ſa mort ſongea que Venus luy jettoit du ſang au viſage de dedans une fiole. Et les familiers de Ptolomeus [1], celuy qui fut ſurnommé la Foudre, en ſongeant penſerent voir, que Seleucus l'appelloit en juſtice devant les loups & les vaultours qui eſtoient les juges, & que luy diſtribuoit grande quantité de chair aux ennemis. Et Pauſanias [2] eſtant en la ville de Byſance envoya querir par force Cleonice, jeune fille de honeſte maiſon & de libre condition, pour l'avoir à coucher la nuict avec luy,

tyrans ; il fut dépouillé par Antigonus le premier ſucceſſeur d'Alexandre, ſelon Polyen, L. IV, chap. 6. §. 18.

[1] Ptolomée Céraunus, roi de Macédoine pendant dix-ſept mois, 281 ans avant J. C. Il avoit tué en trahiſon Seleucus Nicanor, roi de Syrie, & chef des Seleucides en Aſie. V. la ſuite des rois de Syrie aux Obſervations ſur le ſecond volume des Morales, p. 482.

[2] Pauſanias dormoit lorſqu'on la lui amena, mais d'un ſommeil agité, dit Pauſanias, *in Lacon.* parce qu'il étoit troublé par l'idée de la trahiſon qu'il méditoit alors contre la Grèce. Cléonice fit tomber par mégarde la lampe en approchant. Il s'éveilla en ſurſaut, & la tua d'un coup d'épée. Ce fut à Phygalée, ville d'Arcadie, qu'il alla faire cette évocation, ſelon le même Pauſanias.

mais eſtant à demy endormy quand elle vint, il s'eſveilla en ſurſault, & luy fut advis que c'eſtoient quelques ennemis qui le venoient aſſaillir pour le faire mourir, tellement qu'en c'eſt effroy il la tua toute roide : depuis il luy eſtoit ordinairement advis qu'il la voyoit & entendoit qu'elle luy diſoit,

Chemine droit au chemin de juſtice,
Très grand mal eſt aux hommes l'injuſtice.

Et comme ceſte apparition ne ceſſaſt point de s'apparoir toutes les nuicts à luy, il fut à la fin contrainct d'aller juſques en Heraclée où il y avoit un temple, auquel on evoquoit les ames des treſpaſſez : & là ayant faict quelques ſacrifices de propitiations, & luy ayant offert les effuſions funebres que lon reſpand ſur les ſepultures des morts : il feit tant qu'il la feit venir en ſa preſence, là où elle luy dit, que quand il ſeroit arrivé à Lacedæmone, il auroit repos de ſes maux : & de faict il n'y fut pas plus toſt arrivé, qu'il y mourut : tellement que ſi l'ame n'a ſentiment aucun après le treſpas, & que la mort ſoit le but & la fin de toute retribution, & de toute punition, lon pourroit dire à bon droict des meſchants qui ſont promptement punis, & qui meurent incontinent après leurs meſ-

faicts commis, que les dieux les traittent trop mollement & trop doulcement.

XXII. Car ſi le long temps & la longue durée de vie n'apporte autre mal aux meſchants, au moins peult on dire qu'ils ont celuy là, que ayans cogneu & adveré par eſpreuve & experience, que l'injuſtice eſt choſe infructueuſe, ſterile & ingrate, qui n'apporte fruict aucun, ne rien qui merite que lon en face eſtime, après pluſieurs grands labeurs & travaux qu'elle donne, le remors de cela leur met l'ame ſans deſſus deſſoubs: comme on lit, que Lyſimachus eſtant forcé par la ſoif livra ſa propre perſonne & ſon armée aux Getes, & après qu'il eut beu eſtant priſonnier, il dit: ô dieux que je ſuis laſche qui pour une volupté ſi courte me ſuis privé d'un ſi grand royaume? combien qu'il ſoit bien difficile de reſiſter à la paſſion d'une neceſſité naturelle, mais quand l'homme pour la convoytiſe de quelque argent, ou par envie de la gloire ou de l'aurhorité & credit de ſes concitoyens, ou pour le plaiſir de la chair, vient à commettre quelque cas meſchant & execrable, & puis avec le temps que l'ardente ſoif & fureur de ſa paſſion eſt paſſée, qu'il voit qu'il ne luy en eſt rien demouré que les villaines & perilleuſes perturbarions de l'injuſtice, & rien d'utile, ny de neceſſaire ou delectable: n'eſt il pas vrayſemblable, que bien ſouvent luy revient

ce remors en l'entendement, que par vaine gloire ou par volupté deshoneſte, il a remply toute ſa vie de honte, de deffiance & danger? car ainſi comme Simonides ſouloit dire en ſe jouant, qu'il trouvoit tousjours le coffre de l'argent plein, & celuy des graces & benefices vuide : auſſi les meſchants quand il vienent à conſiderer le vice & la meſchanceté en eux meſmes, à travers une volupté qui a un peu de vain plaiſir preſent, ils la trouvent deſtituée d'eſperance, & pleine de frayeurs, de regrets, d'une ſouvenance faſcheuſe, & de ſouſpeçon de l'advenir & de deffiance pour le preſent, ne plus ne moins que nous oyons dire à Ino par les theatres ſe repentant de ce qu'elle a commis,

Las que fuſſé-je (amyes) demourante,
En la maiſon d'Athamas floriſſante,
Comme devant, ſans y avoir commis
Ce qu'à effect malheureux je y mis.

XXIII. Auſſi eſt il vrayſemblable, que l'ame de chaſque criminel & meſchant, rumine en elle meſme & diſcourt en ce poinct : comment pourrois-je en chaſſant arriere de moy le ſouvenir de tant de meſfaicts que j'ay commis, & le remors d'iceulx, recommancer à mener toute une autre vie ? pource que la meſchanceté n'eſt point aſſeurée, ferme, ny conſtante, ny ſimple, en

ce qu'elle veult : ſi d'adventure nous ne voulions maintenir, que les meſchants fuſſent quelques ſages philoſophes : ains fault eſtimer que là où il y a une avarice, ou une concupiſcence de volupté extreme, ou une envie exceſſive logée avec une aſpreté & malignité, là ſi vous y prenez de près garde, vous trouverez auſſi une ſuperſtition cachée, une pareſſe au labeur, une crainte de la mort, une ſoudaineté legere à changer d'affections, une vaine gloire procedant d'arrogance. Ils redoutent ceulx qui les blaſment, ils craignent ceux qui les louënt, ſçachant bien qu'ils leur tienent tort en ce qu'ils les trompent, & comme eſtans grands ennemis des meſchants, d'autant qu'ils louënt ſi affectueuſement ceux qu'ils cuident eſtre gens de bien : car au vice ce qu'il y a d'aſpre, comme au mauvais fer, eſt pourry, & ce qui y eſt dur, eſt facile à rompre. Et pourtant apprenans en un long temps à ſe mieux cognoiſtre tels qu'ils ſont, quand ils ſe ſont bien cogneus, ils ſe deſplaiſent à eux meſmes, & s'en haïſſent, & ont en abomination leur vie : car il n'eſt pas vrayſemblable, que ſi le meſchant ayant rendu un depoſt qui auroit eſté depoſé entre ſes mains, ou plegé un ſien familier, ou fait quelque largeſſe avec honneur & gloire au public de ſon païs, s'en repent incontinent, & eſt marry de l'avoir faict, tant ſa volonté

eſt muable & facile à ſe changer, de maniere qu'il y en a qui ayans l'honneur d'eſtre receus de tout le peuple en plein theatre avec applaudiſſements de mains : incontinent gemiſſent en eux meſmes, par ce que l'avarice ſe tourne incontinent au lieu de l'ambition : que ceux qui ſacrifient les hommes pour uſurper quelques tyrannies, ou pour venir au deſſus de quelques conſpirations, comme feit Apollodorus, ou qui font perdre les biens à leurs amis, comme Glaucus fils de Epicydes, [1] ne s'en repentent point, & ne s'en haïſſent point eux meſmes, & ne ſoient deſplaiſans de ce qu'ils ont fait. Car quant à moy, je penſe, s'il eſt licite de ainſi le dire, que tous ceux qui commettent telles impietez, n'ont beſoing d'aucun dieu ny d'aucun homme qui les puniſſe, par ce que leur vie ſeule ſuffit aſſez, eſtant corrompue & travaillée de tout vice & toute meſchanceté.

XXIV. Mais adviſez ſi deſormais ce diſcours ne s'eſtend point plus avant en durée que le temps ne permet. Adonc Timon reſpondit : Il pourroit bien eſtre, dit il, eu eſgard à la longueur de ce qui ſuyt après, & qui reſte encore à dire : car quant à moy, je améne ſur les rencs, comme un nouveau champion, la derniere queſtion, d'autant qu'il me ſemble avoir eſté ſuffiſamment

[1] Voyez les Obſervations.

debatu ſur les precedentes. Et penſez que nous autres qui ne diſons mot, faiſons la meſme plainte que fait Euripide, reprochant librement aux dieux que,

Sur les enfans les fautes ils rejettent,
Et les pechez que leurs peres commettent.

Car ſoit que ceux meſmes qui ont commis la faute en aient eſté punis, il n'eſt plus beſoing d'en punir d'autres qui n'ont point offenſé, attendu qu'il ne ſeroit pas raiſonnable de chaſtier deux fois ceux meſmes qui auroient failly, ſoit que ayans omis par negligence à faire la punition des meſchans qui ont fait les offenſes, ils la veulent long temps après faire payer à ceux qui n'en peuvent mais : ce n'eſt pas bien fait de vouloir par injuſtice rhabiller leur negligence.

XXV. Comme lon raconte d'Æſope, que jadis il vint en ceſte ville avec une bonne ſomme d'or, envoyé de la part du roy Crœſus, pour y faire de magnifiques ſacrifices au dieu Apollo, & diſtribuer à chaſque citoyen quatre eſcus. Il advint qu'il entra en quelque different à l'encontre de ceux de la ville, & ſe courroucea à eux, de maniere que ayant fait les ſacrifices, il renvoya le reſte de l'argent en la ville de Sardis, comme n'eſtans pas les habitans de Delphes dignes de jouïr de la liberalité du roy : dequoy eux eſtans indignez luy meirent ſus qu'il eſtoit ſacrilege,

de retenir ainſi ceſt argent ſacré : & de faict l'ayant condamné comme tel, le precipiterent du hault en bas de la roche que lon appelle Hyampie. Dequoy le dieu fut ſi fort courroucé, qu'il leur envoya ſterilité de la terre, & diverſes ſortes de maladies eſtranges, tellement qu'ils furent à la fin contraincts d'envoyer par toutes les feſtes publiques & aſſemblées generales des Grecs, faire proclamer à ſon de trompe, s'il y avoit aucun de la parenté d'Æſope, qui vouluſt avoir ſatisfaction de ſa mort, qu'il vint, & qu'il l'exigeaſt d'eux telle comme il voudroit, juſques à ce qu'à la troiſieme generation il ſe preſenta un Samien nommé Idmon [1], qui n'eſtoit aucunement parent d'Æſope, ains ſeulement de ceux qui premierement l'avoient achepté en l'iſle de Samos : & les Delphiens luy ayant faict quelque ſatisfaction furent delivrez de leurs calamitez : & dit on que depuis ce temps là, le ſupplice des ſacrileges fut transferé de la roche d'Hyampia à celle de Nauplia.

XXVI. Et ceux meſmes qui aiment le plus la memoire d'Alexandre le grand, entre leſquelz nous ſommes, ne peuvent approuver ce qu'il feit en la ville des Branchides [2], laquelle il ruina toute, & en paſſa tous les habitans au fil de l'eſpée, ſans diſcretion d'aage, ny de ſexe,

[1] Hérodote le nomme Jadmon. | [2] Voyez les Obſervations.

pourautant que leurs anceſtres avoient anciene-ment livré par trahiſon le temple de Milet : & Agathocles le tyran de Syracuſe, lequel en riant ſe mocqua de ceux de Corfou qui luy demanderent pour quelle occaſion il fourrageoit leur iſle : pourautant, dit il, que voz anceſtres jadis receurent Ulyſſes. Et ſemblablement comme ceux de l'iſle d'Ithace ſe plaigniſſent à luy de ce que ſes ſoudards prenoient leurs moutons : & voſtre roy, leur dit-il, eſtant jadis venu en la noſtre, ne prit pas ſeulement noz moutons, mais davantage creva l'œil à noſtre bergier. Ne vous ſemble il pas donc qu'Apollo a encore plus grand tort que tous ceux là, de perdre & ruiner les Pheneates ayant bouſché l'abyſme où ſe ſouloient perdre les eaux qui maintenant noyent tout leur païs, pourautant qu'il y a mille [1] ans, comme lon dit, que Hercules ayant enlevé aux Delphiens le trepié à rendre les oracles, l'emporta en leur ville à Phenée : & de avoir reſpondu aux Sybarites, que leurs miſeres ceſſeroient quand ils auroient appaiſé l'ire de Juno Leucadiene par trois mortalitez ? Il n'y a pas encore long temps que les Locriens ont deſiſté & ceſſé d'envoyer tous les ans de leurs filles à Troie,

Où les pieds nuds, ſans aucune veſture,
Sans voile aucun ny honeſte coëffure,

[1] Voyez les Obſervations.

Ne plus ne moins qu'eſclaves, tout le jour
Dès le matin elles ſont, ſans ſejour,
A ballier de Pallas la deeſſe
Le temple ſainct, juſques en leur vieilleſſe :

en punition de la luxure d'Ajax : comment eſt-ce que cela ſçauroit eſtre ne raiſonnable ne juſte, veu que nous blaſmons meſmes les Thraces de ce que lon dit, que juſques aujourd'huy ils friſent [1] leurs femmes au viſage en vengeance de la mort d'Orpheus : & ne louons pas non plus les Barbares qui habitent au long du Po, leſquels, à ce que lon dit, portent encore le deuil & vont veſtus de noir, à cauſe de la ruine de Phaëton ? Car c'eſt à mon advis choſe encore plus ſotte & digne de mocquerie, ſi ceux qui furent du temps de Phaëton ne ſe ſoucyoient point autrement de ſa cheute, que ceux qui ſont venus depuis cinq ou dix aages après ſon accident, ayent commancé à en changer de robbes & en porter le deuil : mais toutesfois en cela il n'y auroit que la ſottiſe ſeule, & rien de mal ny de danger ou inconvenient davantage, mais quelle raiſon y a il que le courroux des dieux s'eſtant caché ſur le point du meſfaict, comme font aucunes rivieres, ſe monſtrant puis après contre d'autres ſe termine en extremes calamitez ?

XXVII. Si toſt qu'il eut un peu entre-rompu

[1] Grec, ils ſtigmatiſent.

ſon propos, craignant qu'il n'alleguaſt encore plus d'inconveniens, & de plus grands, je luy demande ſur le champ: & bien, dis-je, eſtimez vous que tout cela ſoit vray? & luy me reſpondit, encore que le tout ne fuſt pas vray, ains partie ſeulement, tousjours pourtant demeure la meſme difficulté. A l'adventure donc que ceux qui ont une bien groſſe & bien forte fiebvre, endurent & ſentent tousjours au dedans une meſme ardeur, ſoit qu'ils ſoient peu ou prou couverts & veſtus, toutefois pour les conſoler un peu, & leur donner quelque allegement, encore leur faut-il diminuer la couverture: mais ſi tu ne veux, à ton commandement: toutefois je te dis bien, que la plus part de ces exemples là reſſemblent proprement aux fables & contes faits à plaiſir. Mais au demourant ramene un peu en ta memoire la feſte que lon a celebrée n'agueres à l'honneur de ceux qui ont autrefois receu les dieux en leurs maiſons & de celle honorable portion que lon met à part, & que par la voix du herault on publie que c'eſt pour les deſcendans du poëte Pindare, & te ſouviene comment cela te ſembla fort honorable & agreable. Et qui eſt celuy, dit-il, qui ne prendroit plaiſir à veoir la preference d'honneur ainſi naïfvement, rondement, & à la vieille mode des Grecs, attribuée? s'il n'avoit, comme dit le meſme Pindare,

Le cœur de metal noir & roide
Forgé avecques flamme froide.

Je laiſſe auſſi, dis-je, le cry public ſemblable à celuy là qui ſe faict en la ville de Sparte : après le cantique [1] Lesbien, en l'honneur & ſouvenance de l'ancien Terpander, car il y a meſme raiſon. Mais vous qui eſtes de la race des Philtiades[2], dignes d'eſtre preferez à tous autres, non ſeulement entre les Bœotiens: mais auſſi entre les Phoceïens, à cauſe de voſtre anceſtre Daïphantus, vous me ſecondaſtes & favoriſaſtes, quand je mainteins aux Lycormiens & Satilaïens, qui prochaſſoient d'avoir l'honneur & la prerogative de porter couronnes deuës par noz ſtatuts aux Heraclides, que tels honneurs & telles prerogatives devoient eſtre inviolablement conſervées & gardées aux deſcendans de Hercules, en recognoiſſance des biens qu'il avoit par le paſſé faicts aux Grecs, ſans en avoir eu de ſon vivant digne loyer ny recompenſe. Tu nous as, dit-il, mis ſus une diſpute fort belle, & merveilleuſement bien ſeante à la philoſophie. Or laiſſe doncques, luy dis-je, amy je te prie, ceſte vehemence d'accuſer, & ne te courrouce pas ſi tu vois que quelques uns pour eſtre nez de mauvais & meſchans parens ſont punis : ou bien,

[1] Grec, après le chantre Lesbien. | [2] Voyez les Obſervations.

ne t'esjouïs doncques pas, & ne louë pas, ſi tu vois auſſi que la nobleſſe ſoit honorée. Car ſi nous advouons que la recompenſe de vertu ſe doive raiſonnablement continuer en la poſterité, il faut auſſi conſequemment que nous eſtimions, que la punition ne doit pas faillir ne ceſſer quant & les meſfaicts, ains reciproquement ſelon le devoir, courir ſus les deſcendans des malfaitteurs. Et celuy qui voit volontiers les deſcendans de Cimon honorez à Athenes, & au contraire ſe faſche & a deſplaiſir de voir ceux de la race de Lachares [1] ou d'Ariſton bannis & dechaſſez, celuy là eſt par trop laſche & trop mol, ou pour mieux dire, trop hargneux & querelleux envers les dieux, ſe plaignant d'un coſté, s'il voit que les enfans d'un meſchant & malheureux homme proſperent: & ſe plaignant de l'autre coſté au contraire, s'il voit que la poſterité des meſchans ſoit abbaiſſée ou bien du tout effacée: & accuſant les dieux, ſi les enfans d'un meſchant homme ſont affligez, tout autant comme ſi c'eſtoient ceux d'un homme de bien: mais quant à ces raiſons là, fais compte que ce ſoient comme des barrieres ou rempars à l'encontre de ces trop aſpres repreneurs & accuſateurs là.

XXVIII. Mais au demourant reprenons de

[1] Voyez les Obſervations.

rechef

rechef le bout de noſtre peloton de filet, comme en un lieu tenebreux, & où il y a pluſieurs tours & deſtours qui eſt la matiere des jugemens de dieu, & nous conduiſons avecques crainte retenue tout doucement à ce qui eſt plus probable & plus vray-ſemblable, attendu que des choſes que nous faiſons, & que nous manions nous meſmes, nous n'en ſçaurions pas aſſeureement dire la certaine verité. Comme, pourquoy eſt-ce que nous faiſons tenir aſſis les pieds trempans dedans de l'eau, les enfans qui ſont nez de peres qui meurent etiques ou hydropiques, juſques à ce que les corps de leurs peres ſoient entierement conſommez du feu, d'autant que lon a opinion, que par ce moyen ces maladies là ne paſſent point aux enfans, & ne parvienent point juſques à eux. Et pourquoy c'eſt, que ſi une chevre prent en ſa bouche de l'herbe qui ſe nomme Eryngium, le chardon à cent teſtes, tout le trouppeau s'arreſte, juſques à ce que le chevrier viene oſter ceſte herbe à la chevre qui l'a en la gueule : & d'autres proprietez occultes, qui par attouchemens ſecrets & paſſages de l'un à l'autre, font des effects incroyables, tant en ſoudaineté, qu'en longueur de diſtance : mais nous nous esbahiſſons de la diſtance & intervalle des temps & non pas des lieux, & neantmoins il y a plus d'occaſion de s'esbahir & eſ-

merveiller, comment d'un mal ayant commancé en Æthiopie la ville d'Athenes a eſté remplie, de maniere que Pericles en eſt mort, & Thucydides en a eſté malade, que non pas ſi les Phociens & les Sybarites ayants commis quelques meſchancetez, la punition en ſoit tombée ſur leurs enfans & leurs deſcendans : car ces proprietez occultes là ont des correſpondences des derniers aux premiers, & des ſecrettes liaiſons, deſquelles la cauſe, encore qu'elle nous ſoit incogneuë, ne laiſſe pas de produire ſes propres effects.

XXIX. Mais à tout le moins y a il raiſon de juſtice toute apparente & prompte à la main, quant aux publiques vengeances ſurannées des villes & citez, par ce que la ville eſt une meſme choſe & continuée, ne plus ne moins que un animal, lequel ne ſort point de ſoy-meſme pour les mutations d'aages, ny ne devient point autre & puis autre, pour quelque ſucceſſion de temps qu'il y ait, ains eſt tousjours conforme & propre à ſoy-meſme, recevant tousjours ou la grace du bien, ou la coulpe du mal, de tout ce qu'elle fait ou qu'elle a fait en commun, tant que la ſocieté qui la lie, maintient ſon unité, car de faire d'une ville pluſieurs ou bien encore innumerables, en la diviſant par intervalles de temps, c'eſt autant comme qui voudroit faire d'un homme pluſieurs, pour autant que maintenant

il ſeroit vieil ayant eſté par avant jeune, & encore plus avant, garçon : ou, pour mieux dire, cela reſſembleroit proprement aux ruſes d'Epicharmus[1], dont a eſté inventé & mis en avant la maniere d'arguer des ſophiſtes qu'ils appellent l'argument croiſſant. Car celuy qui a pieça emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant, attendu que ce n'eſt plus luy, & qu'il eſt devenu un autre : & celuy qui fut hier convié à ſoupper y vient aujourd'huy ſans mander, attendu qu'il eſt devenu un autre, combien que les aages facent encore de plus grandes differences en un chaſcun de nous, qu'elles ne font ès villes & citez : car qui auroit veu la ville d'Athenes, il y a trente ans, la recognoiſtroit encore toute telle aujourd'huy qu'elle eſtoit alors, & les meurs, les mouvemens, les jeux, les façons de faire, les plaiſirs, les courroux & deſplaiſirs du peuple qui eſt à preſent, reſſemblent totalement à ceux des anciens. Là où d'un homme, ſi lon eſt quelque temps ſans le veoir, quelque familier ou amy que lon luy ſoit, à peine peut on recognoiſtre le viſage : mais quant aux meurs qui ſe muent & changent facilement par toute raiſon, toute ſorte de travail ou d'accident, ou meſme de loy, il y a de ſi grandes diverſitez, que ceux qui s'entrevoyent & ſe hantent ordinairement,

[1] Diſciple de Pythagore.

en ſont tous eſmerveillez : ce neantmoins l'homme eſt tousjours tenu & reputé pour un meſme, depuis ſa naiſſance juſques à ſa fin, & au cas pareil la ville demeure tousjours une meſme, à raiſon de quoy nous jugeons eſtre raiſonnable qu'elle ſoit participante du blaſme de ſes anceſtres, ne plus ne moins qu'elle ſe ſent auſſi de la gloire & de la puiſſance d'iceux, ou bien nous ne nous donnerons garde que nous jetterons toutes choſes dedans la riviere de Heraclitus [1] en laquelle on dit que lon ne peut jamais entrer deux fois, d'autant qu'elle mue & change la nature de toutes choſes.

XXX. Or s'il eſt ainſi, que la ville ſoit tousjours une choſe meſme continuée, autant en doit on eſtimer d'une race & lignée, laquelle depend d'une meſme ſouche, produiſant ne ſçay quelle force & communication de qualitez, qui s'eſtend ſur tous les deſcendans. Car ce qui eſt engendré n'eſt pas comme ce qui eſt produit en eſtre par artifice ; & eſt incontinent ſeparé de ſon ouvrier, d'autant qu'il eſt fait par luy & non pas de luy : là où au contraire, ce qui eſt engendré eſt faict de la ſubſtance de celuy qui engendre, tellement qu'il emporte avec ſoy quelque choſe de luy, qui à bon droit eſt ou puny

[1] Tout ce qui exiſte coule comme entraîné par un fleuve, diſoit Héraclite.

ou honoré meſme en luy. Et ſi ce n'eſtoit que lon penſeroit que je me joüaſſe, & que je ne le diſſe pas à bon eſciant, je aſſeureroi's volontiers, que les Atheniens feirent plus grand tort à la ſtatue de Caſſander quand ils la fondirent, & ſemblablement les Syracuſains au corps de Dionyſius, quand après ſa mort ils le feirent porter hors de leurs confins, que s'ils euſſent bien chaſtié leurs deſcendans, car la ſtatue de Caſſander ne tenoit rien de ſa nature, & l'ame de Dionyſius avoit de long temps abandonné ſon corps, là où un Nyſæus [1], un Apollocrates, un Antipater, [2] & un Philippus, & pareillement tous autres enfans d'hommes vicieux & meſchans, retienent la principale partie de leurs peres, & celle qui ne demeure point oyſifve ſans rien faire, ains celle de quoy ils vivent & ſe nourriſſent, dequoy ils negocient & diſcourent par raiſon, & ne doit point ſembler eſtrange ny mal aiſé à croire, ſi eſtans yſſus d'eux ils retienent les qualitez & inclinations d'eux.

XXXI. En ſomme, dis-je, tout ainſi comme en la medecine, tout ce qui eſt utile, eſt auſſi juſte & honeſte, & ſe mocqueroit on de celuy qui diroit que ce fuſt injuſtice, quand une perſonne a mal en la hanche de luy cauteriſer le

[1] Nyſée & Apollocrate, fils de Denys l'ancien.

[2] Philippe & Antipater, fils de Caſſandre.

poulce, & là où le foye eſt apoſtumé, de ſcarifier le petit ventre, & là où les bœufs ont les ongles des pieds trop molles, oindre les extremitez de leurs cornes : autant meriteroit d'eſtre mocqué & repris celuy, qui eſtimeroit qu'il y euſt ès punitions autre choſe de juſte, que ce qui peut guarir & curer le vice : & qui ſe courrouceroit ſi on appliquoit la medecine aux uns pour ſervir de guariſon aux autres, comme font ceux qui ouvrent la vene pour alleger le mal des yeux, celuy la ſembleroit ne veoir rien plus outre que ſon ſens, & ſe ſouviendroit mal qu'un maiſtre d'eſchole bien ſouvent en fouëttant un de ſes eſcholiers, tient en office tous les autres, & un grand capitaine, en faiſant mourir un ſoldat de chaſque dizaine ramene tous les autres à la raiſon : ainſi non ſeulement à une partie par une autre partie, mais à toute l'ame, par une autre ame, s'impriment certaines diſpoſitions d'empiremens ou de meliorations, plus toſt que à un corps par un autre corps, pource que là ès corps il eſt force qu'il ſe face une meſme impreſſion, & meſme alteration, mais icy l'ame eſtant bien ſouvent menée par imagination à craindre ou à s'aſſeurer, s'en trouve ou pis ou mieux.

XXXII. Comme je parlois encore, Olympique me interrompant mon propos, par ces tiens propos, dit-il, tu ſuppoſes un grand ſubject à

diſcourir, c'eſt à ſçavoir que l'ame demeure après la ſeparation du corps : ouy bien, dis-je, par cela meſme que vous nous concedez maintenant, ou plus toſt, que vous nous avez cy devant concedé : car noſtre diſcours a eſté pourſuivy des le commancement juſques à ce poinct, ſur ceſte preſuppoſition, que dieu nous diſtribue à chaſcun ſelon que nous avons merité. Et comment, dit-il, eſtimes tu qu'il s'enſuyve neceſſairement, ſi les dieux contemplent les choſes humaines, & diſpoſent de toutes choſes icy bas, que les ames en ſoient du tout immortelles, ou qu'elles demeurent longuement en eſtre après la mort? Non vrayement, dis-je, beau ſire, mais dieu eſt de ſi baſſe entremiſe [1], & à ſi peu à faire, que nous n'ayans rien de divin en nous, ne rien qui luy reſſemble aucunement, ne qui ſoit ferme ne durable, ains nous allans ſechans, fenans & periſſans, ne plus ne moins que les feuilles des arbres, comme dit Homere, en peu de temps : neantmoins il fait ainſi grand cas de nous, ne plus ne moins que les femmes qui nourriſſent & entretienent des jardins d'Adonis, comme lon dit, dedans des fragiles pots de terre : auſſi fait il luy noz ames de durée d'un jour, par maniere de dire, verdoyantes dedans une chair mollaſtre & non capable d'une forte racine de vie, & qui

[1] Dieu n'eſt pas, ſuivant la conjecture de M. Reiske.

puis après s'eſtaignent pour la moindre occaſion du monde.

XXXIII. Mais en laiſſant les autres dieux, ſi bon te ſemble, conſidere un peu le voſtre, j'entens celuy qui eſt reclamé en ce lieu. Si auſſi toſt qu'il ſçait que les ames ſont deſliées, ne plus ne moins que quelque fumée ou quelque brouillas qui exhale hors du corps, il ne fait pas incontinent offrir force oblations & ſacrifices propitiatoires pour les treſpaſſez, & s'il ne demande pas de grands honneurs & de grandes venerations à la memoire des morts, & s'il le fait pour nous abuſer & decevoir, nous qui y adjouſtons foy. Car quant à moy, je ne concederay jamais que l'ame periſſe, & ne demeure après la mort, ſi lon ne vient emporter premierement le trepied prophetique de la Pythie, comme lon dit, que feit jadis Hercules, & du tout deſtruire l'oracle pour ne plus rendre de telles reſponſes qu'il en a rendues juſques à noz temps, ſemblables à celles que jadis il donna à Corax le Naxien, à ce que lon dit,

C'eſt une grande impieté de croire
Que l'ame ſoit mortelle ou tranſitoire.

XXXIV. Alors Patrocles : Et qui eſtoit, dit-il, ce Corax qui eut ceſte reſponſe? Car je n'ay rien entendu ny de l'un, ny de l'autre. Si avez bien,

dis-je, mais j'en ſuis cauſe, ayant pris le ſurnom au lieu du propre nom. Car celuy qui tua Archilochus en battaille s'appelloit Callondes, & eſtoit ſurnommé Corax : lequel ayant eſté la premiere fois rejetté par la prophetiſſe Pythie, comme meurtrier qui avoit occis un perſonnage ſacré aux Muſes : & depuis ayant uſé de quelques requeſtes & prieres envers elle, avec quelques raiſons dont il pretendoit juſtifier ſon faict, à la fin il luy fut ordonné par l'oracle qu'il allaſt en la maiſon de Tettix, & que là il appaiſaſt par oblations & ſacrifices l'ame d'Archilochus : or ceſte maiſon de Tettix eſtoit la ville de Tænarus, car on dit que Tettix Candiot eſtant jadis arrivé à ce promontoire de Tænarus avec une flotte de vaiſſeaux, y baſtit une ville auprès du lieu où lon avoit accouſtumé de conjurer & evocquer les ames des treſpaſſez. Semblablement auſſi ayant eſté reſpondu à ceux de Sparte qu'ils trouvaſſent moyen d'appaiſer l'ame de Pauſanias, ils envoyerent querir juſques en Italie des ſacrificateurs & exorciſateurs qui ſçavoient conjurer les ames, leſquels avec leurs ſacrifices chaſſerent ſon eſprit hors du temple.

XXXV. C'eſt doncques une meſme raiſon, dis-je, qui confirme & preuve, que le monde eſt regy par la providence de dieu enſemble, & que les ames des hommes demeurent encore

après la mort, & n'eſt pas poſſible que l'un ſubſiſte ſi lon oſte l'autre. Et s'il eſt ainſi que l'ame demeure après la mort, il eſt plus vrayſemblable & plus equitable, que lors les retributions de peine ou d'honneur luy ſoient rendues : car durant tout le temps qu'elle eſt en vie, elle combat, & puis après quand elle a achevé tous ſes combats, alors elle reçoit ce qu'elle a en ſa vie merité. Mais quand aux honneurs ou punitions qu'elle reçoit en l'autre monde eſtant ſeule & ſeparée du corps, cela ne nous touche de rien à nous autres qui ſommes vivans, car ou lon n'en ſçait rien, ou on ne les croit pas: mais celles qui ſe font ſur les enfans & ſur les deſcendans, d'autant qu'elles ſont apparentes & cogneuës de ceux qui ſont en ce monde, elle retienent & repriment pluſieurs meſchans hommes d'executer leurs mauvaiſes volontez.

XXXVI. Au reſte qu'il ſoit vray, qu'il n'y ait point de plus ignominieuſe punition, ne qui touche plus les cœurs au vif, que de veoir ſes deſcendans & dependans affligez pour ſoy, & que l'ame d'un meſchant homme ennemy des dieux & des loix, après ſa mort voyant non ſes images & ſtatues ou autres honneurs abbattus, ains ſes propres enfans, ſes amis & parens ruinez & affligez de grandes miſeres & tribulations, & eſtans griefvement punis pour elle, ne vouſiſt

pas plus toſt perdre tous les honneurs que lon ſçauroit faire à Jupiter, que de retourner à eſtre de rechef injuſte, ou abandonné à luxure, je vous en pourrois reciter un conte qui me fut faict il n'y a pas fort long temps, ſi ce n'eſtoit que je craindrois qu'il ne vous ſemblaſt que ce fuſt une fable controuvée à plaiſir : au moyen dequoy il vaut mieux que je ne vous allegue que des raiſons & argumens fondez en veriſimilitude. Non pas cela, dit adonc Olympique, mais recite nous le conte que tu dis. Et comme les autres auſſi me requiſſent tout de meſme, Laiſſez-moy, dis je, deduire premierement les raiſons vrayſemblables à ce propos : & puis après, ſi bon vous ſemble, je vous reciteray auſſi le conte, au moins ſi c'eſt conte.

XXXVII. Car Bion dit, que ſi dieu puniſſoit les enfans des meſchans, il ſeroit autant digne de mocquerie, comme le medecin qui pour la maladie du pere ou du grand pere, appliqueroit ſa medecine au fils, ou à l'arriere fils : mais ceſte comparaiſon faut en ce que les choſes ſont en partie ſemblables, & en partie auſſi diverſes & diſſemblables : car l'un eſtant medicinal ne guarit pas la maladie & indiſpoſition de l'autre, ny jamais homme qui euſt la fiebvre ou le mal des yeux, n'en fut guary pour veoir uſer d'un ongnement, ou appliquer emplaſtre à un autre :

mais au contraire les punitions des meſchans pour ceſte occaſion ſe font publiquement devant tous, pource que l'effect de juſtice adminiſtrée avec raiſon, eſt de retenir les uns par le chaſtiement & punition des autres : mais ce en quoy la comparaiſon de Eion ſe rapporte & conforme à la diſpute propoſée n'a pas eſté entendu par luy, car ſouvent eſt il advenu que un homme tombé en une dangereuſe maladie, & non pas pourtant incurable, par ſon intemperance puis après & diſſolution, a tellement laiſſé aller ſon corps en abandon, que finablement il en eſt mort : & que puis après ſon fils qui n'eſtoit pas actuellement ſurpris de la meſme maladie, ains ſeulement y avoit quelque diſpoſition, un bon medecin ou quelque ſien amy, ou quelque maiſtre des exercices, s'en eſtant apperceu, ou bien un bon maiſtre qui a eu ſoing de luy, l'a rengé à une maniere de diete auſtere, en luy oſtant toute ſuperfluité de viandes, toutes patiſſeries, toute yvrongnerie, & toute accointance de femmes, & luy faiſant uſer ſouvent de medecines, & fortifier ſon corps par continuation de labeur & d'exercices, a diſſippé & fait eſvanouir un petit commancement d'une grande maladie, en ne luy permettant pas de prendre plus grand accroiſſement. N'eſt il pas ainſi que nous admoneſtons ordinairement ceux

qui ſont nez de pere ou mere maladifs, de prendre bien garde à eux, & de ne negliger pas leur diſpoſition ains de bonne heure & dès le commancement taſcher à chaſſer la racine de celles maladies nées avec eux, qui eſt facile à jetter dehors, & à ſurmonter quand on previent de bonne heure. Il n'eſt rien plus vray, reſpondirent ils tous.

XXXVIII. Nous ne faiſons doncques pas choſe impertinente, mais neceſſaire, ne ſotte, mais utile, quand nous ordonnons aux enfans de ceux qui ſont ſubjects au haut mal, ou à la manie & alienation d'eſprit, ou à la goutte, des exercices du corps, des dietes & regimes de vie, & des medecines, non pource qu'ils ſoient malades, mais de peur qu'ils ne le ſoient : car un corps né d'un autre maleficié eſt digne, non de punition aucune, mais de medecine, & d'eſtre ſoigneuſement bien penſé : laquelle diligence & ſolicitude, s'il ſe trouve aucun qui par laſcheté ou delicateſſe appelle punition, d'autant qu'elle prive la perſonne de voluptez, ou qu'elle luy donne quelque pointure de douleur, ou de peine, il le faut laiſſer là pour tel qu'il eſt : & s'il eſt expedient de prendre garde, & de medeciner ſoigneuſement un corps, qui ſera iſſu & deſcendu d'un autre maleficié & guaſté, ſera il moins raiſonnable d'aller au devant d'une

ſimilitude de vice hereditaire, qui commance à germer ès meurs d'un jeune homme, & à poulſer dehors, ains attendre, & le laiſſer croiſtre juſques à ce que ſe reſpandant par ſes paſſions il viene à eſtre en veuë de tout le monde ? comme dit le poëte Pindare,

Le fruict que ſon cœur inſenſé
A par ſoy auroit propenſé.

Ne vous ſemble il point qu'en cela, dieu pour le moins ſoit auſſi ſage comme le poëte Heſiode, qui nous admoneſte & conſeille,

Semer enfans garde bien que tu n'ailles
En retournant des triſtes funerailles,
Mais au retour des feſtins gracieux
Faicts en l'honneur des habitans des cieux ?

Voulant conduire les hommes à engendrer des enfans, lors qu'ils ſont guays, joyeux & deliberez, comme ſi la generation ne recevoit pas l'impreſſion de vice & de vertu ſeulement, ains auſſi de joye, & de triſteſſe, & de toutes autres qualitez.

XXXIX. Toutefois cela n'eſt pas œuvre de ſapience humaine, comme penſe Heſiode, de ſentir & cognoiſtre les conformitez ou diverſitez des natures des hommes deſcendans avec leurs devanciers, juſqu'à ce qu'eſtans tombez en quelques grandes forfaittures, leurs paſſions les deſcou-

vrent pour tels qu'ils ſont. Car les petits des ours, des loups, des ſinges, & de ſemblables animaux, monſtrent incontinent leur inclination naturelle dès leur jeuneſſe, d'autant qu'il n'y a rien qui les deguiſe, ne qui les maſque. Mais la nature de l'homme venant à ſe jetter en des accouſtumances, en des opinions, & en des loix, couvre bien ſouvent ce qu'elle a de mauvais, imite & contrefait ce qui eſt bon & honeſte, tellement que ou elle efface & eſchappe du tout la tare & macule de vice, qui eſtoit née avec elle, ou bien elle la cache pour bien long temps, ſe couvrant du voile de ruze & de fineſſe, de maniere que nous n'appercevons pas leur malice, juſques à ce que nous ſoyons attaincts, comme d'un coup ou d'une morſure de chaſque crime, encore à grande peine : ou pour mieux dire, nous nous abuſons en ce, que nous cuydons qu'ils ſoient devenus injuſtes, lors ſeulement qu'ils commettent injuſtice, ou diſſolus quand ils font quelque inſolence, & laſches de cœur quand ils s'en fuyent de la bataille, comme ſi quelqu'un avoit opinion, que l'aiguillon du ſcorpion s'engendraſt lors premier en luy, quand il en picque, & le venin ès viperes, quand elles mordent, qui ſeroit grande ſimpleſſe de le penſer ainſi. Car chaſque meſchant ne devient point tel alors qu'il apparoiſt,

mais il a en ſoy dès le commancement le vice & la malice imprimée : mais il en uſe lors qu'il en a le moyen, l'occaſion & la puiſſance, comme le larron de derobber, & le tyrannique de forcer les loix. Mais dieu qui n'ignore point l'inclination & nature d'un chaſcun, comme celuy qui voit & cognoiſt plus l'ame que le corps, ny ne attent point, ou que la violence viene à main miſe, ny l'impudence à la parole, ny l'inremperance à abuſer des parties naturelles, pour la punir, à cauſe qu'il ne prent pas vengeance du meſchant, pource qu'il en ait receu aucun mal, ny ne ſe courrouce point contre le brigand raviſſeur, pource qu'il ait eſté forcé, ny ne hait l'adultere, pource qu'il luy ait fait aucune injure, ains punit par maniere de medecine celuy qui eſt ſubject à commettre adultere, celuy qui eſt avaricieux, celuy qui ne fait compte de tranſgreſſer les loix, oſtant bien ſouvent le vice, ne plus ne moins que le mal caduque, avant que l'accès en prenne. Nous nous courrouçions n'agueres de ce que les meſchans eſtoient trop tard & trop lentement punis, & maintenant nous trouvons mauvais, de ce que dieu reprime & chaſtie la mauvaiſe diſpoſition & vicieuſe inclination d'aucuns, avant qu'ils aient commancé à forfaire, ne conſiderans pas que l'advenir bien ſouvent eſt pire & plus à redoubter,

redoubter, que le preſent : & ce qui eſt caché & couvert, que ce qui eſt apparent & deſcouvert : & ne pouvans pas diſcourir & juger, pourquoy il eſt meilleur d'en laiſſer aucuns en repos encore après qu'ils ont peché, & prevenir les autres avant qu'ils puiſſent executer le mal qu'ils ont propenſé, ne plus ne moins que les medecines & drogues médicinales ne conviennent pas à aucuns eſtans malades, & ſont utiles à d'autres qui ne ſont pas actuellement malades, ains ſont en plus grand danger que les autres.

XL. Voylà pourquoy les dieux ne tournent pas ſur les enfans toutes les fautes des parents, car s'il advient qu'il naiſſe un bon enfant d'un mauvais pere, comme par maniere de dire un fils fort & robuſte d'un pere maladif, celuy là eſt exempt de la peine de la race, comme eſtant hors de la famille de vice : mais auſſi le jeune homme qui ſe conformera à la malice hereditaire de ſes parens, ſera tenu à la punition de leur meſchanceté, comme au payement des debtes de la ſucceſſion : car Antigonus [1] ne fut point puny pour les pechez de ſon pere Demetrius, ny entre les meſchants Phyleus [2] pour Augeas,

[1] Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, monta après lui ſur le trône de Macédoine. Voyez l'éloge de ſa piété filiale aux Apophthegmes des rois, &c. chap. xxxii, Tome XV.

[2] Phylée, fils d'Augée, eut la généroſité de déſapprouver la conduite de ſon pere qui refuſoit

ny Neſtor [1] pour Neleus, car ils eſtoient bien yſſus de meſchants peres, mais quant à eux ils eſtoient gens de bien : mais tous ceux de qui la nature a aimé, reçeu & pratiqué ce qui venoit de la parenté, la juſtice divine a auſſi puny en eux ce qu'il y avoit de ſimilitude de vice & de peché.

XLI. Car tout ainſi comme verrues, porreaux, ſeings & taches noires qui ſont ès corps des peres, ne comparoiſſans point és corps des enfans, recommancent à ſortir & apparoir puis après en leurs fils & arriere fils : & y eut une femme Grecque qui ayant enfanté un enfant noir, & en eſtant appellée en juſtice, comme ayant conçeu ceſt enfant de l'adultere d'un Maure, il ſe trouva qu'elle eſtoit en la quatrieme ligne deſcendue d'un Æthiopien. Et comme ainſi fuſt que lon tenoit pour certain, que Python le Niſibien eſtoit extraict de la race & lignée des Semez [2], qui ont eſté les premiers ſeigneurs & fondateurs de Thebes, le dernier de ſes enfans

à Hercule le prix convenu pour le nettoiement de ſes étables. Son pere le chaſſa ; mais Hercule victorieux d'Augée, rappella Phylée, & l'établit ſur le trône.

[1] Il en fut de même pour Neſtor. Il fut chaſſé par ſon pere pour n'avoir pas voulu l'aider à voler les bœufs d'Hercule ; le héros ſe vengea, s'empara de la Meſſénie, tua dans un combat Nélée & onze fils qu'il avoit eus de Chloris, Neſtor le douzieme fut ſeul épargné, & placé par le vainqueur ſur le trône de Pyles.

[2] Des Spartes, c'eſt-à-dire, des hommes nés des dents du dragon que Cadmus avoit ſemées, après l'avoir tué.

qui mourut il n'y a pas long temps, avoit rapporté la figure de la lance en ſon corps, qui eſtoit la marque naturelle de celle lignée là ancienement, eſtant après ſi long intervalle de temps reſſourſe & revenue, comme du fond au deſſus, celle ſimilitude de race : auſſi bien ſouvent les premieres generations, c'eſt à dire, les premiers deſcendans, cachent & par maniere de dire enfondrent quelques paſſions ou conditions de l'ame qui ſont affectées à une lignée, mais puis après la nature les boute hors en quelques autres ſuyvans, & repreſente ce qui eſt propre à chaſque race, autant en la vertu comme au vice.

XLII. Après que j'eu achevé ce propos, je me teu. Et Olympique ſe prit à rire, en diſant, Nous ne louons pas ton diſcours, à fin que tu l'entendes, comme eſtant ſuffiſamment prouvé par demonſtration, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons mis en oubly le conte que tu nous as promis de faire, mais alors donnerons nous noſtre ſentence quand nous l'aurons auſſi entendu. Parquoy je recommançay à ſuyvre mon propos en ceſte ſorte : Theſpeſius natif de la ville de Soli en Cilicie, familier & grand amy de Protogenes qui a icy longuement eſté avec nous, ayant veſcu les premiers ans de ſon aage en grande diſſolution, en peu de temps perdit

& deſpendit tout ſon bien : au moyen dequoy eſtant reduit ja par quelque temps à extreme neceſſité, il devint meſchant, & ſe repentant de ſa folle deſpenſe commencea à chercher tous moyens de recouvrer des biens : ne plus ne moins que font les luxurieux qui bien-ſouvent ne font compte de leurs femmes eſpouſées, & ne les gardent pas cependant qu'ils les ont, puis quand ils les ont laiſſées, & qu'elles ſont remariées à d'autres, ils les vont ſolliciter pour taſcher à les corrompre meſchamment. Ainſi n'eſpargnant voye du monde prouveu qu'elle tournaſt à plaiſir ou à profit pour luy, en peu de temps il aſſembla, non pas beaucoup de biens, mais beaucoup de honte & d'infamie : mais ce qui plus en encore le diffama fut une reſponſe que lon luy apporta de l'oracle d'Amphilochus [1], là où il avoit envoyé demander, s'il vivroit mieux au reſte de ſa vie qu'il n'avoit faict par le paſſé : & l'oracle luy reſpondit, qu'il ſeroit plus heureux quand il ſeroit mort.

XLIII. Ce qui luy advint en certaine maniere bien toſt après, car eſtant tombé d'un certain lieu hault la teſte devant, ſans qu'il y euſt rien d'entamé du coup de la cheutte ſeulement il s'eſvanouit, ne plus ne moins que s'il euſt eſté mort : & trois jours après comme lon eſtoit à

[1] Fils d'Amphiaraüs.

preparer ſes funerailles, il ſe revint, & en peu de jours s'eſtant remis ſus & retourné en ſon bon ſens, il feit un eſtrange & incroyable changement de ſa vie : car tous ceux de la Cilicie luy portent teſmoignage qu'ils ne cogneurent oncques homme de meilleure conſcience en tous affaires & negoces qu'ils eurent à deſmeſler enſemble, ny plus devot & religieux envers les dieux, ne plus certain à ſes amis, ne plus facheux à ſes ennemis : de maniere que ceux qui l'avoient de long temps cogneu familierement, deſiroient fort ſçavoir de luy, quelle avoit eſté la cauſe de ſi grande & ſi ſoudaine mutation, eſtimans que un ſi grand amendement de vie ſi diſſoluë, ne pouvoit pas eſtre advenu fortuitement, comme il eſtoit veritable, ainſi que luy meſme le raconta au ſuſdit Ptotogenes, & aux autres ſiens familiers amis, gens de bien & d'honneur comme luy.

XLIV. Car quand l'eſprit fut hors de ſon corps, il ſe trouva du commancement, ne plus ne moins que feroit un pilote qui ſeroit jetté hors de ſa navite au fond de la mer, tant il ſe trouva eſtonné de ce changement, mais puis après s'eſtant relevé petit à petit, il luy fut advis qu'il commancea à reſpirer entierement, & à regarder tout à l'entour de luy, l'ame s'eſtant ouvette comme un œil, & ne voyoit rien de

ce qu'il ſouloit voir au paravant, ſinon des aſtres & eſtoiles de magnitude très grande, diſtantes l'une de l'autre infiniement, jettans une lueur de couleur admirable, & de force & roideur grande, tellement que l'ame eſtant portée ſur ceſte lueur, comme ſur un chariot doulcement & uniement, ainſi que ſur une mer calme, alloit ſoudainement par tout où elle vouloit, & laiſſant à part grand nombre des choſes qu'il y avoit veuës, il diſoit qu'il avoit veu que les ames de ceux qui mouroient, devenoient en petites bouteilles de feu, qui montoient de bas en hault à travers l'air, lequel s'ouvroit devant elles, & que petit à petit leſdittes bouteilles venoient à ſe rompre, & les ames en ſortoient ayans forme & figure humaine : au demourant agiles & legeres, & ſe mouvoient, non pas toutes d'une meſme ſorte, ains les unes ſautteloient d'une legereté merveilleuſe & jalliſſoient à droite ligne contremont : les autres tournoient en rond comme des bobines ou fuſeaux enſemble, tantoſt contremont, tantoſt contre bas, de ſorte que le mouvement eſtoit meſlé & confus, qui ne s'arreſtoit qu'à grande peine, & après un bien long temps.

XLV. Or n'en cognoiſſoit il point la plus part, mais en ayant apperçeu deux ou trois de ſa cognoiſſance, il s'efforcea de s'en approcher,

& parler à elles, mais elles ne l'entendoient point, & ſi n'eſtoient point en leur bon ſens, ains comme eſtourdies & tranſportées, refuyoient toute veuë & tout attouchement, errantes çà & là à part elles du commancement, & puis en rencontrans d'autres diſpoſées tout de meſme, elles s'embraſſoient & ſe conjoignoient avecques elles, en ſe mouvant çà & là ſans aucun jugement, & jettans ne ſçay quelles voix non articulées ne diſtinctes, comme des crys meſlez de plainctes & d'eſpouvante : les autres parvenues en la plus haulte extremité de l'air eſtoient plaiſantes & gayes à voir, & tant gracieuſes & courtoiſes que ſouvent elles s'approchoient les unes des autres, & ſe deſtournoient au contraire de ces autres tumultuantes, donnans à entendre qu'elles eſtoient faſchées quand elles ſe ſerroient en elles meſmes, & qu'elles eſtoient joyeuſes & contentes quand elles s'eſtandoient & s'eſlargiſſoient. Entre leſquelles il dit qu'il en veit une d'un ſien parent, combien qu'il ne la cognoiſſoit pas bien certainement, d'autant qu'il eſtoit mort, luy eſtant encore en ſon enfance : mais elle s'approchant de luy le ſalua, en luy diſant, dieu te gard Theſpeſien : dequoy luy s'esbahiſſant luy reſpondit, qu'il n'eſtoit pas Theſpeſien, & qu'il s'appelloit Aridæus : ouy bien, dit elle, par cy devant, mais cy après tu ſeras appellé

Theſpeſien, car tu n'es pas encore mort, mais par certaine permiſſion de la deſtinée, tu es venu icy avec la partie intelligente de ton ame, & quant au reſte de ton ame, tu l'as laiſſé attaché comme une ancre à ton corps : & à fin que tu le ſçaches, dès maintenant pour cy après, prens garde à ce que les ames des treſpaſſez ne font point d'ombre, & ne cloënt & n'ouvrent point les yeux. Theſpeſien ayant ouy ces paroles ſe recueillit encore davantage à diſcourir en ſoy meſme, & regardant çà & là autour de luy, apperçeut qu'il ſe levoit quand & luy ne ſçay quelle ombrageuſe & obſcure lineature, mais que ces autres ames là reluyſoient tout à l'entour d'elles, & eſtoient par le dedans tranſparentes, non pas toutefois toutes egalement, car les unes rendoient une couleur unie & egale par tout, comme fait la pleine lune quand elle eſt plus claire, & les autres avoient comme des eſcailles ou cicatrices eſparſes çà & là par intervalles : & des autres qui eſtoient merveilleuſement hydeuſes & eſtranges à voir, mouchetées de taches noires, comme ſont les peaux des ſerpens : les autres qui avoient des legeres friſures & eſgrattigneures au viſage.

XLVI. Si diſoit ce parent là de Theſpeſien (car il n'y a point de danger d'appeller les ames du nom qu'avoient les hommes en leur vivant) qu'Adraſtia fille de Jupiter, & de Neceſſité,

eſtoit conſtituée au plus hault, par deſſus tous, vengereſſe de toute ſorte de crimes & pechez, & que des malheureux & meſchants il n'y en eut jamais un, ny grand ny petit, qui par ruſe ou par force ſe peuſt oncques ſauver d'eſtre puny. Mais une ſorte de ſupplice & de peine convient à une geoliere & executrice, (car il y en a trois) & une autre à une autre : d'autant qu'il y en a une legere & ſoudaine qui ſe nomme Pœne, laquelle execute le chaſtiement de ceux qui dès ceſte vie ſont punis en leurs corps & par leurs corps d'un certain doux moyen, qui laiſſe aller impunies pluſieurs fautes legeres, leſquelles meriteroient bien quelque petite purgation. Mais ceux où il y a plus à faire, comme de guarir & curer un vice, dieu les commet à punir après la mort à l'autre executrice, qui ſe nomme Dice. Et ceux qui ſont de tout poinct incurables, Dice les ayant repoulſez, la troiſieme, & la plus cruelle des miniſtres & ſatellites de Adraſtia, qui s'appelle Erinnys, court après, & les perſecute fuyans & errans çà & là en grande miſere & grande douleur, juſques à tant qu'elle les attrappe, & precipite en un abyſme de tenebres indicible. Et quant à ces trois ſortes de punitions, la premiere reſſemble à celle dont on uſe entre quelques nations Barbares : car en Perſe ceux qui ſont punis par

juſtice, on prent leurs haults chappeaux pointus & leurs robbes, que lon pelle poil après poil, & les fouëtte lon devant eux, & eux ayans les larmes aux yeux cryent, & prient que lon ceſſe : auſſi les punitions qui ſe font en ceſte vie par le moyen des corps ou des biens n'attaignent point aigrement au vif, ny ne touchent, ny ne penetrent point juſques au vice meſme, ains ſont la plus part d'icelles impoſées par opinion, & ſelon le jugement du ſens naturel exterieur. Mais s'il y en a quelqu'un qui arrive par deçà ſans avoir eſté puny & bien purgé par de là, Dice le prenant tout nud en ſon ame toute deſcouverte, n'ayant dequoy couvrir ny cacher ou pallier & deguiſer ſa meſchanceté, ains eſtant veu par tout de tous coſtez & de tous, elle le monſtre premierement à ſes parents gents de bien, s'ils ont d'aventure eſté tels, comme il eſt abominable & indigne d'eſtre deſcendu d'eux : & s'ils ont eſté meſchants, eux & luy en ſont de tant plus griefvement tourmentez en les voyant, & eſtant veu par eux en ſon tourment où il eſt puny & juſticié bien long temps, tant que un chaſcun de ſes crimes & pechez ſoit effacé par douleurs & tourments, qui en aſpreté & vehemence ſurpaſſent d'autant plus les corporels, que ce qui eſt au vray eſt plus à certes que ce qui apparoit en ſonge, &

les marques & cicatrices des pechez & des vices demeurent aux uns plus, aux autres moins. Et prens bien garde, dit il, aux diverſitez de couleurs de ces ames de toutes ſortes, car ceſte couleur noiraſtre & ſalle, c'eſt proprement la rainćture d'avarice & de chicheté : & celle rouge & enflambée eſt celle de cruaulté & de malignité : là où il y a du bleu, c'eſt ſigne que de là a eſté eſcurée l'imtemperance & diſſolution ès voluptez à bien long temps & avec grande peine, d'autant que c'eſt un mauvais vice : le violet tirant ſur le livide procede d'envie. Ne plus ne moins doncques que les ſeiches[1] rendent leur encre, auſſi le vice par de là changeant l'ame & le corps enſemble, produit diverſes couleurs, mais au contraire par deçà ceſte diverſité de couleurs eſt le ſigne de l'achevemenr de purification : puis quand toutes ces teintures là ſont bien effacées & nettoyées du tout, alors l'ame devient de ſa naifve couleur qui eſt celle de la lumiere : mais tant que aucune de ces couleurs y demeure, il y a tousjours quelque retour de paſſions d'affections, qui leur apporte un eſchauffement & un battement de poux, aux unes plus debile & qui s'eſteint & paſſe plus toſt & plus facilement : aux autres, qui s'y prent à bon eſciant : & d'icelles ames les unes,

[1] Eſpèce de poiſſon.

après avoir eſté chaſtiées par pluſieurs & pluſieurs fois, recouvrent à la fin leur habitude & diſpoſition telle qu'il appartient : les autres ſont telles que la vehemence de leur ignorance & l'appetit de volupté les tranſporte ès corps des animaulx, car la foibleſſe de leur entendement, & la pareſſe de ſpeculer & diſcourir par raiſon les fait incliner à la partie active d'engendrer : & ſe ſentans deſtituées de l'inſtrument luxurieux pour pouvoir executer & prendre fruition de leurs appetits par le moyen du corps, car par deçà il n'y a rien du tout, ſi ce n'eſt une ombre, & par maniere de dire un ſonge de volupté, laquelle ne vient point à perfection.

XLVII. Luy ayant tenu ces propos, il le mena bien viſte, mais par une eſpace infiny, toutefois à ſon aiſe & doulcement, ſur les rais de la lumiere, ne plus ne moins que ſi c'euſſent eſté des æles, juſques à ce qu'eſtant arrivé en une grande fondriere tendant tousjours contrebas, il ſe trouva lors deſtitué & delaiſſé de celle force qui l'avoit là conduit & amené, & voyoit que les autres ames ſe trouvoient auſſi tout de meſme, car ſe reſſerrans comme font les oyſeaux quand ils volent en bas, elles tournoient tout à l'entour de ceſte fondriere, mais elles n'ozoient entrer dedans : & eſtoit la fondriere ſemblable aux ſpelonques de Bacchus, ainſi tapiſſée de

feuillages de rames & de toutes ſortes de fleurs, & en ſortoit une douce & ſouëfve haleine, qui apportoit une fort plaiſante odeur & temperature de l'air, telle comme le vin ſent à ceux qui aiment à le boire, de ſorte que les ames, ſe repaiſſans & feſtoyans de ces bonnes odeurs, en eſtoient toutes esjouies, & s'en entrecareſſoient, tellement qu'à l'entour de ce creux-là tout en rond, il n'y avoit que paſſe-temps, jeux & riſées, & chanſons, comme de gens qui jouoient les uns avec les autres, & ſe donnoient du plaiſir tant qu'ils pouvoient : ſi diſoit, que par là Bacchus eſtoit monté en la compagnie des dieux, & que depuis il y avoit conduitte Semelé, & que le lieu s'appelloit le lieu de Lethé, c'eſt-à-dire, d'oubliance : & pourtant ne voulut il pas que Theſpeſien, qui en avoit bien bonne envie s'y arreſtaſt, ains l'en retira par force, luy donnant à entendre, & luy enſeignant, que la raiſon & l'entendement ſe diſſoult & ſe fond par ceſte volupté, & que la partie irraiſonnable ſe reſſentant du corps, en eſtant arrouſée & acharnée, luy ramenoit la memoire du corps, & de ceſte ſouvenance naiſſoit le deſir & la cupidité qui la tiroit à la generation, que lon appelloit ainſi, c'eſt à dire, un conſentement de l'ame aggravée & appeſantie par trop d'humidité.

XLVIII. Parquoy ayant travetſé une autre

pareille carriere de chemin, il luy fut advis qu'il apperçeut une grande couppe, dedans laquelle venoient à ſe verſer des fleuves, l'un plus blanc que l'eſcume de la mer ou que neige, & l'autre rouge comme l'eſcarlatte que lon apperçoit en l'arc en ciel, & autres qui de loing avoient chaſcun leurs luſtres & teintures differentes, mais quand ils en approcherent de près, ceſte couppe s'eſvanouit, & ces differentes couleurs des ruiſſeaux diſparurent, exceptée la couleur blanche, & là veit trois dæmons aſſis enſemble, en figure triangulaire, qui meſloient ces ruiſſeaux enſemble à certaines meſures. Or diſoit ceſte guide des ames que Orpheus avoit penetré juſques là quand il eſtoit venu après ſa femme, & que ayant mal retenu ce qu'il y avoit veu, il avoit ſemé un propos faulx entre les hommes, c'eſt à ſçavoir, que l'oracle qui eſtoit en la ville de Delphes eſtoit commun à Apollo & à la Nuict, car Apollo n'a rien qui ſoit de commun avec la Nuict, mais ceſt oracle cy, dit il, eſt bien commun à la lune & à la nuict, toutefois il ne perce nulle part juſques à la terre, ny n'a aucun ſiege fiché ny certain, ains eſt par tout vague & errant parmy les hommes par ſonges & apparitions : c'eſt pourquoy les ſonges meſlez, comme tu vois, de tromperie & de verité, de diverſité & de ſimplicité ſont ſemez par tout le

monde : mais quand à l'oracle d'Apollo tu ne l'as point veu, ny ne le pourrois voir, pource que la terre ſterile de l'ame ne peult faillir ny s'eſlever plus hault, ains panche contre bas, eſtant attachée au corps : & quant & quant il taſcha, en m'approchant, de me monſtrer la lumiere & clarré du tripié à travers le ſein de la deeſſe Themis, laquelle, comme il diſoit, alloit percer au mont de Parnaſe, & ayant grande envie & faiſant tout ſon effort pour la voir, il ne peut pour ſa trop grande ſplendeur, mais bien ouit il en paſſant la voix haultaine d'une femme, qui en vers diſoit entre autres choſes le temps de la mort de luy, & diſoit ce dæmon que c'eſtoit la voix de la Sibylle, laquelle tournoyant dedans la face de la lune chantoit les choſes advenir, & deſirant en ouir davantage, il fut repoulſé par l'impetuoſité du corps de la lune, & ainſi en ouit bien peu, comme l'accident du mont Veſuvien & de la ville de Pozzol, qui devoient eſtre bruſlez du feu, & ſi y avoit une petite clauſe de l'empereur qui lors regnoit, qu'eſtant homme de bien, il laiſſeroit ſon empire par maladie.

XLIX. Après cela ils paſſerent oultre juſques à voir les peines & tourments de ceux qui eſtoient punis : là où du commancement ils ne veirent que toutes choſes horribles & pitoyables à voir, car

Theſpeſien qui ne ſe doutoit de rien moins, y rencontra pluſieurs de ſes amis, parens, & familiers, qui y eſtoient tourmentez, leſquels ſouffrans des peines & ſupplices douloureux & infames, ſe lamentoient à luy & l'appelloient, en criant: finablement il y veit ſon propre pere ſourdant d'un puy profond tout plein de playes & de picqueures, luy tendant les mains, & qui maugré luy eſtoit contraint de rompre ſilence, & forcé par ceux qui avoient la ſuperintendance deſdittes punitions, de confeſſer hault & clair qu'il avoit eſté meſchant meurtrier à l'endroit de certains eſtrangers qu'il avoit eu logez chez luy, & ſentant qu'ils avoient de l'or & de l'argent, les avoit fait mourir par poiſon, dequoy il n'auroit jamais eſté rien ſçeu par delà, mais par deçà en ayant eſté convaincu, il auroit desja payé partie de la peine, & le menoit on pour en ſouffrir le demourant. Or n'oſoit il pas ſupplier ny interceder pour ſon pere, tant il eſtoit eſtonné & effrayé : mais voulant s'en fuir & s'en retourner, il ne veit plus auprès de luy ce gracieux ſien & familier guide, qui l'avoit conduit du commancement, ains en apperceut d'autres hydeux & horribles à voir, qui le contraignoient de paſſer oultre, comme eſtant neceſſaire qu'il traverſaſt : ſi veit ceux qui notoirement à la veuë d'un chaſcun avoient eſté meſchants,

meſchants, ou qui en ce monde en avoient eſté chaſtiez, eſtre pardelà moins douloureuſement tourmentez, & non tant comme les autres, comme ayants eſté debiles & imparfaicts en la partie irraiſonnable de l'ame & ſubjecte aux paſſions & concupiſcences : mais ceux qui s'eſtans deguiſez & reveſtus de l'apparence & reputation de vertu au dehors, avoient veſcu en meſchanceté couverte & latente au dedans, d'autres qui leur eſtoient à l'entour les contraignoient de retourner au dehors ce qui eſtoit au dedans, & ſe rebourſans & renverſans contre la nature, ne plus ne moins que les ſcolopendres marines quand elles ont avalé un hameçon ſe retournent elles meſmes, & en eſcorchant les autres, & les deſployant, ils faiſoient voir à deſcouvert comme ils avoient eſté viciez au dedans & pervers, ayants le vice en la partie raiſonnable & principale de l'homme. Et dit avoir veu d'autres ames attachées & entrelaſſées les unes avec les autres, deux à deux, ou trois à trois, ou plus, comme les ſerpens & viperes, qui s'entremangeoient les unes les autres, pour la rancune qu'elles avoient les unes contre les autres, & la ſouvenance des pertes & injures qu'elles avoient receuës ou ſouffertes, & qu'il y avoit des lacs ſuyvant de reng les uns les autres, l'un d'or tout bouillant, l'autre de plomb, qui eſtoit fort

froid, & l'autre fort aſpre de fer, & qu'il y a des dæmons qui en ont la ſuperintendence, leſquels, ne plus ne moins que les fondeurs, y plongeoient ou en retiroient les ames de ceux qui par avarice & cupidité d'avoir, avoient eſté meſchants. Car quand elles eſtoient bien enflambées & rendues tranſparentes à force d'eſtre bruſlées par le feu, dedans le lac d'or fondu, ils les plongeoient dedans celuy de plomb, là où après qu'elles eſtoient gelées & rendues dures comme la greſle, derechef ils les tranſportoient dedans celuy de fer, là où elles devenoient hydeuſement noires, eſtans rompues & briſées à cauſe de leur roideur & dureté, elles changeoient de forme, puis de rechef ils les remettoient dedans celuy de l'or, ſouffrans des douleurs intolerables en ces diverſes mutations. Mais celles, dit il, qui luy faiſoient plus de pitié, & qui plus miſerablement que toutes les autres eſtoient tourmentées, c'eſtoient celles qui penſoient desja eſtre eſchappées, & que lon venoit reprendre & remettre aux tourments, & eſtoient celles pour les pechez deſquelles la punition eſtoit tombée ſur leurs enfans ou autres deſcendans : car quand quelque une des ames de ces deſcendans là les rencontroit ou leur eſtoit amenée, elle s'attachoit à elles en courroux, & cryoit à l'encontre, en monſtrant les

marques des tourments & douleurs qu'elle enduroit, en les leur reprochant : & les autres taſchoient à s'enfuir, & à ſe cacher, mais elles ne pouvoient, car incontinent les bourreaux couroient après, qui les ramenoient au ſupplice, cryans & ſe lamentans, d'autant qu'elles prevoyoient bien le tourment qu'il leur convenoit endurer. Oultre, diſoit qu'il en veit quelques unes, & en bon nombre, attachées à leurs enfans, & ne ſe laiſſans jamais, comme les abeilles, ou les chauves-ſouris, murmurantes de courroux, pour la ſouvenance des maulx qu'elles avoient endurez pour l'amour d'eux.

L. La derniere choſe qu'il y veit, fut, les ames qui ſe tournoient en une ſeconde vie, & qui eſtoient tournées & transformées à force en d'autres animaux de toutes ſortes, par ouvriers à ce deputez, qui avec certains outils & coups, forgeoient aucunes des parties, & en tordoient d'autres, en effaçoient & oſtoient du tout, à fin qu'ils fuſſent ſortables à autres vies, & autres meurs : entre leſquelles il veit l'ame de Neron, affligée desja bien griefvement d'ailleurs, de pluſieurs autres maulx, & percée de part en part avec cloux tous rouges de feu : & comme les ouvriers la priſſent en main pour la transformer en forme de vipere, là où, comme dit Pindare, le petit devore ſa mere, il dit que

ſoudainement il s'alluma une grande lumiere; & que d'icelle lumiere il ſortit une voix, laquelle commanda, qu'ils la transfiguraſſent en une autre eſpece de beſte plus doulce, en forgeant un animal paluſtre, chantant à l'entour des lacs & des marets, car il a eſté puny des maux qu'il a commis : mais quelque bien luy eſt auſſi deu par les dieux, pour autant que de ſes ſubjects il a affranchy de tailles & tributs le meilleur peuple & le plus aimé des dieux, qui eſt celuy de la Grece.

LI. Juſques icy doncques il diſoit avoir eſté ſeulement ſpectateur, mais quand ce vint à s'en retourner, il fut en toutes les peines du monde pour la peur qu'il eut : car il y eut une femme de face & de grandeur admirable, qui luy dit, Viença à fin que tu ayes plus ferme memoire de tout ce que tu as veu, & luy approcha une petite verge toute rouge de feu, comme celle dont uſent les paintres, mais un autre l'en engarda : & lors il ſe ſentit ſoudainement tiré, comme s'il euſt eſté ſoufflé par un vent fort & violent dedans une ſarbatane, tant qu'il ſe retrouva dedans ſon corps, & eſtant revenu & reſuſcité de dedans le ſepulchre meſme.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ:

QUE LES BÊTES USENT DE LA RAISON.

ULYSSE demande à Circé de rendre la forme humaine aux Grecs qu'elle avoit métamorphoſés en bêtes. II. *Circé exige qu'il leur demande d'abord s'ils le veulent.* III. *Ulyſſe fait ſa propoſition à Gryllus qui ſe mocque de lui.* IV. *Gryllus établit que l'ame des animaux vaut mieux que celle des hommes.* V. *Les animaux ont un courage naturel qui n'eſt point dégradé par des artifices.* VI. *Ils ne s'avouent point vaincus, ils ne ſupportent pas la ſervitude. Les femelles ſont auſſi courageuſes que les mâles.* VII. *Le courage chez les hommes eſt une vertu factice, une crainte déguiſée.* VIII. *Les poëtes même comparent le courage des hommes à celui des animaux.* IX. *La colere eſt une arme que la nature donne pour détruire ſon ennemi.* X. *Les animaux ſont plus chaſtes que les hommes.* XI. *Diviſion des paſſions en naturelles & étrangeres.* XII. *Les animaux ne connoiſſent que la premiere eſpèce.* XIII. *Ils ne connoiſſent ni l'avarice ni le luxe.* XIV. *Les ſens des animaux les conduiſent ſurement.* XV. *La volupté eſt chez les animaux*

une choſe naturelle qui n'a pas beſoin de la recherche que les hommes y mettent. XVI. *Ils ne connoiſſent point comme les hommes de plaiſirs contre nature.* XVII. *Amours infâmes des hommes.* XVIII. *Sobriété des animaux oppoſée à l'intempérance des hommes.* XIX. *De l'uſage que les hommes font des viandes.* XX. *Science naturelle des animaux.* XXI. *Ils apprennent tout ce que les hommes veulent leur montrer.* XXII. *Ils s'inſtruiſent les uns les autres.* XXIII. *Concluſion que les bêtes ont de l'intelligence & de la raiſon.*

QUE LES BESTES BRUTES USENT DE LA RAISON, EN FORME DE DEVIS.

Les perſonnages, Ulyſſes, Circé, Gryllus [1].

ULYSSES. Il me ſemble, Circé, que j'ai bien compris cela, & l'ay bien imprimé en ma memoire : mais je ſçaurois volontiers s'il y a point quelques Grecs entre ceulx que tu as transformez d'hommes en loups, & en lions.

CIRCÉ. Ouy bien, & pluſieurs, mon bien aimé Ulyſſes : mais pour quelle occaſion eſt-ce que tu me le demandes ?

ULYSSES. Pource qu'il me ſemble que ce me ſeroit une entremiſe honorable envers les Grecs, ſi de ta grace je pouvois obtenir que tu me les rendiſſes une autre fois hommes, & que je ne les laiſſaſſe pas envieillir contre nature en corps de beſtes, menans une ſi miſerable, ſi infame & ſi ignominieuſe vie.

[1] Ce mot ſignifie en grec un cochon. Plutarque a donné ce nom à l'interlocuteur qu'il introduit dans ce dialogue, parce qu'il ſuppoſe que cet homme avoit été changé en pourceau, comme on le verra dans la ſuite.

Circé. Ceſt homme icy, tant il eſt ſimple, veut que ſon ambition apporte dommage, non ſeulement à luy & à ſes amis, mais auſſi à ceux qui ne luy appartienent en rien.

Ulysses. Voylà quelque autre breuvage de paroles que tu me vas brouillant & mixtionnant, car certainement tu m'aurois bien faict devenir beſte, ſi je me laiſſois perſuader, que ce fuſt perte & dommage de devenir homme de beſte.

Circé. Et comment, n'as tu pas desja faict encontre toymeſme choſes encore plus eſtranges que cela ? veu que laiſſant une vie immortelle, & non ſubjecte à vieillir, que tu pourras avoir demourant avec moy, tu t'en veulx à toute force aller à une femme mortelle, & (comme je m'aſſeure) desja toute vieillotte, à travers dix mille maux qu'il te faudra encores endurer, te promettant que tu en ſeras cy après plus celebré, plus regardé, & plus renommé que tu n'es mainrenant : & ce pendant tu ne t'apperçois pas que tu pourſuis une vaine image de bien au lieu d'un véritable.

Ulysses. Je ſuis content qu'il ſoit ainſi que tu dis, Circé : car quel beſoing eſt il que nous conteſtions ſi ſouvent ſur une meſme choſe? Mais je te prie, pour l'amour de moy deſlie ces pauvres gens, & me les rends.

II. Circé. Non feray pas certes ſi legerement,

car ce ne ſont pas hommes communs, mais interrogue les premierement s'ils le veulent bien, & s'ils te reſpondent que non, efforce toy vaillamment de les perſuader à force de vives raiſons. Et ſi tu ne peulx venir à bout de les perſuader, ains au contraire ſi eux meſmes te convainquent par raiſons, te ſuffiſe d'avoir ſuivy mauvais conſeil pour toy, & pour tes amis.

ULYSSES. Deà, pourquoy te mocques tu de moy, belle dame, de dire cela? car comment pourroient ils recevoir ny rendre raiſon en conference, pendant qu'ils ſont aſnes, pourceaux, ou lions?

CIRCÉ. Ne te ſoucie point quant à cela; homme le plus ambitieux qui vive, car je te les rendray & bien entendans tout ce que tu leur voudras alleguer, & bien diſcourans: ou bien plus toſt, il ſuffira que un ſeul entende tes allegations, & y reſponde pour tous ſes compagnons. Tien, interrogue celüy là.

ULYSSES. Et comment le nommerons-nous, Circé? & qui eſtoit il quand il eſtoit homme?

CIRCÉ. Et que peut il chaloir quant à la diſpute? toutefois appelle le ſi tu veux, Gryllus: mais à fin que tu ne penſes que pour me faire plaiſir il diſcoure au plus loing de ſa penſée, je me tireray à l'eſcart de vous.

III. GRYLLUS. Dieu te gard Ulyſſes.

Ulysses. Et toy auſſi vrayement Gryllus.

Gryllus. Que veux tu enquerir de nous ?

Ulysses. Je ſçay que vous avez eſté hommes, & pourtant ay-je pitié de vous veoir tous tant que vous eſtes en ceſt eſtar : mais encore plus, comme il eſt vray-ſemblable, ceux qui ayans eſté Grecs eſtes tombez en telle calamité : ſi ay maintenant ſupplié Circé, que deſliant ceux d'entre vous qui le voudront eſtre, & les remettant en leur ancienne forme, elle leur donne congé de s'en venir quand & nous.

Gryllus. Tais toy Ulyſſes, & ne dy rien davantage : car nous auſſi t'avons en grand meſpris, voyans que c'eſt bien à faulſes enſeignes que lon t'a par cy devant tenu pour habile homme, plus adviſé & plus ſage que les autres, veu que tu as eu peur de changer de pis en mieux, ſans y avoir premierement bien penſé, ne plus ne moins que les enfans craignent les drogues que les medecins leur ordonnent, & fuyent les ſciences qui les peuvent rendre de maladifs & fols ſains & ſages : auſſi as tu rejetté arriere l'eſtre tranſmué d'une forme en une autre : & maintenant encore trembles tu de peur redoutant de coucher avec Circé, pour crainte qu'elle ne face de toy, ſans que tu t'en prennes garde, un pourceau ou un loup : & nous veux perſuader, qu'au lieu que nous vivons maintenant en abondance

& jouïſſance de tous biens, nous les quittions & abandonnions, enſemble celle qui nous les a procurez, pour nous en aller quand & toy en redevenans hommes derechef, c'eſt à dire, le plus miſerable & le plus calamiteux animal qui ſoit au monde.

Ulysses. Il ſemble Gryllus que ce breuvage là que te donna Circé ne t'a pas ſeulement corrompu la forme du corps, mais auſſi le diſcours de l'entendement, & qu'elle t'a remply la cervelle d'eſtranges & totalement depravées opinions, ou il faut dire que le plaiſir que tu prens à ce corps, pour le long temps qu'il y a desja que tu y es, t'a enſorcelé.

IV. Gryllus. Ce n'eſt ny l'un ny l'autre, ô roy des Cephaleniens, mais s'il te plaiſt diſcourir par raiſon, plus toſt que par injures, nous t'aurons bien toſt oſté de ceſte opinion, en te prouvant par vives raiſons, pour l'experience que nous avons de l'une & de l'autre vie, que à bonne cauſe nous aimons mieux ceſte cy, que celle là.

Ulysses. Quant à moy, je ſuis tout preſt de l'ouïr.

Gryllus. Et moy de le dire. Mais premierement il faut commancer à parler des vertus, pour leſquelles je voy que vous vous plaiſez merveilleuſement, comme voulans dire que vous

eſtes beaucoup plus parfaicts & plus excellents en juſtice, en prudence, & en magnanimité, & ès autres vertus, que ne ſont les animaux. Je te prie donc, homme très ſage, reſpons moy, car j'ouy dernierement que tu racontois à Circé du païs des Cyclopes, comme la terre y eſt ſi bonne & ſi fertile, que ſans eſtre labourée ny enſemencée aucunement elle porte d'elle meſme toutes ſortes de fruicts : je te demande donc, laquelle eſt-ce que tu eſtimes le plus, celle là, ou bien celle d'Ithace montueuſe & aſpre, qui ne vaut qu'à nourrir des chévres, & qui après pluſieurs façons & pluſieurs travaux, à grand'peine rend à ceux qui la cultivent un bien peu de maigres fruicts qui ne valent pas la peine que l'on y prent, & ne ſois pas marry ſi tu es contrainct de reſpondre contre ce que te fait eſtimer l'amour que tu portes à ton païs.

Ulysses. Il ne faut point mentir, que j'ayme & tiens ſingulierement cher mon païs & le lieu de ma naiſſance, mais je louë & eſtime encore plus ce païs là.

Gryllus. Or bien nous dirons donc, que le plus ſage des hommes eſt d'advis qu'il y a des choſes qu'il faut louër & priſer, & d'autres qu'il faut choiſir & aimer : & croy que tu confeſſeras, qu'autant en faut il reſpondre de l'ame comme de la terre, que la meilleure eſt celle

qui ſans labeur rend un fruict croiſſant de ſoy-meſme.

Ulysses. Et bien, ſuppoſons que cela auſſi ſoit ainſi.

Gryllus. Tu confeſſes donc desja que l'ame des animaux eſt mieux diſpoſée & plus parfaitte pour produire la vertu, attendu que ſans eſtre poulſée, ny commandée, ny enſeignée, qui eſt autant comme dire, ſans eſtre labourée, ny enſemencée, elle produit & nourrit la vertu qui ſelon nature convient à un chaſcun.

V. Ulysses. Et quelle eſt la vertu, Gryllus mon amy, dont les animaux ſont capables?

Gryllus. Mais plus toſt devois tu demander, de quelle vertu ne ſont ils capables, voire & davantage que le plus ſage des hommes. Mais conſiderons premierement, ſi tu veux, la vaillance pour laquelle tu te glorifies & te plais merveilleuſement, & ne te caches point de honte quand lon te ſurnomme, le vaillant, & le preneur de villes, veu que tu as tousjours, malheureux que tu es, pluſtoſt par belles parolles, ruzes & tromperies, affiné les hommes qui ne ſçavoient faire la guerre, que rondement & genereuſement : & qui ne ſçavoient que c'eſtoit de fraude ny de menterie, voulant attribuer à fineſſe le nom de vertu, laquelle ne ſçait que c'eſt de fraude ny de tromperie : car tu vois les

combats des animaux, tant contre les hommes, que des uns contre les autres, comment ils ſont, ſans aucune ruze ny artifice, avec une ouverte & nue hardieſſe, & comme d'une naïfve magnanimité ils ſe defendent & revenchent contre leurs ennemis, ſans qu'il y ait loy qui les y appelle, ne qu'ils ayent peur d'eſtre en jugement repris de laſcheté ny de couardiſe, ains par un inſtinct naturel, fuyans de leur propre volonté l'eſtre vaincus, ils endurent & reſiſtent juſques à toute extremité, pour ſe maintenir invincibles : car encore qu'ils ſoient plus foibles de corps, ſi ne cedent ils point pour cela, ny ne ſe rendent point de cœur, ains aiment mieux mourir en combattant : & y en a pluſieurs de qui, en mourant, la generoſité & le courage ſe retirant en quelque partie du corps, & là ſe recueillant reſiſte à celuy qui les tue, & faulte, & ſe courrouce encore, juſques à ce que comme un feu elle viene à s'eſtaindre & à s'amortir de tout poinct.

VI. De prier ſon ennemy, ny de luy demander pardon, ou confeſſer d'eſtre vaincu, il n'en eſt point de nouvelles : ny ne vit on jamais que un lion s'aſſerviſt à un autre lion, ny un cheval à un autre cheval à faute de cœur, comme fait un homme à un autre homme, ſe contentant facilement de vivre en ſervitude, proche parente

de couardiſe : & quant à ceux que les hommes ſurprennent par pieges & ſubtiles inventions d'engins, s'ils ont attaint leur aage parfait, ils rejettent toute nourriture, & endurent la ſoif juſques à telle extremité, qu'ils aiment mieux ſe donner & procurer la mort, que de vivre en ſervitude : mais à leurs petits, qui pour leur bas aage ſont encore tendres & faciles à plier, & mener comme lon veut, ils leur donnent tant de friandiſes trompereſſes, & tant d'emmiellemens, qu'ils les enſorcellent quand ils ont un petit gouſté de ces voluptez là, & de ceſte vie delicate qui eſt contre leur nature, tellement qu'avec le temps, ils devienent mols & imbecilles, recevans ceſt abaſtardiſſement, qu'ils appellent apprivoiſement, qui n'eſt autre choſe qu'une effeminement de courage, & de leur naturelle generoſité.

VII. Par où il appert que les animaux ſont nez & bien diſpoſez de nature pour eſtre vaillans & hardis, & au contraire, que la hardieſſe & franchiſe de parler eſt aux hommes contre nature: ce que tu pourras, ô bon Ulyſſes, cognoiſtre & comprendre par ceſt argument cy, c'eſt qu'entre les animaux, la nature peſe autant d'un coſté que d'autre, quant au courage & à la hardieſſe, & ne cede point la femelle au maſle, ſoit à ſupporter les travaux pour le recouvrement de vivres,

ſoit à combattre pour la defenſe de ſes petits: car tu as bien ouy parler de la truye Crommiene, [1] combien elle donna d'affaires à Theſeus: & la Sphinge [2] qui tenoit en ſubjection tout le païs qui eſt à l'entour de la roche de Phycion, rien ne luy euſt profité ſon aſtuce & ſa fineſſe, de ſçavoir bien ourdir des queſtions ambiguës, & des demandes obſcures, ſi elle n'euſt eu beaucoup plus de force & plus de hardieſſe que tous les Cadmeïens. Environ ce meſme quartier là auſſi eſtoit la renarde de Telmeſſe [3], qui eſtoit

[1] Crommyon ou Cromyon, que Pline appelle Cremmyon, ville ſituée à l'extrémité du territoire de Corinthe, d'un côté, & de Mégare de l'autre. Ce qui fait que les anciens l'attribuent tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

[2] Le mont Phicien, très-voiſin de Thèbes, étoit le ſéjour du Sphynx dont Œdipe délivra le canton, en expliquant la fameuſe énigme, ſur les trois âges de l'homme. Ce Sphynx étoit apparemment, comme Pauſanias le dit d'après des auteurs plus anciens, quelque chef de pirates, qui étant abordé à Anthédon, à l'extrémité de la Béotie ſur la mer, s'empara de la montagne voiſine, & fut enfin défait par Œdipe. Pauſanias Bœot. p. 760, édit. Kuhn.

[3] Sur le chemin de Thèbes à Chalcis, en ſortant par la porte de Prœtus, étoit un bourg appellé par Pauſanias Teumeſſe, Bœot. p. 746; par d'autres, Telmeſſe ou Tecmeſſe. Le ſavant Kuhnius s'eſt trompé en prétendant que Suidas le nomme Telmiſe. Dans Suidas c'eſt le nom d'une ville de Lycie. C'eſt une faute de mémoire dans le ſavant critique. C'eſt de ce village que prit ſon ſurnom le renard envoyé, ſelon Pauſanias, par Bacchus, & ſelon Ovide à la fin du ſeptieme livre des Métamorphoſes, par Thémis, irritée contre les Thébains. Céphale mit à ſa pourſuite ſon chien Lælaps, dont ſa femme Procris lui avoit fait préſent après leur réconciliation, & qu'elle avoit elle-même reçu de Diane. Lorſque le chien étoit ſur le point de ſaiſir le renard, ils furent tous deux changés en pierres.

une

une fine beſte : & dit on que là-auprès eſtoit auſſi la Dragone [1], qui combattit teſte à teſte à l'encontre d'Apollo pour la ſeigneurie de l'oracle de Delphes. Et voſtre roy Agamemnon prit il pas la jument Æthé, appartenant à un habitant Sicyonien, pour le diſpenſer de n'aller point à la guerre ? En quoy il feit ſagement, à mon advis, de preferer une bonne & courageuſe jument à un homme couard. Et toy meſme pluſieurs fois as veu des lionnes, & des leopardes, comme elles ne cedent en rien de force & de hardieſſe à leurs maſles, non pas comme ta femme Penelopé, laquelle demeure au long d'un foyer aſſiſe près du feu, ce pendant que tu es hors de ta maiſon à la guerre, ſans avoir cœur de faire au moins autant de defenſe que les arondelles, à l'encontre de ceux qui la vienent deſtruire, elle & ſa maiſon, meſmement elle qui eſt Laconiene : que diroit on doncques au prix, des Carienes & des Mæonienes.

VII. Mais de là peut on inferer & juger, que la prouëſſe n'eſt point ès hommes par nature : car ſi elle leur eſtoit naturelle, les femmes auroient auſſi ſemblablement quelque partie de hardieſſe : & pourtant je conclus, que vous exercez une vaillance qui n'eſt point volontaire ny naïfve ou naturelle, ains contrainte par force

[1] Le ſerpent Python.

des loix, fardée & accouſtrée de belles parolles, & aſſubjectie à je ne ſçay quelles opinions, ne ſçay quelles meurs & reprehenſions qui ne vous partent point du cœur, ains vienent de dehors, & ſouſtenez des perils & des travaux, non pour ce que vous les meſpriſiez, ne pour aſſeurance ne hardieſſe qui ſoit en vous, mais pour crainte d'autres que vous eſtimez plus grands. Or ne plus ne moins qu'entre tes gens, le premier qui ſe leve à la beſongne ſaiſit la plus legere rame à voguer, non pour ce qu'il la meſpriſe, mais pour ce qu'il fuit & craint de s'attacher à quelque autre plus peſante : auſſi celuy qui endure un coup de baſton de peur de recevoir des coups d'eſpée, ou qui ſe met en defenſe contre un ennemy de peur d'eſtre villainement outragé ou tué, il ne ſe doit pas dire hardy contre cecy, mais couard contre cela : tellement qu'en vous la vaillance eſt une couardiſe ſage, & la hardieſſe une crainte accompaignée de la ſcience d'eviter un danger par un autre.

VIII. Brief, ſi vous vous eſtimez plus hardis & plus vaillans que les animaux, pourquoy eſt-ce que voz poëtes appellent ceux qui combattent vaillamment contre leurs ennemis, cœurs de lions, ou loups acharnez, & reſſemblans au ſanglier en furie : & neantmoins encore penſe-je que c'eſt une façon de parler exceſſive en

comparaiſon, comme quand ils appellent les viſtes, pieds de vent : ou les beaux, face d'ange : auſſi accomparent ils par excez les bons combattans à ceux qui ſont en cela beaucoup plus excellents que les hommes, dont la cauſe eſt, pour ce que la cholere eſt comme la trempe & le fil de la vaillance, & les animaux l'employent toute pure & ſimple ès combats : là où en vous elle eſt tousjours meſlée avec quelque peu de diſcours de raiſon, comme l'eau dedans le vin, elle s'eſvanouit au fort des dangers, & faut à l'occaſion.

IX. Et y en a parmy vous aucuns qui ſont d'opinion, que ès combats on ne doit jamais uſer de courroux, ains mettant toute cholere arriere, ſe ſervir de la raiſon toute ſobre & raſſiſe : en quoy je penſe bien qu'ils ont raiſon, quand il eſt queſtion d'aſſeurer ſon ſalut : mais où il eſt beſoing de forcer & desfaire l'ennemy, ils parlent très lachement. Car quel propos y a il de reprendre la nature en ce qu'elle ne vous a point attaché d'aiguillons au corps, ny ne vous a point donné de dents propres à vous revenger, ny des ongles & ſerres crochues, & ce pendant oſter à l'ame, ou bien luy rebouſcher l'arme qui eſt née avec elle, & que la nature meſme luy a donnée ?

Ulysses. Comment Gryllus, tu as, à ce que

je voy, eſté autrefois un grand orateur, veu que encore maintenant patlant en groin de pourceau, tu as ſi vaillamment argué & diſputé ſur le ſubject propoſé : mais que n'as tu auſſi tout d'un train diſcouru de la temperance?

X. Grillus. Pourautant que j'eſtimois que tu vouluſſes premierement refuter ce que j'avois desja dit, mais je voy bien que tu deſires ouir parler de la temperance, d'autant que tu es mary d'une très chaſte femme, & que toy meſme penſes avoir monſtré une grande preuve de chaſteté & de continence, d'autant que tu as meſpriſé l'amour de Circé : mais en cela tu n'es rien plus parfaict en continence que l'un des animaux, car eux meſmes n'appetent non plus de ſe conjoindre à plus excellente eſpece que la leur, ains prenent leurs plaiſirs, & font leurs amours avecques ceux qui ſont de leur meſme eſpece : & pourtant n'eſt il pas de merveille, ſi comme le bouc de Mendes en Ægypte, encore que lon l'enferme avec pluſieurs belles femmes, ne prent point envie pour cela de ſe meſler avec elles, ains plus toſt enrage après les chevres : auſſi toy prenant plaiſir à ton amour ordinaire, ne veux pas, eſtant homme, coucher avec une deeſſe. Et quant à la chaſteté & continence de Penelopé, il y a dix mille corneilles, qui avec leur craillement ſe mocquercient d'elle, & monſtreroient que ce

n'eſt pas choſe dont on deuſt faire compte : car chaſcune d'elles, ſi ſon maſle vient à mourir, ne demeure pas vefve ſans retourner à s'apparier pour un peu de temps, ains par neuf aages entiers d'hommes, de maniere qu'il s'en faut neuf fois que ta belle Penelopé ne merite autant d'honneur de continence, que la moindre corneille qui ſoit au monde.

XI. Mais puiſque tu dis que je ſuis grand orateur, je veux obſerver un ordre ſcientifique en mon diſcours, en ſuppoſant premierement la definition de temperance, & diviſant par eſpeces les cupiditez. La temperance doncques eſt un retrenchement & un reglement de cupiditez, à ſçavoir retrenchement des eſtrangeres, & des ſuperflues, c'eſt à dire, non neceſſaires : & un reglement qui par election de temps, & temperature de moyen, regit les naturelles & neceſſaires. Car entre les cupiditez vous y voyez beaucoup de differences, comme celle du boire, outre ce qu'elle eſt naturelle il eſt certain qu'elle eſt auſſi neceſſaire : & celle de l'amour, encore que nature en donne le commancement, ſi eſt-ce que lon peut bien commodement vivre en s'en paſſant, & pour ce doit elle eſtre appellée naturelle, mais non pas neceſſaire. Il y a un autre genre de cupiditez, qui ne ſont ny naturelles ny neceſſaires, ains coulées de dehors par une ignorance du bien,

par une vaine opinion : & celles là ſont en ſi grand nombre, qu'elles chaſſent preſque toutes les naturelles, ne plus ne moins que ſi en une cité il y avoit ſi grand nombre d'eſtrangers, qu'ils forceaſſent les naturels habitans.

XII. Là où les animaux ne donnans entrée aucune, ny communication quelconque aux eſtrangeres affections en leurs ames, & en toute leur vie, & toutes leurs actions eſtans fort eſloignez de toute vanité de gloire, & d'opinion, comme de la mer : vray eſt qu'ils ne ſe tienent pas ſi proprement, ne ſi curieuſement que font les hommes, mais au demourant, quant à la temperance, & quant à eſtre mieux reglez en leurs cupiditez, qui ne ſont ny en grand nombre, ny peregrines & foraines, ils l'obſervent beaucoup plus exactement & plus diligemment.

XIII. Qu'il ne ſoit ainſi, il a jadis eſté un temps que je n'eſtois pas moins eſpris & eſtourdy de la cupidité de poſſeder de l'or que tu es maintenant, eſtimant qu'il n'y euſt bien ny poſſeſſion au monde qui fuſt comparable à celle là, autant m'avoit auſſi eſpris l'argent, & l'yvoire, & celuy qui plus en poſſedoit, me ſembloit eſtre plus heureux & plus avant en la grace des dieux, ſoit qu'il fuſt Phrygien ou Carien, & plus vilain que Dolon, ou plus infortuné que Priam : tellement que eſtant tousjours attaché & ſuſpendu

à ces cupiditez là, je ne recevois plaiſir ne contentement aucun de tous autres biens, dont j'eſtois aſſez ſuffiſamment prouveu, comme ſi j'euſſe eſté delaiſſé neceſſiteux & indigent des autres qui ſont les plus grands : car il me ſouvient que t'ayant une fois veu en Candie accouſtré magnifiquement d'une belle robbe, je ne ſouhaitay point ta prudence, ny ta vertu, ains la beauté de ton ſaye, qui eſtoit fort delicatement tiſſu & ſubtilement ouvré : & ton manteau d'eſcarlate, qui eſtoit ſi proprement pliſſé, j'eſtois ravy & esblouy de le voir ſi beau ; la boucle meſme, qui eſtoit d'or, avoit je ne ſçay quoy de ſingulier, & eſtoit ce croy-je quelque excellent ſculpteur qui avoit pris plaiſir à la graver : j'allois après toy pour le veoir, auſſi enchanté comme les femmes qui ſont amoureuſes : mais maintenant eſtant delivré de toutes ces vaines opinions là, & en ayant le cerveau purgé, je paſſe par deſſus l'or & l'argent, ſans en faire compte non plus que d'autres pierres : & quant à voz beaux habillemens, & voz draps de broderie & de tapiſſerie, j'en fais ſi peu d'eſtime, que j'aimerois mieux une profonde fange & molle à me veautrer à mon aiſe, pour dormir quand je ſuis ſaoul : & n'y a pas une de ces cupiditez là, & appetits extraordinaires venus de dehors, qui ait place en noz ames, ains pour la plus part noſtre vie

ſe paſſe avec les cupiditez & voluptez neceſſaires? & quant à celles qui ſont bien naturelles, mais non pourtant neceſſaires, nous n'en uſons ny deſordonneement, ny inſatiablement. Et diſcourons de celles-là premierement.

XIV. Quant eſt doncques à la volupté qui procede du ſentiment des choſes bien odorantes, & qui par le fleur qu'elles rendent emeuvent le ſentiment, outre le plaiſir qu'elle nous apporte, ſans qu'il nous couſte rien, encore apporte elle quant & quant une utilité, pour ſçavoir diſcerner noſtre nourriture : car la langue eſt bien juge, comme lon le dit, de la ſaveur doulce, aſpre ou aigre, quand les jus vienent à ſe meſler & confondre parmy la faculté de diſcerner, mais noſtre odorement devant que venir à gouſter les jus & ſaveurs, eſt juge de la force & qualité de chaſque choſe, & les ſent beaucoup plus exquiſement, que tous ceux qui font les eſſays devant les princes, & les roys, & ce qui nous eſt propre le reçoit au dedans, ce qui nous eſt eſtrange le rejette au dehors, & ne le nous laiſſe pas ſeulement toucher, ny contriſter & offenſer noſtre ſentiment, ains accuſe & condamne la mauvaiſe qualité devant qu'elle nous porte aucun dommage.

XV. Au demourant elle ne nous donne faſcherie quelconque, comme elle fait à vous, eu

vous contraignant de meſler enſemble pour faire des parfums, de la cinnamome, de l'aſpic, de la lavande, de la canelle, & certaines feuilles & cannes d'Arabie, & les incorporer les uns avec les autres, par une exquiſe ſcience & ſubtilité de apothicairerie ou de parfumerie, forceant des drogues de nature toute diverſe de ſe brouiller & ſe meſler enſemble, en achettant de groſſe ſomme de deniers, une volupté qui ne ſent point ſon homme, ains plus toſt ſa fille, & qui eſt totalement inutile: mais quoy qu'elle ſoit telle, ſi eſt-ce qu'elle a corrompu & gaſté non ſeulement toutes les femmes, mais auſſi la plus part des hommes, tellement qu'ils ne veulent pas habiter avec leurs propres femmes meſmes, ſinon qu'elles ſoient parfumées de toutes bonnes odeurs & ſenteurs, quand elles vienent pour coucher avec eux. Au contraire les layes attirent leurs ſangliers, & les chévres leurs boucs, & les autres femelles leurs maſles, avec leurs propres odeurs, ſentans la roſée pure & nette des prez, & la verdure des champs, & ſe joignent enſemble pour engendrer, avec une careſſe & volupté commune & reciproque, ſans que les femelles facent les mignardes affettées, ne qu'elles deguiſent ou couvrent l'envie qu'elles en ont, de tromperies ou de ſorcelleries, ou de refus: & ſemblablement les maſles y vienent auſſi, poulſez de la fureur

d'amour & de l'ardeur d'engendrer, ſans achetter à prix d'argent, ny à grand' peine & travail, & longue ſubjection & ſervitude, l'acte de generation, ains l'exerceans ſans fallace ne faintiſe, ſans l'achetter en temps & ſaiſon, lors que la nature à la prime vere excite & boute hors la concupiſcence generative des animaux, ne plus ne moins qu'elle fait la ſeve & les boutons des arbres, & puis l'eſtaint incontinent, car ny la femelle depuis qu'elle eſt pléne ne cherche plus le maſle, ny le maſle ne la pourchaſſe plus, tant eſt la volupté parmy nous de peu de prix & de recommandation, ſe referant le tout à la nature.

XVI. D'où vient que juſqu'icy il ne s'eſt point trouvé, que la concupiſcence les ait tant tranſportées, que ny les maſles ſe ſoient jamais joincts avec les maſles, ny les femelles avec les femelles : là où entre vous il y en a aſſez d'exemples, & des plus grands & plus vaillans hommes, car je laiſſe là les petits qui ne valent pas qu'on en parle, mais Agamemnon courut toute la Bœoce, chaſſant Argynnus qui le fuyoit par tout : & ce pendant il pretendoit une faulſe excuſe de ſon ſejour, que la mer en eſtoit cauſe, & les vents contraires : à la fin le beau ſire ſe baigna gentiment dedans le lac Copaïde [1], comme

[1] Le lac Copaïs à l'extrémité occidentale de la Béotie, du côté du mont Cithéron. Il prend ce nom de la ville de Copes, qui

pour là eſtaindre l'ardeur de ſon amour, & ſe delivrer de celle concupiſcence. Et ſemblablement Hercules pourſuyvant un ſien familier qui n'avoit poil de barbe, demoura après les preux qui entreprirent le voyage de la toiſon d'or, & faillit à s'embarquer quand & eux : & contre la parois du temple de Jupiter Ptoïen [1] il y a quelqu'un des voſtres qui a eſcrit ſecrettement, Achilles le beau, combien que Achilles eut desja un fils, & j'entends que ces lettres y ſont demourées eſcriptes juſques aujourd'huy. S'il y a un coq qui monte ſur un autre coq n'ayant point de poules auprès de luy, on le bruſle tout vif, par ce qu'il y aura un devin ou quelque prognoſtiqueur qui viendra dire, que cela eſt un grand & mal'heureux prodige. Voylà comment les hommes meſmes ſont contraints de confeſſer, que les beſtes ſe contienent mieux qu'ils ne font

eſt au nord du lac. D'autres l'appellent lac d'Haliarte, à cauſe de la ville d'Haliarte, qui eſt à ſon midi ; d'autres enfin de Céphiſe, à cauſe de la riviere de ce nom qui vient s'y jetter à l'occident.

[1] Le mont Ptoüs au nord-eſt du lac Copaïs. Il y avoit un temple, non pas de Jupiter, mais, comme on lit dans le grec, d'Apollon, ſurnommé Ptoüs, à cauſe de Ptoüs, fils d'Athamante & de Thémiſtô. Plutarque parle ici ſans s'en appercevoir en ſon propre nom. Il n'auroit pas été fort merveilleux que cette inſcription exiſtât à l'époque ſuppoſée de ce dialogue entre Ulyſſe & Gryllus. Mais il eſt curieux à obſerver, relativement à l'hiſtoire de la guerre de Troie, que ce monument ſe fût conſervé juſqu'au temps de Plutarque.

eux, & que pour ſatisfaire à leurs appetis, ils ne violentent jamais la nature.

XVII. Là où en vous la nature, encore qu'elle ait la loy à ſon aide, ne peut contenir voſtre intemperance dedans les limites de la raiſon, ains comme ſi c'eſtoit un torrent qui l'emportaſt à force, elle fait bien ſouvent, & en pluſieurs lieux, de grands oultrages, de grands deſordres & ſcandales contre la nature, en matiere de celle volupté de l'amour: car il y a eu des hommes qui ont aimé des chévres, & des truyes, & des juments: & des femmes auſſi ont eſté furieuſement eſpriſes de l'amour d'animaux maſles, car de telles nopces nous ſont venus les Minotaures, les Ægipans: &, comme je penſe, les Sphynx meſmes & les Centaures ont jadis eſté produits de là. Il eſt bien vray que quelquefois par la neceſſité de la famine, il s'eſt trouvé que un chien aura mangé d'un homme, & un oyſeau ſemblablement en aura taſté, mais il ne ſe trouva jamais que un animal euſt appeté de ſe joindre, pour engendrer, à un homme, ny à une femme, là où les hommes, & en cela & en pluſieurs autres appetits, ont ſouvent forcé & oultragé les beſtes.

XVIII. Et s'ils ſont ainſi deſordonnez & incontinents en ces voluptez là, encore ſe treuvent ils beaucoup plus imparfaicts & plus diſ-

ſolus que les beſtes ès autres appetits & voluptez neceſſaires, j'entens du boire & du manger, dont nous ne prenons jamais le plaiſir que ce ne ſoit avec quelque utilité : mais vous cherchans plus toſt la volupté au boire & manger, que non pas ce qui eſt neceſſaire pour la nourriture ſelon nature, en eſtes punis puis après par pluſieurs griefves & longues maladies, leſquelles procedantes d'une ſource qui eſt la repletion, rempliſſent voz corps de toutes ſortes de vents, qui ſont puis après bien fort mal aiſez à purger. Car premierement à chaſque genre de beſte, il y a chaſque ſorte de nourriture qui luy eſt propre : aux unes, l'herbe : aux autres, les racines : aux autres, les fruits : & celles qui vivent de chair, ne touchent jamais à autre ſorte de paſture, ny ne vont point oſter aux plus infirmes & plus debiles leur nourriture, ains les en laiſſent paiſtre, comme nous voyons que le lion laiſſe paiſtre le cerf, & le loup la brebis, ſelon leur naturel : mais l'homme eſtant par ſon appetit deſordonné de voluptez, & par ſa gloutonnie tiré à toutes choſes, taſtant & eſſayant de tout, comme ne ſçachant encore quelle eſt ſa propre & naturelle paſture, il eſt ſeul de toutes les creatures vivantes qui mange de tout.

XIX. Et premierement il ſe paiſt de chair, ſans qu'il en ſoit aucun beſoing ny aucune ne-

ceſſité, attendu qu'il peult en la ſaiſon cueillir, vendanger, moiſſonner des plantes, des vignes, & des ſemences de toutes ſortes de fruicts les ans ſur les autres, juſques à s'en laſſer pour la grande quantité: & neantmoins par delices & par chercher ſes appetits, après eſtre trop ſaoul, il va encore chercher des autres vivres qui ne luy ſont ny neceſſaires, ny propres, ny nets & mundes, en tuant les beſtes beaucoup plus cruellement que ne font les plus ſauvages animaux de rapine. Car le ſang, le meurtre, la chair eſt propre paſture pour un milan, un loup & un dragon, mais à l'homme, c'eſt ſa friandiſe. Il y a davantage, car uſant de toutes ſortes de beſtes, ils ne font pas comme les animaux de proye qui s'abſtiennent de la plus part, & font la guerre à un petit nombre pour la neceſſité de ſe paiſtre, mais il n'y a ny oyſeau en l'air, ny poiſſon en l'eau, en maniere de parler, ny beſte ſur la terre, qui eſchappe d'eſtre porté ſur voz belles tables que vous appellez amiables & hoſpitales. Mais vous me direz que cela eſt comme une faulſe de voſtre nourriture: ſoit ainſi, mais quel beſoing donques eſtoit il par curioſité de friandiſe inventer encore & uſer d'autres faulſes pour les manger.

XX. La prudence des beſtes eſt bien autre, car elle ne donne lieu à art quelconque qui

ſoit inutile ne vaine, & encore celles qui ſont neceſſaires ne leur vienent point de dehors, ny ne leur ſont point enſeignées par des maiſtres mercenaires pour un prix d'argent, ny ne fault point que l'exercitation vienne à coller & attacher maigrement une propoſition avec l'autre, ains tout à un coup d'elle meſme la nature les produit comme naturelles & nées avec elles. Lon dit que tous les Ægyptiens ſont medecins, mais un chaſcun des animaulx, non ſeulement a en ſoy l'art & ſcience de ſe medeciner ſoy meſme quand il eſt malade, mais auſſi de ſe nourrir & de ſe defendre, de combattre, & de chaſſer, & ſe contregarder, & de la muſique meſme chacun en a autant qu'il luy en fait beſoing ſelon ſon naturel: car de qui eſt-ce que nous avons appris quand nous nous trouvons indiſpoſez à aller aux rivieres chercher des cancres? Qui eſt-ce qui a enſeigné la tortue quand elle a mangé d'une vipere, d'aller manger après de l'herbe du chat, de l'origane? Qui a monſtré aux chévres de Candie, quand elles ont reçeu des coups de traict dedans le corps d'aller chercher l'herbe du dictame, laquelle leur fait ſortir les fleches quand elles en ont mangé? Car ſi tu dis, comme il eſt vray, que c'eſt la nature qui leur enſeigne tout cela, tu referes la prudence des animaulx à la plus ſage & plus parfaitte cauſe & principe

qui ſoit, laquelle ſi vous ne voulez appeller raiſon ny prudence, il faut donc que vous regardiez à luy trouver un nom qui ſoit plus beau & plus honorable : comme, à dire vray, par effects elle monſtre ſa puiſſance plus grande & plus admirable, n'eſtant ny ignorante ny mal appriſe, mais ayant plus toſt appris d'elle meſme, non par imbecilité ou foibleſſe de la nature, ains au contraire pour la force & perfection de la vertu naturelle, laiſſant là & ne faiſant compte d'une prudence mendiée & empruntée d'ailleurs par apprentiſſage.

XXI. Et neantmoins tout ce que les hommes par delices en paſſant leur temps, & en jouant, leur veulent faire apprendre & y exerciter leur entendement, encore que ce ſoit contre la naturelle diſpoſition de leur corps, tant ils ont l'eſprit grand, en vienent à bout de l'apprendre. Je laiſſe à dire comme les chiens ſuivent les beſtes à la trace, comme les poulains marchent à pas meſurez, que les corbeaux parlent, que des chiens faultent à travers des cercles tournans. Mais des chevaux & des bœufs par les theatres que nous voyons ſe coucher, danſer, ſe tenir de bout, ſi eſtrangement que les hommes meſmes auroient fort affaire à en faire autant, & neantmoins eux le font après qu'on leur a enſeigné, & le retienent, pour monſtrer ſeulement qu'ils

qu'ils ſont dociles à apprendre tout ce que lon voudroit, car à autre choſe ne ſçautoit ſervir tout cela.

XXII. Et ſi d'adventure tu es difficile à croire que nous apprenons les arts, je te diray d'avantage que nous les enſeignons : comme les perdrix enſeignent leurs petits pour eſchapper à ſe renverſer deſſus le dos, & mettre au devant d'eux avec leurs pieds une motte de terre pour ſe cacher deſſoubs : & les cicoignes, ſur les toicts des maiſons, ne voyons nous pas ordinairement, comme celles qui ſont ja toutes grandes monſtrent aux petits comment il fault voler ? & ſemblablement les roſſignols enſeignent à leurs petits à chanter, de maniere que ceux que lon prent dedans le nid, & qui ſont nourrits entre les mains des hommes, n'en chantent puis après pas ſi bien, pource que lon les a oſtez, avant qu'il en fuſt temps, de l'eſchole hors de deſſoubs le maiſtre. Brief depuis que je ſuis deſcendu dedans ce corps, je me ſuis grandement eſmerveillé de ces propos & diſcours des ſophiſtes qui maintiennent & enſeignent que tous animaux, excepté l'homme, n'ont point de diſcours de raiſon ny d'entendement.

XXIII. Ulysses. De ſorte que tu es bien changé donc maintenant, & nous monſtres par vives raiſons que une brebis eſt raiſonnable, &. un aſne a de l'entendement.

GRYLLUS. Ouy certes Ulyſſes, par ces arguments là tu peuls bien colliger, que la nature des beſtes n'eſt pas du tout privée de diſcours de raiſon ny d'entendement, ne plus ne moins qu'entre les arbres il n'y en a point qui ſoient plus ou moins animez que les autres d'ame ſenſitive, ains tous egalement ſont privez du ſentiment, & n'y en a pas un entre eux qui l'ait : auſſi entre les animaux il ne s'en trouveroit pas un plus tardif à faire choſes d'entendement ny plus indocile que l'autre, ſi tous n'eſtoient participans du diſcours de la raiſon, mais l'un plus que l'autre. Et s'il y a de rudes beſtes & lourdes, penſe que les fineſſes & ruzes des autres les recompenſent : comme ſi tu viens à comparer le regnard, le loup, ou les abeilles avec la brebis & l'aſne [1], c'eſt tout autant que ſi tu conferois Polyphemus avec toy, ou Homere le Corinthien [2] avec ton grand pere Autolycus, car je ne penſe pas qu'il y ait ſi grande diſtance de beſte à beſte, comme il y a de grand intervalle d'homme à homme en matiere de prudence, de diſcours de raiſon, & de memoire.

ULYSSES. Mais prens garde Gryllus, qu'il

[1] Il manque ici apparemment : & les frélons, afin qu'il y ait un objet de comparaiſon avec les abeilles.

[2] Non pas le poëte, mais quelque idiot de ce nom, peut-être contemporain d'Autolycus.

ne ſoit bien eſtrange, & que ce ne ſoit forcer toute veriſimilitude, de vouloir conceder l'uſage de raiſon à ceulx qui n'ont aucune intelligence ne penſement de dieu.

GRYLLUS. Et puis nous ne dirons pas que tu ſois de la race de Syſiphus, Ulyſſes, veu que tu es ſi ſage & ſi aigu?

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

QUE L'ON NE PEUT VIVRE HEUREUX SELON LA DOCTRINE D'ÉPICURE.

POURQUOI Plutarque a écrit ce Traité. II. *La maniere injurieuſe dont Epicure & ſes diſciples traitent les plus grands hommes de l'antiquité ſuffiroit pour les faire rayer du nombre des philoſophes.* III. *Théon propoſe de prouver qu'on ne peut pas vivre agréablement en ſuivant la doctrine d'Epicure.* IV. *Ariſtodemus prétend qu'il auroit mieux valu établir qu'on ne peut vivre honnêtement ſelon leur doctrine, parce que le reſte en ſeroit une conſéquence néceſſaire ſuivant eux-mêmes.* V. *Théon établit qu'il y a beaucoup plus d'organes de la douleur que du plaiſir.* VI. *Que les plaiſirs durent peu & les douleurs long-temps.* VII. *Quand les Epicuriens affichent le mépris des voluptés corporelles & placent le bonheur dans celles de l'ame, c'eſt une fauſſeté de leur part pour donner le change.* VIII. *Il n'eſt pas vrai que l'homme puiſſe être heureux par le paſſage des voluptés corporelles dans l'ame.* X. *Le ſouvenir des voluptés paſſées ne peut rendre l'ame heureuſe.* XI. *L'abſence de la*

douleur, faux principe de bonheur chez les Epicuriens. XII. *Cette baſe eſt trop foible, & d'ailleurs ne dépend point de nous.* XIII. *Il n'y a perſonne qui puiſſe ſe flatter de paſſer ſa vie ſans douleur corporelle.* XIV. *Le corps renferme en lui-même le principe de toutes ſortes de maladies.* XV. *Ridicule de la prétention des Epicuriens qui réduiſent le bonheur à l'exemption de douleur.* XVI. *Les animaux mêmes cherchent quelque choſe de plus que ce bonheur négatif.* XVII. *L'exemption de peine n'eſt que le milieu entre le malheur & le bonheur.* XVIII. *Quant à ce que les Epicuriens ne craignent ni dieu ni l'enfer, en cela ils n'ont point d'avantage ſur les bêtes brutes.* XIX. *Ils ont même du déſavantage vis-à-vis d'elles.* XX. *Des plaiſirs de l'ame.* XXI. *Du plaiſir de connoître la vérité.* XXII. *De la lecture des hiſtoires ou fables intéreſſantes.* XXIII. *Des plaiſirs que procure l'étude de la géométrie, de l'aſtronomie, de la muſique.* XXIV. *Plaiſir que les géometres & les aſtronomes reſſentent de leurs découvertes.* XXV. *Supériorité de ces purs raviſſements de l'ame ſur les plaiſirs ſenſuels.* XXVI. *Les Epicuriens affichent l'ignorance & la prêchent.* XXVII. *Infamie de la doctrine d'Epicure ſur les moyens de réveiller le ſentiment de la volupté dans les veillards.* XXVIII. *Des charmes de la muſique.* XXIX. *Des plaiſirs attachés à l'étude de ſa théo-*

rie. XXX. *Les Epicuriens veulent engraiſſer l'ame des plaiſirs du corps.* XXXI. *Il eſt ridicule de prétendre que l'ame étant d'une nature ſupérieure à celle du corps, ſoit ſon eſclave, & ne puiſſe avoir de plaiſir que par lui.* XXXII. *Tout ce qu'on vient de dire contre le ſyſtême des Epicuriens eſt exactement vrai.* XXXIII. *Des plaiſirs attachés à la bienfaiſance.* XXXIV. *Aux grandes actions de vertu.* XXXV. *Inſolent mépris des Epicuriens pour les plus grands hommes.* XXXVI. *Baſſeſſe des voluptés corporelles.* XXXVII. *Comparée avec la ſublimité du ſentiment que les belles actions produiſent dans l'ame.* XXXVIII. *Les Epicuriens concentrent tout leur bonheur dans leur ventre.* XXXIX. *L'amour de la gloire & le déſir de faire du bien participent en quelque ſorte à l'éternité.* XL. *Quelle eſpece d'action feroit de préférence un homme qui ſeroit aſſuré de mourir auſſi-tôt après.* XLI. *Les plaiſirs dont uſent les hommes vertueux ſont plus doux pour eux que pour les voluptueux.* XLII. *Le plaiſir que procure le ſouvenir des actions vertueuſes n'eſt point détruit par les douleurs corporelles.* XLIII. *Epicure avoue, & ſon exemple prouve que la gloire procure un grand plaiſir à celui qui l'obtient.* XLIV. *Donc les Epicuriens doivent être affligés de la mauvaiſe réputation qu'ils ſe ſont procurée par leur ſyſtême.* XLV. *De la prétention des Epicuriens d'avoir délivré les hommes*

d'un grand mal en détruiſant l'idée de la providence. XLVI. *L'athéiſme eſt un très-grand crime.* XLVII. *La ſuperſtition eſt préférable.* XLVIII. *L'idée de la providence eſt le principe d'une joie à laquelle tous les hommes participent.* XLIX. *Excepté l'athée.* L. *Si le ſuperſtitieux craint les dieux, il en eſpère auſſi; l'athée craint les hommes & n'eſpère rien des dieux.* LI. *Sentiment de volupté pure qui réſulte de la confiance en la bonté de dieu.* LII. *Et de la perſuaſion intime qu'on en eſt aimé.* LIII. *Sentiment d'Hermogène ſur la providence.* LIV. *Le ſiſtême d'Epicure détruit en grande partie le plaiſir de la proſpérité, & toutes les conſolations de l'adverſité.* LV. *La crainte des dieux eſt très utile aux méchans pour les engager à s'abſtenir du crime.* LVI. *L'idée de l'immortalité porte dans l'ame des hommes du peuple un ſentiment de plaiſir ſupérieur à l'impreſſion de douleur que leur cauſe la crainte des peines après la mort.* LVII. *L'idée de l'anéantiſſement leur eſt inſupportable.* LVIII. *Auſſi eſt ce là ce que la nature redoute le plus.* LIX. *Combien ce ſyſtême doit être odieux aux gens vertueux qui n'ont que des biens à attendre dans une autre vie.* LX. *S'ils ſont heureux ici, la mort leur promet un bonheur encore plus grand; s'ils y ſont malheureux, l'échange de tous leurs maux contre une félicité inaltérable.* LXI. *La doctrine d'Epicure n'offre dans l'anéan-*

tiſſement qu'une très miſérable conſolation aux malheureux, & qu'un déſeſpoir effroyable à ceux qui ſont heureux. LXII. *Ce qui eſt le plus inſupportable dans l'idée de la mort, c'eſt la deſtruction de l'exiſtence.* LXIII. *Epicure ne peut nous préſenter aucune conſolation de la mort qui nous mène, ſelon lui, par la douleur à la perte du ſouverain bien.* LXIV. *La doctrine d'Epicure détruit donc tous les plaiſirs de la vie active ou contemplative.*

QUE LON NE SÇAUROIT VIVRE JOYEUSEMENT SELON LA DOCTRINE D'EPICURUS[1].

COLOTES, l'un des diſciples & familiers d'Epicurus, a eſcript & mis en lumiere un traitté, auquel il s'efforce de prouver & monſtrer, que lon ne ſçauroit pas ſeulement vivre en ſuyvant les opinions & ſentences des autres philoſophes. Or quant à ce qui promptement me vint en l'entendement de luy reſpondre & deduire à l'encontre de ſes raiſons, pour la defenſe des autres philoſophes, cela par cy devant a eſté mis par eſcript[2] : mais pour autant qu'après la lecture & diſpute finie, il fut encore, en nous promenant, tenu pluſieurs propos à l'encontre de ceſte ſecte, il m'a ſemblé bon de les recueillir auſſi & rediger par eſcript, quand ce ne ſeroit pour autre occaſion, que pour faire au moins cognoiſtre à ceux qui

[1] Plutarque recite par forme de devis les propos qu'il eut avec Ariſtodemus, Zeuxippus, & Theon, en ſe promenant après une ſienne leçon, contre l'opinion des Épicuriens, qui conſtituoient le ſouverain bien de l'homme en la volupté. *Amyot.*

[2] Cet ouvrage ſe trouve parmi les Œuvres morales de Plutarque; & eſt intitulé, contre Colotès.

s'ingerent de ſindiquer, reprendre & corriger les autres, qu'il faut avoir ouy & leu bien diligemment, & non pas ſuperficiellement les œuvres & eſcripts de ceux qu'ils entreprennent de refuter, non pas en tirer un mot deçà, & un mot de là, ou s'attacher à des paroles dittes en deviſant, & non couchées par eſcript, pour divertir & degouſter les perſonnes qui n'ont pas grande cognoiſſance de telles choſes.

II. Car comme nous nous promenions par le verger, après eſtre ſortis de la lecture & de l'eſchole, Zeuxippus commencea à dire : Quant à moy, il me ſemble que le diſcours a eſté beaucoup plus mol & plus doux qu'il ne devoit : c'eſt pourquoy Heraclides s'en eſt allé tout mal content de nous, en nous picquant & poignant nous meſmes, qui n'en pouvions mais, plus aſprement que lon n'a pas faict ny Epicurus, ny Metrodorus. Encore ne dittes vous pas, ce dit Theon, que Colotes, à comparaiſon d'eux, eſt le plus modeſte, & le moins meſdiſant homme du monde : car toutes les plus ordes & plus injurieuſes paroles que lon ſçauroit inventer pour meſdire, comme badineries, vanitez, bavarderies, paillardiſes, homicides mal-heureux, corrupteurs, faiſans mal à la teſte de ceux qui les liſent, ils les ont toutes ramaſſées & reſpandues ſur les princes des philoſophes, comme

Ariſtote, Socrates, Pythagoras, Protagoras[1], Theophraſtus[2], Heraclides, Hipparchus[3], & contre qui non des premiers & plus illuſtres hommes en toutes lettres, de toute l'antiquité? de maniere que quand bien ils ſe ſeroient portez ſagement au demourant, pour ces effrenées detractions & meſdiſances là, ils meriteroient d'eſtre mis hors du reng & du nombre des ſages hommes, & des philoſophes: car envie, emulation & jalouſie ne doivent point entrer ny avoir place en ce divin bal là, puis qu'elles ſont ſi impuiſſantes, qu'elles ne peuvent diſſimuler ny couvrir leur mal-talent.

III. Ariſtodemus adonc prenant la parole: Heraclides, dit il, qui de profeſſion eſt grammairien, rend ces graces là à Epicurus pour toute la canaille poëtique, car ainſi ont ces Epicuriens accouſtumé de les blaſonner, & pour les ſottiſes d'Homere, ou pource que Metrodorus en tant de lieux & paſſages de ſes eſcripts injurie le prince des poëtes. Mais quant à eux, laiſſons les là pour tels qu'ils ſont, Zenxippus, & au demourant nous autres icy à par nous, en y aſſociant Theon, car je voy bien que ceſtui-cy,

[1] Diſciple de Démocrite. Il vivoit au tems de la guerre du Péloponnèſe.

[2] Diſciple d'Ariſtote, auſſi bien qu'Héraclide.

[3] Il y a eu pluſieurs philoſophes de ce nom. Celui-ci eſt peut-être le parent & le diſciple d'Ariſtote.

Plutarque, eſt las, efforceons nous de prouver[1] ce qui dès le commancement de la diſpute, leur a eſté objicé, Que ce n'eſt pas vivre que de vivre ſelon leurs preceptes. Lors Theon ſuivant ſon propos luy reſpondit,

D'autres ont ja ce combat combatu
Par avant nous, mais à autre but tendre
Il nous faudroit, ſi voulez y entendre.

Et pour venger l'injure faitte aux autres philoſophes, eſſayons nous de prouver & monſtrer, s'il eſt poſſible, que ſelon les preceptes de ces Epicuriens icy, il eſt impoſſible de vivre joyeuſement. Vrayement, ce dis-je alors, cela ſera bien leur faulter à deux pieds ſur le ventre, & les contraindre de venir au combat pour leur chair propre, d'oſter la volupté à des hommes qui ne font que crier,

Bons eſcrimeurs des poings pas nous ne ſommes,

ny bons orateurs, ny bons magiſtrats & gouverneurs de villes & de peuples,

Mais nous aimons à faire bonne chere,

à bancqueter tousjours, à nous donner du bon temps, & à bailler tout contentement & agréable

[1] Grec, de traiter à fond le reproche que les Épicuriens font aux autres philoſophes, qu'on ne peut pas vivre en ſuivant leur doctrine. Voyez la premiere phraſe de ce Traité, & celle de l'ouvrage de Plutarque contre Colotès.

chatouillement à noſtre chair, ſi que l'aiſe & le plaiſir en regorge juſques à l'ame : de maniere qu'il me ſemble que vous ne leur oſtez pas la joye ſeulement, mais la vie entierement, ſi vous ne leur laiſſez le vivre joyeuſement. Et bien, dit Theon, ſi tu trouves l'entrepriſe de ce ſubject bonne, que ne l'entreprens tu doncques maintenant? Si feray-je bien, dis-je, en vous eſcoutant & vous reſpondant ſi vous voulez, mais vous commancerez les premiers à nous mettre en train.

IV. Et comme Theon s'excuſaſt un petit, Ariſtodemus ſe prit à dire : O que tu nous as bien couppé un beau, court & plein chemin pour parvenir à ce poinct là, en ne nous permettant pas de faire premierement reſpondre ceſte ſecte Epicuriene, de la vertu, & de l'honneſteté : car il n'eſt pas bien aiſé d'oſter le vivre joyeuſement & en debouter ceux qui ſuppoſent, que la fin ſupreme de la felicité humaine ſoit la volupté : là où ſi nous les euſſions une fois peu debutter du vivre honeſtement, ils euſſent auſſi quant & quant eſté forclos du vivre joyeuſement : car ils confeſſent & diſent eux meſmes, que lon ne peut vivre joyeuſement, qui ne vit honeſtement, & que l'un ne peut ſubſiſter ſans l'autre.

V. Quant à cela, dit Theon, ſi bon vous ſemble, au progrès du diſcours nous ne laiſſerons

pas de le ramener en jeu, mais pour ceſte heure, nous nous ſervirons de ce que eux meſmes nous concedent : car ils tienent que le bien ſouverain de l'homme conſiſte au ventre, & autres conduits du corps, par leſquels entre la volupté au dedans, & non pas la douleur : & ont opinion que toutes les belles, ſubtiles & ſages inventions du monde, ont eſté trouvées & miſes en avant pour les plaiſirs du ventre, ou pour la bonne eſperance que lon avoit d'en jouir, ainſi comme l'a eſcript le ſage Metrodorus : & de ceſte premiere ſuppoſition là, ſans aller plus loing, vous pouvez cognoiſtre & veoir, comme ils poſent un maigre, vermoulu, & mal aſſeuré fondement, pour fonder leur bien ſouverain, veu que les meſmes conduits, par leſquels ils introduiſent les voluptez, ſont auſſi bien percez pour y recevoir les douleurs, ou pour mieux dire, veu qu'il y a bien peu de conduits au corps humain, par leſquels la volupté y entre : là où il n'y a partie d'iceluy à laquelle la douleur ne s'attache, car toute volupté a ſon ſiege ès parties naturelles, aux nerfs, aux pieds, & aux mains, & c'eſt là que demeurent les plus cruelles paſſions de gouttes, d'ulceres rongeans, de fluxions de gangraines, & les eſthiomenes qui mangent & pourriſſent les membres. Si vous approchez du corps les plus doulces odeurs, & les plus ſouëfves ſaveurs qui puiſſent eſtre, il y aura bien peu d'endroits

d'iceluy qui s'en emeuvent gayement & joyeuſement, & toutes les autres bien ſouvent s'en irritent & s'en offenſent, là où il n'y a partie du corps qui ne ſoit ſubjecte à ſentir & ſouffrir les douleurs du feu, du fer, les eſcorchements des eſcorgées & du fouët : l'ardeur du chaut, la rigueur du froid entre & penetre par tout, comme auſſi fait la fiebvre.

VI. Et puis les voluptez ſont comme de petites bouffées de vents gracieux qui ſouſpirent les unes ſur l'une, les autres ſur l'autre extremité du corps, ainſi que ſur des eſcueils de la marine, & paſſent & s'eſvanouiſſent incontinent, tant leur durée eſt courte : ne plus ne moins que les eſtoilles que lon voit la nuict tomber du ciel, ou bien traverſer d'un coſté à autre, car elles s'allument & s'eſtaignent en noſtre chair en un inſtant : mais au contraire combien les douleurs durent & demeurent, il n'en faut point alleguer de meilleur teſmoing que le Philoctetes d'Æſchylus qui dit parlant de ſon ulcere,

> Le fier dragon qui dedans mon pied cache
> Sa dent cruelle, aucunement ne laſche
> Ne jour ne nuict la priſe qu'il en tient.

La deſtreſſe de la douleur n'a garde de gliſſer & couler ainſi, ny de mouvoir & chatouiller ſeulement la ſuperficie de quelques extremitez

du corps, ains au contraire, tout ainſi que la graine & ſemence de l'herbe qu'on appelle le ſainct foin, eſt tortue, & a pluſieurs pointes & angles, dont elle prent dedans la terre, & y demeure plus long temps à cauſe de ſes pointes : auſſi la douleur ayant pluſieurs crochets & pluſieurs racines qu'elle jette & ſeme çà là, s'entrelaſſe dedans la chair, & y demeure non ſeulement les jours & les nuicts, mais auſſi les ſaiſons des années toutes entieres, voire bien les revolutions des olympiades toutes accomplies, encore à peine en ſort elle à la fin, eſtant poulſée & chaſſée par autres douleurs, comme un clou eſt poulſé par un autre plus fort. Car qui fut oncques l'homme qui beuſt ou qui mangeaſt autant de temps durant, comme endurent la ſoif ceux qui ont la fiebvre, ou ſupportent la faim ceux qui ſont aſſiegez ? & où eſt le ſoulas & le plaiſir que lon prent à la compagnie & converſation de ſes amis, qui dure autant de temps comme les tyrans font ſupporter de gehennes & de tourmens à ceux qui tombent en leurs mains ? & tout cela ne procede d'ailleurs que de inhabilité & incapacité du corps à mener vie voluptueuſe, d'autant qu'il eſt plus apte & plus propre à ſupporter les douleurs & les labeurs que non pas à jouïr des delices & voluptez.

VII.

VII. Car contre les travaux & douleurs il monſtre qu'il a force pour les endurer, là où en la jouïſſance des plaiſirs & voluptez il monſtre incontinent ſon impuiſſance & ſa foibleſſe, par ce qu'il s'en laſſe & s'en ſaoule tout auſſi toſt : à l'occaſion dequoy quand ils voient que nous nous voulons un petit eſtendre à diſcourir ſur ce vivre joyeuſement & voluptueuſement, ils nous rompent incontinent noſtre propos, confeſſans eux meſmes que la volupté du corps & de la chair eſt fort foible & petite, ou pour dire la verité, que elle paſſe en un moment, ſi ce n'eſt qu'ils s'accordent à mentir & à dire tout autrement qu'ils ne penſent, comme Metrodorus quand il dit, Nous meſpriſons & crachons à l'encontre des voluptez du corps : & Epicurus eſcrivant, que le ſage tombé en maladie, bien ſouvent ſe rit & ſe resjouit au milieu des plus aigres & plus exceſſives douleurs de ſa maladie corporelle. Comment doncques eſt il poſſible que ceux qui portent ſi legerement & ſi aiſeement les angoiſſeuſes douleurs du corps, facent aucun compte des voluptez ? car encore qu'elles ne cedaſſent aux douleurs ny en grandeur, ny en longueur de temps & de durée, ſi eſt-ce que pour le moins elles ont relation & reſpondance à icelles, d'autant que Epicurus leur a donné ceſte definition generale & com-

mune à toutes, que c'eſt une ſubſtraction de tout ce qui peut cauſer & apporter douleur : comme ſi la nature eſtendoit la joye juſques à diſſouldre ſeulement la douleur, & ne permettoit pas qu'elle peuſt paſſer plus oultre en augmentation de volupté, ains que quand elle eſt arrivée juſques à ce poinct là, de ne ſentir plus de douleur, elle receuſt ſeulement quelques diverſifications & deguiſements non neceſſaires, mais le chemin pour parvenir avec appetit à ceſt eſtat là, qui eſt toute la meſure de volupté, eſt fort brief & fort court. Voylà pourquoy s'appercevans bien que ce lieu là eſt fort eſtroit & fort maigre, ils transferent leur fin ſouveraine, qui eſt la volupté du corps, comme d'un champ ſterile en un plus fecond & plus fertile, qui eſt l'ame : comme ſi là nous devions tousjours avoir les jardins, vergers & prairies toutes couvertes de voluptez, là où en l'iſle d'Itaque, comme dit Telemachus en Homere,

Il n'y a point de grandes larges plaines,
Qui à courir ſoient aptes & idoines,

auſſi n'y a il point en noſtre pauvre chair de fruition de volupté qui ſoit unie & toute plaine, ains eſt toute raboteuſe, entre-meſlée de pluſieurs agitations contraires à la nature & fiebvreuſes.

VIII. Comment, dit adonc Zeuxippus, ne te ſemble il pas que ces gens icy facent bien en cela, de commancer au corps où il ſemble que la volupté s'engendre premierement, & puis achever en l'ame, comme en celle qui eſt plus conſtante & plus ferme, & y mettre toute la perfection? Si fait certes, dis-je, il me ſemble qu'ils font très bien & ſelon nature, ſi tant eſt qu'ils y cherchent & y treuvent ce qui eſt plus parfait & meilleur, comme font les perſonnes qui s'adonnent à la vie comtemplative ou active: mais ſi puis après vous les oyez proteſter & cryer à pleine teſte, que l'ame ne s'esjouit de choſe du monde quelle qu'elle ſoit, ny ne ſe contente & appaiſe ſinon des voluptez corporelles preſentes, ou prochaines à venir, & qu'en cela ſeul giſt ſon bien ſouverain, ne vous ſemble il pas qu'en remuant ainſi la volupté du corps en l'ame, ils font ne plus ne moins que ceux qui frelattent & tranſvaſent le vin d'un vaiſſeau guaſté ou percé, & qui s'en va par tout, en un autre meilleur & mieux relié, pour l'y conſerver plus longuement, & qu'ils penſent en cela faire choſe plus belle & plus honorable? & toutefois le temps conſerve & bonifie le vin qui eſt ainſi tranſvaſé & frelatté: mais de la volupté l'ame n'en reçoit ſinon la ſouvenance, comme une odeur, & n'en retient ny n'en reſerve autre

choſe : par ce que tout auſſi toſt qu'elle a boullu un bouillon, par maniere de dire en la chair ; elle s'eſtaint, & ce qui en demeure en la memoire n'eſt rien plus qu'une ombre & une fumée : ne plus ne moins que ſi quelqu'un faiſoit en ſoy un recueil & amas tout rance des penſées de ce qu'il auroit autrefois ou mangé ou beu, & ſe repaiſſoit de cela à faute d'autres vins & viandes preſentes & recentes.

IX. Or voyez combien les Cyrenaïques parlent plus modeſtement, encore qu'ils aient les uns & les autres beu en une meſme bouteille qu'Epicurus : car ils ne veulent pas que lon exerce le plaiſir de l'amour ouvertement à la lumiere, ains veulent que lon le couvre & cache des tenebres de la nuict, de peur que la penſée recevant par la veuë tout clairement les images de telle action ne ſoit cauſe d'en rallumer ſouvent les appetits : & ceux cy au contraire tienent qu'en cela giſt & conſiſte la perfection de la felicité du ſage, qu'il ſe ſouvient certainement, & retient evidemment toutes les figures, les geſtes & mouvements des voluptez paſſées. Or ſi telles preceptions ſont indignes du nom de ceux qui font profeſſion de ſapience, de laiſſer ainſi telles laveures & ordures de voluptez demeurer & crouppir en l'ame du ſage, comme en la cloaque & ſentine du corps, je

ne m'arreſteray point à le diſcourir pour ceſte heure.

X. Mais qu'il ſoit impoſſible que telles choſes rendent l'homme heureux, ny le facent vivre joyeuſement, il eſt de ſoy tout manifeſte : car la volupté de ſe ſouvenir du plaiſir paſſé, ne peult eſtre grande à ceux à qui la jouyſſance du preſent eſt petite, ny à ceux à qui il eſt expedient d'en peu faire, & de s'en retirer promptement, il ne peut eſtre utile d'y penſer après le faict longuement, veu qu'à ceux meſmes qui ſont les plus ſenſuels, & plus ſubjects au plaiſir de la chair, la joye ne leur demeure pas après qu'ils ont achevé, ains leur reſte ſeulement une ombre, & comme une illuſion de ſonge en l'eſprit, après que la volupté s'en eſt envolée, pour touſjours entretenir & allumer le feu de leur concupiſcence : ne plus ne moins que ceux qui ayans ſoif ſongent qu'ils boivent en dormant, ou qu'ils jouyſſent de leurs amours : telles voluptez imparfaittes, & jouyſſances imaginaires en l'air, ne font que plus aſprement aiguillonner & exciter la luxure : ny à ceux là doncques encore n'eſt point non plus delectable la ſouvenance des voluptez qu'ils ont jouyes par le paſſé, ains d'un peu de reſte de plaiſir fort foible & fort vain qui leur demeure, ſe reſveille un furieux appetit qui les poinçonne & ne les laiſſe

point repoſer. Ny n'eſt pas auſſi vray-ſemblable que ceux qui ſont honeſtes & continents s'amuſent à rememorer & recorder telles choſes, comme s'ils les liſoient en un papier journal, ainſi que lon ſe mocquoit d'un Corniades, qu'on diſoit qu'il le faiſoit, Combien de fois ay-je couché avec Hedia ou avec Leontion ? En quels & combien de lieux ay-je beu du vin Thaſien ? A combien de feſtes du vingtieme des moys ay-je fait grand chere ? Car ceſte paſſionnée affection de vouloir ainſi rememorer & ſe repreſenter ſes bonnes cheres paſſées, monſtre & argue evidemment une envie forſennée & beſtiale ardeur d'appetit après les actes de volupté preſente, ou attendue & eſperée.

XI. Et pourtant me ſemble il que ces gens icy s'eſtans bien apperçeus, que de leur dire s'en enſuyvoient tant d'inconvenients & tant d'abſurditez, ont eu recours à l'indolence & à la bonne diſpoſition du corps, comme ſi le vivre joyeuſement & heureuſement conſiſtoit en imaginer & penſer, que telle diſpoſition doive eſtre ou avoir eſté en quelques uns : car ceſte ferme conſtitution & bon portement de la chair, ce diſent ils, & l'aſſeurée eſperance qu'elle continuera, apporte une extreme joye & très-aſſeuré contentement à ceux qui le peuvent bien diſcourir en leur entendement. Qu'il ſoit ainſi, con-

ſiderez premierement ce qu'ils ſont, & comment ils remuent & tranſpottent du hault en bas ceſte ou volupté, ou indolence, ou ferme diſpoſition de la chair, comment que ce ſoit qu'ils la baptiſent, en la transferant du corps en l'ame, & puis de l'ame au corps : pour autant qu'elle s'enfuit & s'ecóule par tout, eſtans contraincts de la liet & attacher à ſon principe, en eſtayant la volupté du corps avec la joye de l'ame, & reciproquement tetminans la joye de l'ame en l'eſperance de la volupté du corps.

XII. Mais comment eſt il poſſible que le fondement eſtant ainſi mouvant & esbranlé, ce qui eſt baſty deſſus ne le ſoit auſſi ? ou que l'eſperance ſoit aſſeurée, & la joye bien ferme eſtant appuyée & fondée ſur un ſoubaſſement ſubject & expoſé à ſi grand branle, & à tant & de ſi grandes mutations, comme ſont celles qui eſpient ordinairement le corps, eſtant ſubject à beaucoup de neceſſitez & de heurts au dehors, & ayant au dedans les ſources & principes de pluſieurs maulx que le diſcours de la raiſon ne peut deſtourner ne divertir. Car autrement ne fuſſent pas advenues à hommes prudents & ſages comme ils ſont, les maladies de ſuppreſſion d'urine, de difficulté de piſſer, de flux de ventre, eſpraintes & racleures de boyaux, de phthiſes ou d'hydropiſies, dont Epicurus luy meſme a eſté tourmenté

des unes, & Polyænus [1] des autres, & Neocles [2], & Agathobulus [3] en ont encore eſté emportez d'autres : ce que je n'allegue pas en intention de leur en faire reproche, ſçachant très bien que Pherecydes & Heraclitus, grands & dignes perſonnages, ont bien auſſi eſté travaillez de grandes & griefves maladies : mais nous leur demandons s'ils veulent que leurs propos s'accordent avec les accidents qu'eux meſmes endurent, & qu'ils ne ſoient trouvez faulſes braveries, & eux convaincus de vanité & de menterie, qu'ils ne dient & n'aſſeurent pas que la bonne diſpoſition de la chair ſoit le principe de toute joye, & qu'ils ne nous cuydent pas faire à croire que ceux qui ſont tombez en travaux angoiſſeux, & maladies fort douloureuſes, rient, gaudiſſent & facent grand' chere : car il eſt bien poſſible que le corps ſe treuve ſouvent en bonne & ferme diſpoſition, mais qu'il y ait eſperance aſſeurée & certaine qu'elle doive continuer, il n'y en peut avoir en ame ſage & de bon jugement, ains comme Æſchylus dit qu'en la mer

La nuict apporte à tout pilote ſage
Tousjours douleur & peur de quelque orage :

car l'advenir eſt tousjours incertain : par quoy il

[1] Diſciple d'Épicure.

[2] Frere d'Épicure. Leur pere s'appelloit auſſi Néoclès.

[3] C'eſt ſans doute un autre frere d'Épicure que Diogène Laërce appelle Ariſtobule. L. X. 3.

eſt impoſſible que l'ame qui colloque & conſtitue ſon bien ſouverain en la bonne diſpoſition du corps, & en l'eſperance qu'il continuera en icelle, demeure ſans crainte & ſans tourmente, parce que le corps n'a pas ſeulement les orages & tempeſtes de dehors comme la mer, ains la plus part de ſes troubles & agitations, & les plus violentes, ſont celles qu'il produit de ſoy meſme : & y auroit plus de raiſon d'eſperer beau temps & ſerein en hyver, que non pas de ſe promettre une diſpoſition de corps exempte de toute douleur & tout mal, qui deuſt longuement perſeverer : car qu'eſt ce qui a donné aux poëtes occaſion d'appeller la vie des hommes journaliere, inſtable, inconſtante & incertaine, & de la comparer aux feuilles des arbres qui naiſſent en la primevere, & tombent en automne, ſinon l'imbecillité & foibleſſe de la chair ſubjecte à infinies infirmitez, inconvenients & dangers, de laquelle les medecins meſmes nous admoneſtent de craindre, voire de reprimer & diminuer le ſupreme en-bon-poinct? car c'eſt choſe perilleuſe, ce dit Hippocrates, que la bonne diſpoſition quand elle eſt arrivée à ſon dernier poinct.

Qui floriſſoit n'agueres en beau taint
Soudainement eſt demouré eſtaint,
Comme du ciel une eſtoile tombée,

ainſi que dit Euripide.

XIII. Qui plus eſt, lon tient que les perſonnes qui ſont en fleur de beauté, ſi elles ſont regardées d'un œil envieux & ſorcier, elles en reçoivent du dommage, d'autant que tout ce qui eſt en ſa perfection de vigueur eſt ſubject à ſoudaine mutation à cauſe de la foibleſſe & imbecillité du corps : & qu'il n'y ait point d'aſſeurance que l'homme puiſſe paſſer ſa vie ſans douleur, il ſe peut evidemment monſtrer par ce que eux meſmes diſent aux autres : car ils tienent, que ceux qui commettent des crimes contre les loix ſont toute leur vie en miſere & en crainte, pour ce que encore qu'ils puiſſent vivre cachez, ſi eſt il impoſſible qu'ils en puiſſent prendre aſſeurance & ſe promettre qu'ils n'en ſeront jamais deſcouverts, tellement que la doute de l'advenir ne les laiſſe pas joüir ny s'aſſeurer de l'impunité preſente : mais en diſant cela, ils ne s'apperçoivent pas, que c'eſt autant contre eux meſmes, comme contre les autres : car tout de meſme, il eſt bien poſſible qu'eux ſoient en ſanté, & bonne diſpoſition pour quelque temps, mais de s'aſſeurer qu'ils y demoureront tousjours ou longuement, il eſt impoſſible : & eſt force qu'ils ſoient tousjours en doute & defiance de l'advenir, comme une femme groſſe qui attent l'heure de ſon travail à cauſe du corps, ou bien qu'ils dient comment ils attendent encore une eſperance feable & cer-

taine de luy, veu que jamais ils ne l'ont peu cy devant acquerir juſques icy : car il ne ſuffit d'eſtre aſſeuré que lon n'a rien commis ny eu volonté de commettre contre les loix pour s'aſſeurer, pour ce que lon ne redoubte pas le ſouffrir peine juſtement, ains le ſouffrir ſimplement : & s'il eſt mauvais & faſcheux de ſe trouver empeſtré de ſes propres forfaitures, il ne peut qu'il ne ſoit dangereux auſſi, de ſe trouver empeſtré de celles d'autruy, comme ſi la violence & cruauté de Lachares [1] ne travailloit pas plus les Atheniens, & celle de Dionyſius les Syracuſains, que eux meſmes, pour le moins les travailloit elle autant : car en les tourmentant ils eſtoient tourmentez eux meſmes, & s'attendoient bien de recevoir un jour la punition des torts & oultrages qu'ils faiſoient les premiers à leurs citoyens qui tomboient en leurs mains.

XIV. Il n'eſt ja beſoing que j'allegue à ce propos une fureur de peuple, une cruauté de briguands, une meſchanceté de preſumptifs hæritiers, une peſtilence & corruption d'air, une mer bruyante, de laquelle Epicurus luy meſme eſcrit, qu'en naviguant en la ville de Lampſaque il faillit à eſtre englouty : il ſuffit ſeulement de mettre en avant la nature de la chair, laquelle

[1] Voyez les Obſervations ſur les délais de la juſtice divine, chap. XXVII, p. 368.

a dedans ſoy-meſme la matiere de toutes maladies, prenant, comme lon dit communement par maniere de riſée, du bœuf meſme les courroyes, c'eſt à dire les douleurs du corps meſme, par où elle rend la vie autant angoiſſeuſe & dangereuſe aux bons, comme aux meſchants, s'ils apprennent à ſe resjouïr & à fonder la fiance & ſeureté de leur joye pour cauſe de la chair & ſur l'eſperance d'icelle.

XV. Parquoy il fault conclure, que non ſeulement ils prennent un mal-feable & peu aſſeuré principe & fondement de vivre joyeuſement, mais auſſi petit & vil, n'ayant dignité quelconque, s'il eſt ainſi que l'eviter mal ſoit leur joye & leur felicité ſouveraine, diſans qu'il ne ſe peut entendre ny comprendre autrement; & brief que la nature meſme ne ſçauroit où loger le bien, ſinon ſeulement là dont elle chaſſe le mal, ainſi comme eſcrit Metrodorus en ſon traitté contre les Sophiſtes : de maniere qu'il faut ſelon eux definir le bien eſtre fuir le mal: car on ne ſçauroit où mettre le bien & la joye, ſinon là dont ſeroit deſlogé le mal & la douleur. Autant en eſcrit Epicurus, que la nature du bien s'engendre de la fuitte du mal, & de la memoire de la penſée & du plaiſir de ſe ſouvenir que lon a eſté tel, & que tel cas eſt advenu: parce que ce qui fait & donne une joye ineſti-

mable & incomparable, c'eſt proprement cela, quand on ſçait que lon a eſchappé un grand mal : & eſt cela, dit il, certainement la nature & l'eſtre du bien, ſi lon aſſene droittement là où il faut, ainſi comme il appartient, & que lon s'arreſte là, ſans vaguer en vain çà & là, en babillant de la definition du ſouverain bien. O la grande felicité, & la grande volupté dont jouïſſent ces gens là, s'ejouïſſans de ce qu'ils n'endurent point de mal, qu'ils ne ſentent aucun ennuy, ny ne ſeuffrent douleur quelconque! N'ont ils pas bien occaſion de s'en glorifier, & de dire ce qu'ils diſent d'eux meſmes, en s'appellant egaux aux dieux immortels? & pour les exceſſives ſublimitez & grandeurs de leurs biens, crier à pleine teſte, & hurler de joye, comme ceux qui ſont eſpris de la fureur de Bacchus, pource que ayants ſurpaſſé tous autres hommes en ſageſſe & vigueur d'entendement, ils ont ſeuls inventé le bien ſouverain, celeſte & divin, où il n'y a meſlange aucune de mal : tellement que leur beatitude, ne cede aucunement à celle des pourceaux & des moutons, eſtant par eux conſtituée, en ſe trouver bien de la chair, & de l'ame pour cauſe de la chair.

XVI. Car quant aux animaux qui ſont un peu plus gentils, & qui ont plus d'eſprit, la fuitte de mal n'eſt point le comble de leur bien : car

quand ils ſont ſaouls, ils ſe mettent aucuns à chanter, les autres à nager, les autres à voler, & à contrefaire toutes ſortes de voix & de ſons, en ſe jouant de guayeté de cœur, pour le plaiſir qu'ils y prennent : & puis ils s'entrefont des careſſes, jouënt & ſaultent les uns avec les autres, monſtrants par là, que après qu'ils ſont ſortis du mal, la nature les incite à chercher & pourſuyvre encore le bien, ou plus toſt qu'ils jettent & chaſſent arriere d'eux tout ce qui eſt douloureux & eſtranger, comme les empeſchant de pourſuyvre, ce qui eſt meilleur, plus propre, & plus ſelon leur nature : car ce qui eſt neceſſaire, n'eſt pas incontinent bon, ains le deſirable & choiſiſſable eſt ſitué par de là, & plus avant que la fuitte de mal, voire certes l'agreable & le propre & naturel, comme diſoit Platon, lequel defendoit d'appeller, & ne vouloit pas que lon eſtimaſt la delivrance de triſteſſe & d'ennuy, volupté, ains comme le premier esbauchement des gros traicts d'une painture, & une mixtion de ce qui eſt propre & eſtranger, naturel & contre nature, ne plus ne moins que de blanc & de noir.

XVII. Mais il y a des gens qui montans du bas au milieu, à faulte de bien ſçavoir & entendre, que c'eſt du bas, & que c'eſt du milieu, eſtiment que le milieu ſoit la cyme & le bout,

comme font Epicurus & Metrodorus, qui definiſſent la nature & ſubſtance du bien, eſtre fuitte & delivrance de mal, & s'esjouïſſent d'une joye d'eſclaves, ou de captifs priſonniers, que lon a tirez des priſons & deferrez, qui tienent pour un grand bien, que lon les lave & les huyle, après qu'ils ont eſté bien fouëttez & deſchirez d'eſcorgées, & qui au demourant n'eſſayerent ny ne ſçeurent jamais que c'eſt d'une pure, nette, & liberale joye, non point cicatricée : car ſi la galle, la demangeaiſon de la chair, & la chaſſie des yeux, ſont choſes mauvaiſes & faſcheuſes, & que la nature refuit, il ne s'enſuit pas pourtant, que le gratter ſa peau & frotter ſes yeux ſoient choſes bonnes & heureuſes : ne ſi ſuperſtitieuſement craindre les dieux, & tousjours eſtre en angoiſſe & en frayeur de ce que lon raconte des enfers, eſt mauvais : il ne faut pas inferer que pour en eſtre exempt & delivré, on ſoit incontinent bien-heureux ny bien joyeux.

XVIII. Certainement ils aſſignent une bien petite & eſtroitte place à la joye, pour ſe pouvoir eſguayer & promener à ſon aiſe, juſques à ne ſe point eſmayer ny troubler de l'apprehenſion des peines que lon deſcrit aux enfers. Ceſte leur opinion paſſant oultre les communes du vulgaire, met pour le but & la fin derniere de ſa ſapience, une choſe que lon voit clairement eſtre aux beſtes

brutes : car ſi quant à la bonne diſpoſition du corps, il ne peult chaloir ſi c'eſt ou par nature, ou par luy meſme, qu'il ſoit exempt de maladie : auſſi ne fait il pas quant à la tranquillité de l'ame, & n'eſt point plus grande choſe qu'elle ſoit raſſiſe hors de toute perturbation, pour avoir acquis ce repos de ſoy meſme, que pour l'avoir de la nature : encore que l'on pourroit avec raiſon ſouſtenir, que la diſpoſition ſoit plus robuſte, qui par ſa nature ne reçoit point ce qui travaille & tourmente, que celle qui avec jugement & diligence de doctrine le fuit. Mais poſons le cas, que l'un ſoit auſſi digne que l'autre, par là il apparoiſtra pour le moins, qu'ils n'ont en cela rien de plus grand & meilleur que les beſtes, quant à ne ſe angoiſſer & troubler point de ce que lon raconte des enfers & des dieux, & à ne craindre point après la mort des peines & des tourments qui n'auront jamais fin.

XIX. Et qu'il ſoit vray, Epicurus certes luy meſme eſcrit ainſi : « Si les ſouſpeçons & imagi-» nations que les hommes ont conçeuës des » impreſſions qui ſont & qui apparoiſſent en l'air » & au ciel ne nous euſſent travaillez, ny ſem-» blablement celles de la mort & des peines » d'après elle, nous n'euſſions point eu de be-» ſoing d'aller rechercher les cauſes naturelles » non plus que les animaulx, qui n'ont point de

» mauvaiſes

» mauvaiſes ſuſpitions des dieux, ny des opi-
» nions qui les tourmentent touchant ce qui
» leur doit arriver après leur mort, car ils ne
» penſent ny ne croyent point qu'il y ait aucun
» mal. Et puis ſi en l'opinion qu'ils tienent des dieux, ils euſſent laiſſé la provoyance divine, croyans que par icelle le monde ſoit regy, il euſt ſemblé que les ſages hommes euſſent eu l'avantage ſur les beſtes brutes pour vivre joyeuſement, en ce qu'ils euſſent eu bonnes eſperances : mais eſtant ainſi que la fin de toute leur doctrine touchant la nature des dieux eſt, d'en oſter toute la crainte, & de n'en eſtre plus en eſmoy ny en ſoucy, il m'eſt advis que cela ſe treuve plus ferme & plus certain en ceux qui ne cognoiſſent du tout rien de dieu, qu'en ceux qui diſent le cognoiſtre bien, mais non point puniſſant, ny mal faiſant : car ceux là ne ſont point delivrez de ſuperſtition, mais c'eſt pour autant qu'ils ny tomberent jamais, ny n'ont point laiſſé une opinion touchant les dieux qui les teint en tranſe, mais c'eſt pour autant qu'ils ne l'eurent oncques : autant en faut il dire touchant les perſuaſions que lon a dés enfers, car ny les uns ny les autres n'ont eſperance d'en tirer & recevoir du bien : mais ſouſpeçonner, craindre & redoubter ce qui doit advenir après la mort, eſt moins en ceux qui n'ont point d'opinion pre-

jugée ny preſumée de la mort, qu'en ceux qui devant ſe ſont imprimé ceſte perſuaſion, que la mort ne nous touche en rien : & ne ſçauroyent eux dire qu'elle ne leur touche ny appartiene en rien, veu qu'ils en diſcourent, qu'ils en eſcrivent & diſputent, là où les animaulx n'y penſent, ny ne ſe ſoucient aucunement de ce qui point ne leur appartient, vray eſt qu'ils fuyent & ſe gardent d'eſtre frappez, blecez & tuez, & c'eſt ce qu'ils redoubtent de la mort, & ce qui leur en eſt eſpouventable.

XX. Voilà les biens qu'ils diſent que la ſapience leur a apportez quant à eux : mais voyons maintenant & conſiderons ceux dont eux meſmes ſe deboutent & ſe privent. Quant à ces eſpanouiſſements de l'ame, qui ſe dilate pour la chair, & pour les plaiſirs qui ſont en icelle, s'ils ſont petits ou mediocres, ils n'ont rien de grand, ne qui merite que lon en face cas : & s'ils paſſent la mediocrité, oultre ce qu'ils ſont vains, mal-aſſeurez & incertains, on les devroit plus toſt nommer voluptez importunes & inſolentes du corps, que non pas joyes ny plaiſirs de l'ame, qui rit aux voluptez ſenſuelles & corporelles, & participe à ſes diſſolutions. Mais celles qui juſtement meritent d'eſtre appellées joyes, lieſſes & resjouiſſances de l'ame, ſont toutes pures & nettes de leurs contraires, n'ayant rien

meſlé parmy d'emotion fiebvreuſe, ny de pointure qui les picque, ny de repentance qui les ſuyve, ains eſt leur plaiſir vrayement ſpirituel, propre & naturel à l'ame, non point emprunté ny attiré d'ailleurs, ny deſtitué de raiſon, ains très conjoinct à icelle, procedant de la partie de l'entendement qui s'addonne à la contemplation de la verité, & eſt deſireuſe de ſçavoir, ou bien de celle qui s'applique à faire & executer de grandes & honorables choſes.

XXI. De l'une & de l'autre deſquelles parties qui voudroit taſcher à nombrer, & ſe parforceroit de vouloir à plein diſcourir, combien de plaiſirs & de voluptez, & combien grandes il en ſort, il n'en viendroit jamais à bout: mais pour en refreſchir un peu la memoire, les hiſtoires nous en ſuggerent infinis beaux exemples, leſquels nous donnent un très agreable paſſetemps à les lire, & ſi ne nous ſaoulent jamais, ains laiſſent tousjours le deſir d'entendre la verité, non content ny aſſouvy de ſa propre volupté, pour laquelle le menſonge meſme n'eſt pas du tout deſtitué de grace, ains y a aux fables & fictions poëtiques, encore que lon n'y adjouxte point de foy, quelque force & efficace en delectant de perſuader. Car penſez en vous meſmes avec quelle chaleur de delectation & d'affection

on lit le livre de Platon qui eſt intitulé Atlantique, & les derniers livres de l'Iliade d'Homere, & combien nous regrettons que nous ne voyons au long ce qui s'en faut que la fable ne ſoit toute parachevée, comme ſi c'eſtoient de beaux temples ou de beaux theatres fermez? car cognoiſſance de la verité de toutes choſes eſt ſi aimable & ſi deſirable, qu'il ſemble que le vivre & l'eſtre meſme depende de cognoiſtre & de ſçavoir, & que ce qui eſt le plus triſte, & le plus odieux en la mort, ſoit oubly, ignorance & tenebres, qui eſt la raiſon par laquelle tous hommes preſque combattent & font la guerre à l'encontre de ceux qui oſtent le ſentiment aux treſpaſſez, mettans tout le vivre, l'eſtre & la joye de l'homme, au ſentiment & en la cognoiſſance de l'ame: tellement que les choſes meſmes qui ſont faſcheuſes, on les oit aucunefois avec quelque plaiſir, & bien ſouvent encore que lon ſoit tout troublé de ce que lon entend dire, voire & que lon en ait les larmes aux yeux, ſi ne laiſſe lon pas de prier ceux qui les racontent d'achever: comme fait Oedipus en Sophocles.

LE MESSAGER.

Helas je ſuis ſur le poinct de te dire
Ce qu'il y a en tout ce mal de pire.

ŒDIPUS.

Helas & moy ſur le poinct de l'ouïr,
Mais point ne faut à l'eſcouter fuïr.

XXII. Toutefois cela pourroit eſtre un ruiſſeau d'incontinence procedant de la curioſité de vouloir tout entendre & ſçavoir, en forceant tout le jugement de la raiſon : mais quand une narration qui ne contient rien de triſte ny de nuyſible, ains toutes adventures & actions grandes & honorables, eſt couchée en beau langage, avec la grace, nerfs, & force d'eloquence, comme ſont les hiſtoires d'Herodote, de Xenophon en ſes Annales de la Grece, & de la Perſe, ou ce que Homere divinement a chanté en ſes vers, ou Eudoxus [1] en ſa peregrination & deſcription du monde, ou Ariſtote en ſon traicté de la fondation, gouvernement & inſtitution des grandes villes, ou Ariſtoxenus [2] qui a couché par eſcript les vies des hommes illuſtres, il y a beaucoup de plaiſir & de contentement, & jamais repentance ny deſplaiſir ne s'en enſuit après. Et qui eſt celuy qui ayant faim mangeroit plus volontiers des delicates viandes, ou ayant ſoif beuroit plus toſt des vins friands & delicieux des Phæaciens, qu'il ne liroit

[1] De Gnide, fameux géomètre, diſciple de Platon.

[2] De Tarente, diſciple d'Ariſtote.

toute la fiction du voyage & peregrination d'Ulyſſes ? Et qui eſt celuy qui prendroit plus de plaiſir à coucher avec une belle femme, qu'à paſſer la nuict à lire ce que Xenophon a eſcript de Panthea, ou Ariſtobulus [1] de Timoclea, ou Theopompus de Thisbé ? ces plaiſirs là ſont voluptez propres à l'ame.

XXIII. Mais ces Epicuriens icy rejettent auſſi tous les plaiſirs qui procedent des ſubtiles inventions des mathematiques : & toutesfois la delectation que lon reçoit en liſant les hiſtoires eſt toute ſimple, coulante & unie, mais les plaiſirs que lon reçoit de la geometrie, de l'aſtronomie, & de la muſique, ont je ne ſçay quoy d'aiguillon d'avantage, & un attraict de varieté ſi delectable, qu'il ſemble que les hommes en ſoient charmez & enchantez, attirans & retenans les hommes avec leurs deſcriptions, ne plus ne moins que ſi c'eſtoient ſorcelleries & enchantemens : de maniere que qui en a une fois gouſté, & qui en a quelque experience, s'en va par tout chantant ces vers de Sophocles,

Des Muſes furieux deſir
Eſt venu le mien cœur ſaiſir :
Je vois à la cyme du mont,
Où de la lyre me ſemont
La melodieuſe harmonie.

[1] Hiſtorien contemporain d'Alexandre.

Un Thamyras[1] ne chante & n'eſt ravy d'autre choſe, ny un Eudoxus, un Ariſtarchus[2], un Archimedes : car veu que ceux qui ſe delectent de l'art de peindre, prennent ſi grand plaiſir à l'excellence de leurs ouvrages, que Nicias jadis peignant l'evocation & conjuration des ames des treſpaſſez, qui eſt en l'Odyſſée d'Homere, eſtoit ſi affectionné après, qu'il demandoit ſouvent à ſes gens s'il avoit diſné : & quand la peinture fut parachevée, le roy d'Ægypte Ptolomée luy en envoya preſenter ſoixante talents[3], qui valent trente ſix mille eſcus : leſquels il refuza, & ne voulut oncques vendre ſon ouvrage.

XXIV. Quelles doncques & combien grandes voluptez devons nous eſtimer que recueilloit de la geometrie & de l'aſtronomie un Euclides, quand il eſcrivoit ſes propoſitions de perſpec-

[1] Thamyras ou Thamyris, car c'eſt ainſi qu'Homère le nomme, fils de Philammon & d'Argiopé, ſelon Pauſanias, ou d'Arſinoé, ſelon Suidas, fut aveuglé par les Muſes, pour avoir oſé leur propoſer un défi à des conditions outrageantes. Il reſtoit encore de lui, au tems de Suidas, un poëme théologique en trois mille vers. Il y a eu un autre Thamyras qui inſtitua le culte de Vénus dans le temple bâti par Cinyre, à Paphos dans l'île de Cypre. Les deux familles partagerent longtems les honneurs du ſacerdoce.

[2] C'eſt l'aſtronome de Samos dont parle Vitruve au L. I, ch. 1, que Plutarque déſigne ici, & non pas le grammairien qui vivoit du tems de Ptolémée Philométor, ni le poëte tragique, contemporain d'Euripide. Il y a eu auſſi un poëte comique & pluſieurs autres écrivains du même nom.

[3] 270,125 liv. de notre monnoie.

tive [1], & Philippus [2] quand il compoſoit les demonſtrations des diverſes formes & figures que monſtre la lune, & Archimedes quand il inventa par le moyen de l'inſtrument qui s'appelle l'angle, que le diametre [3], c'eſt à dire le travers du corps du ſoleil, eſt la meſme partie du plus grand cercle, que l'angle, par où on le voit, l'eſt des quattre droicts : & Apollonius & Ariſtarchus, qui ont eſté inventeurs de ſemblables propoſitions, dont l'intelligence & contemplation apportent encores aujourd'huy de grandes voluptez, & merveilleuſe hauteſſe de cœur & magnanimité à ceux qui les peuvent entendre ?

XXV. Et ne meritent pas les ordes & ſalles voluptez des cuyſines & bourdelages d'eſtre comparées à celles cy, en contaminant le ſainct mont de Helicon & les Muſes,

Là où paſteur n'oza jamais mener
Aucun troupeau paiſtre ny promener,

[1] Non, mais bien la deſcription des inſtrumens dont les géomètres ſe ſervoient pour toiſer & tracer le plan des fortifications des villes qu'on aſſiégeoit. Il y a dans le texte une faute dont Amyot ne s'eſt pas apperçu. Il faut lire διόπτρα, au lieu de διοπτικὰ qui n'eſt pas grec.

[2] L'aſtronome dont parle Pline au L. XVIII, ch. 31. Il étoit ami de Platon, né à Médame, ville du Bruttium en Italie, & par conſéquent différent d'un diſciple de Platon, nommé auſſi Philippe, mais de la ville d'Opounte dans la Locride, qui tranſcrivit, ſuivant Diogène Laërce, Liv. III, §. 37, le Traité des Loix de Platon, que le philoſophe avoit écrit ſur de la cire.

[3] Voyez les Obſervations.

Et où le fer, dont les arbres on trenche
Ne couppa onc pas une ſeule branche.

Car ces plaiſirs là ſont les vrayes paſtures impollues des gentilles abeilles ſans ſouillure quelconque, là où celles du corps reſſemblent proprement aux demangeaiſons & grattements des boucs & des pourceaux, qui outre le corps, empliſſent encore de leurs ordures la partie ſenſuelle de l'ame ſubjecte à toutes paſſions & perturbations. Il eſt bien vray que le deſir & la cupidité de jouïr des voluptez eſt paſſion hardie & audacieuſe à entreprendre choſes diverſes : mais encore ne s'eſt il point trouvé juſques icy d'amoureux, qui pour avoir couché avec ſon amie ait ſacrifié un bœuf : ny pas un gourmand qui ſouhaittaſt de ſe pouvoir emplir un jour à cœur ſaoul des viandes delicieuſes, confitures & paſtiſſeries que lon ſert aux roys, à la charge de mourir incontinent après : là où Eudoxus ſouhaittoit & faiſoit prieres, qu'il peuſt veoir de près le ſoleil, comprendre ſa forme, ſa grandeur, & ſa beauté, & puis en eſtre bruſlé, comme fut Phaëton : Pythagoras, pour la preuve d'une propoſition qu'il avoit inventée, ſacrifia un bœuf aux Muſes, ainſi comme eſcrit Apollodorus,

Pythagoras après qu'il eut trouvé
Le noble eſcript, pour lequel bien prouvé
Il feit d'un bœuf ſolennel ſacrifice.

Soit que ce fuſt la propoſition par laquelle il monſtre, que la ligne qui regarde l'angle droict d'un triangle, a autant de puiſſance [1] comme les deux qui l'environnent : ou bien celle par laquelle il meſure l'aire de la ſection parabolique de la pyramide ro[illegible] [2]. Et Archimedes qui eſtoit ſi ententif à traſſer ſes figures de geometrie, qu'il falloit que ſes ſerviteurs l'en retiraſſent par force, pour le mener huiler & laver en l'eſtuve, encore quand il eſtoit là, traſſoit il avec l'eſtrille dont on le frottoit, des figures ſur la peau de ſon ventre : & un jour ainſi comme il ſe baignoit ayant inventé le moyen, par lequel il pourroit adverer combien l'orfevre avoit derobbé d'or en la façon de la couronne, que le roy Hieron [3] luy avoit baillée à faire, ne plus ne moins que s'il euſt eſté ſoudainement eſpris & ravy de quelque fureur infpirée & divine, il ſortit hors du baing, cryant çà & là, « Je l'ay trouvé, je l'ay trouvé », par pluſieurs fois : là où jamais nous n'entendiſmes qu'il y euſt aucun friand ny gourmand, qui allaſt de joye cryant par tout, J'ay mangé, j'ay mangé : ny amoureux, J'ay baiſé, j'ay baiſé : combien

[1] C'eſt-à-dire, que le quarré de l'hypoténuſe, ou baſe d'un angle droit, eſt égal aux quarrés des deux autres côtés.

[2] Du cône.

[3] Le ſecond, qui monta ſur le trône de Syracuſe 269 avant J. C. & fut allié des Romains.

qu'il y ait eu par le paſſé, & qu'il y ait encore de preſent, dix mille fois dix mille, c'eſt à dire, innumerables hommes diſſolus : ains au contraire, nous deteſtons ceux qui avec trop de monſtre d'affection font des comptes de leurs feſtins, comme gens qui font trop de cas de petites & indignes voluptez, que lon deuſt avoir en meſpris : là où au contraire en liſant les eſcripts d'un Eudoxus, d'un Archimedes, d'un Hipparchus, nous ſommes ravis comme eux d'un celeſte & divin plaiſir, & adjouſtons foy au dire de Platon, qui eſcrit, que les arts mathematiques eſtans meſpriſez & delaiſſez par ignorance, à faute de les entendre, neanmoins pour la grace & le plaiſir qu'ils ont, encore viennent ils en avant, en deſpit des ignorans. Toutes leſquelles voluptez ſi grandes, & en ſi grand nombre, tousjours coulantes comme une riviere continuelle, ces hommes icy deſtournent & derivent ailleurs, pour empeſcher que ceux qui s'approchent d'eux, & preſtent l'oreille à leur doctrine, n'en taſtent, ains leur commandent que levant tous leurs appareils, ils les fuyent à pleines voiles.

XXVI. Qui plus eſt, tous ceux de ceſte ſecte, tant hommes que femmes, prient & ſupplient Pythocles par Epicurus, qu'il ne face compte quelconque de tous ces arts que nous appellons

liberaux. Et en louant un je ne ſçay quel Apelles; entre autres belles qualitez qu'ils luy attribuent, ils mettent que des ſon commancement il s'eſtoit abſtenu d'eſtudier ès arts mathematiques, & n'en avoit jamais eſté ſouillé ny contaminé. Quant aux hiſtoires (pour ne dire point comme de toutes autres ſciences ils n'ont jamais rien ouy ne veu) j'allegueray ſeulement ce que Metrodorus eſcrit là où il parle des poëtes : N'ayes point, dit-il, de honte, & ne penſe point que ce ſoit vergongne de confeſſer que tu ne ſçais deſquels eſtoit Hector, des Grecs ou des Troiens, ny comment il y a aux premiers vers d'Homere, & te ſoucie auſſi peu de ceux qui ſont au milieu.

XXVII. Or a bien Epicurus entendu que les voluptez corporelles, ne plus ne moins que les vents anniverſaires qui ſoufflent durant les jours caniculaires ſe vont paſſant, & ceſſent en fin totalement, après que la fleur de l'aage de l'homme eſt paſſée, & pourtant il fait une queſtion, à ſçavoir ſi le ſage eſtant devenu vieil, & ne pouvant plus avoir compagnie de femme, prent encore plaiſir à toucher, taſter, & manier les belles perſonnes, eſtant en cela bien loing de la ſentence du ſage Sophocles lequel diſoit, qu'il eſtoit bien aiſe d'eſtre eſchappé des liens de l'amour & de la volupté,

comme du joug & de la chaine d'un maiſtre violent & furieux, mais à tout le moins falloit il que ces voluptueux icy, voyans que la vieilleſſe deſſeche & fait tarir pluſieurs voluptez corporelles, & que

Dame Venus aux vieux eſt courroucée,

comme dit Euripides, feiſſent proviſion de ces autres voluptez icy ſpirituelles, comme de vivres ſecs, non ſubjects à pourriture ny à corruption, pour attendre & ſouſtenir un ſiege, & que leurs feſtes de Venus & leurs lendemains fuſſent de paſſer leur temps à lire quelques plaiſantes hiſtoires, ou quelques beaux poëmes, ou quelque belle ſpeculation de muſique, ou de geometrie : car il ne leur ſeroit jamais venu en penſée, de mettre en avant ces attouchemens & maniemens là, qui n'ont plus ny dents ny yeux, en maniere de parler, & ne ſont plus que allechemens & provocations de luxure amortie, s'ils euſſent apptis à eſcrire d'Homere & d'Euripide, à tout le moins comme Ariſtote, Heraclides [1], Dicæarchus [2] en eſcrivent : mais ne s'eſtans jamais ſouciez de faire munition & proviſion de tels

[1] De Pont, diſciple d'Ariſtote.

[2] Diſciple d'Ariſtote. Il avoit écrit entr'autres ſur la république de Sparte un ouvrage, qu'on y liſoit tous les ans dans la ſalle des éphores aux jeunes gens aſſemblés, en vertu d'une loi qui fut long-tems obſervée.

vivres, & toute leur vie au demourant eſtant mal-plaiſante, aride & ſeiche, comme ils diſent, de la vertu, voulans tousjours eſtre en voluptez continuelles, & le corps n'y pouvant plus fournir, ils font des choſes villaines & deshonneſtes hors de temps & de ſaiſon, par leurs confeſſions meſmes, s'efforceans de reſveiller & reſſuſciter la mémoire de leurs voluptez anciennes, & ſe ſervans de ces vieilles là à faute d'autres plus freſches, comme s'ils les euſſent gardées en compoſte ſalées toutes mortes, & en veulent rallumer d'autres expirées en leur chair, qui eſt deſormais comme une cendre froide contre la nature, à faute d'avoir faict proviſion en leur ame d'aucune doulceur qui luy ſoit propre avec resjouiſſance digne d'elle.

XXVIII. Et quant au reſte des plaiſirs ſpirituels, nous en avons dit ce qui nous en eſt venu en penſée de dire : mais quant à la muſique qui donne à l'homme tant & de ſi grandes delectations, laquelle neantmoins ils fuyent & rejettent, il ne ſeroit pas poſſible de l'oublier ny paſſer ſoubs ſilence, quant bien on le voudroit, pour les impertinences & abſurditez grandes qu'en met Epicurus. Car en ces queſtions il maintient, que le ſage eſt grand amateur de tous ſpectacles, & plus que nul autre curieux & affectionné de veoir & ouïr les paſſetemps

que lon faict ès theatres durant les feſtes de Bacchus : & neanmoins il ne veut pas donner lieu aux diſputes & queſtions des lettres humaines, non pas ſeulement à la table quand on diſne ou que lon ſouppe, ains conſeille aux roys amateurs des lettres, de ſe faire plus toſt lire des ruzes de guerre, & d'ouïr des bouffonneries & plaiſanteries à leurs tables, que non pas des propos & diſputes de la muſique, ou de l'art poëtique : ainſi l'a il eſcript en ſon livre de la royauté, comme s'il eſcrivoit à un Sardanapalus, ou à un Naratus, qui fut jadis ſatrape & gouverneur du païs de Babylone : car jamais Hieron, Attalus & Archelaus ne ſe fuſſent laiſſez perſuader, qu'ils deuſſent faire lever de leurs tables un Euripides, un Simonides, un Melanippides, un Crates, un Diodotus, pour y faire ſeoir en leurs places un Cardax, un Agriante, ny un Callias bouffons & plaiſans, & des Thraſonides & Thraſyleons, qui ne ſçavoient autre choſe que faire rire, en contrefaiſant des lamentations & gemiſſemens, ou bien des applaudiſſemens & battemens de mains : & ſi le premier Ptolomæus qui aſſembla un college d'hommes de lettres, euſt rencontré ces beaux enſeignemens là, & ces belles inſtructions royales, n'euſt il pas dit aux Muſes, O Muſes, d'où vient ceſte envie ? car il n'eſt

point bien ſeant à nul Athenien de haïr ainſi & faire la guerre aux Muſes : mais comme dit Pindare,

> Ceux qui ne ſont point des eſleus
> De Jupiter bien voulus,
> Treſſaillent de peur, & s'effroyent
> Quand la voix des Muſes ils oyent.

Que dis tu Epicurus ? tu vas dès le fin matin au theatre pour ouïr les ſons des joueurs de cithres & de fluſtes, & ſi en un bancquet il advient qu'un Theophraſtus diſcoure des accords de la muſique, ou un Ariſtoxenus des muances, ou un Ariſtophanes [r] des œuvres d'Homere, bouſcheras tu tes aureilles avec les deux mains, de peur de les ouïr, pour la haine & pour l'horreur en quoy tu les as ? N'y a il pas plus d'apparence & plus d'honneſteté, en ce que lon recite du roy de Scythie Atheas, lequel, comme l'excellent joueur de fluſtes Iſmenias euſt eſté pris priſonnier de guerre, & euſt joué devant luy durant ſon ſoupper, jura qu'il prendroit plus de plaiſir à ouïr hennir ſon cheval, & puis ils ne veulent pas advouër quand on leur objice qu'ils ont la guerre jurée, ſans eſperance de trefve ny de paix avec toute gentilleſſe & toute honeſteté.

[r] De Byſance, le grammairien, maître d'Ariſtarque, autre grammairien célèbre, contemporain de Ptolémée Philométor.

XXIX. Et ſi vous en oſtez la volupté, qu'y a il plus au monde de venerable, de ſainct, de pur & de net qu'ils aiment, ne qu'ils ambraſſent ? n'euſt il pas eſté plus raiſonnable pour vivre joyeuſement, de rebuter & fuir les ſenteurs & les parfums, comme font les eſcharbots & les vautours, que non pas les propos & devis des lettres humaines, & de la muſique ? Car quelle fluſte ou haubois, ne quelle cithre bien accommodée pour chanter deſſus,

Quelle chanſon de chorus envoyée
Hors de la bouche à gorge deſployée,
Par gens en l'art de chanter très ſçavans,

donna oncques tant de resjouïſſance à Epicurus, ou à Metrodorus, comme faiſoient à Ariſtote, à Theophraſtus, à Hieronymus [1] & à Dicæarchus les diſcours, les regles & preceptes des chorus ou charoles, & les queſtions touchant les inſtrumens des haubois, touchant les proportions, les conſonances & accords ? comme, pour exemple, quand ils enqueroient la cauſe pourquoy c'eſt que de deux tuyaux de fluſtes, celuy qui eſt plus eſtroit d'emboucheure rend le ſon plus gros : & pourquoy eſt-ce que ſi on leve contremont la fluſte, elle en devient plus hautaine en tous ſes tons, & au contraire ſi on la baiſſe &

[1] De Rhodes, diſciple d'Ariſtote.

eſtouppe, elle en ſonne plus baſſement : autant en fait elle quand elle eſt jointe & approchée d'une autre : & à l'oppoſite, quand elle eſt desjoincte & ſeparée, elle ſonne plus hault & plus aigu : & pourquoy eſt-ce que ſi lon ſeme par la place de la ſcene où jouent les joueurs en un theatre, de la balle, ou bien de la poulſiere, le peuple en eſt tout aſſourdy : & comme Alexandre vouluſt en la ville de Pelle faire le devant de la ſcene du theatre tout de bronze, l'architecte ne le voulut pas permettre, par ce qu'il dit, que cela gaſteroit la voix des joueurs : & pourquoy eſt-ce qu'en la muſique le genre harmonique reſſerre & attriſte, & le chromatique dilate & resjouit.

XXX. Et puis les meurs & naturels des hommes que les poëtes repreſentent en leurs eſcripts, leurs ingenieuſes fictions, la difference de leurs ſtiles, les ſolutions des doubtes & queſtions que lon fait deſſus, outre la delectation, gentilleſſe & beauté qu'elles ont, encores apportent elles quant & quant je ne ſçay quelle efficace de perſuader, dont chaſcun ſe peut ſervir à ſon profit : tellement qu'elles pourroient, comme dit Xenophon, faire oublier juſques à l'amour meſme, tant ceſte volupté a de puiſſance : de laquelle ces Epicuriens icy n'ont aucun ſentiment, ny aucune experience, ny n'en veulent

avoir, qui pis eſt, comme ils diſent eux-meſmes, tendans toute la partie contemplative de l'ame, à ne penſer à autre choſe qu'au corps, & la tirant à fond contrebas, avec les cupiditez ſenſuelles & charnelles, ne plus ne moins que les filets des peſcheurs, avec de petits rouleaux de plomb, faiſans comme les palefreniers ou bergers qui mettent devant leurs beſtes du foin, ou de la paille, ou de quelque herbe, comme eſtant la propre paſture des animaux qu'ils ont en charges. Car n'eſt il pas ainſi qu'ils veulent engraiſſer l'ame, comme on fait des pourceaux, avec les voluptez du corps, en tant qu'ils veulent quelle ſe resjouiſſe de ce qu'elle eſpere, que le corps en aura bien toſt jouïſſance, ou bien quelle a ſouvenance de celles qu'elle a jouyes par le paſſé, & ne luy permettent pas qu'elle perçoive aucune particuliere douleur, ny aucune propre delectation à elle ſeule?

XXXI. Et toutefois peut il eſtre choſe plus eſtrange & plus hors de toute apparence de raiſon, que y ayant deux parties deſquelles l'homme eſt compoſé, l'ame & le corps, & l'ame eſtant en plus digne degré, dire que le corps ait un bien propre & particulier à luy ſelon nature, & que l'ame n'en ait point, ains qu'elle demeure oyſifve à regarder le corps, en regardant aux paſſions & affections d'iceluy, en

s'esjouiſſant avec luy ſeulement, ſans que d'elle meſme originellement elle ait aucun mouvement, ny aucune election, ny aucun deſir, ny aucune joye : car il falloit, en ſe deſcouvrant tout rondement & ſimplement, dire que l'homme fuſt tout chair, comme font aucuns qui nyent tout à plat, qu'il y ait aucune ſubſtance ſpirituelle, ou bien en laiſſant deux natures differentes en nous, y laiſſer auſſi quant-&-quant à chaſcune ſon bien & ſon mal, ſon propre & naturel, & ſon eſtrange & contre naturel, comme entre les cinq ſens naturels un chaſcun eſt bien deſtiné & approprié à un certain ſubject ſenſible, encore qu'ils ſoient tous fort compaſſibles & conſentans les uns aux autres.

XXXII. Or eſt il que le propre ſentiment de l'ame eſt l'entendement, & de dire qu'il n'ait aucun propre ſubject, ny ſpectacle, ny mouvement, ny affection qui luy ſoit propre, peculiere & naturelle, il n'y auroit point de propos, ſi ce n'eſt que d'aventure, ſans y penſer, nous leur mettions ſus des calomnieuſes imputations. Alors je pris la parole & luy dis, non pas à noſtre jugement : car nous t'abſolvons de toute action d'injure, & pourtant pourſuy hardyment ton propos juſques à la fin. Comment (dit-il) Ariſtodemus ne me ſuccedera il doncques pas ſi d'adventure tu es du tout las de

parler ? Ouy bien certes, reſpondit Ariſtodemus, mais ce ſera quand tu te trouveras las & recreu comme ceſtuy-cy : mais maintenant attendu que tu es encore tout frais & vigoureux, mon bon amy, ne t'eſpargne point pour ne donner à penſer, que ce ſoit mignardiſe qui te fait fuir la lice.

XXXIII. Certainement, dit adonc Theon, c'eſt bien peu de choſe & très facile, que ce qui reſte, car il ne reſte plus que à monſtrer & raconter, combien il y a de joyes & de voluptez en la vie active : Or confeſſent ils eux-meſmes, qu'il y a trop plus de plaiſir à bien faire à autruy, que non pas à en recevoir d'autruy : & eſt vray que lon peut faire bien de paroles meſmes, mais le plus ſouvent & principalement de faict, ainſi comme le nom meſme de benefice & de bien faire le donne à cognoiſtre, & eux meſmes le teſmoignent, comme nous oyons reciter & recorder à ceſtuy-cy, alleguant les paroles que profera & les miſſives qu'eſcrivit Epicurus à ſes amis, haut louant & magnifiant Metrodorus, de ce que vaillamment & hardyment il deſcendit de la ville d'Athenes juſques au port de Piræe, pour ſecourir Mithres le Syrien, encore qu'il ne feiſt rien en ceſte ſaillie là.

XXXIV. Quelles doncques & combien grandes voluptez devons nous eſtimer qu'eſtoient celles

de Platon, quand Dion ſortant de ſon eſchole & de ſa diſcipline, alla ruiner le tyran Dionyſius, & delivrer la Sicile? & quelles joyes devoit ſentir Ariſtote quand il feit reedifier la ville de ſa naiſſance qui eſtoit toute par terre, & feit rappeller ſes citoyens qui en eſtoient tous chaſſez & bannis? & quelles Theophraſtus & Phidias, qui ruinerent les tyrans qui avoient uſurpé la domination de leur païs? car combien d'hommes en particulier ſecoururent ils, non point en leur envoyant un boiſſeau de bled ou de farine, comme Epicurus en envoya à quelques uns, mais en faiſant que ceux qui eſtoient bannis de leur païs, & chaſſez de leurs maiſons & de leurs biens, y peuſſent retourner & rentrer, & que ceux qui eſtoient priſonniers aux fers, en fuſſent delivrez, & ceux qui eſtoyent privez de leurs femmes & de leurs enfans, les peuſſent recouvrer?

XXXV. Qu'eſt il beſoing de vous en dire davantage, à vous qui le ſçavez certainement? mais quand je le voudrois, ſi me ſeroit il impoſſible de paſſer par deſſus l'impudence & impertinence de ceſt homme, lequel mettant ſoubs les pieds, & meſpriſant les faicts de Themiſtocles & de Miltiades, eſcrivoit de luy à ſes amis en ceſte ſorte: « Quant aux bleds que vous » nous avez fournis & envoyez, vous avez vail» lamment & magnifiquement monſtré le ſoing

» que vous avez de nous, & avez declaré par » ſignes qui montent juſques au ciel, l'amour » & bien veuillance que vous me portez »: de maniere que qui oſteroit un peu de bleds de la miſſive de ce philoſophe, les paroles ſont au reſte couchées, comme ſi c'eſtoit pour remercier quelqu'un d'avoir ſauvé toute la Grece, ou bien d'avoir delivré ou preſervé tout le peuple d'Athenes.

XXXVI. Je ne me veux point amuſer à deduire, que pour les voluptez corporelles, la nature a beſoing de grands frais & groſſe deſpenſe, & que le plaiſir qu'ils cherchent ne giſt point en gros pain bis ny en potage de lentilles: ains requerent les appetits de ces voluptueux icy des viandes exquiſes, des vins delicieux, comme ſont ceux de Thaſos, des delicates ſenteurs & odeurs precieuſes de parfums, des paſtiſſeries, tartres & gaſteaux bien deſtrempez avec la liqueur de l'abeille au roux pennage, & par deſſus tout cela, encore de belles jeunes femmes, comme une Leontion, une Boidion, une Hedia, une Nicedion, qu'il entretenoit & nourriſſoit en ſon verger de plaiſance: mais au demourant quant aux joyes & lieſſes de l'ame, il n'y a celuy qui ne die & ne confeſſe, qu'il faut qu'elles ſoient fondées ſur la grandeur de quelques actions, & la beauté de quelques œuvres memorables, ſi

nous ne voulons qu'elles ſoient trouvées futiles, baſſes & pueriles, ains au contraire qu'elles ſoient reputées graves, conſtantes & magnifiques: mais de ſe vanter & exalter pour s'eſtre laiſſé aller à toute diſſolution de voluptez, comme feroient des matelots & mariniers qui auroient celebré la feſte de Venus, & de faire gloire de ce qu'eſtant malade de l'eſpece d'hydropiſie que les medecins appellent aſcites, il ne laiſſoit pas de faire des feſtins & aſſemblées de ſes amis, & qu'il ne craignoit point d'adjouſter encore de l'humeur davantage à ſon hydropiſie, & qu'il ſe fondoit d'une certaine eſpece de joye meſlée avec larmes, quand il ſe ſouvenoit des dernieres paroles que luy avoit dittes ſon frere Neocles à ſon treſpas: il eſt certain que nulle perſonne de ſain entendement n'appellera jamais ces ſortiſes là lieſſes ny joyes, mais s'il y a aucun rire qui ſe doivent nommer Sardonien, qui ſoit propre à l'ame, c'eſt à mon advis en telles resjouïſſances forcées & meſlées de larmes.

XXXVII. Toutefois qui les voudra appeller joyes & lieſſes, qu'il compare à l'encontre ces autres icy, & qu'il conſidere de combien ſont plus excellentes celles qui ſont exprimées par ces vers:

Par mes conſeils de Sparte confondue
En armes à la gloire eſté tondue.

Et,

Ceſtuy cy fut, amy paſſant, tant comme
Il a veſcu, un clair ſoleil de Rome.

Et,

Je ne ſçay pas ſi un dieu immortel
Je te doy dire, ou un homme mortel.

Et quand je me mets devant les yeux les hauts faicts d'un Thraſybulus, d'un Pelopidas ou d'un Ariſtides, en la journée de Platæes, ou d'un Miltiades en celle de Marathon, alors je ſuis ravy hors de moy-meſme, comme parle Herodote, & contrainct de dire, que ſelon mon advis il y a en la vie active de ceux qui font ainſi tant de beaux actes heroïques, plus de joye & de douceur, que non pas de gloire & d'honneur: à quoy porte teſmoignage le dire d'Epaminondas meſme, lequel aſſeuroit que le plus doulx contentement qu'il euſt eu en toute ſa vie, eſtoit que ſon pere & ſa mere vivans voyoient le trophée de la battaille de Leuctres, qu'il avoit gaignée contre les Lacedæmoniens, eſtant capitaine general des Thebains.

XXXVIII. Or comparons maintenant à la mere d'Epaminondas, celle d'Epicurus, laquelle devoit eſtre bien aiſe de voir ſon fils caché au fond d'un delicieux jardin, & verger de plaiſance; là où il faiſoit des enfans à moytié avec ſon familier Polyænus, à une courtiſane natifve

de la ville de Cyzique : car que la mere & la ſœur de Metrodorus fuſſent exceſſivement joyeuſes de ce qu'il s'eſtoit marié, on le peut voir par les livres & miſſives qu'il eſcrit à ſon frere, & neantmoins ils vont par tout cryant, qu'ils ont veſcu joyeuſement, & ne font autre choſe que magnifier & exalter la delicateſſe de leur vie, ne plus ne moins que les eſclaves, quand ils ſolenniſent la feſte de Saturne, ſouppans enſemble, ou qu'ils celebrent celle de Bacchus, courans çà & là, il n'eſt homme qui peuſt ſupporter leurs cryeries, & le bruit qu'ils menent en faiſant & diſant à qui mieulx mieulx de telles lourderies :

Que chommes tu, ô pauvre miſerable ?
Boy moy d'autant : la viande eſt ſur table,
Fais bonne chere & ne t'eſpargne point.
Après ces mots les autres d'un cry joint,
Se prennent tous à demener grand feſte :
L'un verſe à boire, & l'autre ſur ſa teſte
Met un chappeau de fleurs, l'autre tenant
Un laurier verd en ſa main, entonnant
Avec ſa voix rude & mal accordante,
Quelque chanſon rurale à Phœbus chante :
L'autre poulſant la porte prent deduit
A tenir hors ſa compagne de lict.

Ne vous ſemble il pas que ces ſottiſes là reſſemblent proprement aux lettres miſſives que

Metrodorus eſcrit à ſon frere en ces mots? « Il » n'eſt ja beſoing de s'aller expoſer aux dangers » de la guerre, pour le ſalut de la Grece, ny » ſe tuer le cœur & le corps pour obtenir des » Grecs une couronne en teſmoignage de ſa- » pience, Timocrates, ains faut boire de bon » vin, ſe traitter bien, & manger, de ſorte que » le corps en reçoive tout plaiſir, & point de » dommage». Et puis en un autre paſſage de ces meſmes eſcripts il dit, « O que je ſuis joyeux; » & comme je me glorifie d'avoir appris d'Epi- » curus à gratifier à mon ventre, ainſi comme » il faut! car à la verité, le bien ſouverain de » l'homme, ô phyſicien Timocrates, conſiſte au » ventre». Brief, ces hommes icy deſcrivent, limitent & terminent toute la grandeur de la volupté humaine au ventre, comme à l'entour de ſon centre & de ſa circonference, & n'eſt pas poſſible que jamais ils participent d'une joye grande, royale & magnifique, ne qui apporte une magnanimité & hauteſſe de courage, une ſplendeur de gloire, une tranquillité d'eſprit qui s'eſpande en tout & par tout, attendu qu'ils ont eleu une vie cachée qui ne ſe monſtre point au dehors, ſans ſe vouloir entremettre des affaires publiques, ſans offices d'humanité, qui n'eſt ravie & inſpirée ny du deſir de ſe faire honneur, ny de bien faire à autruy & meriter de la choſe

publique : car l'ame n'eſt point choſe petite, ny baſſe & vile ; qui eſtende ſes cupiditez ſeulement juſques à ce qui eſt bon à manger, comme font les poulpes leurs bras, car ces cupiditez là ſont incontinent raſſaſiées & ſaoulées en un moment d'heure.

XXXIX. Mais depuis que les eſlans & mouvements de l'ame, tendans à l'honneur & à la gloire, & au contentement de la conſcience d'avoir bien fait, ſont une fois venus à leur vigueur & perfection, alors ils ne prennent plus pour leur terme de durée ſeulement la longueur de la vie humaine, ains le deſir d'honneur, & l'envie de ptofiter à la communauté des hommes, ambraſſant toute l'eternité, s'efforce d'aller touſjours en avant, avec des actions qui leur donnent des joyes & voluptez impoſſibles à exprimer, deſquelles les grands perſonnages & gens de bien ne ſe peuvent jamais deſpeſtrer, encore qu'ils les fuyent, pource qu'elles les environnent de tous coſtez, & leur vienent de tous coſtez audevant, quand ils ont par leurs bienfaicts resjouy beaucoup de gens,

Chaſcun regarde un tel homme en la face,
Ainſi qu'un dieu, quand par la ville il paſſe.

Car celuy qui a tellement diſpoſé les autres envers ſoy, qu'ils s'esjouiſſent & treſſaillent d'aiſe

quand ils le voyent, qu'ils deſirent le toucher, le ſaluër & parler à luy : il eſt tout manifeſte, voire à un aveugle, que celuy là ſent en ſoy-meſme de grandes voluptez, & qu'il jouiſt d'un très doulx contentement. Voylà d'où vient que jamais ils ne ſe laſſent ny ſe faſchent de ſervir & profiter au public, ains entent on tousjours de leurs bouches de tels propos,

Ton pere t'a en ce monde produit,
Pour aux humains porter beaucoup de fruict.

Et,

Ne nous laſſons jamais de profiter
Au genre humain, ny d'en bien meriter.

XL. Et n'eſt ja beſoing de parler de ceux qui ont eſté extremement gens de bien : car ſi à quelqu'un de ceux qui ne ſont pas du tout meſchans, ſur le poinct qu'il ſeroit preſt à mourir, celuy en la puiſſance duquel il ſe trouveroit, fuſt ou un dieu ou un roy, luy donnoit une heure de reſpit, luy permettant de l'employer auquel il voudroit, ou à executer quelque acte memorable, ou à prendre ſon plaiſir, pour incontinent après l'heure paſſée s'en aller recevoir la mort, qui ſeroit celuy qui aimeroit mieux en ce peu de temps de reſpit, coucher avec la courtiſane Laïs, ou bien boire du vin Arviſien, que de tuer le tyran Archias, pour delivrer de

tyrannie la ville de Thebes? Quant à moy je penſe qu'il n'y a homme ſi perdu, qui n'aimaſt mieux l'un que l'autre: car meſme je voy entre les gladiateurs & eſcrimeurs à oultrance, ceux qui ne ſont pas du tout brutaulx & ſauvages, ains Grecs de nation, quand il leur faut entrer en l'arene & au camp clos, encore qu'on leur preſente lors pluſieurs vivres & fort delicieux, ſi aiment ils mieux recommander leurs femmes & leurs enfans à leurs amis, & affranchir leurs eſclaves, que non pas complaire à leurs ventres & appetits ſenſuels.

XLI. Mais encore ſuppoſons que ce ſoit choſe grande que des voluptez corporelles, elles ſont auſſi bien communes à ceux qui s'entremettent des affaires publiques: car comme dit le poëte,

Ils mangent pain & boivent vin vermeil,

& banquettent avec leurs amis, beaucoup plus alaigrement & plus joyeuſement, à mon advis, après qu'ils ſont retournez de leurs combats, ou autres grands exploits: comme Alexandre & Ageſilaus voire certes Phocion & Epaminondas, que non pas ceux icy qui ſe ſont huylez au long du feu, ou qui ſe ſont branlez tout doulcement en leurs littieres, en ſe mocquant de ceux qui ont la fruition de ces autres plus grandes & plus nobles voluptez. Car que diroient ils

d'Epaminondas, lequel eſtant convié à ſoupper chez un ſien amy, quand il veit que l'appareil qu'il y avoit, eſtoit plus grand que ſes facultez ne portoient, il n'y voulut pas demourer à ſoupper, diſant, « Je penſois que tu ſacrifiaſſes aux dieux, » non pas que tu feiſſes du prodigue » : & veu qu'Alexandre le grand refuza les cuyſiniers & patiſſiers de la royne de Carie Ada, en diſant qu'il en avoit de meilleurs, à ſçavoir pour le diſner, le lever matin & cheminer avant jour : & pour le ſoupper, le peu diſner : & Philoxenus qui luy avoit eſcrit de deux beaux jeunes garſons, s'il vouloit qu'il les achettaſt pour les luy envoyer ; il ne s'en fallut gueres qui ne le depoſaſt de ſon gouvernement : & toutesfois qui le pouvoit mieux faire que luy.

XLII. Mais comme Hippocrates dit, que un labeur & une douleur moindre eſt offuſquée par une plus grande : auſſi les voluptez qui procedent des vertueuſes & honorables actions obſcurciſſent & amortiſſent de leurs joyes & grandeurs celles qui provienent du corps : & s'il eſt ainſi, comme diſent ces Epicuriens icy, que la ſouvenance des plaiſirs que lon a receu par le paſſé, ſoit un grand moyen pour vivre joyeuſement : il n'y a celuy de nous qui peuſt adjouſter foy à Epicurus que mourant en de très griefves douleurs & de très douloureuſes mala-

dies, il reconforroit ſon tourment & ſes angoiſſes par la ſouvenance des voluptez qu'il avoit autrefois jouyes, car il ſeroit plus aiſé de voir l'image de ſa face au fond d'une eau agitée & en une tourmente, que de ramener en ſon entendement la memoire riante d'une volupté pieça paſſée, en une ſi grande fiebvre & ſi griefve laceration du corps, là où l'homme ne ſçauroit chaſſer arriere de ſoy, encore qu'il le vouluſt, la ſouvenance de ſes louables & vertueuſes actions : car comment euſt jamais Alexandre peu perdre la memoire de la journée d'Arbeles, ou Pelopidas oublier comment il avoit desfait le tyran Leontiades, ou Themiſtocles la journée de Salamine : car quant à celle de Marathon, les Atheniens la feſtent & ſolenniſent encore juſques aujourd'hui : & les Thebains, celle de Leuctres : & nous meſmes vrayement celle que Diophantus gaigna près la ville de Hyampolis, comme vous ſçavez : car nous la feſtons encore, & eſt tout le païs de la Phocide ce jour là tout plein de ſacrifices, & d'honneur que lon fait à ſa memoire, & n'y a celuy de nous qui ſoit ſi aiſe de ce qu'il boit & qu'il mange, comme furent ceux qui gaignerent celle victoire : on peut doncques penſer quelle joye, quelle lieſſe & quel contentement accompagnerent toute leur vie ceux qui executerent ces haults-faicts d'armes là,

là, veu que après cinq cents ans & plus la memoire d'iceux en eſt encore conjoincte avec grande resjouïſſance.

XLIII. Er toutefois encore confeſſoit Epicurus, que de la gloire il naiſſoit je ne ſçay quoy de volupté : & comment euſt il peu faire de moins, veu que luy meſme l'apperoit ſi furieuſement, & haletoit après ſi deſeſpereement, que non ſeulement il deſadvoüoit ſes maiſtres & precepteurs, & conteſtoit à l'encontre de Demetrius, à qui il avoit derobbé toutes ſes doctrines, ſur quelques ſyllabes ou quelques poincts, & maintenoit qu'il n'y avoit jamais eu homme ſage ny ſçavant que luy, & ceux qui avoient appris de luy? & qui plus eſt, il a bien eu l'impudence de dire, que Colotes l'adoroit, en luy ambraſſant les genoux, quand il l'entendoit diſcourir des cauſes naturelles, & que ſon frere Neocles affermoit dès qu'ils eſtoient enfans, que jamais homme n'avoit eſté ſi ſage ne ſi ſçavant que Epicurus, & que ſa mere eſtoit bien heureuſe, laquelle avoit porté en ſon ventre tant d'atomes, c'eſt à dire, tant de petits corps indiviſibles, qui avoient en s'amaſſant enſemble formé un ſi ſçavant perſonnage. N'eſt-ce pas doncques ne plus ne moins que Callicratidas diſoit ancienement que Conon adulteroit la mer, auſſi que Epicurus honteuſement & à cachettes faiſoit l'amour à la gloire, & taſ-

choit à forcer & corrompre l'honneur, pource qu'il n'en pouvoit joüir ouvertement, & ſi en eſtoit amoureux & paſſionné de deſir ? car tout ainſi que le corps humain en temps de famine, d'autant qu'il n'a point de nourriture d'ailleurs, eſt contrainct d'en prendre de ſa propre ſubſtance contre nature : auſſi l'ambition fait un grand mal ès ames des ambitieux, car mourans de ſoif de gloire, & voyans qu'ils n'en peuvent avoir d'ailleurs, elle les contrainct de ſe louër eux meſmes : mais ceux qui ſont ainſi paſſionnez de la cupidité d'honneur & de gloire, ne confeſſent ils pas manifeſtement qu'ils rejettent de grandes louanges par leur laſcheté & foibleſſe de cœur en fuyant les charges publiques, le maniement des affaires, & le hanter auprès des grands, de là où Democritus diſoit que tous biens eſtoient venus en la vie des hommes ? car il ne pourroit jamais perſuader au monde, que veu qu'il eſtimoit tant & faiſoit ſi grand compte du teſmoignage de Neocles & de l'adoration de Colotes, que s'il euſt eſté reçeu en la feſte & aſſemblée des jeux olympiques avec acclamations de joye & battements de mains, il ne fuſt ſorty hors de ſoy, tant il en euſt eu de joye, & qu'il ne s'en fuſt allé brayant d'aiſe parmy les rues comme un fol, ainſi que dit le poëte Sophocles,

Comme le vent ſouffle à ſon abandon
Le duber blanc du vieux chenu chardon.

XLIV. Et ſi c'eſt choſe agreable de ſçavoir que lon a bon nom, il faut conſequemment auſſi confeſſer, que c'eſt choſe faſcheuſe de ſentir que lon ait mauvais nom : or n'y a il rien plus infame, ne qui donne plus mauvaiſe reputation, que de n'avoir point d'amis, ne ſe vouloir meſler de rien, ne croire, ny ne craindre point les dieux, vivre en toute diſſolution, paſſer ſa vie ſans rien faire. Or eſt il que tous les hommes vivans, exceptez eux, tienent que toutes ces qualitez convienent à ceux de ceſte ſecte là. Il eſt vray, dira quelqu'un, mais c'eſt à tort. Tant y a que nous ne diſputons pas maintenant de la verité, mais de la publique opinion que lon a d'eux. Je ne veux point alleguer les decrets publiques de villes, ny les livres diffamatoires que lon a eſcrits contre eux, pource que cela ſeroit trop odieux. Si la charité & dilection de peres & meres envers leurs enfans, ſi manier les affaires publiques, gouverner une armée, avoir authorité de magiſtrat, ſont choſes honorables & glorieuſes : il eſt force de confeſſer que ceux qui diſent, qu'il ne ſe faut point travailler pour ſauver la Grece, ains boire & manger, de maniere que le ventre en reçoive plaiſir ſans dommage ny deſplaiſir, ſont infames,

& doivent eſtre tenus pour meſchants : & que ſentans qu'ils ſont tenus & reputez pour meſchants ; il eſt force qu'ils en ſoient faſchez & qu'ils en vivent mal plaiſamment, s'il eſt ainſi qu'ils mettent l'honneur, le bon nom, & la bonne reputation entre les choſes delectables.

XLV. Après que Theon eut achevé d'ainſi parler, nous fuſmes d'advis de ceſſer noſtre promenement, & ſuyvant noſtre couſtume nous aſſeiſmes ſur des ſieges, là où nous demouraſmes un peu de temps ſans mot dire, rememorans ce que nous avions entendu : car Zeuxippus penſant à ce qui avoit eſté dit, ſe prit à demander, & qui achevera ce qui reſte plus à dire? Par ce que ayant fait mention en paſſant de la divination & de la providence divine, le diſcours nous donne à entendre, qu'il n'eſt pas encore arrivé là où il en doit demourer, pource que ce ſont les poincts deſquels plus ſe vantent & ſe glorifient ces gens là, & qui leur donnent plus de contentement, plus de repos & de tranquillité d'eſprit, & plus d'aſſeurance d'avoir oſté tout cela (diſent ils) de la vie des hommes : pourtant ſeroit il bien neceſſaire d'en toucher quelque choſe. Ariſtodemus adonc prenant la parole : Quant à la volupté, dit il, qu'ils pretendent en ceſt endroit, il me ſemble qu'il a eſté dit, que ſi leurs raiſons vienent à bout de leur en-

tente, & qu'ils facent ce qu'ils taſchent à faire, elles leur oſtent de l'eſprit je ne ſçay quelle crainte des dieux, & ne ſçay quelle ſuperſtition, mais auſſi qu'elles ne leur impriment joye, ny lieſſe quelconque de la part des dieux, ains qu'elles les rendent tels envers eux, en ce qu'ils n'en ſont ny troublez de crainte, ny conſolez d'eſperance, comme nous ſommes envers les poiſſons de la mer d'Hyrcanie, n'attendans ny bien ny mal d'eux: mais s'il faut adjouſter aucune choſe à ce qui a eſté dit, il me ſemble que je puis prendre cela comme reçu & approuvé par eux.

XLVI. Premierement, qu'ils combattent fort & ferme à l'encontre de ceux qui defendent, que lon ne monſtre ſentir aucune douleur, que lon ne pleure, & que lon ne ſouſpire à la mort de ſes amis, & maintienent que ceſte indolence là tendant à impaſſibilité, par maniere de dire, procede d'un autre mal plus grand & plus grief, qui eſt une cruelle inhumanité, ou une rage & furieuſe cupidité de vaine gloire: & pourtant qu'il vault mieux en ſouffrir un peu & s'en douloir modérement, mais non pas juſques à en fondre en larmes, ny à perdre les yeux à force de plorer, ny à monſtrer toutes ces paſſions que quelques uns faiſans & eſcrivans veulent qu'on les eſtime cordiaux envers leurs amis, & gens

de doulce humeur & de bonne amitié. Car Epicurus le met en pluſieurs endroits de ſes eſcripts, & meſmement en ſes miſſives, où il fait mention de la mort de Hegeſianax, eſcrivant à Doſitheus le pere, & à Pyrſon le frere du treſpaſſé: car il n'y a pas long temps que par fortune ſes lettres me ſont tombées entre les mains, & en imitant leur façon d'arguer, je dis, que l'impieté d'eſtre Atheiſte, ſans dieu, n'eſt pas moindre peché que la cruauté ou la furieuſe cupidité de vaine gloire, à laquelle impieté nous induiſent les perſuaſions de ceux qui oſtent & la grace & le courroux aux dieux, & pourtant vault il beaucoup mieux qu'à l'opinion & creance que lon a des dieux, il y ait meſlée & adjouſtée une affection compoſée de reverence & de crainte, qu'en fuyant cela ne ſe laiſſer à ſoy meſme ny plaiſir, ny eſperance, ny aſſeurance en proſperité, ny recours en adverſité en la bonté des dieux.

XLVII. Bien eſt il vray qu'il faudroit oſter de l'opinion que lon doit avoir d'iceux, la ſuperſtition, ne plus ne moins que une maille de l'œil: mais s'il eſt impoſſible, il ne faut pas pourtant coupper par le pied, ny aveugler la foy & la creance que les hommes, pour la plus part, ont des dieux, laquelle n'eſt point, comme ils feignent eux, ſevere, triſte ny auſtere, en calomniant

ainſi la providence divine, pour la rendre odieuſe; ne plus ne moins que lon fait peur aux petits enfans de l'Empuſe, qui eſt un fantoſme, ou comme ſi c'eſtoit une furie infernale ou tragique, qui fuſt ainſi nommée: mais il n'y a point d'hommes qui craignent dieu, à qui il ne ſoit beaucoup meilleur de le craindre que autrement: car en le craignant comme un ſeigneur doulx & propice aux bons, & ennemy des meſchans, par ceſte ſeule crainte, qui fait qu'ils n'ont point beſoing de pluſieurs autres, ils ſont delivrez des emorces qui attirent les hommes bien ſouvent à mal faire, & tenant de court le vice comme languiſſant auprès d'eux, ſans le laiſſer eſchapper, ils ſont moins tourmentez que ceux qui oſent bien prendre la hardieſſe de l'employer & le mettre en beſongne, & puis incontinent après ils en entrent en des peurs, & s'en repentent.

XLVIII. Au demourant quant à la diſpoſition envers les dieux des communs hommes, qui ſont ordinairement groſſiers & ignorans, mais non pas fort vicieux ny meſchants, il eſt vray qu'il y a parmy la reverence & l'honneur qu'ils portent aux dieux quelque crainte & tremeur, laquelle s'appelle proprement ſuperſtition: mais auſſi y a il infiniement plus de bonne eſperance, & de reſjouïſſance, qui fait qu'ils prient continuellement pour l'heureux ſuccès de leurs affaires, & reçoi-

vent toute proſperité comme leur eſtant envoyée des cieux : ce qui ſe peut monſtrer & verifier par ſignes & arguments très grands, car il n'y a esbattements qui plus nous recreent que ceux que nous prenons ès temples, ny temps plus joyeux que les feſtes, & ne faiſons ny ne voyons choſe quelconque qui plus nous eſguaye que ce que nous faiſons en ballant & chantant aux temples des dieux, ou en aſſiſtant aux ſacrifices & ceremonies du ſervice des dieux : car noſtre ame n'eſt point alors triſte, morne, ny melancholique, comme ſi elle avoit affaire à quelques tyrans, ou à quelques cruels bourreaux, ains là où plus elle eſtime & ſe perſuade que dieu ſoit, c'eſt là où plus elle dechaſſe arriere de ſoy tous ennuis, toutes craintes & tous ſoucys, & ſe donne à toute resjouïſſance, juſques à boire d'aurant, à jouër & à rire, comme dit le poëte en parlant de l'amour,

Et le vieillard & la vieille hydeuſe,
Se ſouvenans de Venus amoureuſe,
De joie encor' treſſaillent en leur cœur.

Mais aux pompes des proceſſions, & aux ſacrifices non ſeulement le vieillard & la vieille, le pauvre & l'homme de bas eſtat, mais auſſi

La garſe eſclave à la cuiſſe refaitte,
Qui à tourner une meule eſt ſubjette,

les ſerfs domeſtiques, les maneuvres qui vivent de la ſueur de leurs bras au jour la journée, tous entierement s'en relevent d'aiſe & de joye.

XLIX. Les princes & roys tienent bien maiſons ouvertes & cour pleniere à tous venans, & font des feſtins publiques : mais ceux qui ſe font ès ſacrifices, feſtes & ſolennitez des dieux, parmy les parfums & encenſements, là où il ſemble aux hommes qu'ils touchent & hantent de plus près avec eux, en tout honneur & toute reverence : tels honneurs, tels feſtins, dis-je, donnent bien une joye plus rare, & une delectation plus ſinguliere, à laquelle n'a part aucune celuy qui n'a foy ne fiance quelconque en la providence divine : car ce n'eſt pas la quantité du vin qui s'y boit, ny la roſtiſſerie des bonnes viandes que lon y mange, qui donnent la joye en telles feſtes, ains l'aſſeurance & la perſuaſion que dieu y eſt preſent, propice & favorable, & qu'il prent en gré l'honneur & le ſervice qu'on luy fait : car il y a bien des feſtes & ſacrifices, où le plaiſir de la muſique, des fluſtes & haubois, & des chappeaux de fleurs, n'eſt point : mais un ſacrifice, où il n'y ait point de dieu, non plus que une feſte, ou un temple, où lon ne bancquette point, eſt Athée, je veux dire deſagreable à dieu, ſans piété, ſans religion, ſans raviſſement de devotion : & pour mieux dire, il

deſplaiſt à celuy meſme qui le fait, d'autant qu'il contrefait par hypocriſie des prieres & des adorations, dont il ne penſe pas en ſon cœur avoir aucunement affaire, mais il le fait pour la crainte du peuple, & prononce des paroles du tout contraires aux opinions qu'il tient en ſa philoſophie: & en ſacrifiant il aſſiſte au presbtre, ne plus ne moins qu'il feroit à un boucher ou à un cuyſinier, qui coupperoit la gorge à un mouton, puis le ſacrifice fait, il s'en retourne chez luy, diſant en ſoy-meſme, j'ay ſacrifié un mouton aux dieux, qui ne s'empeſchent ny ne ſe ſoucient point de moy: car c'eſt ainſi que Epicurus enſeigne à ſes ſectateurs, de faire bonne mine, pour ne porter point d'envie, & ne ſe rendre point odieux à la commune, quand elle ſe resjouit, ſe monſtrans autres exterieurement en faiſant, & eux meſmes interieurement en s'en faſchant, par ce que tout ce que lon fait envis, & par force, comme dit Evenus, eſt deſplaiſant & faſcheux.

L. C'eſt pourquoy eux meſmes diſent & tienent, que les ſuperſtitieux aſſiſtent aux ſacrifices & ceremonies des dieux, non pour plaiſir qu'ils y prennent, mais pour crainte qu'ils en ont. Et en cela il n'y a doncque point de difference du ſuperſtitieux à eux, s'il eſt ainſi qu'ils facent les meſmes choſes par crainte du monde, que les autres

par crainte des dieux. Encore ſont ils en pire condition, d'autant qu'ils n'ont pas autant de bonne eſperance qu'eux, ains ſont tousjours en crainte & en tranſe, que lon ne deſcouvre qu'ils pipent & abuſent le monde : pour la crainte dequoy ils ont eſcrit leurs livres & traittez, où ils parlent des dieux & de la divinité, enveloppez de toute ambiguité, où il n'y a rien de clair ny de pur & net, ainſi ſe maſquent & ſe couvrent de tout ce qu'ils peuvent, pour cacher les opinions qu'ils en ont, à cauſe qu'ils redoutent la fureur du peuple.

LI. Mais à tant avons nous aſſez diſcouru des deux premieres ſortes des hommes, à ſçavoir dès meſchants, & de la commune du ſimple & rude populaire : & pource conſiderons maintenant la troiſieme eſpece, de ceux qui ſont gens de bien & d'honneur, devots & religieux envers les dieux, quelles & combien de voluptez ſynceres & nettes ils ont à cauſe de la bonne perſuaſion qu'ils ont des dieux, croyans fermement qu'ils ſont autheurs de tous biens, & que d'eux procedent toutes les choſes qui ſont belles & bonnes, & qu'il n'eſt pas loyſible de dire ny de croire qu'ils facent rien de mal, ne moins qu'ils en ſeuffrent : car ils ſont bons de nature, & ce qui eſt bon ne conçoit en luy envie de choſe quelconque, ne crainte, ne cour-

roux, ny haine : comme le chault ne peut refreſchir, ains eſchauffe tousjours, auſſi ne peut le bon nuyre ny mal faire : & ſont par nature bien eſloignez l'un de l'autre, courroux & grace, rancune & debonnaireté, malignité & benignité, aſpreté & clemence, d'autant que l'un ſourt de vertu & de puiſſance, & l'autre d'imperfection & d'impuiſſance : ainſi ne fault il pas eſtimer que la divinité ſoit eſpriſe de courroux ny de grace & faveur, ains fault croire que ſon propre & naturel eſt de ſecourir, aider & bien faire tousjours, mais de ſe courroucer, nuyre & mal faire, non : ains le grand Jupiter eſt celuy, qui le premier deſcend du ciel en la terre, ordonnant & diſpoſant toutes choſes : & puis les autres dieux après, dont l'un eſt ſurnommé le Donneur, l'autre le Bening, l'autre le Protecteur, & comme dit Pindare,

Apollo qui ſon char volant
Parmy les aſtres va roulant,
Par les hommes en tout affaire
Eſt tenu le plus debonnaire.

LII. Or comme diſoit Diogenes, Tout eſt aux dieux, & toutes choſes ſont communes entre amis, & les bons ſont amis des dieux : ainſi eſt il impoſſible, que ceux qui ſont devots & amis des dieux, ne ſoient quant-&-quant bien heureux,

ny que un homme qui eſt vertueux, comme temperant & juſte, ne ſoit auſſi devot & religieux. Eſtimez vous doncques que ceux qui oſtent le gouvernement de la providence des dieux, meritent autre ſupplice, & qu'ils ne ſoient pas ſuffiſamment punis de leur impieté, de ſe retrencher eux meſmes d'une ſi grande joye & ſi grande volupté, comme nous la ſentons en nous meſmes, nous qui ſommes ainſi diſpoſez & affectionnez envers les dieux? Toute l'aſſeurance & toute la resjouïſſance d'Epicurus eſtoient un Metrodorus, un Polyænus, & un Ariſtobulus: après leſquels il eſtoit tousjours occupé, ou à les penſer malades, ou à les plorer treſpaſſez: là où Lycurgus fut appellé par la prophetiſſe Pythie,

> De Jupiter amy, & de tous dieux
> Qui ont là-ſus leur demourance ès cieux.

Et Socrates avoit un eſprit familier qui parloit familierement à luy, pour l'amitié qu'il luy portoit: & Pindare qui entendit Pan chanter un des cantiques qu'il avoit compoſez, penſons nous qu'ils en ſentiſſent en leurs cœurs une petite ou mediocre joye? ou Phormion quand il logea en ſon hoſtel, Caſtor & Pollux, & Sophocles Æſculapius, ainſi que luy meſme le ſe perſuadoit, & les autres le croyoient pour les grandes apparences qu'il y en avoit.

LIII. Il ne ſera point hors de propos de reciter en ceſt endroit, quelle foy & creance des dieux avoit Hermogenes [1], ès meſmes & propres termes qu'il eſcrit luy meſme. « Les dieux, dit-» il, qui ſçavent tout, & qui peuvent tout, me » ſont tant amis pour le ſoing qu'ils ont de ma » perſonne & de mes affaires, que jamais ils » n'ignorent ny de jour ny de nuict, que c'eſt » que j'ay envie de faire, ny là où je propoſe » d'aller : & pour autant qu'ils prevoyent ce qui » me doit advenir de quelque choſe que j'en-» treprene, ils m'en advertiſſent tousjours par » quelque voix, par ſonges, ou par les preſages » du vol des oyſeaux ».

LIV. Or eſt-il bien vrayſemblable, que tout ce qui vient des dieux eſt bon : mais quand nous ſommes perſuadez, que les biens que nous recevons, nous ſont envoyez de ſpeciale grace d'iceux, cela nous apporte une ſatisfaction, & nous donne une confiance grande, un courage merveilleux, & une joye interieure qui rit aux bons : là où ceux qui ſont autres & autrement encouragez empeſchent ce qu'il y a de plus doux en la proſperité, & ne laiſſent aucun refuge ny recours en l'adverſité : car quand il leur arrive quelque meſadventure, ils n'ont autre retraicte ny autre port que la diſſolution, ou ſeparation

[1] Fils d'Hipponicus, ami de Socrate.

du corps & de l'ame, & privation de tout ſentiment, comme ſi en une tourmente & tempeſte de mer, quelqu'un venoit dire pour aſſeurer les paſſagers, que ny la navire n'auroit point de pilote, ny que les feus[1] de Caſtor & Pollux n'apparoiſtroient point pour appaiſer les vagues ny les violens tourbillons des vents, & toutefois qu'il n'y auroit point de mal pour cela, par ce que bien toſt la navire ſeroit abyſmée & engloutie dedans la mer, ou qu'elle donneroit bien toſt atravers la coſte, ou de quelque rocher, là où elle ſe briſeroit : car ce ſont les propres raiſons dont Epicurus uſe ès griefves maladies & extremes perils : « Artens tu quelque choſe de » bien par ta religion? tu t'abuſes : car l'eſſence » de dieu & de ſa nature eſt bien-heureuſe & » immortelle, ne ſe faiſiſſant point ny de cour- » roux ny de pitié. Imagines tu quelque choſe » de meilleur après ta mort que ce que tu as » en ta vie ? tu te trompes : car le ſuppoſt & » compoſé qui vient a eſtre diſſolu & deſpecé, » perd tout ſentiment, & ce qui n'a point de » ſentiment ne nous touche en rien, ny en bien » ny en mal. Comment doncques eſt ce, mon bel amy, que tu me enhortes de manger & de faire bonne chere? pource que la tourmente eſt ſi grande que bien toſt le naufrage s'en enſuyvra,

[1] Le feu de S. Hieme. *Amyot.*

& le peril extreme te conduira à la mort. Et toutefois le pauvre paſſager, encore après que la navire eſt toute briſée & fracaſſée, & qu'il en eſt dehors, s'appuye ſur quelque peu d'eſperance, qu'il arrivera par quelque fortune à bord, & qu'il gaignera la terre à nage, mais l'iſſue de la philoſophie de ceux icy

Ne ſort plus hors de la mer eſcumeuſe,

quant à l'ame, pour ce que tout incontinent elle ſe diſſoult & perit devant le corps meſme, tellement qu'elle ſent une joye exceſſive, d'avoir appris & receu une ſi ſage & ſi divine doctrine, que la fin de toutes ſes adverſitez & de tous ſes maux, eſt de perir du tout, ſe corrompre & eſtre reduitte à neant.

LV. Mais ce pendant, dit il, ce ſeroit ſottiſe à moy de parler davantage de ce propos là, veu que n'agueres nous t'ouyſmes amplement diſcourir à l'encontre de ceux qui tienent, que les raiſons d'Epicurus nous rendent mieux diſpos & plus preſts à mourir, que ne fait pas ce que Platon a eſcript en ſon traitté de l'ame. Et bien, ce dit Zeuxippus, faudra il que pour ce diſcours là, ceſtuy cy demeure imparfaict? & craindrons nous d'alleguer les oracles des dieux, en diſputant à l'encontre d'Epicurus? Rien moins, dis-je alors :

Deux

Deux fois ouïr faut ce qui eſt honneſte,
Qui que ce ſoit qui nous en admoneſte,

ce dit Empedocles, & pourtant nous faut il derechef prier Theon : car je penſe qu'il fut lors preſent à ouïr toute la diſpute, & puis il eſt jeune, & ne craint point, comme nous faiſons, que les jeunes gens l'accuſent de faute de memoire. Alors Theon comme eſtant contrainct, & bien (dit-il) puis qu'il faut que je le face, je ne feray pas comme toy Ariſtodemus : car tu as eu crainte de redire ce que ceſtuy ci avoit n'agueres dit, & moy j'uſeray de ta meſme deduction, car il me ſemble que tu as bien diviſé les hommes en trois ſortes : la premiere, celle des meſchans : la ſeconde, celle de la commune & des ignorans : & la troiſieme, celle des ſages & des gens de bien & d'honneur. Ceux doncques qui ſont mauvais & meſchans, en redoutant les peines generales, & punitions propoſées à tous, auront peur de commettre aucun malefice : & à ceſte occaſion ne ſe bougeans, ils en vivront plus doucement, avec moins de trouble & de perturbation : car Epicurus n'eſtime pas qu'il y ait autre moyen de deſtourner les hommes de mal faire, que par la crainte du ſupplice, de maniere qu'il leur faut encore imprimer les frayeurs de la ſuperſtition, & bracquer à l'encontre d'eux les tremeurs du ciel & de la terre tout enſemble, des tremblemens

& ouvertures de la terre, & generalement toutes ſortes de peurs & de ſuſpicions, prouveu qu'eſtans effroyez, par ce moyen, ils ſoient pour vivre plus modeſtement, & ſe comporter plus doucement : car il leur eſt plus expedient de ne commettre aucun malefice, par crainte des tourmens qu'ils ſeroient pour en ſouffrir après leur mort, que non pas en tranſgreſſant & violant les loix, vivre toute leur vie en peril, frayeur & defiance.

LVI. Quant au menu peuple & la commune ignorante, outre la crainte de ce que lon croit eſtre aux enfers, l'eſperance de l'eternité, que nous promettent les poëtes, & la cupidité de tousjours eſtre, qui eſt le plus ancien & le plus vehement de tous les deſirs, ſurpaſſe en volupté, & en doux contentement, ceſte puerile crainte des enfers, tellement qu'après avoir perdu leurs enfans, leurs femmes & leurs amis, encore aiment ils mieux eſtre, demeurer en vie avec toutes les calamitez, que d'eſtre de tout poinct oſtez de ce monde, periz & reduits à neant, & eſcoutent plus volontiers ces manieres de parler, quand on dit d'un mort qu'il eſt paſſé de ce monde en l'autre, & qu'il eſt allé à dieu, & autres telles façons de parler, qui ſignifient que la mort ſoit ſeulement une mutation de l'ame, & non pas une entiere abolition, & parlent ainſi le plus ſouvent,

J'aurai encor' par delà ſouvenance
De mon amy & ſa douce accointance.

Et,

Que conteray-je à Hector de ta part,
Et que diray-je à ton mary vieillard?

De là eſt procedé l'erreur, qu'il leur ſemble qu'ils allegent leur douleur, quand ils ont enterré les armes, les meubles & les veſtemens, dont ſouloient ordinairement uſer les treſpaſſez, avec eux, comme feit Minos, qui enſevelit quand & Glaucus ſes fluſtes Candiotes,

Faites des os de biche tavelée.

Et s'ils ont opinion que les defuncts deſirent ou demandent quelque choſe, ils ſont bien aiſes de le leur envoyer & bailler, comme Periander feit, qui bruſla quand & le corps de ſa femme ſes habillemens & ſes bagues, pource qu'il luy fut advis qu'elle les luy demandoit, & diſoit qu'elle enduroit froid, & ne redoubtent pas fort un juge Æacus, un Aſcalaphus, ny un fleuve d'Acheron, attendu qu'ils leur attribuent des danſes, des jeux, & de toute ſorte de muſique, comme s'ils y prenoient plaiſir.

LVII. Mais il n'y a celuy qui ne tremble de frayeur, quand ils voient la face de la mort, comme choſe effroyable, tenebreuſe & melancholique, d'eſtre privé de tout ſentiment, tom-

ber en oubliance & ignorance de toutes choſes. Ils fremiſſent d'horreur quand ils entendent ces façons icy de parler, Il eſt perdu, Il eſt pery, Il n'eſt plus au monde : & perdent patience quand ils oyent dire,

Dedans la terre il pourrira,
Et plus aux feſtins il n'ira :
Plus il n'entendra le doux bruire
Ny des fluſtes, ny de la lyre.

Et,

Depuis que l'ame une fois departie
D'avec le corps hors des dents eſt ſortie,
Il n'y a plus moyen de la tenir,
De la reprendre, ou faire revenir.

Et leur ſemble qu'on les aſſomme, quand ces Epicuriens leur diſent, Nous autres mortels avons eſté nez une fois pour toutes, & ne pouvons pas eſtre deux fois, ains faut n'eſtre plus eternellement. Car penſans en eux que c'eſt ſi peu de choſe, ou plus toſt rien du tout en durée, que le preſent, à compataiſon de l'eternité, ils le jettent là ſans en faire compte, ny taſcher d'en jouïr, mettans à nonchaloir toute vertu & toute honorable entremiſe d'action, par une maniere de deſcouragement & de contemnement d'eux meſmes, comme eſtant de ſi courte durée, ſi incertaine & ſi mal aſſeurée, & brief inhabiles à faire rien de grand.

LVIII. Car de dire que l'homme mort demeure privé de tout ſentiment, par ce que c'eſt un ſuppoſt compoſé qui s'eſt diſſoult & diſſipé, & que ce qui eſt diſſoult n'a point de ſentiment, & que ce qui n'a point de ſentiment ne nous touche doncques en rien : toutes ces belles raiſons là ne nous oſtent pas la crainte de la mort, ains au contraire elles adjouſtent la preuve, demonſtration & confirmation d'icelle crainte par ce que c'eſt cela proprement que la nature redoubte que dit le poëte,

Puiſſiez vous tous devenir eau & terre,

c'eſt à ſçavoir la reſolution de l'ame en choſe qui n'a ny ſentiment, ny intelligence quelconque : laquelle reſolution Epicurus dit, qu'elle ſe fait en vuydes & en atomes, par où il retrenche encore davantage toute eſperance d'immortalité, pour laquelle il ne s'en faut gueres que je ne die, que tous, tant hommes que femmes, voudroient plus toſt combattre à belles dents à l'encontre de Cerberus, & porter l'eau en vaiſſeaux percez comme les Danaïdes, que de perir du tout, à fin de pouvoir ſeulement demouter en eſtre, & qu'ils ne fuſſent point abolis entierement : combien qu'il n'y a gueres d'hommes qui craignent ces choſes là, ſachans très bien que ce ſont fictions poëtiques, &

comptes faicts à plaiſir, que les meres & les nourrices donnent à entendre aux petits enfans, & encore ceux qui les craignent ont certaines ceremonies & purgations, par leſquelles ils ont opinion qu'eſtans purgez & ſanctifiez en ce monde, ils s'en vont en l'autre en lieux plaiſans, où ils ne font que jouër & danſer, en un air pur, un vent doux, & une lumiere gracieuſe, là où la privation de vie faſche les jeunes & les vieux : car nous ſommes tous impatiemment amoureux & deſireux de veoir

Ce beau ſoleil qui eſclaire la terre,

comme dit Euripides : & ne ſommes pas contens, ains marris, quand on nous vient dire,

Le grand œil immortel du monde
Eſclairant la machine ronde,
Avecques ſon char attelé
S'en eſt deſſoubs la terre allé.

Et pourtant avec la perſuaſion de l'immortalité, ils oſtent au commun peuple les plus grandes & plus douces eſperances qu'ils aient.

LIX. Or que penſons nous doncques qu'ils oſtent aux gens de bien & d'honneur, qui ont juſtement & ſainctement veſcu en ce monde, & qui n'attendent au partir rien de mal en l'autre, ains eſperent tous les plus grands &

ſes plus divins biens qui ſçauroient advenir à l'homme ? car premierement les champions qui combattent ès jeux ſacrez, ne ſont jamais couronnez tant qu'ils combattent, ains ſeulement après qu'ils ont combattu & qu'ils ont vaincu : auſſi eux eſtimans, que le prix de la victoire de ceſte vie eſt rendu aux gens de bien, après le cours de ceſte vie, on ne ſçauroit dire combien de contentement ils ont de la conſcience de leur vertu pour ces eſperances là, qui les aſſeurent de veoir un jour ceux qui maintenant abuſent outrageuſement & inſolentement de leurs biens, & de leur puiſſance & authorité, & qui ſe mocquent folement de ceux qui valent mieux qu'eux, payans les juſtes peines que meritent leur orgueil & inſolence. Et puis il n'y eut jamais homme de ceux qui ſont enamourez de ſçavoir, qui ait en ce monde aſſouvy ſon deſir de la cognoiſſance de verité, & de la contemplation de ce qui eſt, attendu qu'ils ne le voient qu'à travers une nuée, ou un brouillas, qui ſont les organes de ce corps, ſe ſervans du diſcours de la raiſon humaine, foible, trouble & empeſchée à merveilles, en regardant tousjours contremont, & taſchant à s'envoler hors de ce corps, comme un oyſeau qui prent ſon vol pour voler en un autre grand lieu reluiſant, rendant leur ame legere, & deſchargée de toutes paſſions &

affections terreſtres, baſſes & tranſitoires, par le moyen de l'eſtude de philoſophie, laquelle ils prennent pour un exercice de mourir, tant ils eſtiment que la mort ſoit un bien grand & parfaict à l'ame, qui alors vivra par delà d'une vie vraye & certaine: là où maintenant elle ne veit pas à certes, ains reſſemble ſa vie preſente aux vaines illuſions de quelque ſonge: & s'il eſt ainſi que dit Epicurus, que la recordation d'un amy treſpaſſé ſoit fort douce en toutes manieres, on peut dès icy aſſez cognoiſtre, de quelle joye ils ſe ptivent eux meſmes, ces Epicuriens icy, qui cuident quelquefois en ſongeant, recevoir les umbres & images de leurs amis treſpaſſez, & aller après pour les embraſſer: encore que ce ſoient choſes vaines, qui n'ont ne ſentiment, ny entendement, & ce pendant ils ſe fruſtrent eux meſmes de l'attente de converſer jamais au vray avec leur cher pere, leur chere mere, ny de revoir jamais plus leur honeſte femme ſe banniſſans de toute telle eſperance de ſi amiable compagnie, & ſi douce frequentation, comme ont ceux qui tienent les meſmes opinions que tenoient Pythagoras, Platon & Homere, touchant la nature de l'ame. Si me ſemble qu'Homere a bien en paſſant monſtré taiſiblement, quelle eſt en cela leur affection, quand il fait abbatre au milieu de la preſſe des combattans l'image d'Æneas,

comme s'il fuſt veritablement mort, & puis incontinent après il le fait venir ſur les rengs ſain & ſauf, entier de tous ſes membres,

Dont ſes amis de joye treſſaillirent,
Quand approcher ſain & ſauf ils le veirent,
Entier de tous ſes membres, vigoureux
Pour bien combattre, & le cœur genereux,

& quittans là ſon idole & image, ſe rengerent tout autour de luy meſme. Nous doncques, puis que la raiſon nous preuve & nous monſtre, que lon peut encore veritablement converſer & frequenter avec ſes amis treſpaſſez, voyans & ſentans, fuyons ceux qui ne le peuvent croire, ny rejetter arriere tous idoles, images, & eſcorces dedans leſquelles ils ne font toute leur vie que regretter & lamenter en vain.

LX. Mais outre cela, ceux qui ſe perſuadent que la fin de ceſte vie ſoit le commancement d'une autre meilleure, s'ils ſont en ce monde bien à leur aiſe, ils en ſont tant plus contents de mourir, d'autant qu'ils s'attendent de jouir encore de plus grands biens en l'autre : & ſi leurs affaires ne leur ſuccedent pas ſelon leur deſir icy, ils ne ſont pas fort marris d'en partir, d'autant que l'eſperance qu'ils ont des biens & plaiſirs qui leur doivent advenir, leur donnent des voluptez & attentes incroyables, leſquelles effacent &

aboliſſent toute defectuoſité, & toute malencontre de l'ame, qui ſupporte doucement & patiemment tout ce qui luy ſurvient par le chemin, ou plus toſt par un court deſtour de chemin : là où au contraire ceux qui croient que la vie ſe termine en un aneantiſſement privé de tout ſentiment, à ceux là la mort ne leur apporte point de fin & de mutation à leurs maux, ains eſt douloureuſe en l'une & en l'autre fortune : mais plus à ceux qui ſont heureux en ce monde, que non pas à ceux qui ſont miſerables, pour ce que à ceux cy, elle leur retrenche court toute eſperance de meilleure fortune, & à ceux là elle leur oſte un bien certain, qui eſt le vivre joyeuſement.

LXI. Et tout ainſi comme les drogues medicinales ne ſont bonnes ny plaiſantes à l'eſtomac, mais neceſſaires : & comme elles allegent & guariſſent les malades, auſſi guaſtent & endommagent elles les corps ſains : auſſi la doctrine d'Epicurus à ceux qui ſont infortunez, & qui vivent miſerablement en ce monde, elle leur promet une iſſue non heureuſe de leurs maux, qui eſt l'aneantiſſement & totale diſſolution de leur ame : & à ceux qui ont le ſens bon, & abondance de tous biens, elle leur oſte & empeſche la tranquillité de leur eſprit, en les reduiſant d'un vivre heureuſement, à un non

vivre, & non eſtre totalement. Car premierement il eſt certain, que l'apprehenſion de la perte de ſes biens afflige & contriſte autant l'homme, que l'attente certaine, ou la jouiſſance & fruition preſente le resjouit : toutefois ils nous veulent faire à croire, que l'apprehenſion de devoir eſtre reſolu à neant leur laiſſe un bien très aſſeuré & très plaiſant, c'eſt à ſçavoir la refutation d'une crainte & doute de maux infinis, qui jamais ne ſont à bout, & diſent que la doctrine d'Epicurus fait cela, en oſtant la crainte de la mort, & enſeignant que l'ame ſe diſſoult. Si doncques c'eſt un très doux contentement, comme ils diſent, que d'eſtre delivré de la crainte & attente de maux & miſeres ſans fin, comment ne ſera il moleſte & grief, ſe ſentir privé de l'eſperance des biens ſempiternels, & de perdre la ſupreme & ſouveraine felicité ? Ainſi n'eſt il bon ny aux uns, ny aux autres, ains eſt le non eſtre ennemy naturel & contraire à tout ce qui eſt : mais ceux à qui le mal de la mort oſte les miſeres de la vie, ceux là ont pour un froid reconfort l'inſenſibilité, comme s'ils s'en eſtoient fuys : & au contraire, ceux qui vivent en toute proſperité, & puis vienent ſoudain à ſe changer en rien, il me ſemble que je voy manifeſtement, que ceux là attendent une fin fortredoutable, attendu qu'elle fera ceſſer

leur felicité, par ce que la nature ne redoute pas ceſte inſenſibilité ou privation de ſentiment, comme le commancement d'un autre eſtre, ains la craint, pour autant que c'eſt une privation des biens qu'elle a preſens : car de dire que ce qui ſe fait avec la perdition de tout ce qui eſt noſtre ne nous touche en rien, il ſemble que ſi fait à bon eſciant, par ceſte cogitation & apprehenſion là : & n'eſt pas l'inſenſibilité qui afflige & contriſte ceux qui ne ſont pas, ains ceux qui ſont, quand ils vienent à reputer le dommage qu'ils reçoivent de n'eſtre plus, & que par la mort ils ſeront reduits à neant.

LXII. Car ce n'eſt pas le chien à trois teſtes, Cerberus, ny la riviere de pleurs, Cocytus, qui rendent la crainte de la mort infinie & interminée, ains eſt la menaſſe de n'eſtre plus rien, & de ne pouvoir jamais plus retourner en eſtre depuis que lon eſt une fois pery, par ce que lon ne ſçauroit deux fois eſtre, ains faut eternellement n'eſtre plus, comme dit Epicurus : car s'il n'y a point de fin au non eſtre, & qu'il ſoit infiny & immuable, il ſe treuve doncques un mal eternel & infiny qui eſt la privation de biens pat une inſenſibilité, laquelle ne prendra jamais fin. En quoy il ſemble qu'Herodote ait eſté plus ſage quand il dit, que dieu ayant gouſté la douceur de l'eternité, s'eſt monſtré en cela

envieux, meſmement à ceux qui ſemblent eſtre heureux en ce monde, auſquels la volupté n'eſt que un appaſt & amorſe de douleur, quand ils vienent à gouſter ce dont ils ſeront privez : car quelle joye, quelle aiſe & quelle fruition de plaiſir ne chaſſeroit & ne romproit ceſte imagination & cogitation de l'ame, tombant continuellement comme en une mer vaſte de ceſte infinie eternité, meſmement en ceux qui conſtituent tout le bien & toute la beatitude en la volupté ?

LXIII. Et s'il eſt vray ce que penſe Epicurus arriver à la plus part des hommes, de mourir en douleur, il n'y a certainement plus de moyen de reconforter la crainte de la mort, qui nous meine par de griefs maux à la privation & perdition du ſouverain bien : & neanmoins ils ne ceſſent jamais de combattre à l'encontre de cela, voulans à toute force contraindre les hommes de croire que c'eſt un bien d'eſchapper & eviter le mal, & neantmoins eſtimer que ce ne ſoit point de mal que d'eſtre privé de biens. Ils confeſſent bien que la mort n'a plus ny joye ny eſperance aucune, ains que toute douceur & tout bien nous eſt par elle reſequé, là où en ce temps là, au contraire, ceux qui eſtiment les ames eſtre immortelles & incorruptibles s'attendent d'avoir & de jouir de pluſieurs grands & divins biens, & que par grandes revolutions

elles converſeront tantoſt en la terre, tantoſt au ciel, juſques à ce qu'elles viendront avec la generale reſolution du monde univerſel avec le ſoleil & la lune s'enflammer en un feu ſpirituel & intellectuel.

LXIV. Epicurus oſte & retrenche aux hommes ceſte grande place de tant & de ſi grandes voluptez, & en aboliſſant toute l'eſperance que lon doit avoir en l'aide & faveur des dieux, il eſtainct en la vie contemplative le deſir de ſçavoir & apprendre : & en l'active, le deſir de ſe faire valoir & d'acquerir gloire & honneur, en reſtraignant & abbatant la nature à une ſorte de joye fort eſtroicte & impure, qui eſt la volupté de la chair, comme ſi elle n'eſtoit point capable de plus grand bien, que d'eviter le mal.

OBSERVATIONS

SUR LES APOPHTHEGMES

DES LACÉDÉMONIENS.

CHAP. II, pag. 30. Ce fut pour ſecourir Tachos contre Artaxerce Mnémon, qu'Agéſilas paſſa en Egypte à l'âge de près de quatre-vingt ans, dans la cent-quatrieme olympiade, ſelon Diodore de Sicile & Cornelius Nepos; & Plutarque le dit auſſi lui-même dans la vie d'Agéſilas. Diodore de Sicile ajoute que Tachos ayant voulu marcher à la tête de ſes troupes, malgré les avis d'Agéſilas qui lui conſeilloit de demeurer dans ſes états, pendant l'abſence du roi, Nectanébus ſon couſin, à la ſollicitation de ſon pere, que Tachos avoit nommé ſon lieutenant en Egypte, ſe révolta & entraîna les Egyptiens dans ſon parti. Tachos effrayé s'enfuit vers le roi de Perſe, qui lui pardonna de s'être voulu affranchir de ſa ſouveraineté, & le renvoya en Egypte, en lui confirmant l'autorité royale. Nectanébus marcha contre lui, continue Diodore, & l'enferma dans une ville, dont il forma le ſiége. Mais une ſortie ménagée à propos, & conduite avec vigueur, mit les deux rois en liberté; Tachos remonta ſur ſon trône, & combla Agéſilas de préſens. Le roi de Lacédémone s'en retourna vers ſa patrie par le canton de Cyrène; mais il mourut en chemin. Tel eſt le récit de Diodore, que le pere Pétau a adopté. Plutarque dit au contraire qu'Agéſilas, par une trahiſon infame, abandonna Tachos pour paſſer dans le parti de Nectanébus, avec qui il fit la guerre contre ſon premier allié,

& le dépouilla de la couronne. Bientôt parut ſur la ſcène un troiſieme prétendant de la ville de Mendès. Nectanébus n'ayant oſé riſquer la bataille qu'Agéſilas vouloit, ſe trouva enfermé dans une ville dont Agéſilas lui procura la ſortie avec un grand avantage, & bientôt le rendit abſolument ſupérieur à ſon rival. Enfin une victoire complette mit Nectanébus ſur le trône, & le Mendéſien dans l'oubli. Entre ces deux hiſtoriens, fort poſtérieurs au fait dont il s'agit, puiſque Diodore vivoit au tems de Jules-Céſar & d'Auguſte, & Plutarque ſous les empereurs Nerva, Trajan & Adrien, plus de 140 ans après J. C. prenons pour juge un écrivain contemporain. Xenophon, dans l'éloge d'Agéſilas, ne nomme point à la vérité les perſonnages, mais ils ſeront aiſés à reconnoître. Agéſilas va au ſecours d'un roi d'Egypte contre les Perſes; ce roi eſt Tachos, ſelon Diodore, Plutarque, & Cornélius Népos. Une révolte, d'abord partielle, devient bientôt générale, le roi s'enfuit, les Egyptiens ſe diviſent, & nomment deux rois. Agéſilas, d'abord incertain, ſe détermine enfin pour l'un des deux : celui-ci eſt Nectanébus, ſelon Cornélius Népos, & ſelon Polien, L. II. ch. I. §. 22. Il l'établit ſur le trône, chaſſe l'autre prétendant, ennemi des Grecs, continue Xénophon : celui-ci eſt le Mendéſien. Enfin, il le quitte pour retourner à Lacédémone, comblé de préſents proportionnés à l'importance de ſes ſervices. Les récits de Diodore & de Plutarque ſont donc tous deux vrais, & tous deux faux dans une partie de leurs circonſtances.

CHAP. VI. pag. 36. J'ai donné dans le volume précédent, un tableau chronologique des rois de Lacédémone, d'après le pere Pétau. Sur une matiere ſi difficile, j'ai cru ne pouvoit mieux faire que de préſenter d'abord à

mes

mes lecteurs le réſultat des recherches d'un ſi habile chronologiſte. Ceux qui ont l'ouvrage de Meurſius, *de Regno Laconico*, remarqueront ſans doute des différences eſſentielles entre les ſuites établies par ces deux ſavans. Ils ſouhaiteront peut-être auſſi que j'euſſe entrepris de les concilier, ou du moins de les diſcuter. J'avoue que je m'étois propoſé de le faire avec toute l'étendue néceſſaire dans les obſervations ſur ce Traité, où il me ſembloit que j'étois fort tenté de donner la préférence à Meurſius. Mais, quand je ſuis venu à l'examen, j'ai d'abord reconnu un ſi grand nombre de mépriſes, par rapport aux paſſages des écrivains anciens, dont Meurſius emprunte ſes autorités; & enſuite dans ces auteurs mêmes, tant de diverſités, tant de contradictions au moins apparentes, qu'il m'a ſemblé impoſſible de démêler un ſemblable tiſſu, ſans un travail très-long, très-pénible, & mûri par la combinaiſon la plus tranquille & la plus réfléchie. Je me contenterai donc ici de ce que la circonſtance rend le plus indiſpenſablement néceſſaire. Dans l'article précédent, l'auteur de ce traité, rapporte pluſieurs apophthegmes d'Agis, fils d'Archidame. J'ai obſervé ſur quelques-uns qu'ils ne pouvoient lui convenir. En effet, il eſt évident que celui dont il s'agit là eſt Agis I, fils d'Archidame II; premierement, parce que c'étoit lui qui commandoit à la fameuſe affaire de Mantinée, que nous avons rapportée d'après Thucydide, aux obſervations ſur le volume précédent, p. 461; ſecondement, parce que ſi cette guerre des Argiens ne peut avoir rapport qu'à lui, celle qui s'éleva de nouveau entre-eux & les Lacédémoniens, dans la cent-ſeptieme olympiade, ne peut ſe rapporter au ſecond Agis, puiſque l'armée des Lacédémoniens y fut commandée, ſuivant Diodore de Sicile, par le roi Archidame III, fils d'Agéſilas, tom. II, p. 111; 3° parce qu'il y eſt parlé de

l'extrême vieilleſſe que tous les écrivains attribuent au premier Agis, aucun au ſecond; enfin, parce que pluſieurs des apophthegmes rapportés ici ſont attribués à ce premier Agis dans les Apophthegmes des rois & capitaines, p. 369. L'Auteur de cette compilation, ſous le nom de Plutarque, a-t-il ſçu que le ſecond Agis, dont il va maintenant être queſtion, fut auſſi fils d'un autre Archidame ; j'en fais juges ceux qui liront au commencement du ch. V, Agis le fils d'Archidame; & du ch. VI, Agis le jeune. Réparons donc ſon erreur, & en même-tems celle du pere Pétau, & rétabliſſons ici ce ſecond Agis, oublié dans ſa chronologie, en prenant ce qui eſt convenu ſeulement par tous les hiſtoriens. Archidame ſecond eut deux fils, Agis I & Agéſilas. Agis I avoit laiſſé un fils nommé Léotychide; mais ſur des ſoupçons que ſon pere avoit trop autoriſés, & ſur-tout par les intrigues de Lyſandre, Léotychide fut exclus, comme illégitime, de la couronne, & Agéſilas ſuccéda à Agis. Il eut lui-même un fils nommé Archidame (III), qui fut tué en Italie, comme nous l'avons dit dans la note I, p. 48 de ce Traité. Celui-ci eut deux fils, Agis II & Eudamidas. Agis fut tué dans une bataille contre Antipatre (Voyez la note ſur ce Traité, p. 49); & Eudamidas lui ſuccéda. Diodore de Sicile & Pauſanias ſont d'accord avec Plutarque dans la Vie d'Agis, ſur cet article. C'eſt cet Agis qu'on appelle, dans ce Traité, le jeune; & c'eſt à lui qu'il faut rapporter les apophthegmes que j'ai dit ne pouvoir convenir à Agis I. Mais ce n'eſt pas cet Agis à qui ſuccéda Eurydamidas, dans la ſuite du pere Pétau; c'eſt le troiſieme dont il va être queſtion dans l'obſervation ſuivante. Agis II devoit donc être placé dans la ſuite du pere Pétau entre Archidame & Eudamidas, & Agis III entre Eudamidas & Eurydamidas. Quant à Archidame IV & Eudamidas II, que Meurſius place entre Agis II &

Eudamidas II, c'eſt un article qui aura beſoin d'une diſcuſſion ultérieure, & que je me réſerve à traiter dans des Mémoires qui auront pour objet la chronologie des rois de Lacédémone. J'avertis ſeulement que Meurſius a appliqué à ce troiſieme Agis un paſſage de Diodore de Sicile, où il eſt évidemment queſtion d'Agis II, puiſque c'eſt l'hiſtoire de ſa mort dans le combat contre Antipatre: qu'il a confondu Cléomène III, fils de Cléombrote II, avec Cléomène II, fils de Cléombrote I; car il oppoſe Diodore de Sicile, qui donne ſoixante-quatre ans de regne à Cléomène, & pour ſucceſſeur ſon fils Aréras, à Polybe qui lui donne, dit-il, Agéſipolis, comme formant une contradiction inconciliable, & cependant il n'y en a aucune; puiſque Diodore parle en cet endroit de Cléomène II, qui eut en effet pour fils, ou petit-fils, & pour ſucceſſeur Aréus, celui dont le fils Acrotatus combattit avec tant gloire contre Pyrrhus & contre Cléonyme que Pyrrhus prétendoit mettre ſur le trône de Sparte, dont il avoit été exclus par un jugement du ſénat; d'où il ſuit que mal à propos Plutarque le nomme roi de Sparte dans la Vie de Pyrrhus, Ch. LX, puiſqu'il ne porta jamais la couronne: Polybe au contraire parle de Cléomène III, trois ans après la mort duquel on nomma, dit Polybe, Agéſipolis, page 304. Enfin je ne doute pas que l'Archidame dont Meurſius trouve le nom dans ce même endroit de Polybe, & dont il fait ſon quatrieme Archidame, fils d'Eudamidas, & neveu du ſecond Agis, ne ſoit le frere d'Agis III dont parle Plutarque dans la Vie de Cléomène, que celui-ci fit revenir de ſon exil pour le mettre à la place d'Agis, mais que les éphores aſſaſſinèrent auſſitôt dans la crainte qu'il ne vengeât ſur eux la mort de ſon frere.

CHAP. VII, page 37. Agis III ne fut pas le dernier

roi de Sparte. Cléomène n'ayant pu ſauver Archidame de la ſcélérateſſe des éphores, ou peut-être même le leur ayant abandonné, car Plutarque laiſſe la queſtion indéciſe, mit ſur le trône Eurydamidas, fils d'Agis. Mais il le fit bientôt empoiſonner, & donna la couronne à Epiclidas ſon propre frere, que Polybe & Plutarque appellent Euclidas. Il commandoit une partie de l'armée des Lacédémoniens dans la fameuſe journée de Sellaſie, ſuivant Polybe, page 160, & ſelon Plutarque, dans la Vie de Philopœmen, p. 14, tome IV. Trois ans après la mort de Cléomène, on nomma à ſa place Agéſipolis, & à la place d'Epiclidas, Lycurgue.

CHAP. XLVIII, page 68. Voici la généalogie de cette famille tirée d'Hérodote, Livre VIII, ch. 131. Hercule, Hyllus, Cléodée, Ariſtomachus, Ariſtodème, Proclus, Euryphon, Prytane, Polydecte, Eunome, Charillus, Nicandre, Théopompe, Anaxandride, Archidame, Anaxilaïs, Leutychide ou Léotychide, Hippocratide, Agéſilas, Ménare, Leutychide, qui dépouilla Démaratus. *Ib.* L. VI, ch. 65 & 67.

CHAP. XLIX, page 69. Quant à celui-ci, je ne le connois pas, & je ne prendrai pas la peine de le rechercher. Si Ariſton avoit eu un autre fils que Démaratus, quand celui-ci fut exclus de la couronne, ſous prétexte d'illégitimité, le ſceptre auroit été mis infailliblement entre les mains de ſon frere, & on n'auroit pas nommé Léotychide, fils de Ménare, qui n'étoit que ſon parent; les loix de Sparte n'étoient pas encore aſſez affoiblies pour qu'on les eût violées dans un point ſi eſſentiel.

CHAP. LIII, page 82, C'eût été une turpitude de

moins, ſi ce qu'on dit ici étoit vrai, mais cela eſt abſolument faux. D'abord les chœurs qui exécutoient ces danſes étoient compoſés de garçons & de filles, & les étrangers mêmes n'étoient pas exclus de ce ſpectacle. (V. Meurſius *Miſcell. Lacon.* page 151). En ſecond lieu, il faut expliquer ce qu'on doit entendre ici par mariage; car ce n'étoit pas ceux qui refuſoient de ſe marier qu'on notoit de cette eſpèce d'ignominie, mais ceux qui refuſoient de donner des enfans à la république. J'ai obſervé dans mon ouvrage ſur les loix de Lycurgue, d'après les textes mêmes de ſes loix, qu'on avoit droit à Sparte de n'être pas marié, pourvu qu'on fût un citoyen honnête; alors il étoit permis d'emprunter la femme d'un autre, & de la garder avec ſoi pendant le tems dont on convenoit; & par cette eſpèce de mariage *interim*, l'emprunteur ſatisfaiſoit à la loi & obtenoit des enfans qui lui appartenoient légitimement. De la même maniere un homme honnête, qui n'avoit point d'enfans, pouvoit s'en procurer en mettant pour quelque tems ſa femme entre les bras d'un ami qui devenoit pere pour le compte du mari.

Quant à ce qu'on lit à la page ſuivante ſur la précaution priſe par Lycurgue, pour déterminer à ne conſidérer que la vertu dans le choix d'une épouſe, il faut ſe ſouvenir que l'uſage étoit à Sparte, d'enfermer à certaine époque les jeunes hommes & les jeunes filles à marier, dans une grande ſalle parfaitement obſcure, où chacun devenoit néceſſairement le mari de la premiere fille dont il rencontroit la main. Voyez Meurſius, page 168. Je fais compliment de bon cœur à ceux qui auront l'imagination aſſez vive pour ſe perſuader que ce choix évidemment conduit par l'ignorance & le hazard, dût néanmoins toujours tomber ſur la perſonne la plus propre à rendre ſon mari heureux

par ſa vertu & les rapports d'eſprit, de ſentiment, de caractère. Pour moi je crois que l'Hiſtoire ne ſe devine pas, & que ce n'eſt pas d'après les mémoires de ſon imagination qu'il faut la compoſer, mais d'après les monumens des anciens qu'il faut l'écrire.

CHAP. LVIII, page 93. Le ſavant Corſini, dans ſa table des Vainqueurs olympiques, a placé très mal à propos ce Pauſanias, fils de Cléombrote, d'après l'autorité trop fragile de ce traité, qui n'eſt certainement pas de Plutarque; la date de ſa victoire eſt incertaine, dit cet habile chronologiſte, mais je la crois antérieure à la quatre-vingt-neuvieme olympiade. Cette conjecture eſt détruite ſans replique dans la note que nous avons miſe ſur ce chapitre, page 93; & cette victoire ne peut regarder abſolument que Pauſanias, fils de Pliſtoanax. Mais l'auteur de ce Traité ſera-t-il regardé par quelqu'un comme un garant fort sûr? Je n'en crois rien.

CHAP. LXIX, page 131. Ces mots : *où ſe tenoit l'aſſemblée des états de la Grèce*, ne ſont pas dans le grec. Amyot les a ajoutés pour mieux déſigner l'endroit dont il a cru qu'il étoit queſtion ici; & peut-être il n'eſt pas abſolument incroyable que ce ſoit Pyle même, dont il n'étoit pas permis à Sparte qu'un jeune homme ſçût le chemin. On vient de voir Sciraphidas condamné à l'amende, parce qu'il étoit aſſez bon pour ſouffrir des injuſtices de ſes concitoyens. Après cela, tout eſt probable. Cependant pour ne pas m'expoſer au reproche de prêter volontiers un ridicule de plus aux Spartiates, parce que j'ai le malheur, ſelon l'expreſſion d'un écrivain célèbre, & dont je fais d'ailleurs profeſſion de reſpecter les talens, d'être du nombre de ces petites gens, qui

n'ayant pas l'eſprit de comprendre la ſageſſe des loix de Lycurgue, ont eu la témérité de la blâmer, & que je n'ai jamais eu une haute opinion des vertus des Lacédémoniens, le courage excepté, je vais hazarder une conjecture qui donneroit à ce paſſage un ſens raiſonnable. Πυλάια eſt en anatomie une partie des inteſtins, le milieu du foie, dit le Scholiaſte de Démoſthène ſur le diſcours de la Couronne; c'eſt comme la porte & le récipient de la bile, pour emprunter les termes d'Euripide, Electr. v. 828. C'eſt de là peut-être que Plutarque appelle πυλάιαν πανδοκὴν, *colluviem omnimodam*, mauvais ouvrage rempli d'inepties & d'abſurdités de tout genre, l'Hiſtoire de Ctéſias, au commencement de la Vie d'Artaxerce. Il pourroit donc bien ſe faire qu'il y eut eu à Sparte, ou au dehors de la ville, un lieu à qui on eût donné ce nom, à cauſe de l'uſage auquel il étoit deſtiné, ou de l'eſpèce de gens qui le fréquentoient. Or, cela ſuppoſé, il ne devoit pas être pardonnable à un jeune homme d'en ſavoir le chemin, parce qu'un tel lieu ne devoit pas être un ſujet de converſation dans une famille honnête; mais pour l'aſſemblée des Amphictions, où les Lacédémoniens envoyoient des députés, il étoit trop ſimple qu'un jeune homme en eût entendu parler à ſon pere; il ne pouvoit même guère en ſavoir le chemin que de cette maniere, & s'il étoit poſſible qu'il y eût eu quelque indiſcrétion à l'en inſtruire, ce n'étoit pas lui qui devoit en être puni.

SUR LES VERTUEUX FAITS DES FEMMES.

CHAP. II, page 147, Meurſius donne à la tête de l'ouvrage de Nicomaque le Pythagoricien, la liſte de pluſieurs hommes célèbres de ce nom, entre leſquels il a oublié le pere d'Ariſtote, ce qui eſt d'autant plus

étonnant qu'il n'a pas oublié le fils du philoſophe, appellé Nicomaque comme ſon aïeul. Quant à celui dont il s'agit ici, ce fut un peintre fameux, qui eut pour diſciple Corybas, autre peintre célèbre; Nicomaque & Parrhaſius furent des premiers qui employèrent la céruſe brûlée, dont Nicias avoit inventé l'uſage, ainſi que nous l'avons dit d'après Pline, page 832.

Ibid. page 148. Entre les prophètes, dit Pauſanias, furent fameux, Euclus de Cypre, Muſée Athénien, fils d'Antiophemus, Lycus, fils de Pandion, & Bacis Béotien. Celui-ci avoit, entr'autres oracles rapportés par Pauſanias, annoncé les guerres des Perſes. Pauſanias, pag. 828, 832.

Chap. XII, page 163. Il faut lire, *du bourg de Brauron*, comme on le trouvera écrit dans les Queſtions grecques, XXI. C'eſt un bourg de l'Attique, aſſez voiſin de Marathon, dit Pauſanias dans ſes Attiques, où Iphigénie dépoſa jadis la ſtatue de Diane qu'elle avoit apportée de la Tauride, & qui fut depuis ſurnommée Brauronienne. Des habitants de Lemnos enlevèrent un jour quelques femmes de ce canton, & ce fut ſans doute en mémoire de cet enlèvement, que dans les Bacchanales qui s'y célébroient l'uſage s'étoit perpétué d'enlever des femmes publiques. Voyez Heſych. & Suidas *in voce*. Cette ſtatue de Diane fut dans la ſuite priſe & emportée par Xerxès. Voyez Pauſanias *in Arcad.*

Ibid. page 165. Dans les Queſtions grecques, il n'eſt parlé que de deux perſonnes, Pollis & ſon frere, ce qui me fait penſer, comme choſe certaine, que le mot qu'Amyot a traduit ici comme un nom propre, Adelphus,

n'eſt que le mot grec qui ſignifie frere, & qu'il faut lire par conſéquent ici, Pollis & ſon frere Crataidas.

CHAP. XIII, page 167. Nymphis, fils de Xénagore, de la ville d'Héraclée de Pont, vivoit ſous le regne de Ptolémée Evergéte; il écrivit l'hiſtoire d'Alexandre & de ſes ſucceſſeurs juſqu'à ſon époque; il avoit indépendamment compoſé un ouvrage ſur Héraclée, & un Périple de l'Aſie, cités par Athénée, L. XII & XIII.

SUR LA CONSOLATION A APOLLONIUS.

CHAP. XLII, page 276. Troïle, fils de Priam, fut tué dans ſa premiere jeuneſſe en combattant contre Achille par une témérité impardonnable, puiſqu'il étoit dans les décrets du deſtin que Troie ne pouvoit être priſe tant qu'il vivroit. Le texte de Plutarque me paroît altéré dans ce paſſage. Amyot a traduit, ſelon la conjecture qu'il a cru la plus probable, & qui me ſemble auſſi fort raiſonnable. Il falloit en effet que Troïle ſupportât bien impatiemment le ſiége de ſa patrie, pour s'expoſer, afin de le faire finir, à perdre une vie dont dépendoit le ſalut de ſon pere & de tout le royaume.

SUR LE TRAITÉ DES DELAIS DE LA JUSTICE DIVINE.

CHAP. II, page 331. Il ne peut être queſtion de Cypre dans une guerre des Meſſéniens & des Lacédémoniens, c'eſt-à-dire, de deux peuples habitant l'intérieur du Peloponnèſe. Il eſt inconcevable que cela n'ait pas arrêté Amyot. La troiſieme année de la ſeconde guerre de

Meſſénie, les Meſſéniens furent battus auprès de la Grande-Foſſe par la trahiſon d'Ariſtocrate, que les Lacédémoniens avoient acheté à prix d'argent, ſelon Pauſanias, page 321. Il faut donc lire dans le texte τάφρῳ au lieu de Κύπρῳ, & c'eſt la correction de Xylander. M. Reiske aime mieux lire κάπρῳ, auprès du ſanglier, c'eſt-à-dire auprès du monument du ſanglier; & en effet on lit dans Pauſanias, qu'un an à-peu-près avant la bataille de la Grande-Foſſe, il y en avoit eu une autre en ce canton, où les Meſſéniens avoient eu l'avantage; mais il n'y eut dans celle-ci aucune trahiſon d'Ariſtocrate; ainſi pour adopter cette correction, il faut ſuppoſer un laps de mémoire dans Plutarque, qui auroit confondu les deux objets, ou une mépriſe de quelque correcteur qui aura fait le ſavant mal à propos; ce qui n'eſt pas rare. Au reſte cette ſeconde guerre de Meſſénie, commencée 38 ans après la fin de la premiere, la quatrieme année de la vingt-troiſieme olympiade, ſelon Pauſanias, fut terminée, ſelon lui, par la priſe d'Ira, la premiere année de la vingt-huitieme. Le pere Pétau a cru devoir corriger ici le texte de Pauſanias; mais le P. Corſini le juſtifie dans ſes Faſtes Attiques, T. III, pag. 31 & 32, 37 & 38.

CHAP. XI, page 343. Gélon monta ſur le trône de Syracuſe 491 ans, & ſon frere Hiéron lui ſuccéda 478 ans avant J. C. Il eſt vrai, comme l'a bien remarqué M. Reiske, que Diodore de Sicile ne fait aucune mention de cet article dans les conditions qu'il rapporte du traité de paix entre Gélon & les Carthaginois, & qu'on voit clairement par ſon récit, L. XX, page 415, qu'au tems d'Agathocle, 310 ans avant J.C. ils n'avoient pas ceſſé d'immoler des enfans à Saturne. Mais cela n'eſt pas inconciliable avec ce que dit ici Plutarque, puiſque

Diodore obſerve qu'au lieu de leurs enfans, c'étoient des enfans achetés qu'ils ſacrifioient. C'étoit ainſi qu'ils avoient peut-être trouvé moyen d'éluder le traité, pour ſatisfaire à leur ſuperſtition. Mais à l'époque que je viens d'indiquer, ayant été battus deux fois par Agathocle, ils crurent leurs dieux offenſés par cette ſupercherie, & recommencèrent à égorger leurs enfans, en prenant de grandes précautions pour éviter toutes ſubſtitutions.

CHAP. XIV, page 346. Il me ſemble, quoi qu'en diſe M. Reiske, qu'il n'y a ici aucune difficulté. Il ne paroît pas probable que ce paſſage ſe rapporte à Périandre d'Ambracie. Le nom de Périandre ſeul déſigne trop naturellement le fameux tyran de Corinthe, compté par quelques-uns au nombre des ſept ſages. L'idée de Plutarque eſt fort claire : ſi Périandre eût été puni de l'ambition qui l'engagea à régner, à moins que ſa punition n'eût été différée fort long-tems, il n'auroit pas fait le bien qu'il a fait pendant un long règne.

CHAP. XV. page 347. Denys tyran de Sicile, étoit fils d'un ânier. Agathocle d'un potier de terre. Herméas qui fut tyran d'Aterne, ville de Thrace, étoit eunuque, & avoit été eſclave. Porus, roi de l'Inde, fils d'un barbier. Bradillys, qui devint général des Illyriens, avoit été charbonnier; Orthagoras, tyran de Sicyone, cuiſinier. *Hellad. apud Meurſ.* T. VI, page 295. Son époque n'eſt pas auſſi inconnue que le croit M. Reiske. Le ſceptre dont il s'étoit emparé à Sicyone reſta dans ſa famille pendant cent ans, & Cliſthène étoit un de ſes deſcendans, dit Ariſtote, *de Republ.* L. V, ch. 12. Myron étoit fils d'Andrée, dit Hérodote, L. VI, ch. 126. Il remporta, ſelon Pauſanias, une victoire à la courſe des chars dans la trente-troiſieme olympiade. Cliſthène étoit

contemporain de Solon, Orthagoras étoit donc vraiſemblablement pere d'Andrée, qui lui ſuccéda, & il vivoit par conſéquent vers la vingtieme olympiade, & ſa domination finit en la perſonne de Cliſthène qui vivoit vers la quarante-cinquieme olympiade, parce qu'il n'eut, ſans doute, qu'une fille nommée par Hérodote Agariſta, qui fut mariée à Mégaclès, riche Athénien, fils d'Alcméon. Voyez Hérodote, L. V, ch. 67, & L. VI, ch. 126.

CHAP. XIX, p. 352. Il me ſemble que le ſavant Voſſius s'eſt un peu trompé ſur ce nom d'Hérodicus. Dans ſon ouvrage ſur les hiſtoriens Grecs, pag. 98 & 202, il paroît qu'il ne reconnoît que deux perſonnages de ce nom. Or je crois évidemment en appercevoir trois. 1°. Le medecin de Selybrée ou Selymbrée, ville de Thrace ſur la côte de la Propontide, c'eſt celui dont il s'agit ici. Il étoit frere de Gorgias de Léontium, ville de Sicile, ſelon Suidas, à l'article Gorgias. Hippocrate fut ſon diſciple, comme le dit le même Suidas, à l'article Hippocrate. Voilà ſon époque fixée; car Hippocrate nâquit la premiere année de la quatre-vingtieme olympiade. Ariſtote, au ſecond livre de la Rhétorique, ch. 23, à la fin, rapporte quelques bons mots d'un Hérodicus à Thraſymaque & Pôlus. Or Thraſymaque de Chalcedoine fut diſciple d'Iſocrate, né dans la quatre-vingt-ſixieme, & de Platon, né dans la quatre-vingt-ſeptieme olympiade; & cet Hérodicus, dit le Scholiaſte, étoit un hiſtorien Athénien. Voilà donc un ſecond Hérodicus, & une ſeconde époque. Enfin, Héraclide de Pont cite pluſieurs ouvrages d'un Hérodicus, ſurnommé Cratétéen, parce qu'il étoit diſciple du grammairien Cratès. Cratès étoit contemporain du fameux Ariſtarque avec qui il eut même des démêlés fort vifs, comme on le voit à l'article

d'Ariſtarque dans Suidas. Ariſtarque floriſſoit vers la cent quarante-huitieme olympiade, & fut inſtituteur de Ptolémée Phyſcon, fils de Philométor. Cette troiſieme époque eſt inconteſtable. Voilà donc trois Hérodicus qu'il n'eſt pas poſſible de confondre.

CHAP. XXIII, page 361. Léotychide régna à Lacédémone après Démarate, qu'il chaſſa à l'inſtigation de Cléomène, roi de l'autre branche. Il fut chaſſé lui-même enſuite, & ſe retira à Tégée, où il mourut. L'un & l'autre vivoient à l'époque de l'expédition de Xerxès, c'eſt à dire, dans la ſoixante-quinzieme olympiade. Glaucus vivoit trois générations avant, dit Léotychide dans un diſcours qu'Hérodote lui fait tenir aux Athéniens, L. VI, p. 477. Trois générations ſont cent ans. Glaucus vivoit donc vers la cinquantieme olympiade. Pauſanias lui donne le titre de roi; mais Gronovius & Weſſelingue ont penſé avec raiſon que cette épithète devoit être regardée comme une addition de copiſte, parce qu'on ne trouve rien ailleurs de cette prétendue royauté; & en effet, s'il avoit été roi, Léotychide ne ſe ſeroit pas exprimé de cette maniere : Il y a trois générations qu'il vivoit à Sparte un homme nommé Glaucus. Sur la réputation de ſa probité, un habitant de Milet lui mit en dépôt la moitié de ſa fortune; ſes enfans étant venus la redemander, Glaucus déclara qu'il n'en avoit aucun ſouvenir, leur donna rendez-vous à quatre mois, & alla conſulter l'oracle, pour ſavoir s'il pouvoit s'approprier cette ſomme par un faux ſerment. Sur ſa réponſe, il rendit le dépôt. Mais il mourut bientôt lui-même, & ſa race fut promptement éteinte, ſuivant la menace de l'oracle. *Herod. loco cit.*

CHAP. XXVI, page 363. Branchus, deſcendant de Machærus, qui avoit tué à Delphes Pyrrhus, fils d'A-

chille, fut aimé d'Apollon, & préſida à l'oracle & au temple que ce dieu avoit à Milet dans le lieu appellé Didyme. Les Branchides livrèrent dans la ſuite tous les tréſors de ce temple à Xerxès, & s'enfuirent avec lui en Aſie, où il les établit dans une ville de la Sogdiane, qu'Alexandre, vainqueur de Darius, détruiſit en haine de leur trahiſon & de leur ſacrilége.

Ibid. page 364. Il y a plus de 1300 ans entre Hercule & Plutarque, qui vivoit ſous les empereurs Trajan & Adrien. Phénée eſt une ville de l'Arcadie. Entre elle & Nonacris étoit la fontaine appellée Styx. Dans ce canton croiſſoit, dit Pline, L. XXV, ch. 4. une herbe ſouveraine contre tout poiſon, que les dieux appelloient Môly, ſelon Homère. Odyſ. L. XX, v. 305.

Chap. XXVII, p. 367. Ces Philtiades ont bien l'air d'être un nom corrompu, au lieu des Opheltiades, c'eſt-à-dire, des deſcendans d'Opheltès, fils d'un roi de Thèbes au tems de la guerre de Troie. Plutarque, au commencement de la Vie de Cimon, fait venir cet Opheltès de la Theſſalie, où il régnoit, dit-il, conduiſant avec lui ſon peuple ſous les auſpices d'un devin nommé Peripoltès. Mais Pauſanias ne connoit point cette colonie de Peripoltès. Selon lui, après la mort d'Œdipe, ſes deux fils s'étant tués dans un combat ſingulier, Laodamas ſuccéda à ſon pere Etéocle ſous la tutèle de Créon. Les Argiens revinrent attaquer Thèbes pour la ſeconde fois. C'eſt la guerre connue ſous le nom des Epigones, c'eſt-à-dire, enfans de ceux qui avoient été vaincus dans la premiere guerre. Laodamas vaincu s'enfuit en Illyrie, & le ſceptre fut donné par les vainqueurs à Therſandre, fils de Polynice. Il commanda les troupes de Béotie, dans l'armée des Grecs, lorſque croyant aller

à Troie, ils abordèrent dans la Myſie, faute de connoiſſance du pays : Therſandre y fut tué par Télèphe, & ſon fils Tiſamène étant encore trop jeune, les Thébains choiſirent pour chef Pénéléus, Béotien, fils d'Hippalcime, ſelon Diodore de Sicile ; & ce Pénéléus eſt en effet nommé par Homère comme commandant les troupes des Thébains, dans le dénombrement de l'armée des Grecs : Pénéléus fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe, & Tiſamène fut mis ſur le trône. Mais ſon fils Autesion ayant été contraint par un oracle de s'exiler de Thèbes, pour ſe retirer chez les Doriens ; on nomma à ſa place Damaſichthon, fils d'Opheltès & petit-fils de Pénéléus. Damaſichthon eut pour fils & pour ſucceſſeur Ptolémée, & celui-ci Xanthus, qui fut tué en trahiſon par Andropompe, & les Thébains ſubſtituèrent dès ce moment l'oligarchie à la monarchie. Tel eſt le récit de Pauſanias, *in Bœot.* pag. 722 & 723. Opheltès étoit donc, ſelon lui, Béotien, fils de Béotien, & non pas roi de Theſſalie. Or Pauſanias eſt en cela d'accord avec Homere, & avec Diodore de Sicile : combien d'autorités contre Plutarque ?

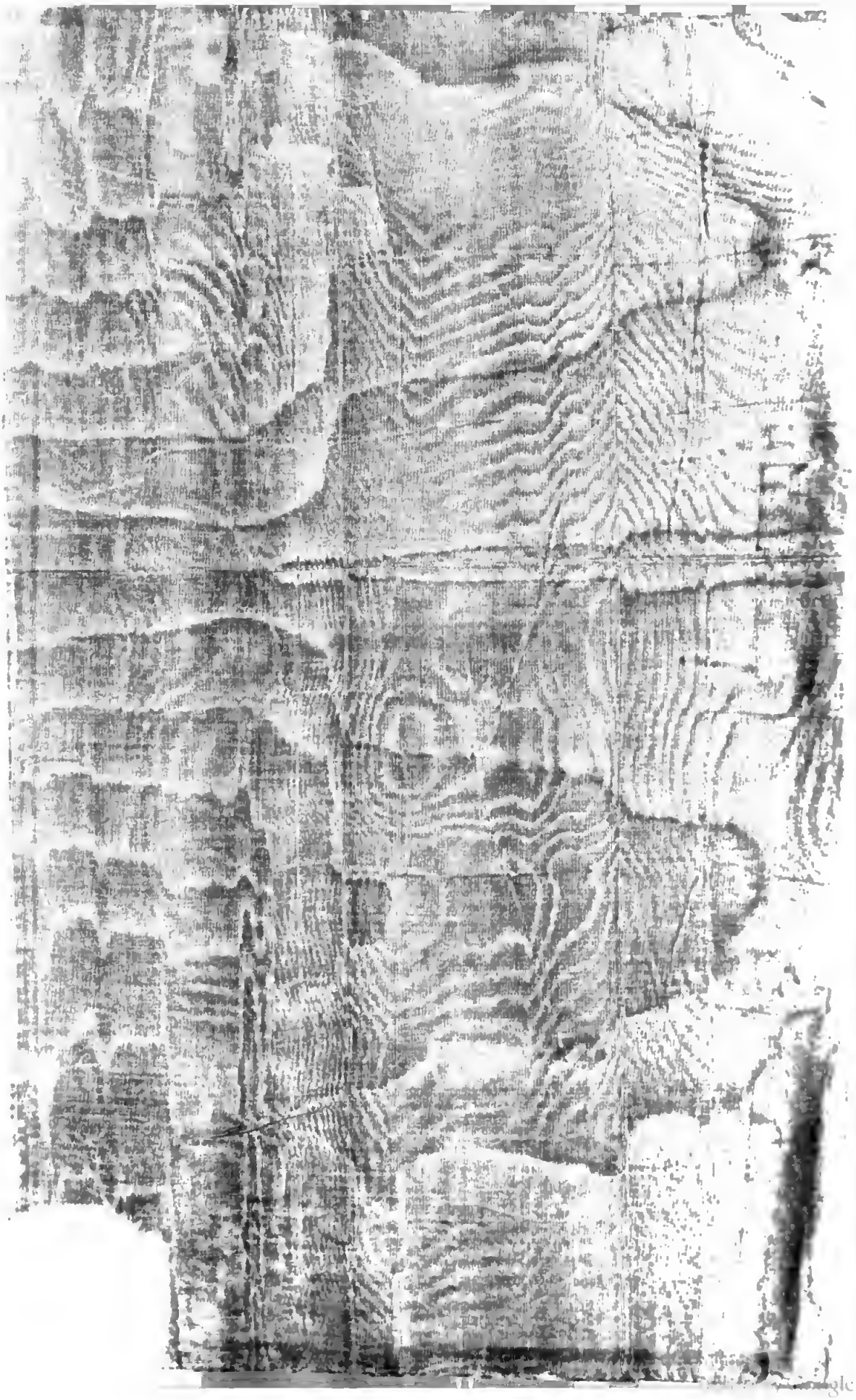
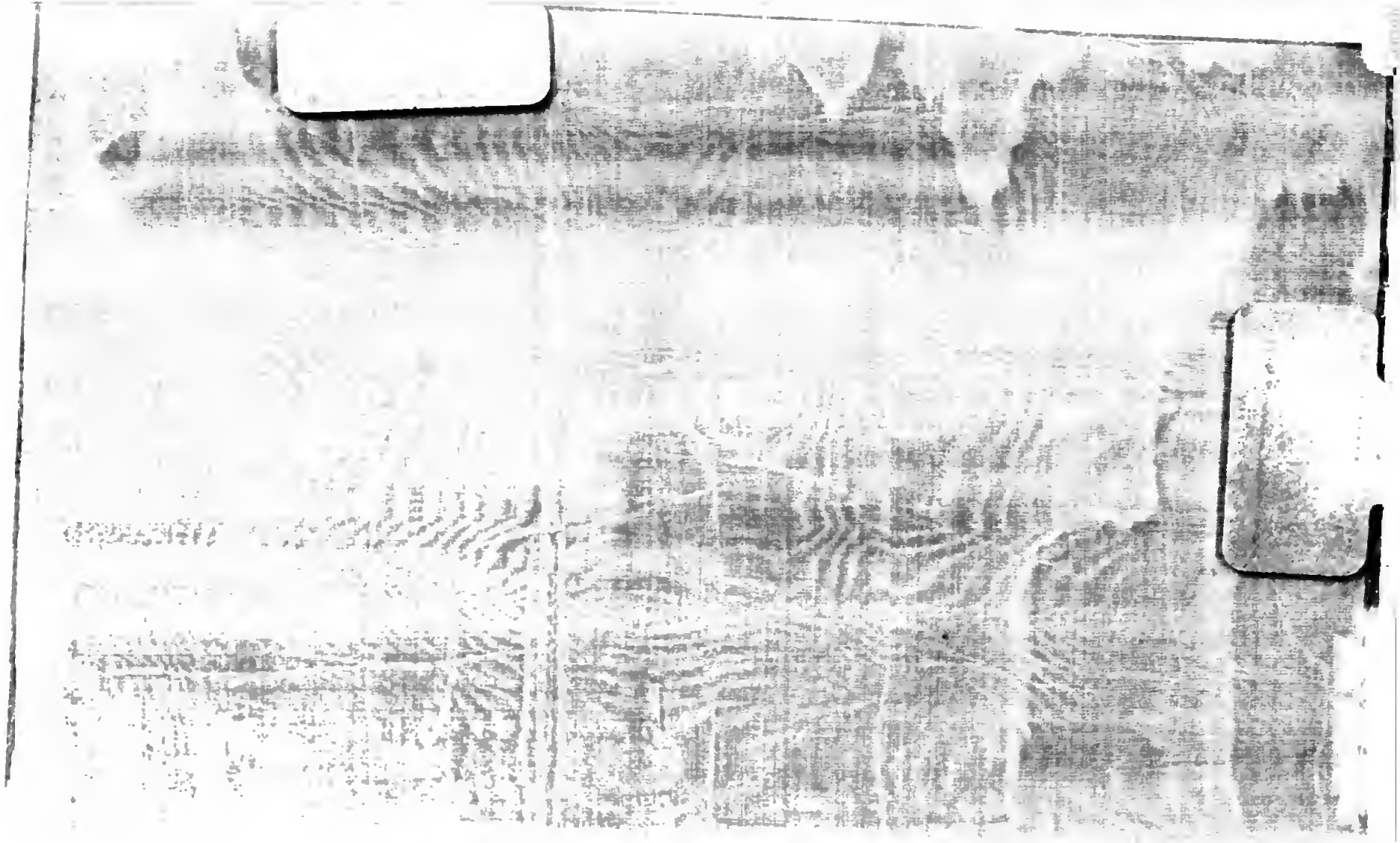
Ibid. page 368. Caſſandre, ſucceſſeur d'Alexandre, aida ce Lacharès à s'emparer de la tyrannie d'Athènes, où il tenoit précédemment, dit Pauſanias, un rang diſtingué. Il ne ſe ſoutint que pendant quatre ans, tout au plus, depuis la deuxieme année de la cent-vingtieme olympiade, époque de ſon uſurpation, juſqu'à la premiere année de la cent-vingt-unieme, où il fut chaſſé par Démétrius, fils d'Antigonus, & s'enfuit dans la Béotie avec l'or qu'il avoit pris dans la citadelle, & celui qu'il avoit détaché de la ſtatue de Minerve ; ce qui fut la cauſe de ſa mort. Les habitans de Coronée le tuèrent pour s'emparer de ſes richeſſes.

SUR LE TRAITÉ CONTRE LA DOCTRINE D'ÉPICURE.

CHAP. XXIV, page 472. Cette phraſe eſt très obſcure & ne préſente pas d'idée vraie. Elle ſemble ſignifier qu'Archimède avoit reconnu que les arcs des cercles ſuivent la même proportion que les angles. Mais ce principe élémentaire étoit connu longtems avant lui. Je crois donc que Plutarque a voulu dire, mais fort mal exprimé, qu'Archimède avoit imaginé le premier de regarder le diamètre du ſoleil comme la corde d'un cercle décrit par le rayon viſuel, & que cette remarque l'avoit conduit à prouver que l'angle ſous lequel il voyoit le diamètre du ſoleil étoit d'un demi-degré.

N. B. Dans les Obſervations ſur le volume précédent, l'article LXI, page 450, & les ſuivans juſque & compris le LXXXVI, page 457, ſe rapportent aux Préceptes d'adminiſtration.

Fin du Tome ſeizieme.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

598788
SBN